

EISH

Etudes Interdisciplinaires en Sciences humaines

Revue officielle internationale du Collège doctoral
francophone régional d'Europe centrale
et orientale en Sciences humaines
(CODFREURCOR)



Numéro 2
2015

EISH

Etudes Interdisciplinaires en Sciences humaines

Numéro 2, 2015



Revue officielle internationale du Collège doctoral francophone régional d'Europe centrale et orientale en Sciences humaines (CODFREURCOR) publiée par la Maison d'Éditions de L'Université d'Etat Ilia



Etudes interdisciplinaires en Sciences humaines (EISH) est la revue officielle internationale du Collège doctoral francophone régional d'Europe centrale et orientale en Sciences humaines (CODFREURCOR). EISH publie les résultats de la recherche menée par les doctorants des universités d'Europe centrale et orientale, membres de l'AUF, sous forme d'articles ou de synthèses de thèse de doctorat dans le domaine des Sciences humaines, et plus particulièrement, en Arts, Langue, Lettres, Culture/Interculturel, Sociolinguistique, Communication, Traduction, Didactique, ayant le label du CODFREURCOR. La revue publie également des textes scientifiques rédigés par des enseignants-chercheurs, portant sur les problématiques actuelles dans le domaine des sciences humaines et qui peuvent servir de sources de références aux doctorants intéressés par les mêmes problématiques. Elle publie aussi le cycle de cours pour les étudiants de Licence et de Master – futurs chercheurs en philologie.

EISH est une revue annuelle. Elle est diffusée dans les universités et les bibliothèques à destination du public francophone.

Les Universités membres du CODFREURCOR reçoivent la revue automatiquement. Toutes les demandes d'information et d'abonnement doivent être adressées à «Editions Université d'Etat Ilia»

Copyright Editions Université d'Etat Ilia

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

© 2015 Université d'Etat Ilia

ISSN 1987-8753

ილიას სახელმწიფო უნივერსიტეტის გამომცემლობა
ქაქუცა ჩოლოყაშვილის 3/5, თბილისი, 0162, საქართველო

Editions Université d'Etat Ilia
3/5, av. Cholokashvili, Tbilissi, 0162, Géorgie

Table des matières

Expression des repères identitaires dans les discours politiques et médiatiques.....	1
Manfred PETERS	
<i>Manipulation versus conscientisation: le discours sur le passage du communisme au capitalisme</i>	<i>3</i>
Nina ROSCOVAN	
<i>Les interférences du culturel et du textuel dans les éditoriaux</i>	<i>20</i>
Kristina ADEISHVILI	
<i>Identité nationale en Géorgie soviétique et en Géorgie indépendante postsoviétique</i>	<i>32</i>
Thamar MSHVÉNIÉRADZÉ	
<i>Le facteur de la langue dans la construction de l'identité nationale et ses manifestations à travers le discours.....</i>	<i>43</i>
Thamar GAGOSHIDZÉ	
<i>L'espace culturel des métaphores dans le discours politique.....</i>	<i>53</i>
Traduction / Culture / Interculturel.	
Les discours identitaires	59
Ludmila ZBANT	
<i>Approche chrono-culturelle de la traduction des textes littéraires décrivant la période soviétique.....</i>	<i>61</i>
Naira MANUKYAN	
<i>Polyphonie sémantique en didactique de la traduction littéraire.....</i>	<i>81</i>
Tamar SVANIDZÉ	
<i>La réception de la littérature européenne en Géorgie dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.....</i>	<i>88</i>
Identité et questions sociolinguistiques et linguoculturologiques	105
Anna BONDARENCO	
<i>L'interculturel et la continuité ininterrompue de l'identité nationale dans le contexte de la mondialisation</i>	<i>107</i>
Kariné DOÏMADJIAN-GRIGORYAN	
<i>L'apport de la langue et de la civilisation françaises à l'évolution de l'identité linguistique arménienne: étude diachronique</i>	<i>141</i>
Iana MALICOVSCAÏA	
<i>L'œnotourisme – espace d'une communication interculturelle.....</i>	<i>151</i>

Expression des repères identitaires dans la littérature.....	165
Georgiana LUNGU-BADEA	
<i>Enjeux, résistances et dérives identitaires déterritorialisées.</i>	
<i>Étude de cas: Tsepeneag, Tanase, Visniec</i>	167
Atinati MAMATSASHVILI	
<i>Repères identitaires dans la littérature de l'espace soviétique</i>	
<i>et postsoviétique.....</i>	215
Mzaro/Mzagvé DOKHTOURICHVILI	
<i>Patrick Modiano en quête de l'identité.</i>	
<i>De La Place de l'Etoile au prix Nobel</i>	225
Eka TAPLADZÉ	
<i>Les aspects communicatifs des pièces d'Eugène Ionesco.....</i>	251
La politique linguistique et les problèmes identitaires.....	259
Rodica-Doina GEORGESCU, Cecilia CONDEI	
<i>L'identité culturelle et linguistique à travers le discours touristique</i>	
<i>proposé par les manuels roumains de FLE</i>	261
Choréna ASTHAVICHVILI	
<i>Politique linguistique éducative de la Géorgie. Anglais vs français</i>	294
Nino KHARAZICHVILI	
<i>L'évolution du rôle des enseignants de langues avec</i>	
<i>les nouvelles exigences en matière d'éducation interculturelle</i>	300
Vardush HARUTYUNYAN	
<i>À propos de quelques particularités grammaticales des verbes</i>	
<i>synthétiques et des constructions analytiques en français moderne.....</i>	309
Synthèse de thèse de doctorat.....	317
Irina BREAHNĂ	
<i>Les particularités linguo-culturelles des blogs journalistiques francophones.....</i>	319
Elisso ODIKADZÉ.....	335
<i>Conception linguistique de Humboldt et le discours comme un acte créatif.....</i>	335
Nouvelles recherches dans le domaine des Sciences humaines	347
Gouram/Vakhtang LEBANIDZÉ	
<i>La pensée scientifique de nos jours: sa «surface» et sa «profondeur»</i>	349
Cycle de cours	353
Gouram/Vakhtang LEBANIDZÉ	
<i>Introduction à la philologie</i>	355

**Expression des repères identitaires dans
les discours politiques et médiatiques**

Manipulation versus conscientisation: le discours sur le passage du communisme au capitalisme

Clarification des concepts de manipulation et de conscientisation

D'après Wikipedia,¹ la manipulation mentale désigne l'ensemble des tentatives obscures ou occultes de fausser ou orienter la perception de la réalité d'un interlocuteur en usant d'un rapport de pouvoir, de séduction, de suggestion, de persuasion, de soumission non volontaire ou consentie.

Le Petit Robert² parle de Manœuvre malhonnête. *Manipulations électorales*≈manœuvre, tripotage; FAM. magouille. *Manipulation de l'information. Manipulation des cours de la Bourse*≈agiotage. – Emprise occulte exercée sur un groupe (ou sur un individu). *Manipulation des foules. La manipulation de l'opinion.*

Tout cela ne me satisfait guère. Je propose la définition de Ruprecht Lay (1977) à savoir *Verhaltensbeeinflussung zu fremden Nutzen*, c'est-à-dire *influencer le comportement d'une personne à l'avantage d'autrui.*

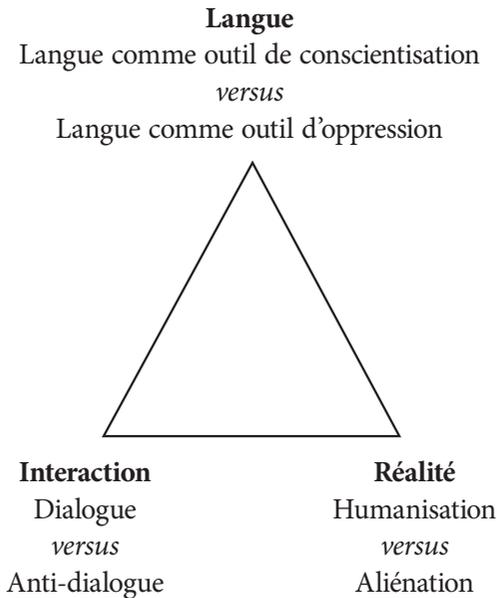
Quant au concept de *conscientisation*, ce terme a été créé par le pédagogue brésilien Paulo Freire avec qui j'ai eu la chance de collaborer pendant plusieurs années.

Paulo Freire considère la pédagogie comme une pratique de transformation de l'homme et de la société. Pour lui, l'éducation est une

1. Consulté le 21 juillet 2014.

2. Edition de 1994, p.1344-1345. Comme le montre Guy Durandin (1972:98-108), il peut y avoir un lien étroit entre le mensonge et la manipulation. En effet, on ment souvent par intérêt, pour obtenir quelque chose que je n'obtiendrais pas si je donnais mes vraies raisons. Cela arrive nettement plus souvent chez les hommes que chez les femmes. Voir aussi les ouvrages de François de Closets (1977) et de Horst-Eberhard Richter (1989).

«pratique de la liberté ». On appelle souvent sa démarche «conscientisation». Il s'agit de réaliser un dévoilement de la réalité à partir de «mots générateurs» qui sont choisis parce qu'ils se réfèrent à l'univers linguistique des membres des groupes concernés. Le dialogue et la discussion à partir de mots aussi chargés d'expérience conduisent à l'acquisition d'une conscience critique vis-à-vis des valeurs établies dans la société, valeurs imposées au moyen d'une mystification.³



L'importance d'une typologie des lectes

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il s'agit de situer chacun des cours dans la typologie des lectes dont j'ai élaboré un modèle (Peters 2015). Le terme *géolecte* correspond au terme allemand *Arreallinguistik* et recouvre trois domaines: les *dialectes*, les *régiolectes* et les *métrolectes*. Un *chronolecte* est une variante de langage liée à des conditions temporelles. Ainsi, un langage pourra être qualifié d'actuel ou d'archaïque. Quant aux *fonctiolectes*, on en distingue habituellement cinq groupes: le langage des situations informelles, le langage des situations formelles, le langage des médias, le langage littéraire

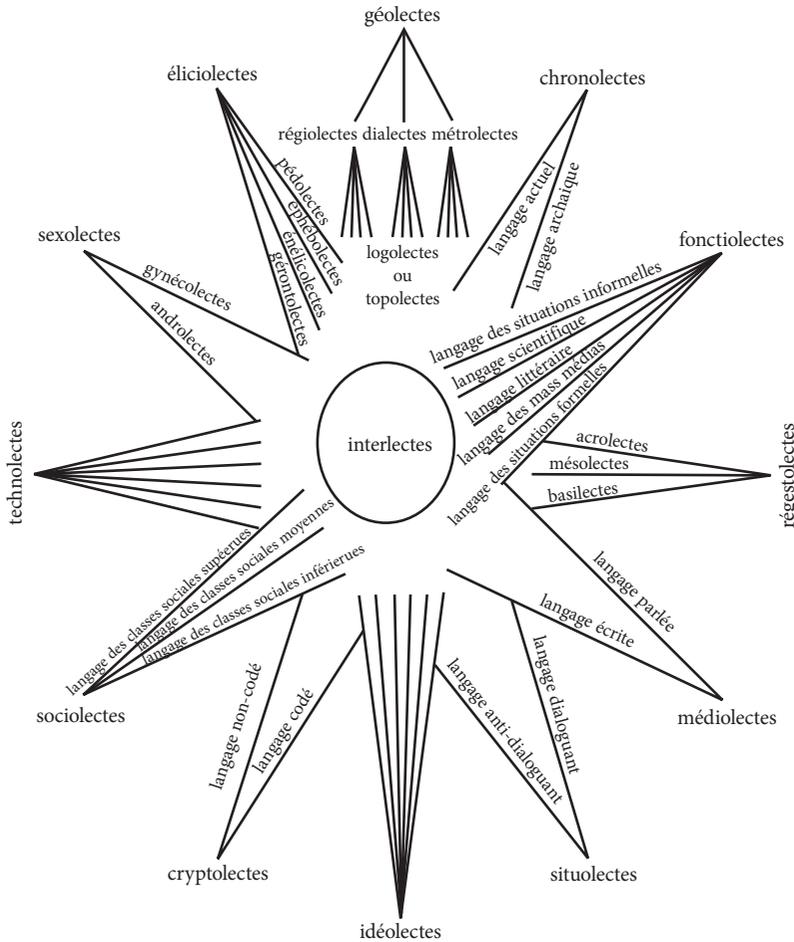
3. Pour Paulo Freire, il n'y a pas conscientisation hors de la praxis, hors de l'unité théorie-pratique, réflexion-action: «Séparée de la pratique, la théorie est verbalisation impérieuse, déliée de la théorie, la pratique est activisme aveugle» (11).

et le langage scientifique. Par le néologisme *régestolectes* (du latin *regestum*), je décris les registres de langage. On distingue deux *médiolectes*, la langue parlée et la langue écrite. Pour comprendre les *situolectes* (différence entre le langage dialoguant et le langage anti-dialoguant), il faut se plonger dans la philosophie de Paulo Freire, dont je viens d'expliquer l'approche spécifique. On appelle *idiolecte* l'ensemble des usages du langage propres à un individu donné, s'exprimant oralement; pour l'expression écrite, on parle de style. Au niveau des *cryptolectes*, on fait la différence entre le langage codé et le langage non codé. Le concept de sociolecte est basé essentiellement sur la théorie de Basil Bernstein, celle-ci ayant été contredite ultérieurement par William Labov. Les *technolectes* sont conçus comme des ensembles langagiers spécifiques, propres à des domaines qui renvoient aux sphères de l'activité humaine. En ce qui concerne les *sexolectes*, c'est-à-dire les codes propres aux sexes, on distingue les *gynécolectes* (langage des femmes) et les *androlectes* (langage des hommes). Quant aux *éliciolectes*, c'est-à-dire les variétés spécifiques aux groupes d'âge, je distingue les *pédolectes*⁴ (langage des enfants), les *éphébolectes*⁵ (langage des adolescents), les *énélicolectes* (langage des adultes) et les *gérontolectes* (langage des séniors).

4. Une retombée inattendue d'un pédolecte – qui est sans doute unique dans l'histoire de la linguistique – est la création d'une nouvelle langue, le light warlpiri. Carmel O'Shannessy a commencé à étudier le light warlpiri en 2002 mais, selon elle, ce langage est apparu il y a trente-cinq ans, utilisant des structures d'anglais, de warlpiri (le langage parlé dans la région du désert de Tanami) et de kriol (le créole australien). En ce sens, il s'agit d'une langue mixte, et non d'un dialecte, avec ses règles de syntaxe propres mais aussi avec plusieurs curiosités. Voir «The role of multiple sources in the formation of an innovative auxiliary category in light Warlpiri, an Australian mixed language». In *Language* 89/2, 2013, p. 328-353.

5. Loin du jargon des banlieues, il existe un «langage jeune branché», les éphébolectes! Parfois difficile à comprendre pour les non-initiés, il s'appuie sur trois grands courants: le verlan (et sa variante du verlan «verlanisé»), l'anglicisme et les «tics» très tendance («trop», «de chez», l'économie de mots ...). Un grand nombre d'études lui ont été consacrées, surtout dans le monde germanique et anglo-saxon. Pour le monde germanique, on consultera les ouvrages de Jannis Androutsopoulos (qui y a consacré sa thèse de doctorat: *Deutsche Jugendsprache. Untersuchungen zu ihren Strukturen und Funktionen* (1998), Frankfurt am Main, Peter Lang, 1998, dont une copie se trouve sur internet sous l'adresse: <http://jannisandroutsopoulos.wordpress.com/2010/11/26/deutsche-jugendsprache-digitalkopie/>) et de Eva Neuland (p. ex. *Jugendsprache. Eine Einführung*. Tübingen A. Francke Verlag, 2008). Une belle synthèse en a été rédigée par le linguiste catalan Joan Pujolar dans son article intitulé *Youth, language and identity* (2008): http://www6.gencat.cat/llengcat/noves/hm08hivern/docs/a_pujolar.pdf (consulté le 14 janvier 2014).

Expression des repères identitaires dans les discours politiques et médiatiques



Pour une analyse rigoureuse du discours, toutes ces catégories sont importantes, même si certaines s'imposent d'emblée comme prioritaires.

Plaidoyer pour une approche scientifique holistique

L'analyse du discours demande une approche globale, incluant les aspects philosophiques, sociologiques et linguistiques.⁶ C'est une *conditio*

6. La recherche intitulée «Compétence langagière, école et société en crise», menée à l'Université de Namur par des philosophes, des sociologues et des linguistes, en est un bel exemple. C'est une démarche très riche, mais très exigeante aussi pour les chercheurs, dans la mesure où ils doivent s'initier aux concepts des autres disciplines.

sine qua non pour se situer dans la mouvance du développement durable dont une des caractéristiques est la vue holistique de la réalité.⁷

Dans tous les domaines scientifiques – de la physique à la médecine, de l'économie à la philosophie – de plus en plus de chercheurs reconnaissent maintenant que la complexité de la réalité exige une approche holistique et que la spécialisation à outrance pose problème. Il n'est pas possible, dans ce document, d'illustrer les tendances globales dans toutes les disciplines. Mais donnons quelques exemples.

Des physiciens tels qu'Alfred Kastler et Fritjof Capra sont des précurseurs d'une recherche dépassant le carcan disciplinaire. Dans *The Tao of Physics* (1975), Capra défend la thèse que les mystiques et les physiciens peuvent arriver à une vue similaire de l'unité de l'univers; dans *The Turning Point* (1982), il décrit des éléments d'une vue du monde écologique. Dans une entrevue qu'il accordait en 1988, Fritjof Capra disait: «L'Univers apparaît [...] comme une trame d'événements interconnectés; aucune des propriétés d'une partie de la trame n'est fondamentale: elles sont toutes générées par les propriétés des autres parties. Enfin, ce sont les interrelations des parties qui déterminent la structure de la trame entière.»

Alfred Kastler, avec qui j'ai eu la chance de collaborer pendant une dizaine d'années dans le cadre de l'Université de Paix, met l'accent sur la responsabilité sociétale de la science. Pour lui, la mise en réseau de l'humanité est un signe d'espoir: «La terre est devenue petite. Tous les hommes se sentent passagers d'un même bateau, étroitement solidaires et issus, en dépit des différences de langue, de race et de religion, d'une même origine. Ils sont génétiquement frères.» Selon Kastler, l'étude de la biologie nous offre un modèle d'organisation sociale: «Tout organisme vivant est une association complexe de cellules qui coopèrent.»⁸

7. La suite de ce paragraphe se base sur un document que j'ai élaboré, à la demande de l'Agence universitaire de la Francophonie, avec M. Armand R. Panja RAMANOELINA (Conférence internationale des doyens et directeurs des établissements supérieurs d'expression française des sciences de l'agriculture et de l'alimentation) et Mme Yasmine ZUILY-FODIL (Conférence internationale des responsables des universités et institutions à dominante scientifique et technique d'expression française).

8. Alfred Kastler, *Un scientifique et la Paix*, p.7-9. Et de conclure: «La manière dont la nature résout la régulation de la vie chez un être vivant ne pourrait-elle servir de modèle pour l'organisation des sociétés humaines à tous les niveaux? Le gouvernement serait chargé de régler les processus vitaux qui intéressent l'ensemble de la communauté, mais les relations entre individus, les échanges commerciaux, les initiatives culturelles bénéficieraient d'une grande marge de liberté. Un tel modèle de société ne pourrait-il pas être l'objet de discussion entre sociologues et économistes d'un monde divisé?

Au niveau philosophique, Jules Ferry nous met en garde contre une vue unidimensionnelle: «l'approche *scientifique* du monde humain, de ce monde que Dilthey désignait encore comme un *monde de l'esprit* pour le protéger des sciences de la nature, tend à l'objectivité. Le terme doit être entendu au sens fort: pris comme objet, l'homme est réifié, transformé en une simple chose, et ses comportements, qu'ils soient bons ou mauvais, voire méchants, ne sont plus, après analyse, que les résultats de mécanismes inconscients et aveugles (...). Le monde de l'esprit y perd.»⁹

Mentionnons aussi la médecine. Depuis des millénaires, la Chine connaît une conception holistique de la santé, de la maladie et de la thérapie. Le père de la médecine européenne, Hippocrate, avait aussi une vue globale proche de la nature qui, au fil des siècles, a éclaté en d'innombrables spécialisations. Cependant, dans beaucoup de médecines alternatives comme l'homéopathie et l'acupuncture, l'homme est considéré comme une unité de corps, d'âme et d'esprit et la maladie non pas comme une déformation d'une partie mais comme un symptôme d'un déséquilibre de ces éléments inséparables qui, ensemble, constituent l'équilibre, la santé de l'homme.

On devrait adopter une démarche écologique (Peters/Marcus 1999: 41-45), dont les principes peuvent être résumés comme suit:

- Tout est en relation dialectique avec tout. Bouger un élément, c'est influencer l'ensemble du système. Ainsi, quand on a gazé les terriers des renards, les rongeurs se sont multipliés de façon rapide. La mise en réseaux est un élément capital.
- La réalité n'est pas considérée comme quelque chose de statique, mais comme un processus. Partout, il y a un jeu d'équilibre, d'élimination et de réaction.
- Une attention particulière est accordée à ce qui est commun plutôt qu'à ce qui différencie. La croissance ne se fait pas aux dépens des autres. La coévolution ou le principe du *win-win* sont les maîtres-mots.
- L'approche écologique favorise ce qui est fragile et ce qui est menacé. Un exemple pour illustrer notre propos. Au 20^{ème} siècle, le nombre

En conclusion, n'oublions pas que si nous voulons mettre la pensée rationnelle et la méthode scientifique au service de l'homme – qu'il s'agisse de sciences physiques ou de sciences humaines – le but ne pourra être atteint que si le moteur fondamental est le sentiment de solidarité humaine, en un mot: l'amour.»

9. Le mal et la société (par francaisenforce, nov. 2010 | 6 pages), <http://www.etudier.com/dissertations/Le-Mal-Et-La-Societe-Par/99465.html> (consulté le 6 février 2015).

de variétés de céréales en Chine est passé de 10.000 à 1000, soit une disparition de 90% des variétés. Certains collègues linguistes prédisent la disparition de 90% des langues au cours de notre siècle.

- En tant que modèle scientifique, l'écologie prend en considération les principes de l'auto-organisation (voir Ilia Prigogine), *La nouvelle alliance; métamorphose de la science ...*).
- Il faut abandonner la vue anthropocentrique du monde. A titre d'exemple: pourquoi parler de «mauvaises» herbes. Ces plantes ont leur place dans l'ensemble du système. Certaines ont plein de qualités aux niveaux nutritif, médical ou esthétique. Idem au niveau du règne animal.

Par ailleurs, nous insistons sur trois préalables épistémologiques.

- Il nous apparaît important d'intégrer des approches récentes en analyse du discours, comme l'approche de la scène énonciatrice.
- Par ailleurs, nous prenons en compte la notion de communauté discursive qui traduit l'articulation entre société et formation discursive.
- Le sociolinguiste se doit de produire une analyse engagée. Comme le précise Robert Lafont, il faut prévoir aujourd'hui une sorte d'*éducation clinique* du sociolinguiste engagé, décomplexé quant à sa non-neutralité, mais armé de procédures rationalisatrices éclairant et contrôlant ses propres démarches pulsionnelles dans un travail à la fois scientifique et militant.¹⁰

Géorgie: la crise de l'adaptation

C'est en décembre 2001 que j'ai reçu une invitation de M. Alexander Kartoza, Ministre de l'Éducation. Le Ministre précisait que «l'objectif du séjour consisterait en des contacts avec les universités et écoles supérieures, des échanges sur des projets de recherche, aussi bien dans le domaine des sciences humaines que dans les sciences exactes, ainsi que la visite d'institutions culturelles. A moyen terme, nous souhaiterions signer un accord de coopération bilatéral avec la Communauté française Wallonie-Bruxelles.»

10. Cf. L'Etat et la langue, p. 111.

Lors de mon premier séjour dans la capitale géorgienne, j'ai constitué un groupe pluridisciplinaire pour collaborer à mon projet «manipulation versus conscientisation». Il comportait les personnalités suivantes:

- Mamuka Bériachvili, philosophe
- Emzar Djguérenaia, sociologue
- Tengiz Karbélachvili, philologue
- Nino Loladzé, spécialiste de l'évaluation
- Georges Nijaradzé, psychologue
- Guia Nodia, politologue
- Nino Pirtskhalava, philologue (littérature comparée)

En 2006, j'ai eu des contacts avec l'épouse du président Mikheil Saakashvili. Sandra Elisabeth Roelofs (2005) est sociolinguiste et s'intéresse au projet de recherche.¹¹

Le psychologue Georges Nijaradzé parle d'une crise de l'adaptation. Dans le passé, le peuple géorgien a toujours réussi à s'adapter aux facteurs politiques, économiques et sociaux. Ainsi, il fut possible de garder la langue, la religion, les us et coutumes ainsi que les valeurs spirituelles. L'actuelle crise économique et sociale met en danger ces traditions.

A l'époque communiste, il y avait trois voies qui menaient à la valorisation de l'individu:

- La *nomenclatura*, car en tant qu'apparatchik on avait accès aux ressources de l'Etat;
- L'économie parallèle tolérée par le régime;
- Le crime organisé de type maffieux.

D'après Nijaradzé, le problème de la Géorgie de 2001 consistait en ceci: la situation politique, économique et sociale s'était profondément modifiée, mais les structures de comportement étaient restées les mêmes. Comme il n'y avait plus de mécanismes de contrôle, la corruption avait augmenté. A l'époque, certains observateurs parlaient d'une alliance entre l'administration, l'économie parallèle et les groupes maffieux.¹²

11. Son autobiographie a été traduite en turc par Sadik Yemni. N'oublions pas que la Turquie est un des principaux partenaires commerciaux de la Géorgie.

12. Dans «La vie en Géorgie» du 7 mai 2002, Pierre Orloff, à l'époque président honoraire de la Chambre de Commerce Internationale en Géorgie, donne une lecture plus optimiste de la réalité: «La poésie et le cérémonial exprimés dans les toasts qui nous sont parfois si pénibles, pour nous étrangers, sont en fait le révélateur de leur

Le magazine *Der Spiegel* (n° 28 du 7/7/2014), dans un article intitulé «Le cercle infernal caucasien», se demande si la vénération de Staline ne cache pas, malgré tout, une nostalgie de l'empire soviétique et d'un «homme fort». D'après le journaliste, on ne sent aucune réserve chez les hommes de la place du Marché, alors que les Russes ont bombardé Gori en 2008. Ils parlent avec enthousiasme de Staline et de Ivanichvili, «un véritable homme d'action, autoritaire peut-être, mais efficace».¹³

Selon la même source, au niveau de la Géorgie, 45 % des habitants ont une appréciation positive de Staline, soit une popularité plus grande qu'en Russie. Ceci ne veut nullement dire que les relations avec la Russie soient au beau fixe. Dans une interview qu'il a accordée le 16 octobre 2014 au journal suisse «Tages-Anzeiger», David Ousoupachvili, président du parlement géorgien et chef du parti républicain, est très clair: il demande à son pays de tourner le dos à la Russie, en attendant que le puissant voisin devienne un pays démocratique.¹⁴

morale, indispensable pour la survie de la Géorgie et des Géorgiens. Le respect des anciens, la soumission à des lois ancestrales, l'amour du passé, du présent et des générations futures n'y sont jamais oubliés. Et la forme poétique, si beau symbole de vraie civilisation, y perce à chaque phrase, si avinée soit-elle. Dans une telle structure patriarcale, la corruption n'est plus qu'une manifestation périphérique et quelquefois un peu grinçante d'une société morale et forte.»

13. Oder ist die Stalin-Verehrung doch bei vielen heimlich verbunden mit einer Sehnsucht nach dem Sowjetreich und einem «starken Mann». Bei den Männern auf dem Marktplatz der Kleinstadt ist nichts von Vorbehalten zu spüren, obwohl doch die Russen 2008 Gori bombardiert haben. Sie schwärmen von Stalin – und von Iwanischvili, der sei ein «Macher», autoritär vielleicht, aber eben effektiv.

14. «Wendet euch von Russland ab» ist meine Losung. Russland wird irgendwann ein demokratisches Land werden, im Moment ist es auf einem anderen Weg. Aber das muss nicht so bleiben. Im 19.Jahrhundert hat sich das zaristische Russland in das europäische Staatensystem eingliedert und hielt sich an die Absprachen und Regeln. Georgien war damals eine Randregion des Zarenreiches und hat sehr darunter gelitten – aber das gehörte damals zu den Spielregeln, und wir profitierten davon, dass wir durch das russische Imperium in Europa integriert waren. In der georgischen Gesellschaft – zumindest in der Elite – prägte sich in dieser Zeit die Westorientierung aus. Auch das heutige Russland wird sich irgendwann in die geltende Weltordnung eingliedern. Aber im Moment erleben wir ein postsowjetisches Russland mit einer starken Nostalgie nach der Sowjetunion und dem Imperium. Russland braucht Zeit, um eine innere Läuterung durch zu machen und als freie Nation hervorzugehen. Es braucht Zeit, um siebzig Jahre Stalinismus und Kommunismus zu überwinden. Zehn oder fünfzehn Jahre in zu wenig. Deshalb sollte man Russland jetzt in Ruhe lassen.

L'impossible mémoire russe

D'après le quotidien *Le Monde* (5 septembre 2001), c'est un douloureux métier que celui d'historien en Russie: «Isolé, méprisé ou plus souvent ignoré par un pays qui n'entretient qu'un rapport confus et terriblement ambigu avec son passé. Ils sont une grosse poignée, une vingtaine peut-être, à avoir entrepris l'exploration d'un continent qui demeure presque vierge: l'URSS et ses soixante-dix ans de totalitarisme communiste.»¹⁵

Un concours sur «L'homme dans la Russie du XX^{ème} siècle», organisé dans tout le pays a reçu plus de deux mille contributions. Mais, d'après l'organisatrice russe, «cet intérêt n'a bénéficié d'aucun relais, aucun débat sérieux n'existe dans la société et l'Etat ne veut pas entamer un travail de mémoire.»

Le Monde Magazine (3 septembre 2011) titre «Un monde merveilleux, l'URSS?» et s'interroge sur ce constat: «C'est un phénomène étrange: ils sont russes, ont entre 25 et 35 ans et cultivent une solide nostalgie pour l'URSS. Inutile de leur parler des pénuries, du parti unique, de l'impossibilité de voyager, des filatures du KGB, la police politique, ils n'en ont aucun souvenir.»

Le témoignage de Lena Jarinova, coordinatrice du festival de livres Bookmarket, est interpellant:

Quand je regarde les photographies de cette époque, je constate que les gens, malgré le fait qu'ils se ressemblent tous, étaient souriants. Ils avaient l'air heureux. A l'heure actuelle, plus personne ne sourit. Les gens ont perdu la chaleur qu'ils dégageaient autrefois.

Tous les ans, on allait passer un mois à la mer. Mon père travaillait à l'usine, ma mère était comptable dans un magasin. J'avais un sentiment de vraie stabilité. La vie n'était pas facile, mais c'était sans surprises. Tu savais toujours ce qui t'attendait le lendemain. Pas

15. Voir Emilie Aussems (2014) qui nous parle de la question de la mémoire et du traitement de l'histoire. Phénomènes complexes, ils traversent la vie de chaque individu et sont inhérents à l'évolution des sociétés. À ce titre, ils font l'objet de choix tant politiques que médiatiques auxquels le citoyen est quotidiennement confronté. Au-delà des questions d'ordre individuel, la question de la mémoire touche en effet au collectif: Comment des États choisissent-ils de parler du passé? Que révèlent les discours de type nationaliste et quel usage font-ils de la mémoire? L'actualité de ces questions est évidente et c'est précisément pour clarifier, démystifier, donner des clés de lecture permettant de décoder certaines attitudes et certains discours que ce texte a été écrit.

comme aujourd'hui, où tu ne sais pas si demain sera meilleur ou pire, et encore moins ce que ce pays va devenir.¹⁶

Il corrobore, en quelque sorte l'avis de mes collègues russes¹⁷ que je résumerai comme suit:

- A l'époque soviétique, on n'était pas riche, mais on pouvait faire face à toutes les dépenses (logement, chauffage, nourriture, déplacements, etc.). Maintenant, c'est impayable.
- A l'époque soviétique, le professeur d'université jouissait d'un statut social élevé, ce qui n'est plus le cas actuellement.
- A l'époque soviétique, la culture était accessible à tous. Aujourd'hui, qui peut encore se payer une entrée au Bolshoi?
- A l'époque soviétique, la sécurité régnait; il n'y avait pas d'agressions en rue ou de cambriolages. Maintenant, on n'ose plus prendre le métro tard le soir.

Anne Hartmann (108) donne les raisons de cette nostalgie: Les bouleversements dans le présent postsoviétique – tels que la désintégration de l'Union soviétique, la perte du statut de grande puissance, des perturbations économiques et sociales – furent et sont toujours ressentis par les perdants de la transformation comme une crise existentielle.¹⁸

La situation de la Russie se retrouve, mutadis mutandis, dans les parties russophones de l'Ukraine. D'après l'hebdomadaire allemand *Die Zeit* (24 juillet 2014), il y a au bureau du journal local *Sawtra* une armoire (...) qui est arrangée comme un autel. L'autel montre la conception du monde des

16. Témoignage recueilli lors de la présence de la Russie au Salon du livre (Paris, du 22 au 25 mars 2013). Ont participé aux manifestations (rencontres avec le public, tables rondes, ateliers pour les traducteurs et les éditeurs étrangers de littérature russe): Irina Barmetova, Anne Coldefy-Faucard, Anastasia Forquenot de la Fortelle, Olga Slavnikova, Nikolai Alexandrov, Michel Aucouturier, Pavel Bassinski, Édouard Kotcherguine, Iouri Mamleïev, Zakhar Prilepine.

17. Avis recueillis lors de différents séjours à Moscou, Saint-Pétersbourg, Saransk et Lipetsk.

18. Die Umbrüche in der postsowjetischen Gegenwart – so der Zerfall der Sowjetunion, der Verlust des Großmachtstatus, ökonomische und soziale Erschütterungen – wurden und werden gerade von vielen Verlierern der Transformation als existenzielle Krise erfahren.

nationalistes russes: du stalinisme chrétien-orthodoxe. Tout ce qui donne de la grandeur à la Russie va ensemble – ou est arrangé dans ce sens.¹⁹

Le rédacteur en chef de *Sawtra* est fasciné par la modestie ascétique de la vie en Union soviétique: «Elle partageait cet aspect avec l'orthodoxie. Elle aussi est contre la pompe qui caractérise la Russie d'aujourd'hui. Maintenant, il ne manque plus qu'un parti qui combat la corruption, comme jadis Staline.»²⁰

Le langage de la gauche et de la droite en Pologne

En ce qui concerne la Pologne, je me base essentiellement sur les travaux de Dobrochna Dabert,²¹ notamment sur son analyse du langage de la droite et de la gauche en Pologne après 1989.

A l'époque communiste, le langage officiel était complètement unifié et absolument contrôlé par le pouvoir. Il n'était pas au service de la compréhension, ni du dialogue entre le pouvoir et la société, mais servait à imposer la vue des dirigeants politiques.

En 1989, avec la victoire politique des héritiers du groupe *Solidarnosc*, se sont établis dans le débat public, des styles d'expression diversifiés. Cependant, quand les enjeux sont importants, la scène politique retrouve les anciens réflexes bipolaires: d'un côté les partisans du camp post-*Solidarnosc*, de l'autre les postcommunistes. Et bien entendu, cette division se reflète au niveau des moyens langagiers mis en œuvre.

Ce qui caractérise le vocabulaire de la gauche, ce sont les traces du «nouveau langage», c'est-à-dire du langage de la propagande qui était de mise à l'époque communiste. Il n'est compréhensible que par les ex-communistes qui ont retrouvé des responsabilités politiques sous une autre étiquette et ne peuvent pas changer du jour au lendemain leurs habitudes linguistiques.

19. Im Büro der Zeitung *Sawtra* steht rein (...) Schrank, der wie ein Altar hergerichtet ist (...). Der Altar zeigt das Weltbild russischer Nationalisten: christlich-orthodoxen Stalinismus (...). Alles was Russland groß wirken lässt, passt zusammen – oder wird passend gemacht.

20. An der Sowjetunion fasziniert mich die asketische Bescheidenheit des Lebens. Das hatte sie mit der Orthodoxie gemeinsam. Auch die ist gegen das Gepränge, das heute in Russland (...) Jetzt fehlt nur mehr eine Partei, die die Korruption bekämpft wie einst Stalin.

21. Professeur à l'Université Adam Mickiewicz de Poznan. J'ai aussi recueilli des témoignages lors de différents séjours dans le pays.

L'ancienne phraséologie transparait, les vieux clichés, les formes rituelles marquent toujours une rhétorique qui se veut nouvelle.

Quant à la droite, son opposition au «nouveau langage» des communistes s'exprime partiellement dans le style raffiné de la langue littéraire traditionnelle et partiellement dans le style de la langue parlée, parfois chaotique et agressive.

Au-delà des différences au niveau des moyens d'expression, il y a entre la gauche et la droite polonaises des convergences étonnantes. Ainsi, Dobrochna Dabert conclut que la gauche et la droite emploient souvent des procédés rhétoriques et des formules semblables, des techniques de suggestion similaires, des méthodes de manipulation analogues, et cela pour aboutir à des visions antagonistes de la société.

À l'instar des deux Allemagnes, y a-t-il (eu) deux langues allemandes?

Le cas de l'Allemagne est unique dans l'histoire européenne. Après la chute du *Troisième Reich*, le pays a perdu des territoires au bénéfice de ses voisins. Par ailleurs, deux états distincts, à savoir la République Fédérale d'Allemagne et la République Démocratique Allemande ont été créés, dont la dernière a été intégrée dans la première après la chute du mur de Berlin.

Parlaient-ils la même langue? Les linguistes est-allemands prétendaient que non. Ils défendaient la *Divergenztheorie* (théorie de la divergence). Au niveau lexical, ils voyaient quatre modèles:

Modèle 1

dénotation 1	complexe phonétique	désignation 1
désignation 2		désignation 2

Exemple: Freiheit (liberté)

Modèle 2

dénotation 1	complexe phonétique	désignation 1
		désignation 2

Exemple: Klassenkampf (lutte des classes)

Modèle 3

dénotation 1	complexe phonétique 1	désignation 1
	complexe phonétique 2	

Exemple: Staatsbürgerschaft/Staatsangehörigkeit (citoyenneté)

Modèle 4

Concepts, qui n'existaient que dans un système idéologique:

- Landwirtschaftliche Produktionsgenossenschaft (kolkhoze)
- Jugendobjekt (projet pris en charge par des jeunes dans le cadre du travail obligatoire)
- Pionnier (organisation de masse dont faisaient partie quasiment tous les enfants de la première à la septième classe scolaire)

Il est difficile de trancher. En ce qui concerne ce problème, je renvoie à la théorie des lectures développée dans la partie introductive.

Quant au discours sur l'ancien régime, on trouve aussi une certaine nostalgie des valeurs du communisme.²²

22. Le Monde Diplomatique d'avril 2014 y consacre un article intitulé «Les Allemands de l'Est saisis par l'Ostalgie» qui reste d'actualité dix ans après sa parution: Au Berliner Ensemble de Bertolt Brecht, George Tabori monte *Les Juifs*, de Lessing. Poète à ses heures, Tabori a ajouté quelques vers de son cru: «Ah, le bon vieux temps. Il est parti, dommage, grâce à Dieu.» Pensait-il à l'ambivalence de la nostalgie qu'éprouvent les Allemands de l'Est pour leur passé – et qu'on appelle ici «Ostalgie»? Mme Marianne Birthler trône sur une montagne de papiers: les dossiers de la Stasi, la police politique de l'ex-République démocratique allemande (RDA). Du film *Good Bye Lenin*, elle dit: «Moi aussi, je me souviens avec plaisir de tel air de musique ou de tel objet. Mais je ne regrette pas pour autant la RDA.» A ses yeux, l'Ostalgie sert de «défense à ceux qui ressentent la critique du socialisme comme une mise en cause de leur propre biographie». Promu «président» de l'Allemagne de l'Est dans *Good Bye Lenin*, le cosmonaute Sigmund Jähn y voit, lui, «une expression de l'inculture à l'américaine. On fait ce qui rapporte» – et qui peut «laisser les Allemands de l'Est cuire dans leur jus pour les calmer». S'il ne nie pas l'intérêt des Osis – habitants des nouveaux Länder – pour leur passé, le professeur Jens Reich parle d'«épiphénomène monté en épingle par les médias». Après la chute du Mur, rappelle-t-il, les partisans d'une «démocratisation» de la RDA avaient rassemblé, Verts compris, quelque 5 % des voix. «Et les 95 % restants, désireux d'en finir avec le communisme, nous engueulaient.» Pour l'éphémère député, l'Ostalgie solde la fin «collective et volontaire d'une époque». A son avis, la dernière chance de la réforme du communisme a été «gâchée à Prague en 1968». Thomas Brussig, écrivain en vogue, observe que la RDA «a disparu sans que nous en fassions le deuil. L'Ostalgie en tient lieu à retardement». La nostalgie «appartient à la nature humaine. Chacun aime à se souvenir de tout». D'autant qu'on répète aux Osis: «De la RDA, il n'y a rien à sauver, sauf la flèche verte.»

Conclusion

Comme le projet de recherche est loin d'être terminé, il est difficile de tirer des conclusions. A ce stade, on peut constater que la situation des pays issus du bloc communiste diffère considérablement, d'autant plus qu'un des pays – en l'occurrence la République Démocratique Allemande – a été absorbé par un autre, et que certains sont devenus membres de l'Union Européenne. Mais dans tous ces pays, le problème du discours sur le passage du communisme au capitalisme reste posé. Le projet de recherche dont il est question dans cet article tentera de montrer ce qui est manipulateur et ce qui est conscientisant dans ce discours. Une vaste entreprise qui prendra encore plusieurs années.

Bibliographie

- Aussemes, Emilie, *Passé, histoire, mémoire...Quand la politique s'en mêle*, Bruxelles, Justice et Paix, 2014.
- Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
- De Closts, François, *La France et ses mensonges. Contre les tabous*, Paris, Denoël, 1977.
- Dujardin, Guy, *Les fondements du mensonge*, Paris, Flammarion, 1972.
- Freire, Paulo, *Conscientization*, Geneva, World Council of Churches, 1975.
- Hartmann, Anne, «Erinnerungsvergessen – Erinnerungsversessen? Zum Umgang mit der Vergangenheit», in *Russland und Deutschland*, in Ost-West Perspektiven, vol 5 (Bochum 2005) 107-124.
- Jordanova, Ljubima, «Manipulative strategies. Language choice 1996: an empirical sociolinguistic stud», in *Sociolinguistics* 4 (1999) 260-363.
- Jordanova, Ljubima, «Die sprachliche Situation in Bulgarien zehn Jahre nach der Wende», in Panzer, Baldur (ed.), *Die sprachliche Situation in der Slavia zehn Jahre nach der Wende*. Bern, Lang, 2000, 273-288.
- Kastler, Alfred, *Un scientifique et la paix*, Namur, Université de Paix, 1984.
- Keller, Reiner, *Doing Discourse Research. An Introduction for Social Scientists*, London, Sage, 2013.
- Lafont, Robert, *L'État et la langue*, Paris, Sulliver, 2008.
- Lay, Rupert, *Manipulation durch die Sprache. Rhetorik, Dialektik und Forensik in Industrie, Politik und Verwaltung*, Berlin, Ullstein, 1997.
- Peters, Manfred, «Die Europäische Arbeitsgruppe Bewusstseins-bildung. Fünfzehn Jahre Bildungsarbeit im Geiste Paulo Freires», in Fengler, Klaus et al. *Eine Vision teilen*, Bonn, Jugend-akademie Walberberg, 1992, 15-35.

- Peters, Manfred, «Le langage comme outil de conscientisation. Contre la culture du silence», in *Journal de l'alpha*, février/mars 1998, 8-13.
- Peters, Manfred / Marcus, Inge Ruth, «Eurolinguistik vs. Ökolinuistik», in Reiter, Norbert (éd.), *Eurolinguistik, Ein Schritt in die Zukunft*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1999, 41-45.
- Peters, Manfred, «Aspectossemânticos e pragmáticos da pedagogia de Paulo Freire», in Freire, Ana Maria, *A Pedagogia da libertaçãoem Paulo Freire*, Sao Paulo, UNESP, 2001, 157-162.
- Peters, Manfred, «Manipulation versus conscientisation. Une approche sociopolitique et interculturelle», in *Zeitschrift für Dialogische Erziehung*, 1, 2002, 27-31.
- Peters, Manfred, «The discourse on political change in the former communist countries. A new approach of discourse analysis», in *Linguistic Annual of Siberia*, 4-5, 2003, 6-20.
- Peters, Manfred, «La conscientisation politique. Le langage comme outil d'humanisation», in Van Der Vaeren, Charles, *Promouvoir la paix*, Bruxelles, De Boeck, 2004, 107-119.
- Peters, Manfred, «Komponenty leksykalne pedagogiki kształtującej świadomość», in Grabskiej, Marceliny, «Słowa, słowa, słowa»... w *komunikacji językowej*, Gdańsk, Fundacja Rozwoju Uniwersytetu Gdańskiego, 2004, 331-336.
- Peters, Manfred, «Langage et résolution positive des conflits», in Krasteva, Anna / Tomorov, Anthony, *Conflits, Confiance, Démocratie*, Sofia, Nouvelle Université Bulgare, 2004, 86-96.
- Peters, Manfred, «Lesen lernen, leben lernen, von Paulo Freire lernen», in *Ide – Informationen zur Deutschdidaktik. Zeitschrift für den Deutschunterricht in Wissenschaft und Schule*, 30, 1/2006, 28-37.
- Peters, Manfred, «Approche conscientisante et entrepreneuriat féminin», in Sarr, Fatou / Thill, Georges, *Femmes et développements durables et solidaires. Savoirs, sciences, entrepreneuriat*, Namur, Presses Universitaires, 2006, 207-218.
- Peters, Manfred, «Neue Ansätze in der Soziolinguistik», in *Germanistische Studien*, 6, 2006, 11-20. «h»
- Peters, Manfred, «Introduction au projet *Manipulation versus conscientisation*», in Albertini, Françoise (éd.), *Programme Interreg III A, Université Pascal Paoli, Sardaigne, Corse, Toscane, Contextes culturels et langages de Corse et de Sardaigne*, Bastia, Editions Dumane, 2007, 65-79.

- Peters, Manfred, Van Campenhoudt, Marc (eds.), *La recherche linguistique et littéraire dans la région des Grands Lacs. Problèmes et perspectives*. Synergies Afrique des Grands Lacs, n° 1, année 2012, 153 p
- Peters, Manfred, «La pédagogie de Paulo-Freire dans l'Océan Indien. Madagascar et l'Île de la Réunion», in *Dialogische Erziehung* 3&4 (2013) 10-16.
- Peters, Manfred, «Warum ist Freire heute wichtiger denn je? Bericht über ein marokkanisches Schulprojekt», in *Dialogische Erziehung* 1&2 (2014) 29-36.
- Peters, Manfred, «Prolégomènes à une typologie des lectes», in Messaoudi, Leila (éd.), *Les technolectes, langues spécialisées en contexte plurilingue: corpus, description et usages sociaux*. Kénitra, Université Ibn Tofail, Laboratoire Langage et Société, 2014 (URAC56).
- Peters, Manfred, «La pédagogie de Paulo Freire à Madagascar et l'île de la Réunion», in Dabisch, Joachim (ed.), *Freire-Jahrbuch* 16. Oldenburg, Paulo Freire Verlag, 2014, 57-64.
- Richter, Horst-Eberhard, *Die hohe Kunst der Korruption. Erkenntnisse eines Politik-Beraters*, Hamburg, Hoffmann und Campe, 1989.
- Roelofs, Sandra Elisabeth, *De first lady van Georgië. Het verhaal van een idealiste.*, Amsterdam, Archipel, 2005.

Nina ROSCOVAN
Doctorante
Université d'Etat de Moldova, Chisinau, République de Moldova

Les interférences du culturel et du textuel dans les éditoriaux

Introduction

La réalité que nous vivons aujourd'hui se caractérise par des niveaux croissants de contacts et de communication avec des gens d'autres cultures, ce qui est le résultat du processus apparemment imparable de la mondialisation. Dans ce sens, Bernard Saint-Jacques remarque que les êtres humains vivent en même temps au sein de contextes particuliers, d'une part, et entre les différents environnements culturels, d'autre part (45).

Dans la réalité contemporaine, la mondialisation est, entre autres, un dialogue culturel permanent qui génère un besoin accru de compétences de communication interculturelle. Aux dires de E. R. McDaniel, une connaissance de la communication interculturelle, associée à la capacité de l'utiliser efficacement, peut aider à combler les différences culturelles, atténuer les problèmes et aider à la réalisation de rapports de production plus harmonieux (8).

La communication est une condition inévitable si on veut avoir du succès dans les sociétés contemporaines riches en données de toutes sortes, on peut dire qu'elle est même incontournable. Quand les gens communiquent, ils ont l'intention de convaincre, d'informer ou de divertir. «Par conséquent, la communication peut être définie comme la gestion des messages avec l'objectif de créer du sens» (*Using Intercultural Communication: The Building Blocks* 9).

Karlfried Knapp fournit une approche linguistique de l'interculturel et définit la communication interculturelle comme ayant lieu à chaque fois que les participants introduisent en interaction des connaissances différentes, spécifiques à leur(s) groupe(s) socioculturel(s), qui sont pertinentes, mais

qui sont prises pour acquises et peuvent donc affecter le processus de communication (8).

La relation avec d'autres cultures ne peut avoir lieu sans avoir conscience de sa propre culture, car chaque culture est capable de générer différents types de connaissances et d'actions. La langue, élément très important de la culture, est ambiguë par sa nature. Nous ne pourrions jamais contrôler totalement ce que nous disons et écrivons. Les significations que nous échangeons par les paroles et l'écriture ne sont pas données dans les mots et les phrases seuls, mais sont également construites en partie sur ce que nos auditeurs et nos lecteurs interprètent. (Scollon 11)

Selon la nature dialogique du texte présenté par le linguiste et philosophe russe Mikhail Bakhtine dans son célèbre travail, le texte peut être considéré comme le dialogue entre les identités culturelles et l'altérité. Dans la même ligne de pensées, Gilles Ferréol estime que «les textes littéraires seraient d'excellents ponts entre les cultures, parce qu'ils sont des lieux privilégiés où d'autres visions du monde sont révélées» (371). «Les textes peuvent nous apprendre beaucoup sur l'ethnographie de la communication, c'est-à-dire sur les effets de la mise en scène des participants, les comportements rituels, les attitudes et les gestes inhérents à une culture particulière» (*Dicționarul alterității și al relațiilor interculturale* 374).

L'intertextualité dans les éditoriaux

L'intertextualité est la façon dont les textes interagissent pour produire ou pour former ensemble des significations ou plus exactement des connotations nouvelles, parfois inédites, dont l'existence est conditionnée par le contexte pragmatique de la communication.

Ainsi, même au sein d'un seul texte, il peut y avoir un dialogue continu entre le texte donné et d'autres textes. Nous nous alignons sur les idées de J. Kristeva qui définit la notion d'intertextualité comme «un croisement de surfaces textuelles, un dialogue de plusieurs écrits: celui de l'écrivain, du destinataire et du contexte culturel actuel ou précédent» (83). Par conséquent, le concept d'intertextualité a été analysé en fonction de deux axes: l'un horizontal, reliant l'auteur et le lecteur d'un texte et l'autre vertical, reliant le texte à d'autres textes. Ainsi, les mots et les textes des auteurs communiquent l'existence de textes antérieurs à leurs œuvres, parallèlement à la communication entre les lecteurs et l'auteur.

Après la mise en circuit par J. Kristeva de la notion d'intertextualité, le concept a été repris et analysé en détail par des linguistes bien connus, tels que R. Barthes, G. Genette, M. Riffaterre, qui ont ajouté leurs opinions au concept en question et ont élargi son spectre d'action et d'utilisation. Alors que R. Barthes étend à l'infini le champ de l'intertexte (et des lectures possibles), vu comme la subjectivité de son lecteur qui est complètement libre dans son choix, M. Riffaterre part de l'idée que le texte est un ensemble structuré avec une expressivité stylistique contrôlée par l'auteur. Riffaterre présente l'intertextualité comme un filet structuré de contraintes générées par le texte pour être perçu par le lecteur. Par conséquent, pour le linguiste, «la relation du texte avec son intertexte représente un circuit fermé, ce qui implique la condition que la réponse du lecteur soit strictement contrôlée par le texte» (786).

Il existe différentes techniques d'interprétation de l'information intertextuelle, mais son identification et sa source nécessite des compétences encyclopédiques bien formées chez le lecteur. Dans notre étude, nous proposons une approche synthétique des effets énonciatifs produits dans les éditoriaux par des présences intertextuelles porteuses des marques interculturelles, car, souvent, le contenu des éditoriaux est coloré par des textes et des concepts venant d'autres cultures que celle de l'éditorialiste. Utilisant l'intertextualité comme instrument de construction des contenus, l'éditorialiste mélange et combine dans son texte différents genres, discours et voix, considérant l'intertextuel comme une stratégie permettant d'obtenir la réaction souhaitée chez son public. Ce qui peut paraître, dans un premier temps, une simple référence ou une citation neutre peut cacher en réalité une grande implication culturelle et idéologique.

Ce qui différencie l'éditorial de nombreuses publications axées sur la neutralité, c'est que l'éditorial est un espace de liberté pour l'expression d'un point de vue subjectif. La principale caractéristique qui distingue les éditoriaux des articles des rubriques «commentaires» ou «humour» consiste en ce que l'éditeur parle rarement à la première personne, parce qu'il n'a pas l'intention de faire connaître directement ses positions personnelles, qu'il soit l'éditeur, un journaliste ou un chroniqueur.

Notre hypothèse de départ est que chaque éditorialiste suppose la présence d'un certain degré de connaissances communes entre lui et les destinataires de son article et il organise son énoncé partant de cette condition. Les lecteurs au sein du groupe social source peuvent parfois ne pas remarquer les effets visés par les références s'inspirant de cette

connaissance partagée, cependant elles peuvent apparaître étonnantes dans des conditions nouvelles de leur fonctionnement, en particulier étant adressées aux membres d'autres communautés sociales qui ne partagent pas les mêmes connaissances, la même culture ou les mêmes visions du monde que ceux venant de la société source et on assistera donc, dans ces cas, au déclenchement et au fonctionnement d'effets intertextuels et interculturels inouïs.

Les données du corpus constitué pour le présent article ont été recueillies dans des journaux en ligne et notamment, dans leur page éditoriale en français et en anglais. Lors de la recherche en ligne, nous avons consulté au total 35 textes. Après la sélection réalisée conformément aux critères préétablis de constitution du corpus d'analyse, nous avons inclus des informations venant de 19 textes et notamment les suivants:

The New York Times: *A Thin Blue Line in Battle Fatigues.*

The New York Times: *Scotland's Pro-Unity Vote.*

The New York Times: *The Unlikeliest of Coalitions. Can Adversaries Become Allies to Fight ISIS?*

Washington Post: *If Great Britain fractures, the entire world loses.*

Washington Post: *On Ukraine, any bargain is a bad bargain.*

Washington Post: *Provide Ukraine with the military aid it needs to deter Russia's aggression.*

Washington Post, Robertson G. *Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe.*

Washington Post, The Post's View: *The West must oppose Russia's 'humanitarian' invasion of Ukraine.*

Los Angeles Times, Horsey D. *Scotland will do better staying with Britain than going solo.*

Los Angeles Times, Horsey D. *U.S. is destined to remain stuck in the sands of the Middle East.*

Le Point. Beylaur P. *Écosse: God Save the United Kingdom!*

Le Point. Duteil M. *La France marche-t-elle sur la tête?*

Le Point. Giscard D'Estaing V. *La cacophonie européenne.*

Le Point. Imbert C. *Au pied du mur!*

Le Point. Imbert C. *Bas les masques!*

Le Point. Imbert C. *Hollande et l'empire médiatique.*

Expression des repères identitaires dans les discours politiques et médiatiques

Le Point. Imbert C. *Le syndrome grec.*

L'Expression – Le Quotidien. Mohsen K. «COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE»: UNE ENTITÉ AU-DESSUS DES LOIS.

L'Expression – Le Quotidien. Mohsen K. *Où est passée l'ONU?*

Exemples de fonctionnement des informations intertextuelles dans les éditoriaux

L'éditorialiste utilise parfois des faits provenant d'affaires étrangères et d'événements historiques pour souligner la situation problématique dans le pays donné afin d'exprimer son désaccord et de déclencher une atmosphère critique, ironique ou même sarcastique.

La première série d'exemples présente l'utilisation de liens intertextuels ciblant la description de l'activité de la police locale, dans un État des États-Unis, lors d'une manifestation. L'acte est fortement critiqué par le comité de rédaction par le recours aux liens codés décrivant des événements historiques et des valeurs culturelles.

Séquence 1: – «*reinforces the war-fighting mentality among civilian police*»:

war-fighting mentality est une expression généralement utilisée pour désigner des communautés constamment impliquées dans des guerres, mais, dans ce contexte, elle décrit la réalité d'une démocratie «illusoire», promue dans le pays où le concept de démocratie est né et a été promu à l'échelle internationale. En réalité, cette «guerre-combat mentalité» est très bien mise en valeur par l'intervention américaine au Moyen-Orient (*A Thin Blue Line in Battle Fatigues*, The New York Times).

Séquence 2: «*law and order politicking*» – elle est liée à l'idéologie politique et au crime américain qui promeut le modèle de la punition pour le non respect de la loi et de l'ordre (le modèle conservateur), par opposition au «crime doux» (les libéraux), qui se prononce pour la protection des personnes innocentes et pour la punition sévère des malfaiteurs, action qui doit servir comme prévention à d'autres malfaiteurs (*A Thin Blue Line in Battle Fatigues*, The New York Times). Dans ce cas, les auteurs font usage de cette référence pour exprimer leur désaccord et il aborde une tonalité sarcastique.

Séquence 3: «*the police appeared primed for a domestic Desert Storm*» fait référence à la guerre du Golfe et à la première grande crise à l'étranger vécue

par les États-Unis après la fin de la guerre froide. Cet intertexte est actualisé par le rappel de l'événement nommé *Desert Storm* et sa réintégration dans une situation locale concrète par le fait de l'appeler *Desert Storm locale* (*A Thin Blue Line in Battle Fatigues*, The New York Times).

Une description intertextuelle visant la culture et la mentalité américaine est présentée par David Horsey, qui se prononce sur le destin des États-Unis dans la condition d'être coincés dans les sables du Moyen-Orient (*La France marche-t-elle sur la tête?* Le Point).

Les Américains ne seraient pas en mesure de revenir à une relation plus indépendante avec «tous les travaux de la région» (*all the travails of the region*) car l'image historique qu'ils se font d'eux-mêmes est celle du «plus grand pays de la planète» (*the greatest country on the planet*), une superpuissance créée par les circonstances et par le choix (*a superpower by circumstance and by choice*). L'auteur propose trois caractéristiques de base de la mentalité et de la culture américaine, toutes les trois marquées d'un lien intertextuel:

Hubris – orgueil et confiance excessive en soi; dans les textes littéraires, les personnages marqués par cet orgueil ne tiennent jamais compte des avertissements et des lois et le résultat habituel se résume généralement à leur déchéance et à leur mort.

Idealism (idéisme) – c'est une référence à la vision américaine sur la vérité exclusive de leurs idées.

Self-interest (intérêt personnel) – expression désapprobatrice décrivant la mentalité des Américains ne considérant que leurs propres intérêts, sans se soucier des autres personnes.

Ces caractéristiques donnent le ton de l'article, et seulement grâce à leur décodage, le lecteur peut décrypter l'attitude réelle de l'écrivain. A première vue, il peut sembler que l'éditorialiste approuve et qu'il est fier de l'ingérence américaine au Moyen-Orient, tandis que le message caché exprime le contraire.

Cette situation de l'intervention américaine dans le Moyen-Orient est également reflétée par Karim Mohsen dans son éditorial «Où est passée l'ONU?». L'éditorialiste présente la «coalition» (*montée de bric et de broc*) des États-Unis, de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne qui prétendent former une «*communauté internationale*» et légitimer l'ingérence dans les conflits en Irak et Syrie sous le motif de contribuer à leur solution, en réalité, les «*Pompiers-Pyromanes*», ont largement contribué à les «attiser».

Les éléments culturels et textuels tricotés dans l'éditorial créent de nouvelles significations expressives qui ont un rôle important dans la construction de l'image de la réalité sociale et politique visualisée par l'éditorialiste.

Actuellement, la situation conflictuelle en Ukraine est réfléchi par divers éditoriaux. Quand il s'agit du président de la Russie, Vladimir Poutine, nous remarquons l'utilisation du cliché «souverain russe», avec le but évident de souligner et de critiquer ses actions invasives par le fait d'appeler ironiquement l'invasion russe comme opération «humanitaire». En outre, nous observons une utilisation fréquente du cliché / référence «conflit gelé» (*frozen conflict*), un terme généralement utilisé pour parler de la Transnistrie et de l'Abkhazie, et qui fait une allusion aux résultats possibles du conflit en Ukraine (*On Ukraine, any bargain is a bad bargain. Washington Post; Provide Ukraine with the military aid it needs to deter Russia's aggression. Washington Post; The West must oppose Russia's «humanitarian» invasion of Ukraine. Washington Post*). Les éléments communs des références intertextuelles issues des exemples analysés explicitent la dimension internationale de l'intertextualité et conduit à l'idée du caractère interinstitutionnel de ces termes. Les effets discursifs et énonciatifs deviennent l'expression d'une nouvelle réalité lancée pour le décodage.

Un autre événement majeur qui a attiré l'intérêt des éditorialistes est le souhait de l'Écosse de rompre une union de 300 ans avec le Royaume-Uni (*Scotland's Pro-Unity Vote. The New York Times; Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe. Washington Post; La cacophonie européenne. Le Point; If Great Britain fractures, the entire world loses. Washington Post; Écosse: God Save the United Kingdom! Le Point*).

Dans son éditorial *Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe*, George Robertson décrit les allégations séparatistes d'une des plus riches, plus saines et plus influentes «divorcée, l'Écosse» (*divorced Scotland*), en offrant aussi le jeu avec le proverbe connu «un vrai chat dans un sac» (*A real pig in a poke*) (*Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe. Washington Post*). Il décrit, en outre, ce divorce comme un «moment «Braveheart» non romantique», proposant un jeu de connotations négatives en référence au sujet épique et romantique du film décrivant la lutte pour la libération de ce pays.

L'effet que ce divorce pourrait avoir est appelé par Pierre Beylau «un tsunami dévastateur» qui porterait peut-être aussi un coup décisif à l'unité

de l'Espagne et de la Belgique, grâce au réveil des «identités primaires». La future Europe est ironiquement appelée une *Europe des cantons*, et pas une Europe des nations. L'auteur commence par les valeurs nationales allant vers des valeurs humaines générales (*Écosse: God Save the United Kingdom! Le Point*).

Le comité de rédaction du New York Times rappelle un élément culturel direct – le remplacement des bulletins de vote «oui» par «les ayes» – une façon de dire «oui» en Écosse. Le but de cette modalité d'expression est de placer les lecteurs directement dans le contexte de la culture écossaise (*Scotland's Pro-Unity Vote. The New York Times*).

Comme il résulte des exemples présentés ci-dessus, les éditorialistes utilisent d'autres textes et sources culturelles pour exprimer indirectement leur désapprobation ou les opinions critiques concernant les événements décrits. Nous nous alignons aussi sur la position de L. Zbant qui souligne que

L'interprétation de l'information encodée dans le texte est ancrée sur une société concrète et que cette information comporte des valeurs cognitives que la culture donnée a accumulées à une certaine étape du développement de cette société. C'est pourquoi la compréhension d'un texte requiert des compétences spéciales, d'ordre encyclopédique et psycholinguistique, qui vont contribuer à décoder les informations ayant leurs sources dans les effets de l'intertextualité interculturelle. (Zbant 383)

Conclusion

L'évaluation de la compétence encyclopédique (de la connaissance) n'est possible que par de nombreux degrés de comparaison avec le premier indicateur (le lien intertextuel) et les écarts possibles (identifiés par le lecteur, parfois différents des intentions de l'auteur). Il est certain que l'intertextualité rend le message plus ambigu, ainsi il est destiné plus spécialement aux lecteurs ayant les compétences nécessaires pour le décrypter.

Les marques d'intertextualité sont présentes dans toutes les cultures et lient des civilisations apparemment très différentes. Le mécanisme de la communication interculturelle dans le travail créatif d'un auteur encode la réalité de sa culture et adapte le texte aux attentes des lecteurs provenant de divers espaces socioculturels. Grâce à l'intertextualité, l'auteur ou

l'éditorialiste rend le lecteur plus familier avec les réalisations culturelles de l'Autre.

Dans le cadre de la mondialisation, les textes sont internationaux, par conséquent, ils admettent l'existence des filetages invisibles entre les œuvres d'auteurs différents. L'intertextualité, qui est essentiellement un concept dialogique, établit un dialogue interculturel et permet le rapprochement entre les textes, les littératures et les cultures, offrant un point de rencontre et de confrontation entre les différents univers culturels.

Bibliographie

- Allen, Graham, *Intertextuality*, Routledge, Taylor and Francis Group, London and New York, 2006.
- Genette, Gerard, *Palimpsests. Literature in the second degree*. – translated by Channa Newman and Claude Doubinsky, University of Nebraska Press, 1997. (Palimpsestes, Paris, Editions du Seuil, 1982)
- Haberer, Adolphe, «Intertextuality in theory and practice», in *Literatura. Reasearch Journal for Literary Scholarship*, Lithuania, 2007, vol. 49.
- Kim Young You, *Intercultural Communication Competence: A Sistem-theoretic View*, en S. Ting Toomey, F. Korzenny, *Cross-Cultural Interpersonal Communication*, Sage Publications, The International Professional Publishers, Newbury Park, California, 1991.
- Knapp, Karlfried, (éd.) et all, *Analysing Intercultural Communication. Studies in anthropological linguistics*, Berlin, New York, Amsterdam, Mouton de Gruyter, 1987.
- Kristeva, Julia, *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Editions du Seuil, 1969.
- Marillaud, Pierre, Gauthier, Robert, *L'intertextualité*. Annale colloque d'Albi Cals. Langages et signification, Toulouse, CALS-CPS, 2004.
- McDaniel, Edwin, et all. *Using Intercultural Communication: The Building Blocks*, en *Intercultural Communication: A Reader*, by Larry A. Samovar, Richard E. Porter, Edwin R. McDaniel, Wadsworth Cengage Learning, 13th Edition, 2012.
- Riffaterre, Michael, «Intertextuality vs Hypertextuality», in *New Literary History*, vol. 25, No 4, 25th Anniversary Issue (Part 2), 1994, p. 779-788.
- Saint-Jacques, Bernard, «Intercultural Communication in a Globalised World», in Samovar, Larry, Richard Porter, and Edwin McDaniel. *Intercultural communication: A reader*. Cengage Learning, 2011, pp. 45-55.

- Samovar, Larry, Porter Richard, *Intercultural Communication: A Reader*, Wadsworth Company, Belmont, 1988.
- Scollon, Ron, et al., *Intercultural Communication: A Discourse Approach*, 3rd Edition, Wiley-Blackwell, UK, 2011.
- Todorov, Tzvetan, *Les catégories du récit littéraire*, dans *Communications*, nr. 8/1996, pp. 125-151. (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1120 consulté le 23 mars 2013)
- Zbant, Ludmila, «Aportul informativ intertextual al imaginii in decodificarea textului jurnalistic», in «Lingvistica integrala – multilingvism – discurs literar», Suceava – Cernauti – Chisinau, 2014, pp. 376-383.

Editoriaux

- Beylau, Pierre, *Écosse: God Save the United Kingdom!* Le Point. Publié le 12/09/2014 à 06:09 – Modifié le 12/09/2014 http://www.lepoint.fr/monde/ou-va-le-monde-pierre-beylau/ecosse-god-save-the-united-kingdom-12-09-2014-1862521_231.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Duteil, Mireille, *La France marche-t-elle sur la tête?* Le Point. Publié le 26/09/2014 http://www.lepoint.fr/editos-du-point/mireille-duteil/la-france-marche-t-elle-sur-la-tete-26-09-2014-1867034_239.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Editorial Board: *A Thin Blue Line in Battle Fatigues*. The New York Times. Publié le 18 septembre 2014 <http://www.nytimes.com/2014/09/19/opinion/a-thin-blue-line-in-battle-fatigues.html> (consulté le 24 septembre 2014)
- Editorial Board: *If Great Britain fractures, the entire world loses*. Washington Post. Publié le 13 septembre 2014 http://www.washingtonpost.com/opinions/if-great-britain-fractures-the-entire-world-loses/2014/09/13/60f773c0-3ac6-11e4-8601-97ba88884ffd_story.html (consulté le 24 septembre 2014)
- Editorial Board: *On Ukraine, any bargain is a bad bargain*. Washington Post. Publié le 21 août 2014 http://www.washingtonpost.com/opinions/on-ukraine-any-bargain-is-a-bad-bargain/2014/08/21/90826b90-2964-11e4-958c-268a320a60ce_story.html (consulté le 24 septembre 2014)
- Editorial Board: *Provide Ukraine with the military aid it needs to deter Russia's aggression*. Washington Post. Publié le 19 septembre 2014 http://www.washingtonpost.com/opinions/provide-ukraine-with-the-military-aid-it-needs-to-deter-russias-aggression/2014/09/19/dd4bba46-400f-11e4-9587-5dafd96295f0_story.html (consulté le 24 septembre 2014)

- Editorial Board: *Scotland's Pro-Unity Vote*. The New York Times. Publié le 19 septembre 2014 <http://www.nytimes.com/2014/09/20/opinion/scotlands-pro-unity-vote.html> (consulté le 24 septembre 2014)
- Editorial Board: *The Unlikeliest of Coalitions. Can Adversaries Become Allies to Fight ISIS?* The New York Times. Publié le 20 septembre 2014 <http://www.nytimes.com/2014/09/21/opinion/sunday/can-adversaries-become-allies-to-fight-isis.html> (consulté le 24 septembre 2014)
- Giscard D'Estaing V., *La cacophonie européenne*. Le Point. Publié le 06/06/2013 http://www.lepoint.fr/editos-du-point/valery-giscard-d-estaing/la-cacophonie-europeenne-06-06-2013-1677154_75.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Horsey, David, *Scotland will do better staying with Britain than going solo*. Los Angeles Times. Publié le 19 septembre 2014 <http://www.latimes.com/opinion/topoftheticket/la-na-tt-scotland-will-do-better-20140919-story.html> (consulté le 24 septembre 2014)
- Horsey, David, *U.S. is destined to remain stuck in the sands of the Middle East*. Los Angeles Times. Publié le 21 août 2014 <http://www.latimes.com/opinion/topoftheticket/la-na-tt-us-stuck-in-sands-20140806-story.html> (consulté le 24 septembre 2014)
- Imbert, Claude, *Au pied du mur!* Le Point. Publié le 28/06/2012 http://www.lepoint.fr/editos-du-point/claude-imberty/au-pied-du-mur-28-06-2012-1478553_68.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Imbert, Claude, *Bas les masques!* Le Point. Publié le 12/07/2012 http://www.lepoint.fr/editos-du-point/claude-imberty/bas-les-masques-12-07-2012-1484409_68.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Imbert, Claude, *Hollande et l'empire médiatique*. Le Point. Publié le 21/06/2012 http://www.lepoint.fr/editos-du-point/claude-imberty/hollande-et-l-empire-mediatique-21-06-2012-1475901_68.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Imbert, Claude, *Le syndrome grec*. Le Point. Publié le 17/05/2012 http://www.lepoint.fr/editos-du-point/claude-imberty/le-syndrome-grec-17-05-2012-1462320_68.php (consulté le 24 septembre 2014)
- Mohsen, Karim, «*COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE*»: *UNE ENTITÉ AU-DESSUS DES LOIS*. L'Expression – Le Quotidien. Publié le 11 Septembre 2014 <http://www.lexpressiondz.com/edito/201839.html> (consulté le 24 septembre 2014)

Mohsen, Karim, *Où est passée l'ONU?* L'Expression – Le Quotidien. Publié le 16 Septembre 2014 <http://www.lexpressiondz.com/edito/202147-ou-est-passee-l-onu.html> (consulté le 24 septembre 2014)

Robertson, George, *Scotland secession could lead to re-Balkanization of Europe*. Washington Post. Publié le 5 Janvier 2014 http://www.washingtonpost.com/opinions/scotland-secession-could-lead-to-re-balkanization-of-europe/2014/01/05/df076e94-578e-11e3-8304-caf30787c0a9_story.html (consulté le 24 septembre 2014)

The Post's View: *The West must oppose Russia's 'humanitarian' invasion of Ukraine*. Washington Post. Publié le 11 août 2014 http://www.washingtonpost.com/opinions/the-west-must-oppose-russias-humanitarian-invasion-of-ukraine/2014/08/11/ade3c982-217a-11e4-8593-da634b334390_story.html (consulté le 24 septembre 2014)

Kristina ADEISHVILI
Docteur en philologie
Université d'État Ilia, Tbilissi, Géorgie

Identité nationale en Géorgie soviétique et en Géorgie indépendante postsoviétique

Dans le présent article, nous allons essayer d'analyser le processus de la formation de l'identité nationale géorgienne à deux époques sociopolitiques différentes: d'une part, à l'époque soviétique et, d'autre part, à l'époque postsoviétique, en Géorgie indépendante. Le but de notre recherche est aussi d'observer, en recourant à la méthode comparative, comment les systèmes politiques différents peuvent exercer, d'une part, une influence défavorable et, d'autre part, une influence favorable, sur l'évolution de l'identité nationale du pays.

Pour notre corpus d'étude, nous avons choisi, comme discours de l'époque soviétique, le discours prononcé en 1973 par Edouard Shevardnadzé, qui occupait alors le poste de premier secrétaire du Comité central du Parti communiste géorgien, et, comme discours de l'époque postsoviétique, les discours d'investitures présidentielles prononcés par Mikheil Saakashvili en 2008 et par Giorgi Margvelashvili en 2012.

Le concept d'identité a été introduit dans les sciences humaines en 1950 par E. Erikson avec son ouvrage *Enfance et société*. Selon lui, «l'identité est une réalité intime, un ressenti» (17). Depuis la publication de son ouvrage, le concept a beaucoup été repris par les chercheurs des sciences humaines. À cause de la complexité du phénomène, il existe nombre de définitions différentes de l'identité, nous ne considérerons que certaines d'entre elles. Selon A. Mucchielli:

L'identité est un ensemble de significations (variables selon les acteurs d'une situation) apposées par des acteurs, sur une réalité physique et subjective plus ou moins floue, de leurs mondes vécus, ensemble construit par un autre acteur. C'est donc un sens perçu, donné par chaque acteur au sujet de lui-même ou d'autres acteurs. L'identité est donc toujours un construit biopsychologique et

communicationnel-culturel. Elle est un des éléments d'un système complexe qui relie entre elles un ensemble d'autres identités. (10)

Pour P. Marti: «l'identité représente la construction d'un «je». Elle renvoie le sujet à ce qu'il a d'unique, à l'intérieur des valeurs partagées d'une communauté» (56).

Quant à l'identité nationale, qui est l'objet de la recherche de notre présente étude, avant que ce terme ne soit introduit dans le champ scientifique, d'autres formulations étaient employées pour dire à peu près la même chose, telles que «la personnalité» ou «le caractère national».

Selon la définition de G. Noiriel, «une nation existe parce que ses membres possèdent des caractéristiques qui permettent de les distinguer des représentants des autres nations. Les membres d'une nation doivent donc revendiquer une même origine et faire état d'une permanence à travers l'histoire» (14).

En ce qui concerne la naissance de l'identité nationale géorgienne, beaucoup de chercheurs considèrent comme la naissance de la conscience de la nationalité géorgienne la phrase suivante de Giorgi Merchoulé au X^{ème} siècle: «La Géorgie se compose de vastes terres où l'on célèbre les offices religieux et où l'on dit toutes les prières dans la langue géorgienne.»¹ Selon cette première définition, les piliers de l'identité géorgienne sont la langue géorgienne et la foi – l'orthodoxie. Ces mêmes piliers sont restés actuels dans la triade proposée par Ilia Chavchavadzé (1837-1907) – écrivain et homme social géorgien – meneur du mouvement de libération nationale de la Géorgie, il est considéré comme le père fondateur de la nation géorgienne telle qu'elle commence à apparaître au XIX^{ème} siècle. L'écrivain dégage trois aspects de l'identité nationale géorgienne. Selon ses propres mots, «les trois trésors divins» sont la patrie, la langue et la foi. Ainsi, l'identité nationale géorgienne moderne commence à exister d'abord dans le cadre de l'empire russe, puis, elle se développe sous le régime soviétique. À cette époque, l'espace sociopolitique ne permet pas encore l'existence d'une identité nationale géorgienne. L'idéologie soviétique conçoit le socialisme comme la valeur supérieure soviétique. Elle a pour but de former une nouvelle identité – une identité soviétique – au détriment de la nationalité des pays. C'est pourquoi le système lutte activement contre l'expression de la nationalité en utilisant des méthodes dictatoriales. La propagande soviétique essaie de développer l'idée que le passé, le présent et l'avenir de la Géorgie sont

1. „ქართლად ფრიადი ქუეყანაი აღირაცხების, რომელსაცა შინა უამი ქართულითა ენითა შეიწირვის და ლოცვაი ყოველი აღესრულების“.

strictement liés à la Russie. Cette politique du régime totalitaire est bien visible dans le discours de Shevadrnadzé qui présente la Russie comme le pays idéal, le pays sauveur de la Géorgie, alors que la soviétisation du pays n'était pas volontaire et que la Russie avait annexé la République démocratique de la Géorgie en 1921:

La sagesse du cœur russe et la justice, la générosité du caractère russe, la portée, la solidarité et la fermeté, l'acuité et la profondeur de l'esprit russe, la justice, le caractère congénital de la justice de l'homme russe et la passion de la liberté, le mépris du mal, la tendresse de la psychologie russe et la cordialité, la beauté de l'âme russe ont historiquement toujours eu une force insurmontable, palpitante et attractive pour nous, pour les Géorgiens.²

Le peuple Géorgien ne perdra pas son sentiment de reconnaissance envers la Russie; une telle chose n'arrivera jamais; il sera toujours reconnaissant envers la Russie qui a sauvé la nation contre le danger réel de sa destruction physique et spirituelle.³

Mais depuis la chute du régime dictatorial qui a œuvré pendant 70 ans à la destruction de l'identité nationale, la Géorgie indépendante essaie de se libérer totalement de l'idéologie soviétique. L'identité nationale du pays s'émancipe de l'influence du régime totalitaire et la Géorgie exprime clairement son orientation vers l'Europe.

L'orientation européenne du pays est clairement déclarée dans les deux discours d'investiture présidentielle de Margvelashvili et de Saakashvili. Les deux présidents soulignent l'aspiration du pays à des valeurs européennes et les deux présidents confirment l'ouverture de la Géorgie à l'espace occidental. Margvelashvili déclare «Le Géorgien, par sa conscience individuelle, est européen, par son caractère – elle fait partie intégrante de la civilisation occidentale. Mais jusqu'à présent, nous n'avions pas la possibilité

2. ჩვენთვის, ქართველებისთვის ისტორიულად ყოველთვის ქონდა დაუძლეველი, მომაჯადოებელი და მიმზიდველი ძალა რუსული გულის სიბრძნესა და სამართლიანობას, რუსული ხასიათის დიდსულოვნებას, მასშტაბურობას, სიმტკიცესა და ურყეობას, რუსული გონების სიმახვილესა და სიღრმეს, რუსი კაცის ბუნებისათვის დამახასიათებელ თანდაყოლილ სამართლიანობას და თავისუფლებისმოყვარეობას, ბოროტებისადმი სიძულვილს, რუსული ფსიქოლოგიის სიფაქიზესა და გულითადობას, რუსული სულის სილამაზეს.

3. ქართველი ხალხი, თუ არ დაკარგავს მადლიერების გრძობას, ასეთი რამ კი არასოდეს არ მოხდება, მუდამ მადლიერი იქნება რუსეთისა, რომელმაც იხსნა ერი სულიერი და ფიზიკური განადგურების რეალური საფრთხისაგან.

de transformer notre aspiration européenne en dimension institutionnelle étatique».⁴

Le pathos de Saakashvili est le même: «Le port éternel de la Géorgie, son environnement naturel est l'Europe, avec qui elle a en commun la culture, l'histoire, et tout le système des valeurs démocratiques basé sur les principes du respect des droits de l'homme, de la primauté du droit et de l'évolution pacifique et équitable de la société».⁵

Ayant pour but d'affaiblir la conscience de la nationalité géorgienne et de fortifier la conscience de l'identité soviétique, dans son discours, Shevardnadzé n'évoque pas le caractère géorgien. En revanche, il présente scrupuleusement l'identité d'un nouvel homme soviétique comme idéal, strictement défini par l'idéologie soviétique.

Le discours de Shevardnadzé met en valeur le rôle du parti communiste dans la formation du caractère soviétique:

Le parti a créé une atmosphère qui présente toutes les conditions pour nous forger un nouveau caractère soviétique, nous vivons une ère où la synthèse harmonieuse des facteurs matériels et spirituels joue un rôle de plus en plus décisif dans la formation d'un nouvel homme, d'une personne constructrice du communisme.

Notre contemporain est un homme particulier ayant une psychologie particulière. Il pense beaucoup plus à laisser une trace indélébile de ses bonnes actions sur Terre. Il réfléchit beaucoup plus à l'implication sociale de sa personnalité, dont les critères de jugement, selon sa conscience, s'éloignent chaque jour un peu plus des critères pécuniaires ou seulement de son bien-être personnel. Ses critères deviennent plus modernes, plus identiques aux idéaux d'une personne de la société communiste.⁶

4. ქართველი, თავისი ინდივიდუალური შეგნებით, ევროპელია; თავისი ბუნებით – კი დასავლური ცივილიზაციის ორგანული ნაწილი. მაგრამ ჩვენ, აქამდე ვერ ვახერხებდით ჩვენი ევროპელობა სახელმწიფოებრივ ინსტიტუციურ განზომილებაში გადაგვეტანა.

5. საქართველოს მუდმივი ნავსაყუდელი, მისი ბუნებრივი გარემო, არის ევროპა, რომელთანაც გვაერთიანებს საერთო კულტურა, ისტორია და დემოკრატიულ ფასეულობათა მთელი სისტემა, დაფუძნებული ადამიანის უფლებათა ხელშეუხებლობის, კანონის უზენაესობისა და საზოგადოების მშვიდობიანი და სამართლიანი განვითარების პრინციპებზე.

6. პარტიამ შექმნა ისეთი ატმოსფერო, როცა ყველა პირობა არსებობს, რათა წარმატებით გამოიჭედოს ახალი საბჭოური ხასიათი, ჩვენ ისეთ ეპოქაში ვცხოვრობთ, როცა მატერიალური და სულიერი ფაქტორების სწორი, ჰარმო-

À la différence du discours prononcé sous l'ère soviétique, l'identité géorgienne est bien exprimée dans les deux discours d'investiture présidentielle (de l'époque postsoviétique). Margvelashvili met l'accent sur l'identité géorgienne en décrivant avec fierté les caractères des Géorgiens, la nature, la culture géorgienne, en particulier, les chefs-d'œuvre des domaines de la littérature, de la peinture, de la musique et les actes héroïques des Géorgiens.

Je vois un pays qui est connu dans le monde, non pas pour des crises politiques ou pour des problèmes humanitaires, mais pour sa beauté exceptionnelle, pour l'aisance de la vie et, plus important encore, pour son peuple travailleur, créateur, bon et accueillant.

Je vois l'énergie qui a fait écrire «Le chevalier à la peau de tigre» à Shota Rustaveli, qui a donné la force de défendre le trésor ancestral à Ekvtime Takaishvili au prix de son sacrifice, l'énergie qui a fait dessiner à Pirosmiani le «Lion noir» et l'énergie qui a fait céder sa vie au médecin Ioseb Jordania pour sauver une petite fille, l'énergie qui a fait forger le triptyque de Khakhoulis par un art miraculeux et qui n'a pas fait courber le dos à Guiorgui Antshvelidze devant l'ennemi.⁷

ნიული შეხამება სულ უფრო გადამწყვეტ როლს ასრულებს ახალი ადამიანის, კომუნიზმის მშენებლის პიროვნების ჩამოყალიბებაში.

ჩვენი თანამედროვე განსაკუთრებული ყაიდის, განსაკუთრებული ფსიქოლოგიის ადამიანია. იგი სულ უფრო მეტს ფიქრობს იმაზე, რომ კეთილი საქმით წარუშლელი კვალი დატოვოს დედამიწაზე. მას უფრო მეტად აფიქრებს თავისი პიროვნების სოციალური მნიშვნელობა, რომლის შეფასების კრიტერიუმი მის შეგნებაში ყოველდღიურად სულ უფრო შორდება ისეთ კატეგორიებს, როგორც არის სქელი ჯიბე ან მხოლოდ პირადი კეთილდღეობა. მისი კრიტერიუმი ხდება სულ უფრო თანამედროვე, სულ უფრო იდენტური კომუნისტური საზოგადოების ადამიანის იდეალებსა.

7. მე ვხედავ ქვეყანას, რომელსაც მსოფლიო იცნობს არა პოლიტიკური კრიზისებით თუ ჰუმანიტარული პრობლემებით, არამედ მისი განსაცვიფრებელი სილამაზით, ცხოვრების სილალით და, რაც მთავარია, მშრომელი, შემოქმედი, კეთილშობილი, სტუმართმოყვარე ხალხით.

მე ვხედავ ენერგიას, რომელმაც რუსთაველს „ვეფხისტყაოსანი“ შეაქმნევინა, რომელმაც ექვთიმე თაყაიშვილს, თავგანწირვის ფასად, წინაპართა საუნჯის დაცვის ძალა მისცა; ენერგიას, რომელმაც ფიროსმანს „შავი ლომი“ დაახატინა და ექიმ იოსებ ჟორდანიას სიცოცხლე დაათმობინა პატარა გოგონას გადასარჩენად; ენერგიას, რომელმაც საოცარი ხელოვნებით გამოჭედა ხახულის კარელი და მტრის წინაშე ქელი არ მოახრევინა გიორგი ანწუხელიძეს.

Saakashvili aussi, en employant dans des constructions parallèles les mots clés exprimant généralement l'identité nationale, finit son discours sur une note émotionnelle:

Il y a beaucoup de partis mais la patrie est unique.

Il y a beaucoup de confessions, mais notre foi commune est unique.

Il y a beaucoup de groupes ethniques mais notre nation est unique.

Il y a cinq croix mais notre drapeau est unique.⁸

En analysant l'identité nationale dans les discours de l'époque de l'Indépendance du pays, il est à noter aussi que les deux présidents évoquent l'époque pendant laquelle la nationalité géorgienne était persécutée, les deux présidents soulignent que la Géorgie est déjà libre et, en parlant de l'identité nationale, les deux présidents citent Ilia Chavchavadzé – le père fondateur de l'identité nationale: «Mes amis, après les années difficiles que nous avons passées ensemble, le temps est venu de retourner à notre identité. Comme disait le Grand Ilia – «nous devons créer notre avenir». Aujourd'hui, cette phrase reflète la vocation de chacun d'entre nous» (Margvelashvili).⁹

Saakashvili aussi fait allusion à la réflexion d'Ilia Chavchavadzé, lorsqu'il dit: «Mais par la grâce de Dieu et par les efforts de notre peuple, la liberté se perpétue, nous avons récupéré notre Indépendance et notre destin est véritablement entre nos propres mains».¹⁰

Si les présidents de l'époque indépendante citent Ilia Chavchavadzé, dans le discours de Shevardnadzé, nous n'avons trouvé aucune citation de représentants de la culture géorgienne qui pourrait ranimer la conscience nationale de la population. En revanche, dans l'optique de la popularisation des idées soviétiques et de la littérature russe, dans son discours,

8. არის ბევრი პარტია, მაგრამ ერთია სამშობლო.

არის ბევრი აღმსარებლობა, მაგრამ ერთია ჩვენი საერთო რწმენა.

არის ბევრი ეთნიკური ჯგუფი, მაგრამ ერთია ჩვენი ერი.

არის ხუთი ჯვარი, მაგრამ ერთია ჩვენი დროშა.

9. მეგობრებო, ურთულესი წლების შემდეგ, რაც ყველამ ერთად გამოვიარეთ, დადგა დრო, როცა უნდა დავიბრუნოთ ჩვენი იდენტობა. დიდი ილიას სიტყვებით რომ ვთქვათ, „ჩვენ უნდა ჩვენი ვშვათ მყოობადი“. დღეს ეს სიტყვები გვესმის მოწოდებად თითოეული ჩვენგანისადმი.

10. მაგრამ ღვთის წყალობითა და ჩვენი ხალხის ძალისხმევით, თავისუფლება გრძელდება, სახელმწიფოებრიობა დავიბრუნეთ და ჩვენი თავი ნამდვილად ჩვენადვე გვეყუდვის. (ჩვენ ჩვენი თავიჩვენადვე გვეყუდვის «Notre destin est entre nos propres mains», citation célèbre de l'ouvrage d'Ilia Chavchavadzé «Les lettres du voyageur», K. A.).

Shevardnadzé cite un poème du poète révolutionnaire russe, Maïakovski comme hymne à la renaissance.

Aujourd'hui la Géorgie, libre et prospère, est au centre de l'échafaudage de nouvelles constructions du communisme. Comme hymne à la renaissance, comme hymne à la destruction de l'ancienneté et à la naissance de la nouveauté, on entend les paroles de Vladimir Maïakovski, dans son vers dédié à la Géorgie soviétique.

Construis le nouveau,
Détruis même l'ancien,
Deviens gardien
Des nouveaux étages.
S'il t'empêche,
Enlève
Même le pic de Kazbek,
C'est pas grave, toutefois,
On ne peut pas le voir,
Dans les brouillards.¹¹

Dans l'extrait du vers de Maïakovski, il est clairement exprimé la connotation dévalorisante du pic Kazbeg; il est à noter que c'est un pic enneigé de la partie géorgienne du Grand Caucase, à la beauté duquel sont dédiés nombre de chefs-d'œuvre de la littérature géorgienne. Outre la citation du vers de Maïakovski, dans le discours de Shevardnadzé, nous avons relevé des propos qui évoquent aussi sa position dévalorisante envers le territoire géorgien. En comparant métaphoriquement l'amitié des peuples soviétiques avec la beauté du territoire de la Géorgie, dans son discours, Shevardnadzé donne la priorité aux idéaux soviétiques de cette amitié. Également, dans le deuxième exemple, il estime que le territoire géorgien s'est embelli après qu'on y a érigé le premier monument de Lénine du monde.

11. თავისუფალი და აღორძინებული საბჭოთა საქართველო დღეს მთლიანად კომუნიზმის ახალმშენებლობათა ხარაჩოებშია, აღმშენებლობის ჰეროიკის ჰიმნად, ძველის მსხვერვისა და ახლის დაბადების ჰიმნად გაისმის ვლადიმერ მაიაკოვსკის სიტყვები საბჭოთა საქართველოსადმი მიძღვნილი ლექსიდან: აშენე, /იმ ძველის/დანგრევაც მოასწრე, /და ახალ სართულებს ჩაუდექ დარაჯად! /ყაზბეგიც /რომ საქმეს / გიშლიდეს – /მოაძრე, /რა უშავს /ნისლებში / მაინც / ხო არა ჩანს.

L'amitié des peuples soviétiques est plus forte que l'acier de Roustavi et que les crêtes de granit du Caucase, elle est plus profonde que la Mer Noire et plus haute que les montagnes enneigées géorgiennes, elle est plus propre que les sources transparentes qui se déversent au cœur des rochers, elle est plus chaude que le soleil du sud.

Il est bien connu, non seulement dans notre pays mais aussi dans le monde entier, que ce sont les travailleurs Géorgiens qui ont érigé le premier monument de Lenine de son vivant. Tous les habitants de la Géorgie soviétiques ont raison d'être fiers de ce fait historique. Depuis ce jour, la terre géorgienne est devenue plus belle et plus adorable.¹²

À la différence de la rhétorique de Shevardnadzé, dans leurs discours, Margvelashvili et Saakashvili mettent régulièrement l'accent sur la splendeur de la nature géorgienne: «Je vois un pays qui est connu dans le monde non pas pour des crises politiques ou pour des problèmes humanitaires mais pour sa beauté exceptionnelle» (Margvelashvili).¹³

Selon Saakashvili:

Nous, Géorgiens, avons la chance d'avoir le plus beau des pays, dont la terre est fertile et la culture est très riche, mais plus notre patrie a été grandiose, plus il nous a été difficile de la protéger au cours de l'histoire.

– Plus la Géorgie a été formidable, plus la fière nation géorgienne a fait face à des enjeux colossaux pour se défendre.

12. საბჭოთა ხალხების მეგობრობა რუსთავის ფოლაღზე და კავკასიის გრანიტის ქედებზე უფრო მტკიცეა, შავ ზღვაზე უფრო ღრმაა და საქართველოს თოვლიან მთებზე უმწვერვალესი, კლდეთა გულიდან ამოხეთქილ გამჭვირვალე ნაკადულებზე უფრო სუფთაა, სამხრეთის მზეზე უფრო მცხუნვარეა.

როგორც ცნობილია, საქართველოს მშრომელებმა ჯერ კიდევ დიდი ბელადის სიცოცხლეშივე აღმართეს ჩვენს ქვეყანაში და მთელ მსოფლიოში ლენინის პირველი მონუმენტი. საბჭოთა საქართველოს ყველა მცხოვრები კანონიერად ვამაყობთ ამ ისტორიული ფაქტით. მას შემდეგ კიდევ უფრო დამშვენდა და გალამაზდა საქართველოს მიწაწყალი.

13. მე ვხედავ ქვეყანას, რომელსაც მსოფლიო იცნობს არა პოლიტიკური კრიზისებით თუ ჰუმანიტარული პრობლემებით, არამედ მისი განსაცვიფრებელი სილამაზით.

– Plus ce pays a de valeur pour chacun d’entre nous, plus nous devons faire preuve d’héroïsme, afin que personne ne nous en prive.¹⁴

Après la comparaison de déclarations de politiciens de différentes époques sur la patrie, il serait intéressant, dans le cadre de notre corpus, d’analyser deux autres piliers de la triade de l’identité nationale proposée par Ilia Chavchavadzé – la langue et la foi.

La langue géorgienne – une langue très ancienne ayant sa propre écriture – a toujours été un pilier clé de l’identité géorgienne. C’est pourquoi le régime soviétique a tout fait pour l’affaiblir. En 1978, dans le projet de la constitution de la République socialiste de la Géorgie que le Conseil suprême de Géorgie devait adopter, le statut de la langue géorgienne devait changer et la langue russe devenait la seule langue d’État. À l’époque, à la suite de vigoureuses manifestations contre ce projet de constitution, la population géorgienne a réussi à redonner à la langue géorgienne son statut de la langue officielle de la République socialiste de la Géorgie.

Dans son discours, Shevardnadzé ne dégage aucune dignité de la langue géorgienne, au contraire, il la mentionne dans un contexte dépréciatif, le politicien glorifie le jour où les mots «Lénine» et «communisme» sont apparus dans la langue géorgienne: «Gloire au jour où, dans la langue géorgienne, sont apparus, comme un rayon de soleil, le mot génial et le nom génial de Lénine, et le mot «communisme», qui resplendit tel le soleil».¹⁵

Alors que Margvelashvili, dans son discours, souligne la particularité de l’alphabet géorgien et l’énonce parmi les autres particularités du pays: «Je vois l’admiration répétée du monde pour le génie de «Djvari» de Mtsketa, pour la particularité de l’alphabet géorgien, pour la profondeur de la poésie

14. ქართველებს წილად და ჯილდოდ გვერგო ულამაზესი ქვეყანა, ნოყიერი მიწით და უმდიდრესი კულტურით, მაგრამ – რამდენადაც დიდებულია ჩვენი სამშობლო, იმდენად მძიმე იყო ჩვენი ისტორიული ხვედრი მის შესანარჩუნებლად.

– რამდენადაც თვალწარმტაცია საქართველო, იმდენად კოლოსალური იყო გამოწვევები მის დასაცავად ამაყი ქართველი ერისათვის.

– რამდენადაც დიდი ჯილდოა ეს ქვეყანა თითოეული ჩვენგანისთვის, იმდენად დიდი გმირობა მოგვეთხოვება, იმისათვის რომ ეს ჯილდო ვერავინ წაგვართვას.

15. დიდება იმ დღეს, როცა ქართულ ენაში მზის სხივივით შემოვიდა დიადი სიტყვა და დიადი სახელი ლენინი, სიტყვა-მზე – კომუნისმი.

de Vaja, pour l'harmonie étonnante de «Chakroulo» et de «Krimanchouli», pour la portée de l'opinion scientifique et pour exploits sportifs». ¹⁶

Quant à la foi, la Géorgie est le troisième pays du monde qui adopta, au IV^{ème} siècle, le christianisme comme religion officielle. Pendant des siècles, le pays a défendu sa religion contre les envahisseurs musulmans. Après la soviétisation, le régime a formé un pays athée, un pays «sans Dieu». On a détruit des églises, effacé des fresques religieuses, persécuté des croyants. Depuis la restauration de l'Indépendance, l'importance du rôle de la religion s'accroît en Géorgie. Selon les chercheurs, les causes de l'influence croissante de l'Église sur la population peuvent être dues à l'impossibilité de la population géorgienne de pratiquer ses croyances sous le régime soviétique ou à la méfiance envers des institutions sociopolitiques encore faibles. Comme on pouvait s'y attendre, dans le discours énoncé sous l'ère soviétique, nous n'avons trouvé aucune expression ou mot ayant une connotation religieuse. La situation est toute différente dans les discours postsoviétiques.

Le fait que l'influence de l'Église soit très importante en Géorgie indépendante est bien visible lorsqu'on analyse les deux discours d'investiture. Au début de leurs discours, les deux présidents saluent nommément le patriarche de la Géorgie – Ilia II – et ils évoquent aussi Dieu dans d'autres parties de leurs discours.

Je vous salue, Monsieur le Premier Ministre, Monsieur le président du Parlement, je salue Sa Sainteté et Sa Béatitudo Ilia II, le catholicos patriarche de la Géorgie .

Il est du plus grand honneur et de la plus grande importance d'être le président de la Géorgie et, aujourd'hui, je prie Dieu de me donner la force d'assumer les responsabilités, que m'imposent notre splendide pays et le service de notre peuple.

Comme président, je serai le garant du soutien de l'accord constitutionnel passé avec l'Église orthodoxe géorgienne. Également, je respecterai rigoureusement les droits constitutionnels

16. მე ვხედავ იმ აღტაცების გამეორებას, რომელიც მოჰგვარა მსოფლიოს მცხეთის ჯვრის სიდიადემ, ქართული ანბანის უნიკალურობამ, ვაჟას პოეზიის სიღრმემ, „ჩაკრულოსა“ და „კრიმანჭულის“ საოცარმა ჰარმონიამ, ქართული მეცნიერული აზრის მასშტაბურობამ და აღფრთოვანების ღირსმა სპორტულმა სასწაულებმა.

des représentants de toutes les religions qui peuplent la Géorgie (Margvelashvili).¹⁷

«Je salue en particulier Sa Sainteté et Sa Béatitudo Ilia II, le catholicos patriarche de la Géorgie. [...] Mais grâce à Dieu et aux efforts de notre peuple la liberté se maintient (Saakashvili)».¹⁸

Ainsi, l'analyse que nous venons d'effectuer nous a bien montré les efforts du régime soviétique effectués à l'encontre de l'existence de l'identité nationale et son évolution, dans une période de temps très courte, en Géorgie indépendante qui a favorisé la consolidation de l'identité nationale du pays.

Bibliographie

- Balci, Bairam et al., *Religion et politique dans le Caucase postsoviétique*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007.
- Erikson, Erik, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
- Marti, Pilar, «Identité et stratégies identitaires», *EMPAN*, N° 71, 3, 2008, 56-59.
- Muccielli, Alex, *L'identité*, Paris, Presse universitaire de France, 2013.
- Noiriel, Gérard, *A quoi sert l'identité nationale*, Marseille, Agone, 2007.
- Serrano, Silvia, *Géorgie. Sortie d'empire*, Paris, CNRS édition, 2007.
- Thiesse, Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Edition du Seuil, 2001.

17. მოგესალმებით, ბატონო პრემიერ-მინისტრო, ბატონო პარლამენტის თავმჯდომარე. მივესალმები უწმინდესსა და უნეტარესს, საქართველოს კათოლიკოს პატრიარქს; უდიდესი პატივი და ტვირთია იყო საქართველოს პრეზიდენტი, დღეს, მე ღმერთს ვთხოვ, მომცეს ძალა, ღირსეულად ვზიდო პასუხისმგებლობა, რომელსაც ჩვენი დიდებული ქვეყნისა და ხალხის მსახურება მაკისრებს.

როგორც პრეზიდენტი, ვიქნები საქართველოს სამოციქულო ავტოკეფალურ მართლმადიდებელ ეკლესიასთან საკონსტიტუციო შეთანხმების დაცვის გარანტი. ამავდროულად, განუხრელად დავიცავ საქართველოში მცხოვრები ყველა აღმსარებლობის წარმომადგენელთა კონსტიტუციურ უფლებებს.

18. განსაკუთრებული პატივით ვესალმები მის უწმინდესობას, საქართველოს კათალიკოს პატრიარქს, ილია მეორეს.

[...] მაგრამ ღვთის წყალობითა და ჩვენი ხალხის ძალისხმევით თავისუფლება გრძელდება.

Thamar MSHVÉNIÉRADZÉ
Docteur en philologie
Université d'Etat Ilia, Tbilissi, Géorgie

Le facteur de la langue dans la construction de l'identité nationale et ses manifestations à travers le discours

Dans le présent article, nous nous fixons pour objectif de montrer comment la langue, le principal moyen de communication, est un des facteurs les plus importants dans la construction de l'identité nationale géorgienne et comment cette importance apparaît dans différents discours de deux époques. Nous allons le faire en nous basant sur les discours des politiciens géorgiens de l'époque soviétique et de l'époque de la Géorgie indépendante, ainsi que sur les discours des intellectuels géorgiens (écrivains, journalistes, linguistes) des mêmes époques. En même temps, nous allons essayer de voir comment ces discours de différentes époques sont en relation de dialogisme entre eux en relevant les marqueurs qui contribuent à la réalisation et à la manifestation des trois types de phénomènes de dialogisme.

Tout d'abord, voyons la définition du concept d'identité. En général, l'identité se définit par le contexte social, religieux, ethnique, culturel, etc. Elle est un des éléments d'un système complexe qui relie entre elles un ensemble d'autres identités. L'identité n'est jamais figée, elle est toujours en transformation et formation continue, elle se construit tout au long de la vie d'une personne en fonction de sa socialisation, c'est-à-dire de ses relations avec d'autres personnes et du mode de vie qu'elle mène. C'est un processus interminable sur le chemin de l'auto-apprentissage.

L'identité est une conception subjective, élaborée par une personne à propos d'elle-même. C'est un sentiment d'identité utilisé pour l'expression d'appartenance à un certain type de groupe, par exemple national, ethnique, professionnel ou religieux.

Comme le dit Carmen Alen Garabato, «l'identité d'un peuple est avant tout, une question de représentations, et notamment de représentations

interculturelles, car elle renvoie à la façon dont le groupe s’imagine par rapport aux autres» (364). D’après le scientifique français J.-Cl. Abric, «les représentations fonctionnent comme un système d’interprétation de la réalité qui conditionne les relations de l’individu avec son entourage physique et social et qui détermine son comportement et ses pratiques» (16).

En définissant l’identité française, le professeur de la Sorbonne Gérard-François Dumont estime que toute identité authentique est plurielle et non unique, elle est faite d’une dimension territoriale – le lieu où l’on est né –, nationale – le pays où l’on vit – et européenne, puisque la France appartient à l’Europe.

Le centre d’intérêt de notre article est plutôt la notion d’identité nationale, dont la définition change en fonction des spécialistes qui s’intéressent à l’étude de la question de l’identité. En général, c’est un sentiment qu’éprouve une personne à faire partie d’une nation. C’est un moyen efficace pour déterminer et trouver notre place et pour comprendre qui nous sommes dans le monde actuel.

Le concept d’identité nationale désigne aussi l’ensemble des «caractéristiques communes» pour les personnes qui se reconnaissent comme appartenant à une même nation.

Pour l’historien Gérard Noiriel, «l’identité nationale n’est pas un concept scientifique, mais un simple élément de langage politique» (99).

«L’identité nationale est ce qui fait la spécificité d’une nation, ce qui la caractérise, ce qui permet de la reconnaître. Cette identité nationale est l’âme même de l’être national», souligne le politicien français, Pierre Martin (1).

Comme nous l’avons montré, dans les processus d’études de l’identité nationale, des réflexions variées abondent. En plus, il existe différents critères ou facteurs déterminant cette identité nationale. Ce sont: le territoire, la religion, la langue, la culture, l’histoire, etc. Pour les peuples de différents pays, les critères de ce type d’identité varient. Ainsi, ils définissent cette identité de leur propre façon.

D’autres pensent qu’une nation, par la transmission de son identité nationale de génération en génération, peut se maintenir même sans une terre pour s’enraciner, d’où l’importance de la défense de l’identité nationale pour la survie d’une nation.

La plupart des scientifiques considèrent la langue comme le facteur principal de l’identité nationale.

Il est de notoriété publique que la langue est vraiment un des facteurs essentiels déterminant l’identité nationale. Pourtant, le nombre de

chercheurs, qui mettent en doute cette réflexion, augmente. Ils essaient de démontrer que rompre le contact avec la langue maternelle ne signifie pas la perte de son identité. Cependant, nous ne partageons pas cette idée. Nous pouvons affirmer que la langue, et surtout pour nous, Géorgiens, joue un rôle décisif dans la construction identitaire.

Donc, dans notre article, nous montrerons à quel point le facteur de la langue maternelle est en relation avec la construction de l'identité nationale.

En ce qui concerne l'identité nationale géorgienne, depuis des siècles, la langue, la patrie et la religion sont les principaux critères qui forgent l'identité nationale de tous les Géorgiens et qui les distinguent des autres nations. Cependant, c'est surtout la langue d'origine, le géorgien, qui est le fondement principal de l'existence de la nation géorgienne. Par le terme «la langue d'origine» nous définissons la langue maternelle de la nation «ethniquement» géorgienne. Ainsi, nous devons analyser la langue comme étant l'une des caractéristiques déterminant la construction de l'identité nationale du peuple géorgien.

Comme nous avons déjà noté, la langue géorgienne est naturellement un trésor pour notre peuple. Cela fait déjà 24 siècles que nous possédons notre propre alphabet qui fait partie des 14 alphabets présents dans le monde. Nous en sommes, bien évidemment, fiers.

Nous allons essayer d'élucider également en quoi la langue permet de forger cette identité nationale. Avant tout, la langue commune crée la solidarité et ainsi elle sert à provoquer un sentiment d'identité nationale et de fierté.

Les Géorgiens ont toujours été conscients du fait que la fonction de la langue maternelle est prioritaire et fondamentale dans la formation de l'identité nationale. On apprend déjà, dans «Les Chroniques de Kartli» de Leonti Mroveli (XI^{ème} siècle), la création de l'alphabet géorgien et la diffusion par le roi Parnavaz de la langue géorgienne sur tout le territoire de la Géorgie au III^{ème} siècle avant J.-C. Le penseur géorgien Guiorgui Merchulé soulignait au X^{ème} siècle que «le territoire où toutes les cérémonies religieuses et toutes les liturgies sont accomplies en langue géorgienne est considéré comme le Kartli»¹ (c'est-à-dire, la Géorgie).

Dans son œuvre «La vie de Grigol Khandzteli», l'écrivain Guiorgui Merchulé prouve que le géorgien a toujours été une langue de religion d'une grande importance. Il ne faut pas oublier non plus «L'éloge et la gloire

1. „ქართლად ფრიადი ქუეყანაი აღირაცხების, რომელსაცა შინა უამი ქართულითა ენითა შეიწირვის და და ლოცვაი ყოველი აღესრულების“.

de la langue géorgienne» de Ioané Zossimé (X^{ème} siècle) et aussi le célèbre dictionnaire de Sulkhan-Saba Orbeliani, ainsi que le grand penseur du XIX^{ème} siècle I. Chavchavadzé qui, en déterminant la nation géorgienne, a mis la langue géorgienne au premier rang parmi les trois symboles – langue, pays, religion. À son nom est liée la création de l'idéologie nationale. Dans les textes mentionnés, la langue géorgienne a toujours été conçue comme un phénomène principal inclus dans la formation et la construction de la nation géorgienne, donc de l'identité nationale géorgienne.

Les adeptes de la théorie énergétique de la langue maternelle (l'Allemand L. Weisgerber et le Géorgien G. Ramishvili) trouvent que l'auto-identité nationale se base sur le fondement du fait socioculturel objectif apriorique appelé par les scientifiques «le réalisme linguistique». (Weisgerber L. 1957 cité in Bregadze 289). Comme le dit le scientifique géorgien K. Bregadzé, «la langue représente la prémisse de l'unification de l'État national» (idem).

La Géorgie a des racines chrétiennes, un héritage, et des traditions chrétiennes. Ainsi, la religion a toujours été chargée de la protection de la langue. Cela indique clairement que l'identité nationale géorgienne s'est toujours constituée autour de la religion orthodoxe. La langue géorgienne a toujours été la langue de la religion, toutes les messes se faisaient en cette langue. Les églises et les monastères ont été pendant des siècles des centres de scribes, qui s'engageaient ainsi à propager la langue géorgienne.

Donc, la langue géorgienne est considérée comme la force principale formant la conscience religieuse des Géorgiens. Cela veut dire que le christianisme des Géorgiens et leur identité confessionnelle s'appuyaient avant tout sur leur langue maternelle. Ce fait est également remarqué dans les œuvres susmentionnées de L. Mroveli, I. Zossimé et G. Khandzteli.

Ainsi, il faut également noter que tout au long de leur histoire millénaire, les Géorgiens, tout en luttant contre toutes sortes d'envahisseurs pour défendre leur territoire et leur religion, défendaient en même temps leur langue d'origine et ainsi leur identité. Nous avons eu beaucoup d'ennemis qui voulaient envahir notre territoire et, de ce fait, nous enlever notre religion et notre langue tout en sachant que ces trois phénomènes représentaient les piliers principaux de l'identité géorgienne. Comme le remarque le poète renommé G. Orbeliani: «la dégradation de la langue entraîne la dégradation de la nation».²

Comme nous l'avons déjà remarqué, la langue géorgienne a été maintes fois menacée par des ennemis venus envahir la Géorgie. Pourtant, aucun

2. „რა ენა წახდეს, ეროც დაეცეს“.

d'entre eux n'a pu nous la faire oublier, la faire disparaître. Néanmoins, le cas de la Russie est particulier. En 1801, après l'annexion de la Géorgie par cet «ami» envahisseur, le géorgien comme langue d'État a été supprimé. C'est la langue russe qui l'a remplacé. Mais en 1918, après la déclaration de l'indépendance, le géorgien a acquis de nouveau le statut de langue d'État, même si ce statut n'a été défini que plus tard, dans la constitution soviétique de 1936. Plus tard, le géorgien a failli perdre à nouveau son statut de langue d'État. En effet, en 1978, au moment de l'adoption d'un nouveau texte de la Constitution, les autorités de l'URSS ont eu l'idée d'apporter des modifications à l'article № 75, d'après lesquelles la langue géorgienne n'avait plus le statut de langue officielle et de langue d'État. La langue russe a été déclarée langue d'État et le gouvernement soviétique s'occupait du développement et du maintien de la langue maternelle dans les Républiques qui constituaient l'Union soviétique. Cette décision du Comité central du Parti Communiste de l'URSS a provoqué une indignation absolue qui a touché la société toute entière. Comme toujours, la force et l'amour de la langue ont permis au peuple géorgien de se réunir pour la défense de leur langue maternelle. À Tbilissi, devant la maison du gouvernement, une multitude de citoyens, parmi lesquels il y avait surtout des étudiants et des professeurs, protestait contre la décision de la suppression du statut officiel de la langue géorgienne. Ces événements ont réussi à faire changer d'avis au pouvoir totalitaire. Ce fut un cas sans précédent, suite à la décision de Brejnev, le 14 avril 1978, la langue géorgienne a été déclarée langue d'État. Ainsi, grâce à l'union des gens, le statut de la langue a été sauvé. Ce fut une grande victoire pour les Géorgiens; en défendant leur langue d'origine ils ont démontré encore une fois leur force et leur aspiration au maintien de leur identité nationale. Depuis ce jour, le 14 avril est célébré comme le jour de la langue maternelle géorgienne.

Et maintenant, en nous basant sur notre corpus constitué de différents discours de scientifiques et de politiciens géorgiens portant sur la langue et la nation, nous allons essayer de montrer dans quelle mesure le phénomène de dialogisme est manifesté dans ces discours de différentes époques.

Il est de notoriété publique que le problème de dialogisme représente un phénomène récent dans le domaine de l'analyse du discours. C'est un grand scientifique et linguiste russe, Mikhaïl Bakhtine, avec son Cercle, qui a introduit le concept de dialogisme au début du XX^{ème} siècle. Le dialogisme est déterminé comme une dimension constitutive qui tient à ce que tout discours se réalise dans un dialogue implicite ou explicite avec d'autres discours.

À la suite de Bakhtine, les scientifiques distinguent trois types de dialogisme: le dialogisme interdiscursif, c'est-à-dire les rapports de dialogue entre l'énoncé du locuteur et des énoncés réalisés antérieurement sur le même objet de discours; le dialogisme interlocutif – les rapports de dialogue entre l'énoncé du locuteur et la réponse qu'il sollicite et l'autologisme ou le dialogisme intralocutif – c'est-à-dire les rapports de dialogue entre le sujet parlant et sa propre parole. Ces trois types de dialogisation se manifestent sous des formes très diverses qui représentent les traces laissées par ces trois types d'interaction où participent différentes voix.

Ainsi, dans les discours que nous avons analysés, qu'ils soient prononcés à des époques révolues ou de nos jours (V^{ème}, X^{ème}, XIX^{ème}, XX^{ème} ou XXI^{ème} siècles) par des penseurs, des écrivains, des représentants de différents domaines de l'art ou par des politiciens, la langue géorgienne est considérée comme l'élément essentiel du fait d'être Géorgien. Aussi, dans ces discours, avons-nous remarqué qu'il existe toujours des relations de dialogisme interdiscursif et interlocutif. Interdiscursif, car ce sont des énoncés prononcés sur le phénomène de la langue et il y a beaucoup de reprises de mêmes mots et expressions se référant au phénomène mentionné. Interlocutif, parce que certains énoncés sont toujours des anticipations sur d'autres énoncés. Malgré des époques et des réflexions différentes, les Géorgiens ont de tous temps été unanimes pour définir l'importance de leur langue d'origine dans la formation de leur identité nationale et ils sont toujours prêts à la défendre, ce qui manifeste leur fort sentiment national. Analysons certains de ces cas. D'abord, dans notre corpus, nous avons dégagé des énoncés qui montrent à quel point la langue a une importance primordiale dans la construction de l'identité nationale.

L'ancien président de la Géorgie, **M. Saakashvili** disait: «Actuellement, la langue géorgienne représente un instrument majeur pour l'établissement de l'identité géorgienne, ce qui veut dire que nous sommes tous égaux et que, dans la vie, nous avons des possibilités égales».³

En évoquant les événements de 1978, il remarque: «Après ces événements, quelques décennies se sont écoulés, pourtant, je considère que la lutte pour la défense de la langue géorgienne doit être perpétuelle».⁴

3. ქართული ენა დღეს უკვე არის ქართული სახელმწიფოებრიობის დამკვიდრების ერთ-ერთი მთავარი ინსტრუმენტი – იმის დამკვიდრების, რომ ყველანი თანასწორი ვართ და ცხოვრებაში თანაბარი შესაძლებლობები გვაქვს.

4. ამ მოვლენების შემდეგ რამდენიმე ათეული წელი გავიდა და მიმაჩნია, რომ ქართული ენის დასაცავად ბრძოლა არასდროს არ უნდა შეჩერდეს.

Le discours de l'actuel président G. Margvelashvili nous rappelle également le rôle et le mérite de nos éminents ancêtres dans la sauvegarde de notre langue maternelle: «Notre langue est unique par sa nature et elle a été créée par nos ancêtres. Ils ont su la sauvegarder et nous la transmettre».⁵

Nous voulons également mentionner les propos de grands scientifiques géorgiens. Comme le linguiste contemporain **Levan Gvinjilia** disait: «La langue est un moyen de perception du monde, d'être en relation avec lui, et ainsi, tous ceux qui vivent dans la langue géorgienne, sont Géorgiens».⁶

L'éminent linguiste géorgien **A. Chikobava** disait dans les années 60 du XX^{ème} siècle: «Le premier signe de l'identité de toute nation, c'est la langue, il est possible qu'un peuple change de territoire, mais s'il garde sa langue, il restera toujours la même nation».⁷

On remarque la même attitude envers la langue, principalement chez les écrivains, comme par exemple chez K. Gamsakhurdia qui disait au début du XX^{ème} siècle: «La protection de la langue géorgienne est une affaire d'honneur tout comme la protection de la patrie par le sabre».⁸

Quant au cinéaste géorgien **O. Ioseliani**, pour lui «La langue est égale à la nation».⁹

Enfin, il faut également mentionner les propos de notre Patriarche Ilia II: «Notre langue géorgienne est un grand trésor! Elle est très ancienne et très douce, elle a une grâce particulière! Quand est-elle née? Elle est née lorsque l'homme géorgien est né! La langue géorgienne est grandiose par sa profondeur, sa charge philosophique, ses formes anciennes!»¹⁰

5. ჩვენი ენა უნიკალურია თავის მხრივ და ის შექმნეს ჩვენმა წინაპრებმა. მათ შეძლეს კიდევ ამ ფენომენისათვის გაფრთხილება და ჩვენამდე მოტანა.

6. ენა სამყაროს აღქმის, მასთან ურთიერთობის საშუალებაა და, ამდენად, ქართველია ის, ვინც ქართულ ენაში ცხოვრობს.

7. ყოველი ერის მეობის პირველი ნიშანი არის ენა, შეიძლება ხალხმა ტერიტორია გამოიცვალოს, მაგრამ თუ შეინარჩუნა ენა, ის კვლავ იმავე ერად დარჩება.

8. ქართული ენის სიწმინდის დაცვა ისეთივე საპატიო საქმეა, როგორც ხმლით დაცვა საკუთარი სამშობლოსი.

9. ენა უდრის ერს.

10. უდიდესი საუნჯეა ჩვენი ქართული ენა! იგი უძველესი და უტკბესია, რაღაც განსაკუთრებული მადლით მოსილი! როდის წარმოიშვა იგი? როდესაც ქართველი კაცი გაჩნდა ამქვეყნად, აი მაშინ წარმოიშვა ქართული ენაც! ქართული ენა დიდებულია თავისი სიღრმით, თავისი ფილოსოფიური დატვირთვით, თავისი უძველესი ფორმებით!

Il faut aussi remarquer que, pour tous les Géorgiens, c'est le statut de la langue (langue d'État, langue officielle) qui a toujours une très grande importance, car il détermine son usage dans le pays. Le premier président de la Géorgie indépendante, **Z. Gamsakhurdia**, disait:

Le front national, ainsi que le mouvement national et patriotique tout entier luttent pour la préservation d'une langue unique, le géorgien, pour l'établissement du statut d'État de la langue géorgienne, qui signifie l'usage de l'unique langue, la priorité de la langue géorgienne. L'unicité de la langue doit représenter notre principal objectif, ainsi que la citoyenneté de la Géorgie.¹¹

L'ancien président de la Géorgie, **E. Shevardnadzé**, quand il était premier secrétaire du parti communiste de la Géorgie à l'époque de l'Union Soviétique, disait à propos de la constitution de l'époque: «Avant toute chose, nous déclarons le géorgien comme la langue officielle de la RSS de la Géorgie».¹²

Et il poursuit: «Le projet de loi actuel à propos de la langue d'État, est un document important et il reconnaît sans aucun doute la priorité de la langue géorgienne sur tout le territoire de la Géorgie. D'après ce projet de loi, la langue géorgienne est considérée comme une condition nécessaire à l'existence de l'État géorgien».¹³

En parlant de futurs projets, notre actuel premier Ministre, **I. Garibashvili**, soulignait: «Des mesures seront mises en place pour la protection de la langue géorgienne comme langue d'État. C'est l'État qui va s'occuper de la langue pour garantir la protection du statut constitutionnel

11. საქართველოს სახალხო ფრონტი, ისევე როგორც მთელი ეროვნული და პატრიოტული მოძრაობა იბრძვის ერთენოვნებისათვის, ქართული ენის სახელმწიფოებრივი სტატუსის პრაქტიკული დამკვიდრებისათვის, რაც ნიშნავს ერთენოვნებას, ქართული ენის პრიორიტეტს, ეს ერთენოვნება უნდა იყოს ჩვენი უმთავრესი მიზანი, ისევე როგორც საქართველოს მოქალაქეობა.

12. უპირველეს ყოვლისა საქართველოს საბჭოთა სოციალისტური რესპუბლიკის სახელმწიფო ენად ცხადდება ქართული ენა.

13. ამჟამინდელი კანონპროექტი „სახელმწიფო ენის შესახებ საკმაოდ ძლიერი დოკუმენტია და ეჭვმიუტანლად ადასტურებს ქართული ენის პრიორიტეტს ჩვენი ქვეყნის მთელ ტერიტორიაზე. ამ კანონპროექტით ქართული ენა ცხადდება სახელმწიფოებრიობის აუცილებელ პირობად.

de la langue géorgienne. La loi concernant la langue d'État sera mise en vigueur».¹⁴

Comme nous l'avons déjà maintes fois remarqué, la langue a toujours eu une grande importance pour les Géorgiens, pour la défense de laquelle ils ont toujours lutté. Le 14 avril est le jour dédié à la célébration de la langue maternelle, suite aux événements de 1978 que nous avons déjà évoqués. Ainsi, dans les discours, nous avons repéré les énoncés reflétant ces événements.

Citons les propos du président actuel de la Géorgie, **G. Margvelashvili**: «Ce jour est célébré par toute la nation, ce jour est lié à l'héroïsme de notre société, le 14 avril 1978, la plupart des Géorgiens ont manifesté avec fermeté et ils ont sauvé notre langue en s'opposant à un système assez sévère et dangereux».¹⁵ Il dira encore: «Ces gens ont pu, à l'unanimité, faire une chose sans précédent – dans le système de l'Union Soviétique où n'importe quelle manifestation finissait par une fusillade -, lorsqu'un nouveau projet constitutionnel a été soumis à délibération, ils ont osé protéger la langue géorgienne et nous l'ont transmise».¹⁶

Il faut aussi souligner les propos de l'ancien Patriarche Kirion II à propos de la langue maternelle qu'il avait prononcés au début du XX^{ème} siècle: «La langue maternelle est le temple le plus sacré, construit par nos ancêtres par la bénédiction de Dieu, qui a pour colonnes des hommes d'État. Il est facile de le détruire, mais le reconstruire est très difficile».¹⁷

En conclusion, il nous faut souligner que tout au long de différentes époques de l'histoire de la pensée géorgienne, l'identité étatique et religieuse

14. საგანგებო ღონისძიებები ჩატარდება ქართული ენის, როგორც სახელმწიფო ენის დასაცავად. სახელმწიფო ენაზე სახელმწიფო იზრუნებს, რათა გარანტირებული იყოს ქართული ენის კონსტიტუციური სტატუსის დაცვა. შემუშავდება და ამოქმედდება კანონი „სახელმწიფო ენის შესახებ“.

15. ამ დღეს მთელი ერი ზეიმობს, ეს დღე უკავშირდება ჩვენი საზოგადოების გმირობას, 1978 წლის 14 აპრილს ბევრმა ადამიანმა გამოიჩინა პრინციპულობა და დაუპირისპირდა ძალიან სასიშ სისტემას და გადაარჩინა ჩვენი ენა.

16. ამ ადამიანებმა ერთად შეძლეს უპრეცედენტო რამ – საბჭოთა კავშირის სისტემაში, სადაც ნებისმიერი ქუჩაში გამოსვლა მთავრდებოდა დახვრეტებით; როდესაც განიხილებოდა კონსტიტუციის ახალი პროექტი – გაბედეს, გადადგეს ნაბიჯი და შეძლეს ქართული ენის დაცვა და ქართული ენის ჩვენამდე მოტანა.

17. დედა ენა არის უფლის კურთხევით ჩვენ წინაპართაგან აღმენებული უწმინდესი ტაძარი, რომელსაც სვეტებად უდგანან სამშობლო ქვეყნის მოღვაწენი; დანგრევა მისი ადვილია, ხოლო აღდგენა ფრიად ძნელი.

géorgienne a été liée avec la langue d'origine, le géorgien, ce qui met en évidence le fait que les Géorgiens, consciemment ou inconsciemment, ont toujours protégé leur langue maternelle et l'ont sauvegardée comme une base fondamentale de leur identité nationale, identité qui les différencie des autres nations du monde.

Bibliographie

- Alen-Carabato, Carmen, «Les représentations de la Géorgie dans la presse française. Une identité à construire», in Dokhtourichvili Mzaro/Mzagvé (dir.) *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité*. Tbilissi, Université d'État Ilia, 2012, p. 364-377
- Abric, Jean-Claude, «Les représentations sociales: aspects théoriques», in Abric, Jean-Claude (dir), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF, 1994, p.16.
- Bregadze, Konstantiné, «La langue maternelle – le fondement de l'auto-identité nationale des Géorgiens», in Dokhtourichvili Mzaro/Mzagvé (dir.) *L'Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l'identité*. Tbilissi, Université d'État Ilia, 2012, p. 284-299.
- Dumont, Gérard-François, *L'identité de l'Europe*, Nice, Éditions du Crdp, 1998.
- Martin, Pierre, *L'identité nationale française*. <http://francejeunessecivitas.hautetfort.com/files/IDENTITE%20NATIONALE.pdf>
- Noiriel, Gérard, A. *quoi sert «l'identité nationale?»* Agone, coll. «Passé et Présent», 2007.
- Ramishvili, Guram, *Théorie de la langue maternelle. La langue maternelle, ses fonctions et son enseignement*. Tbilissi, Chronograpi, 2000.
- Revue hebdomadaire «Komunisti», 15 avril, 1978. p. 2-3
Revue hebdomadaire «Iveria», 25 avril, 1991. p.1

Sites internet

- <http://www.mouvements.info/L-identite-nationale-sous-le.html>
<https://www.president.gov.ge>
<http://tarielputkaradze.blogspot.com/2014/02/blog-post.html>
<http://www.lingua.ge>

Thamar GAGOSHIDZÉ
Doctorante
Université d'Etat I. Djavakhishvili, Tbilissi, Géorgie

L'espace culturel des métaphores dans le discours politique

Introduction

La métaphore conceptuelle représente le domaine de recherche de plusieurs linguistes et scientifiques de notre époque. Premièrement, sa théorie a été élaborée par Lakoff et Johnson qui ont soulevé un aspect assez intéressant – la métaphore est un phénomène de la pensée et du raisonnement humains. Avant tout, il se produit au niveau mental. La métaphore trouve son origine dans le système conceptuel de la personne.

La métaphore se révèle être un des outils principaux de la suggestion aux auditeurs (Bardin 67). Elle vise à évoquer la chaîne logique dans la conscience humaine. Pour bien définir l'espace métaphorique de son discours, l'auteur étudie précieusement les aspects culturels du public auquel il s'adresse.

La théorie de la métaphore conceptuelle

Les scientifiques américains Lakoff et Johnson ont proposé des aspects différents de la métaphore. Ils ont largement étudié les racines et les fondations de sa création. Les linguistes ont également découvert les liens existant entre les métaphores et les concepts.

D'après les idées exposées dans leurs ouvrages, les métaphores reflètent les concepts cognitifs propres à la conscience et la psychologie humaines. Le nouveau terme de «métaphore conceptuelle» a également apparu dans leurs articles.

Il faudrait noter que, d'après Lakoff et Johnson, les origines des métaphores conceptuelles sont assez différentes et variées (Lakoff 22-50).

Jusqu'à présent, il reste beaucoup de points qui ne sont pas définitivement éclaircis et étudiés de manière approfondie. Mais une chose reste claire, il y a des éléments immuables dans la création des aspects et images métaphoriques.

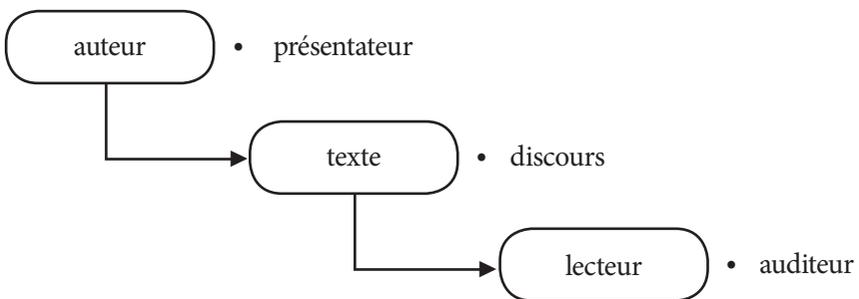
Les éléments fondamentaux

Parmi ces aspects, nous pouvons citer les éléments fondamentaux qui construisent les schémas des métaphores conceptuelles. Nous aimerions surtout parler des circonstances exceptionnelles qui influencent du point de vue cognitif l'apparition de différentes images dans le discours de telle ou telle personne politique.

Le lieu, l'époque et toute la culture de la nation à laquelle s'adresse le politicien jouent un grand rôle dans la création du discours politique. L'auteur prend en considération les habitudes, les mœurs ou les opinions de ses auditeurs.

Le rôle du discours politique est d'orienter les personnes cibles vers un objectif concret. Par conséquent, le discours politique se construit sur la base de trois éléments qui sont bien connus des chercheurs qui travaillent sur les textes littéraires. Ses trois éléments apparaissent déjà dans les travaux des savants des siècles passés. L'auteur, le texte et le lecteur existent d'une façon implicite dans chaque texte / discours.

Dans le cas du discours, nous pourrions changer les noms sémantiques de ses éléments en gardant le même principe et les mêmes rapports.



L'auditeur (le lecteur) influence souvent l'orientation sémantique, linguistique et cognitive du discours politique.

Comme le but principal de chaque discours politique est d'exercer une influence sur l'esprit d'un auditeur ou d'un groupe des personnes, il

envisage toutes les possibilités qui rendront la parole prononcée proche de la conscience de la société à laquelle elle s'adresse.

Pour cette raison, l'auteur étudie en profondeur les aspects temporels et géographiques bien connus du public, mais, en même temps, il conçoit des notions nouvelles qui pourront influencer l'esprit des auditeurs. Parmi de nombreux outils de suggestion, la métaphore occupe une place considérable.

Les types de métaphore conceptuelle

De cette façon, la métaphore apparaît sous un jour nouveau, davantage orientée vers le concept, elle devient banale jusqu'à faire partie intégrante de la vie quotidienne. L'expérience et la création se posent comme les tenants et les aboutissants de la métaphore.

Ainsi, d'après la théorie de Lakoff et Johnson, la métaphore conceptuelle distingue deux types de métaphore (22): les métaphores conventionnelles qui structurent le système conceptuel ordinaire de notre culture. Ce dernier est reflété dans notre langage quotidien; et les métaphores nouvelles qui sont extérieures à notre système conceptuel et qui sont le produit de l'imagination ou le résultat d'une création (23-46).

Dans son ouvrage «Des Arguments aux discours», le linguiste français Georges Vignaux introduit une nouvelle notion de «logique naturelle» qu'il attribue à la métaphore conventionnelle (202). Il nous donne un simple exemple de notre vie quotidienne en rendant évidente la suite logique de notre pensée (199-220):

«Boire de l'alcool ruine la santé > Jean boit > Jean se ruine la santé» (202).

Nous pouvons également rapporter un exemple plus compliqué qui est souvent utilisé par les politiciens:

«Il faut à tout prix trouver d'autres sources d'énergie. Or le charbon s'épuise et les réserves du pétrole sont limitées. Quant à l'énergie solaire, elle n'en est encore qu'au stade expérimental. L'énergie nucléaire est donc notre seule source d'énergie nouvelle et immédiatement exploitable» (204-205).

Dans cet exemple, nous pouvons voir comment la logique de la conscience de la personne peut déduire le résultat attendu.

Les nouvelles métaphores peuvent être produites par les auteurs eux-mêmes:

«Votre âme est un paysage choisi», «Verser des torrents de larmes», «L'oeil d'un homme est une fenêtre», etc.

La culture et la métaphore

La culture joue un grand rôle dans la création des espaces métaphoriques. Pour rendre la métaphore acceptable au raisonnement des auditeurs, l'auteur prend en considération des aspects culturels des personnes auxquelles il s'adresse.

Comme exemple, nous analyserons le célèbre discours de Charles de Gaulle prononcé pendant la Seconde Guerre Mondiale, la veille de Noël.

Les aspects culturels apparaissent clairement dans le discours et il est possible qu'ils deviennent l'objet d'études des linguistes, ainsi que des scientifiques d'autres domaines.

«Quel bonheur, mes enfants, de vous parler ce soir de Noël. Oh! je sais que tout n'est pas gai, aujourd'hui, pour les enfants de France. Mais je veux, cependant, vous dire des choses de fierté, de gloire, d'espérance.

Il y avait une fois: la France! Les nations, vous savez, sont comme des dames, plus ou moins belles, bonnes et braves. Eh bien! parmi mesdames les nations, aucune n'a jamais été plus belle, meilleure, ni plus brave que notre dame la France. Mais la France a une voisine brutale, rusée, jalouse: l'Allemagne. L'Allemagne, enivrée d'orgueil et de méchanceté...

[...]

L'ennemi et ses amis prétendent que c'est bien fait pour notre nation d'avoir été battue. Mais la nation française, ce sont vos papas, vos mamans, vos frères, vos sœurs. Vous savez bien, vous, mes enfants, qu'ils ne sont pas coupables.

[...]

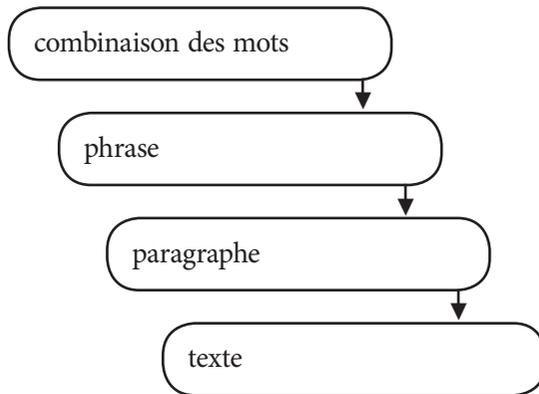
Mes chers enfants de France, vous avez faim, parce que l'ennemi mange notre pain et notre viande. Vous avez froid, parce que l'ennemi vole notre bois et notre charbon, vous souffrez, parce que l'ennemi vous dit et vous fait dire que vous êtes des fils et des filles de vaincus. Eh bien! moi, je vais vous faire une promesse, une promesse de Noël. Chers enfants de France, vous recevrez bientôt une visite, la visite de la Victoire. Ah! comme elle sera belle, vous verrez!...»

Comme le souligne Alain Plantay,

Le chef du gouvernement provisoire de la République, plus tard chef de l'État, Charles de Gaulle s'est fait la plus haute idée de sa mission et en a donné la plus belle image, n'économisant jamais ses efforts et ses forces, refusant tous les autres honneurs que ceux dus à sa fonction, assumant les risques les plus dramatiques. Tout entier à son devoir d'État, il n'a capitulé ni devant les généraux, ni devant

les étudiants, ni devant les casseurs, jamais devant les puissances adverses, ou même alliées. Aux yeux des Français, il a réellement personnifié l'État. Il disait: «*La démocratie exige que l'on convainque les gens*». (17)

Avant d'analyser des aspects culturels du discours, nous nous permettons d'attirer votre attention sur le schéma qui révèle la progression de la métaphore:



La métaphore évolue et prend de l'ampleur avec chaque mot nouveau du discours, ce qui fait progresser les aspects cognitifs du texte du général français.

Le discours commence par la phrase «mes enfants» ce qui nous semble largement familier et connu dans la culture française – les gens sont les enfants du gouvernement.

«Allons enfants de la patrie...» est aussi lié à la symbolique chaleureuse du parent et de l'enfant aimé.

Le jour choisi pour la prononciation du discours fait également appel aux traditions du pays. La nuit de Noël – nuit sacrée dans tout le monde catholique qui prédit la réalisation indiscutable de tous les vœux et miracles. La promesse de Noël a certainement une forte influence cognitive pour le peuple martyrisé français. Dans l'espoir que leurs rêves voient le jour (réel), l'esprit épique des gens est sans doute éveillé.

Dans son discours de Noël, Charles de Gaulle a choisi le genre de conte dont le caractère est proche de celui de la nuit sacrée. L'histoire de la Seconde Guerre Mondiale commence par la phrase «Il y avait une fois...», c'est-à-dire, par la première phrase des contes de fées qui est bien connue de chaque représentant du pays.

Si nous étudions les contes français, nous verrons que presque tous ont une fin heureuse. Cette façon de présenter les personnages, bons et méchants, conduit le raisonnement des auditeurs français vers un optimisme, où la bonté est toujours vainqueur. Il est à noter que presque chaque phrase du discours du général révèle une grande influence de la culture et des traditions de son peuple.

En étudiant le phénomène du discours politique, l'aspect culturel apparaît toujours comme un des aspects principaux qui attribue à l'histoire un fort sens cognitif.

Conclusion

Pour conclure, nous voudrions attirer votre attention sur le fait que les phrases ou les métaphores bien structurées linguistiquement donnent la possibilité aux orateurs d'avoir une grande influence sur les gens. Il existe beaucoup d'aspects qui peuvent être utilisés par les auteurs des discours politiques, mais il devient évident que l'aspect culturel est assez important.

Grâce aux structures linguistiques, y compris les métaphores, les «contes de fées» (Plantay 22) bien réfléchis permettent donc de comprendre et de faire comprendre une idée générale à divers degrés liés à l'influence psychologique des verbes et des mots où les schémas langagiers accomplissent le rôle primordial.

Dans l'article ci-dessus nous avons essayé de voir le rôle des métaphores conceptuelles dans le discours politique en prenant en considération leur phénomène culturel.

Bibliographie

- Bardin, Laurence, *L'Analyse de contenu*, Presses universitaires de France, Paris, 1977.
- Fairclough, Norman, *Language and Power*. London, Longman, 2001.
- Lakoff, George, *Metaphor in politics*, London, 1996
- Maingueneau, Dominique, *L'analyse du discours*, Hachette, 1976.
- Plantay, Alain, *Une certaine idée de l'État*, Université de Genève, 1996.
- Vignaux, Georges, C.N.R.S. Hermès, *La Revue*, 1995/1 – n° 15: 199-225.
- <http://julien.lecomte.over-blog.com/article-la-discussion-c-est-la-guerre-57487633.html> (12/10/2014)

Traduction / Culture / Interculturel.
Les discours identitaires

Ludmila ZBANT
Professeur
Université d'État de Moldova, Chisinau, République de Moldova

Approche chrono-culturelle de la traduction des textes littéraires décrivant la période soviétique

Introduction

Pour commencer, il faudrait rappeler une affirmation de Danika Seleskovitch, prononcée lors des débats dans le cadre du colloque tenu à l'ESIT en 2000, qui disait que la traduction «est un acte unique sur un texte unique par un traducteur unique dans un langage qui est le sien» et que «La traduction est une œuvre bicéphale de l'auteur et du traducteur» (Seleskovitch 31). Chaque élément de cet énoncé est chargé d'un sens profond ciblant l'essentiel de l'activité du traducteur, en particulier du traducteur littéraire qui doit faire preuve des compétences et des connaissances appréciables pour comprendre, interpréter et transmettre de la meilleure façon au destinataire d'un autre espace culturel et linguistique la création littéraire originale.

Le traducteur face à la dimension chrono-culturelle de la traduction

La langue est le miroir de la culture qui est, en fait, une autre forme, non matérielle, d'existence de l'âme humaine assurant un lien permanent entre l'homme et la réalité matérielle, se manifestant à travers les mentalités, les systèmes de valeurs, le mode de vie, les comportements, les traditions, etc., qui appartiennent à une communauté linguistique et culturelle. Il s'en suit que la langue et la culture forment un ensemble bien complexe de nature communicative basé sur l'activité humaine dans divers domaines.

La langue connaît une évolution permanente à l'intérieur de la culture, évolution qui est subordonnée aux changements parvenus dans les sociétés

respectives à travers le temps et l'espace. Ces changements s'accumulent d'une génération à une autre, tout en menant parfois à un certain «oubli» des anciens éléments de leur propre culture ce qui entraîne alors la nécessité d'un retour aux origines pour une décodification adéquate des événements d'une époque assez éloignée. C'est dire que plus la distance chronologique, spatiale et sociale séparant le traducteur de l'auteur d'une œuvre littéraire est grande, plus insistante doit être l'implication du traducteur en vue de la recontextualisation de l'original dans la langue et la culture cibles et de la transmission à son destinataire du volume maximal de l'information du texte initial. Le traducteur devra appliquer toutes les adaptations et les compensations adéquates qui résultent du découpage différent de la réalité décrite dans l'œuvre au moment de sa création, par rapport à la période de sa traduction, car, aux dires de J. Delisle, à propos du milieu social des traducteurs, une lecture historique de la traduction signifie «plus que reconnaître la présence d'un sujet dans un discours», c'est le voir «dans la société où il a vécu et quels ont été ses rapports avec l'autre» (214).

La comparaison de la traduction littéraire avec les autres types de traduction met en valeur sa spécificité qui est motivée en grande partie par le rapport avec l'original, notamment par sa tendance à transgresser la dimension purement communicative (de lien entre diverses sociétés) et à assumer une fonction esthétique, parce que la réussite de la «traversée» entre le point de départ et le point final de la traduction littéraire dépend directement du processus de recréation qui remplace l'original, par le biais de sa traduction, dans une nouvelle réalité socio-temporelle. La traduction d'un texte littéraire vise à reproduire avec le maximum de fidélité une réalité tissée par l'écrivain dans l'original qui appartient parfois à une époque historique assez éloignée. Cette activité de recréation fait voir clairement le lien entre la traduction littéraire et l'art qui rend impossible la séparation de la traduction et de la création littéraire. Actuellement, se font entendre, de façon de plus en plus insistante, des voix considérant les traductions littéraires comme œuvres littéraires de second degré.

En général, l'accès à la culture (propre ou non) est conditionné par le langage, du moins, dans «le rapport à la culture de l'Autre, le premier obstacle auquel on se heurte, c'est l'obstacle de la langue, l'obstacle des langues» (Ladmiral, Lipiansky 21) et des cultures (dans le sens le plus vaste de la notion), bien sûr.

Pendant l'opération de traduction littéraire, il faut s'arrêter, avant tout, à une étape de pré-traduction, se situer à un niveau de granularité fine en

vue d'une analyse de ce qui peut être dit ou non dans telle société ou telle civilisation au moment de la traduction, ainsi que de la façon de le dire. Il est important aussi d'être conscient du fait que, «En la matière, il ne faut pas craindre la difficulté, mais savoir reconnaître la *nature exacte* de la difficulté.» (Delisle 211). Le respect de cette condition contribue au choix des stratégies adéquates de traduction conformes au type des problèmes de traduction des œuvres littéraires.

Une autre remarque essentielle part de la constatation que, dans les textes littéraires, «l'écriture se situe à la frontière entre la langue et le discours» (op. cit. 221). En plus, dans ces écrits, il ne s'agit jamais d'un contexte neutre: les valeurs émotives et appréciatives y pullulent en permanence ce qui force le traducteur à appliquer des connaissances vastes et à intervenir avec un apport cognitif considérable pour s'affranchir des barrières linguistiques et culturelles entre les sociétés porteuses de différentes expériences et, grâce au respect de ces conditions, faire ainsi face à la situation de traduction. Il s'agit d'un processus de «co-création» émanant de la coopération entre l'auteur du texte littéraire original et son traducteur, collaboration parfois marquée par une rupture dans le temps et dans l'espace qui se constitue entre ces deux acteurs et au niveau des circonstances de la production des textes/discours.

La particularité de la traduction des textes littéraires produits à un moment précis vient de la nécessité d'en conserver l'historicité; il est donc recommandable de recourir aux procédés de compensation en mesure de contribuer à la perpétuation de ces textes dans une autre dimension socioculturelle et temporelle, notamment celle de la langue et de la société vers lesquelles se réalise ce transfert créatif, dans un cadre temporel concret. Par conséquent, on se trouve face à de nombreuses hésitations concernant les choix des textes à traduire, surtout que les intérêts et les niveaux de compréhension des textes, caractérisant les destinataires de ces traductions, varient d'une époque à une autre.

La spécificité des textes littéraires venant de la période soviétique et les stratégies de leur traduction

L'existence de l'État soviétique pendant plus de 70 ans a marqué sensiblement les stratégies de communication à l'intérieur et à l'extérieur de cette société. La production littéraire de l'époque en est, entre autres, un reflet fidèle. Toutes les évolutions et les révolutions vécues, les guerres ou les périodes d'essors économique et scientifique passées par la «machine à tri» de

la propagande soviétique, constituent une source notable des écrits littéraires de l'époque. Il faut rappeler aussi la condition obligatoire à laquelle étaient soumis les textes des auteurs soviétiques – celle des censures drastiques – ce qui développait chez les écrivains la capacité d'opérer avec des messages en quelque sorte évasifs, de dire indirectement des choses qui risquaient de ne pas «passer les tamis» des censeurs.¹ Les «techniques» du dit et du non dit étaient maniées avec beaucoup d'habileté dans les textes de l'époque ce qui crée pas mal de difficultés au moment de leur traduction issues de la nécessité du choix de l'équivalent pour des contextes ambigus. En plus, ces écrits abondent en toutes sortes de réalités appartenant à différentes étapes historiques de ce pays, réalités qui sont relativement peu familières à un public du dehors de la société soviétique, d'autant plus qu'elles sont de moins en moins perçues et comprises par nos contemporains, vivants hors des frontières de l'ex-URSS. Malgré cela, de nombreux textes écrits par des auteurs de cette période ont connu des traductions en différentes langues. Il existe parfois plusieurs traductions du même texte qui sont effectuées par des traducteurs appartenant à différentes générations et venant d'espaces socioculturels ayant également connu des changements significatifs dans leur évolution chronologique et socioculturelle.

En vue de mieux discerner les informations des textes à marque historique, au moment du transfert du message d'une langue à une autre, le contexte intratextuel, pourtant très important pour le décodage informatif, n'est pas suffisant pour l'extraction de toutes les significations englobées par un texte littéraire. C'est pourquoi le traducteur doit recourir à un contexte plus ample, notamment, au contexte de la situation extratextuelle qui rejoint à la fois la dimension culturelle et interculturelle.

D'autre part, lors de la traduction, on révèle «d'une part, une structuration générale commune qui permet la traduction et l'existence de zones faiblement idiomatisées et, d'autre part, des différences qui attirent des perturbations dans la transmission des données de l'expérience» (Cristea 173) dues à des visions spécifiques de la réalité extralinguale dans chaque société, et qui font partie du processus de traduction. Puis, il faut prendre en considération le fait que l'on traduise différemment d'une époque à une autre parce qu'«une société n'accueille pas l'Étranger de la même façon

1. Voir, par exemple, l'ouvrage de Cécile Vaissié *Ioana Popa*, Traduire sous contraintes ou celui de Nicolay Garbovsky *Les interdits dans la traduction sous le régime soviétique*.

à toutes les époques de son histoire», et que la réception de l'Autre est déterminée par «l'époque qui l'a vue naître» (Delisle 214-215).

Enfin, quand on aborde la traduction des textes littéraires, il faut prendre en compte le fait que ceux-ci privilégient souvent la fonction cognitive du langage et que c'est la fonction poétique qui en prend souvent le dessus; le traducteur devra alors recoder vers une autre réalité socioculturelle: les jeux de mots, la teneur sémantique des catégories grammaticales, les différentes tonalités des personnages, etc.

Évidemment, toutes ces constatations sont absolument valables pour les textes produits pendant la période soviétique, dont l'image s'efface de plus en plus dans la mémoire des générations l'ayant vécue et qui est d'autant moins connue des nouvelles générations. Cependant, ces écrits présentent un intérêt traductologique à part, grâce à leur caractère très étroitement lié à la réalité qui les a mis au monde.

Étude traductologique des écrits de Mikhaïl Boulgakov et d'Andrei Makine dans un cadre chrono-culturel

Partant de l'intention de présenter des approches traductologiques possibles, nous analysons quelques traductions émanant de l'époque soviétique, ce qui nous permet de mettre en valeur les stratégies de traduction appliquées en vue de répondre à certaines contraintes du contexte socio-historique de ces œuvres littéraires. Notre choix vise deux écrivains russes, Mikhaïl Boulgakov et Andreï Makine, qui représentent deux périodes historiques assez distinctes: l'œuvre de Boulgakov est un reflet plus ou moins réel des années 20 ou 30, alors que Makine est connu comme un auteur qui décrit différents segments temporels de la Russie et de l'URSS, y compris ceux correspondant à la période de la fin du XX^{ème} siècle. Cette distance dans le temps permet d'observer l'approche traductologique des éléments qui marquent l'évolution de la réalité socioculturelle couvrant ces périodes dans les romans des auteurs nommés.

Nous partons de l'hypothèse de T. Cristea qui affirme que, même si la langue a une existence objective, son utilisation renvoie nécessairement à une expérience collective et/ou individuelle (173). Cette expérience offre à la collectivité, à chaque individu, parmi lesquels les écrivains, un matériel linguistique spécifique, travaillé et transmis aux divers destinataires. L'extension de la chaîne originale du texte littéraire vers d'autres espaces linguistiques et culturels se fait par le biais de traductions. C'est le sujet

traduisant qui est l'instance constitutive du système signifiant dans la traduction, construit grâce à l'effort d'interprétation qui émane de sa personnalité linguistique et culturelle.

Dans la situation de la traduction littéraire, on est bien conscient du fait que le traducteur s'investisse dans la réalité de l'original comme une instance créatrice. C'est lui qui est le facteur contribuant à la clarté ou, au contraire, générant l'opacité du texte traduit, par le biais des effets de subjectivité qui influencent son choix de termes équivalents. Un bon traducteur part toujours de la condition que le rapport langue – culture est un bifacial, que la langue est porteuse de l'image de la culture matérielle et spirituelle d'une nation, de sa vision du monde et que la retransmission des ces dimensions dans une autre culture et une autre langue nécessite une approche très attentive.

Au moment de la traduction, le sujet traducteur doit prendre en compte le fait que la culture est toujours porteuse d'une nature symbolique. La condition de sa réexpression dans une culture cible entraîne donc des connaissances supplémentaires suite à la confrontation ou à la comparaison des systèmes sémiotiques des cultures différentes. Le traducteur se retrouve alors devant la nécessité de gérer une orchestration polyphonique, mais issue d'un sujet unique, et la réussite de cette opération est toujours relative.

Le plus souvent, les modalités de transfert du culturel oscillent autour de l'opération d'adaptation, mais les autres procédés ne sont quand même pas du tout rares. Nous n'en citons que les plus fréquents, que nous avons retenus de l'analyse des traductions littéraires qui nous ont servi comme sources pour le corpus d'analyse, notamment celle de deux textes de Mikhaïl Boulgakov – son chef-d'œuvre *Мастер и Маргарита* (*Le Maître et Marguerite*) (1966-1967) et le récit *Собачья сердце* (*Cœur de chien*) (1925) ainsi que le roman d'Andreï Makine *Une femme aimée* (2013).

Il est possible de classer les stratégies adaptées par les traducteurs en différents types. Souvent, le traducteur recourt au remplacement de l'unité source par une équivalente qui évoque une unité semblable et qui est plus claire pour le destinataire cible; généralement, c'est le cas des dénominations des unités de mesure, des monnaies de toutes sortes, etc., en circulation pendant les premières décennies de l'État soviétique:

(1) Гражданин ростом в **сажень**, но в плечах узок, худ
неимоверно [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 13).

Ledit citoyen était d'une taille gigantesque – **près de sept pieds** – mais étroit d'épaules et incroyablement maigre. (*Le Maître et Marguerite*, 26, traduction de C. Ligny).

Deși înalt de un **stînjén**, era îngust în umeri, nemaipomenit de slab [...] (*Maestrul și Margareta*, 12, traduction de N. Radovici).

Nalt de un stânjen, cetățeanul era însă îngust în spete, nemaipomenit de slab [...] (*Maestrul și Margarita*; 8-9, traduction de V. Ciornei).

Individul, înalt cam de un **stânjen**, dar neverosimil de sfrijit, [...] (*Maestrul și Margareta*, 10, traduction de I. Covaci).

(2) [...], уцепился за поручень и даже сделал попытку всучить кондукторше **гривенник** [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 54).

[...], se cramponner à la rampe et, même, essayer de glisser à la receveuse, [...], **une pièce de dix kopeks**. (*Le Maître et Marguerite*, 82, traduction de C. Ligny).

[...] și, agățîndu-se cu laba de bară, să nu-și piardă echilibrul, încercă chiar să-i arunce încasatoarei, [...], **o grivnă** pentru bilet. (*Maestrul și Margareta*, 54, traduction de N. Radovici).

[...], se agăță de bară și chiar încercă să-i dea taxatoarei **o grivnă** [...] (*Maestrul și Margarita*; 63, traduction de V. Ciornei).

[...], se cramponă de bară și chiar încercă să-i strecoare încasatoarei, [...], **o monedă de zece copeici** pentru bilet. (*Maestrul și Margareta*, 62, traduction de I. Covaci).

(3) Иная машинисточка получает по IX разряду **четыре с половиной червонца**, ну, правда любовник ей фильдеперсовые чулочки подарит. (Булгаков *Собачье сердце*, 153)

Prenez une dactylo de onzième classe qui touche **cinquante roubles**, et en plus, c'est vrai son amant lui fait des cadeaux: des bas en fil de Perse. (*Cœur de chien*, 9, traduction de V. Volkoff).

O dactilografă primește **4 cervoneți**¹ și jumătate, conform clasei a IX-a de salarizare. E drept, amantul îi mai face cadou niște ciorapi extra. (*Inimă de ciine*, 225, traduction de A. Calais, P. Bădescu et alii).

Note de bas de page. 1. *Cervoneț* – bancnotă de 10 ruble, introdusă în circulație în 1922 și aflată în uz până la reforma monetară sovietică din 1947.

(4) И вот, бывало, говорят старые псы, махнет Влас кость, а на ней с **осьмушку** мяса. (Булгаков *Собачье сердце*, 153).

Et voilà, disent les vieux chiens, il arrivait à Vlas de vous jeter un os avec **cinquante grammes** de viande après. (*Cœur de chien*, 9, traduction de V. Volkoff).

După cum povestesc dulăii încercați, Vlas arunca uneori la gunoi câte un os **plin de carne**. (*Inimă de câine*, 225, traduction de A. Calais, P. Bădescu *et alii*).

Dans les blocs d'exemples ci-dessus, les choix des traducteurs oscillent entre l'emprunt (гривенник – o grivnă; четыре с половиной червонца – 4 cervoneți) et l'adaptation (гривенник – une pièce de dix kopeks, o monedă de zece copeici; четыре с половиной червонца – cinquante roubles) des réalités en des unités bien familières des destinataires français et roumains. Dans le cas de la traduction de l'exemple (3) est proposée une note de bas de page qui est un support supplémentaire pour la compréhension de l'information de l'original.

Quand dans l'original sont utilisées des unités dénommant des objets communs ou des vêtements d'époque, les modalités de traduction ciblent le plus souvent des descriptions, parfois assez détaillées (les blocs d'exemples 5 et 6):

(5) [...] приятному бородачу, курящему **самокрутку** возле рваной белой **толстовки** [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 56).

[...] un affable barbu qui fumait **une cigarette roulée par lui-même**, près d'**une blouse russe** déchirée [...] (*Le Maître et Marguerite*, 85, traduction de C. Ligny).

[...] unui bărbos simpatic care fuma **o țigară răsucită de el**: pe jos, alături, zăcea **o bluză rusească** albă, ruptă, [...] (*Maestrul și Margareta*, 57, traduction de N. Radovici).

[...] unui bărbos agreabil care fuma **o țigară răsucită de el însuși** șezând lângă **o bluză largă à la Lev Tolstoi**, albă și ruptă [...] (*Maestrul și Margareta*; 66, traduction de V.Ciornei).

[...] unui bărbos simpatic ce tocmai fuma **o țigară răsucită de el însuși**, așezat lângă o **cămașă largă à la Lev Tolstoi, zisă în popor tolstovka**, albă și ruptă [...] (*Maestrul și Margareta*, 65, traduction de I. Covaci).

Le traducteur I. Covaci opte pour une extension assez volumineuse de la signification de l'unité lexicale originale «**толстовка**»: «**cămașă largă à la Lev Tolstoi, zisă în popor tolstovka**», c'est-à-dire une chemise large à la Lev Tolstoi, habituellement nommée *tolstovka*. Ce choix s'explique probablement par la distance chronologique de plusieurs décennies qui sépare la réalité, où les gens portaient le modèle de chemise décrit dans l'original du roman *Мастер и Маргарита*, et le moment de sa traduction en 2009. Les destinataires roumains de cette version du texte ne connaissent probablement pas du tout ce vêtement, pas plus qu'une autre réalité de la vie quotidienne des soviétiques des années 20 ou 30 qui est la «**самокрутка**» – réalité traduite par la méthode descriptive en français et en roumain: «**une cigarette roulée par lui-même**»; «**o țigară răsucită de el, o țigară răsucită de el însuși**».

Dans les écrits de Boulgakov, est largement présent un langage familier qui abonde en mots créés par le procédé de mots-valises, la siglaison accompagnée du même procédé, les diminutifs utilisés avec des nuances péjoratives, etc. Le traducteur doit alors respecter cette intension de l'auteur de créer un entourage qui force le lecteur et donc le destinataire de la traduction à entrer dans une situation dialogale / quasi-dialogale fondée sur un pacte d'interprétation du texte traduit et à participer ainsi à la «conversion» du message traduit.

La traduction de ce type d'information vise toujours une explicitation par l'ajout d'éléments compensatoires ou, au contraire, par le recours du traducteur à des omissions:

(6) – Да, мы не верим в бога, – чуть улыбнувшись испугу **интуриста**, ответил Берлиоз [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 17).

– Effectivement, nous ne croyons pas en Dieu, répondit Berlioz, en se retenant de sourire de l'effroi du **touriste**, [...] (*Le Maître et Marguerite*, 31, traduction de C. Ligny).

Il s'agit dans ce cas d'une neutralisation de l'unité de l'original, où l'on parle d'un touriste étranger.

– Da, nu credem în Dumnezeu, confirmă Berlioz cu o umbră de zîmbet pe buze, amuzat de spaima **turistului străin**, [...] (*Maestrul și Margareta*, 16, traduction de N. Radovici).

– Da, noi nu credem în Dumnezeu, zâmbind ușor pe seama spaimii **turistului străin** răspunse Berlioz, [...] (*Maestrul și Margareta*; 13, traduction de V. Ciornei).

– Așa e, nu credem în Dumnezeu, adeveri Berlioz, căruia spaima **străinului** îi stârnise un repede înăbușit zîmbet ironic. (*Maestrul și Margareta*, 15, traduction de I. Covaci).

Dans cette dernière version, le choix du traducteur met en valeur le fait qu'il s'agisse d'un étranger, mais pas précisément d'un touriste.

(7) Типичный **кулачок** по своей психологии, – заговорил Иван Иванович, [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 72).

– Un **koulak** typique du point de vue psychologique¹, reprit Ivan Nikolaïevitch, [...] (*Le Maître et Marguerite*, 107, traduction de C. Ligny).

Note de bas de page: 1. A la fin de 1930, Staline avait annoncé la liquidation des koulaks (paysans aisés) en tant que classe. Compris au sens large, le terme était devenu une injure.

– Ca mentalitate, un **chiaburaș** tipic, vorbi Ivan Nikolaevici, [...] (*Maestrul și Margareta*, 73, traduction de N. Radovici).

– Un **chiaburaș** tipic după psihologia sa, vorbi Ivan Nikolaevici, [...] (*Maestrul și Margareta*; 86, traduction de V. Ciornei).

– Ca mentalitate un **chiaburaș** tipic! decretă Ivan Nikolaevici, [...] (*Maestrul și Margareta*, 83, traduction de I. Covaci).

La traduction en roumain de l'exemple (7) englobe le lexème **les koulaks**, bien connu de plusieurs générations d'habitants de la République de Moldova, qui est marqué d'une connotation assez triste, mais dans toutes les versions en roumain, est utilisé le diminutif de ce lexème – **chiaburaș** marqué d'un ton ironique. En français, le traducteur recourt à une note explicative (**paysans aisés**), présentée dans le paratexte de la traduction, mais ce choix de C. Ligny ne transmet aucunement l'ironie connotant le diminutif **кулачок** de l'original et des traductions en roumain.

Un nombre important de séquences tirées des traductions des textes analysés véhiculent des mots formés des sigles «à la mode» de l'époque: il s'agit de dénominations des institutions, des sociétés, unions, etc. Les

traducteurs optent majoritairement pour des explications encadrées dans les notes paratextuelles:

(8) [...], председатель правления одной из крупнейших московских литературных ассоциации, сокращенно именуемой **МАССОЛИТ**. (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 12) (sigle signifiant l'atelier ou le Maître de la littérature socialiste ou encore la littérature des masses).

[...] et président de l'une des plus considérables associations littéraires de Moscou, appelée en abrégé **Massolit**.⁴ (*Le Maître et Marguerite*, 24, traduction de C. Ligny).

Note de bas de page: 4. Le terme est inventé par Boulgakov mais il évoque les abréviations à la mode dans l'URSS des années trente: ainsi VAPP ou MAPP (Association panrusse et Association moscovite des écrivains prolétariens).

[...] și președintele consiliului de conducere al uneia dintre cele mai de seamă grupări literare din Moscova, căreia i se spunea **Massolit**.² (*Maestrul și Margareta*, 11, traduction de N. Radovici).

Note de bas de page: 2. Literatură de mase.

[...] și președintele uneia dintre cele mai mari asociații scriitoricești din Moscova, cunoscută sub acronimul **Massolit**,² [...] (*Maestrul și Margareta*, 9, traduction de I.Covaci).

Note de bas de page: 2. Literatură de masă (rus.)

Nous constatons que, dans les versions analysées, les traducteurs ont opté pour le sens d'association de littéraires ou de littérature destinée aux masses larges des lecteurs.

(9) Лишь только исполнилось ему четыре месяца, по всей Москве развесили зелено-голубые вывески с надписью **МСПО – мясная торговля**. (Булгаков *Собачье сердце*, 157).

Il avait à peine quatre mois quand tout Moscou se couvrit de pancartes azurées avec l'inscription **BO-CO**¹ – **BOucherie-COMmerce**. (*Cœur de chien*, 19, traduction de V.Volkoff).

Note de bas de page: 1. *Cœur de chien* contient une série de jeux de mots que le traducteur s'est efforcé de transposer en français, ce qui a nécessairement causé plusieurs inexactitudes de traduction.

Pe când de-abia împlinise patru luni, în toată Moscova fuseseră atârnată firme verzi-albastre cu inscripția **M.S.P.O. – comerț cu carne**. (*Inimă de câine*, 232, traduction de A.Calais, P. Bădescu et alii).

Dans le bloc d'exemples (8) il s'agit de la nécessité de reproduction du jeu des lettres utilisées pour la siglaison qui est différent en français et en roumain (**МСПО, мясная торговля** traduit en français comme **BO-CO, BOucherie-COMmerce** et en roumain **M.S.P.O. – comerț cu carne**).

Les mots communs formés à base des sigles connaissent un large circuit dans la société soviétique pendant les années 20-30, ils sont également traduits avec une explicitation maximale grâce à la ré-application dans les langues de la traduction des formes complètes des unités constitutives des mots-valises en russe:

(10) [...], а во-вторых, побывать в **финзрелищном секторе** для того, чтобы сдать вчерашнюю кассу – 21711 рублей. (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 184).

[...], et, deuxièmement, remettre à **la section financière des spectacles** la recette de la soirée, soit 21711 roubles. (*Le Maître et Marguerite*, 261, traduction de C. Ligny).

[...] și, în al doilea rând, să treacă pe la **sectorul financiar pentru spectacole**, ca să predea încasările din ajun – 21.711 ruble. (*Maestrul și Margareta* 177, traduction de N.Radovici).

[...], iar într-al doilea, să treacă pe la **sectorul finanțe-spectacole** pentru a preda încasările de ieri – 21711 ruble. (*Maestrul și Margareta*; 239, traduction de V. Ciornei).

[...], iar apoi să treacă pe la **sectorul financiar** pentru a preda ă încasările de ieri – 21711 ruble. (*Maestrul și Margareta*, 231, traduction de I. Covaci).

Le mot réalité de l'exemple (11) a été probablement un des plus connus, en quelque sorte, le mot-clé de l'époque décrite dans le roman de Boulgakov, qui englobait l'idée de la nouvelle politique économique en application dans la société. En roumain, le traducteur recourt à un emprunt de la structure **непман** et propose une note explicative, alors que dans la traduction en français nous enregistrons un glissement du sens, notamment l'utilisation d'une notion moins précise et qui, en plus, provient d'une autre réalité socioculturelle (un **mafieux**):

(11) – Да уж известно – не **нэпман**. (Булгаков *Собачье сердце*, 193).

– Et comment! Je ne suis pas un **mafieux**. (*Cœur de chien*, 95, traduction de V.Volkoff).

– Doar se știe, nu-s un **непман**¹. (*Inimă de câine*, 291, traduction de A. Calais, P.Bădescu *et alii*).

Note de bas de page: 1. Derivat din *n.e.p.* (abreviere în rusă pentru *новаia ekonomiceskaia politika* – noua politică economică).

Pour les toponymes, les dénominations des locaux, des revues, etc. les traducteurs pratiquent l'emprunt ou le calque (13, 14) de l'unité de l'original en comptant sur le cotexte. Il peut aussi s'agir d'un rajout d'informations compensatoires, y compris dans les notes paratextuelles (12) qui rendent plus claires les réalités respectives:

(12) – А где ваши вещи, профессор? – вкрадчиво спрашивал Берлиоз, – в «**Метрополе**»? Вы где остановились? (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 48).

– Et où sont vos bagages, professeur? demanda Berlioz d'un air patelin. Au **Métropole**? Où êtes-vous descendu? (*Le Maître et Marguerite*, 73, traduction de C. Ligny).

Note de bas de page: 1. Grande hôtel de Moscou construit au début du siècle et dont la façade s'orne de mosaïques de Vroubel.

– Dar unde vi-s bagajele, domnule profesor? urmă insinuant Berlioz. La **hotelul «Метропол»**? Unde ați tras? (*Maestrul și Margareta*, 48, traduction de N. Radovici).

– Dar unde vă sunt bagajele profesore? întrebă insinuant Berlioz, la **Метропол**? Unde v-ați cazat? (*Maestrul și Margareta*; 55, traduction de V. Ciornei).

– Dar unde ți-ai lăsat bagajele, profesore? întrebă insinuant Berlioz, la «**Метропол**? Unde ai tras? (*Maestrul și Margareta*, 54, traduction de I. Covaci).

(13) [...] когда солнце раскалив Москву, в сухом тумане валилось куда-то за **Садовое Кольцо**, [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита* 12).

[...], où, quelque part au-delà de **la ceinture Sadovaïa**, le soleil s'enfonçait [...] (*Le Maître et Marguerite*, 25, traduction de C. Ligny).

[...], când soarele, după ce se potopise cu arșiță Moscova se prăvălea învăluită într-o pîclă uscată, undeva dincolo de **Sadovoe Kolțo**, [...] (*Maestrul și Margareta* 11, traduction de N. Radovici).

[...] când soarele încinse deja Moscova și luneca prin ceața uscată undeva dincolo de **Sadovoe Kolțo**, [...] (*Maestrul și Margareta*; 8, traduction de V. Ciornei).

[...], când soarele, după ce pârjolise Moscova, luneca, într-o pîclă uscată, undeva dincolo de **Sadovoe Kolțo**, [...] (*Maestrul și Margareta*, 10, traduction de I. Covaci).

(14) [...] – здесь иностранец вытащил из кармана вчерашний номер «**Литературной газеты**», [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 22).

L'étranger tira de sa poche le numéro de la veille de la **Gazette littéraire**, [...] (*Le Maître et Marguerite*, 37, traduction de C. Ligny).

Spunînd aceasta, străinul scoase din buzunar numărul din **Literaturnaia Gazeta** apărut în ajun [...] (*Maestrul și Margareta*, 21, traduction de N. Radovici).

[...] străinul scoase din buzunar numărul de ieri al «**Gazetei literare**» [...] (*Maestrul și Margareta*; 19, traduction de V. Ciornei).

Străinul extrase din buzunar numărul din ajun al revistei **Literaturnaia Gazeta** [...] (*Maestrul și Margareta*, 21, traduction de I. Covaci).

Dans deux versions en roumain, les traducteurs optent pour la transcription du titre de la revue en italique pour marquer leur origine étrangère (**Literaturnaia Gazeta**) et dans une troisième version est utilisée la traduction de chaque élément (**Gazetei literare**), même chose en français (la **Gazette littéraire**).

Boulgakov est considéré comme un maître de la création motivée des noms propres qui servent à la création d'une image plus claire de ses personnages. Ce sont des «noms parlants» qui présentent un des moyens de sémantisation des noms propres; il s'agit ainsi de la recherche d'options qui contribueraient à la transmission de mêmes sens aux destinataires de la traduction. Les stratégies vont vers l'explicitation des emprunts ou la compensation à l'aide d'informations supplémentaires figurant dans les notes:

(15) Первый был никто иной, как **Михаил Александрович Берлиоз** [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 12).

Le premier n'était autre que **Mikhaïl Alexandrovitch Berlioz**,³ [...] (*Le Maître et Marguerite*, 24, traduction de C. Ligny).

Note de bas de page: 3. Le personnage peut évoquer nombre de personnalités du monde littéraire de l'époque: L. L. Averakh, directeur de la revue *Na postou*, F. F. Raskolnikov, rédacteur de *Terres vierges rouges*, V.I. Blioum, critique théâtral et ennemi juré de Boulgakov. Le nom de Berlioz connote bien entendu celui du compositeur romantique H. Berlioz, auteur de la *Symphonie fantastique* et de la *Damnation de Faust*. Subissant l'influence des thèmes du compositeur dont il est l'homonyme, Micha Berlioz sera «damné». Mais l'onomastique est également utilisée en contre-emploi puisque à la différence d'H. Berlioz, l'homme de lettres moscovite est un partisan convaincu du rationalisme et de l'athéisme. On retrouvera une utilisation comparable des noms de famille «musicaux» dans les cas de Stravinski et Rimski.

(16) [...], а молодой спутник его – поэт Иван Николаевич Поньрев, пишущий под псевдонимом **Бездомный**. (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 13).

[...] c'était le poète Ivan Nikolaïevitch Ponyriev, plus connu sous le pseudonyme de **Biezdomy**.¹ (*Le Maître et Marguerite*, 25, traduction de C. Ligny).

Note de bas de page: 1. Gorki (l'amer), Demian Bedny (le pauvre), Golodny (l'affamé). Il signifie en outre la rupture culturelle: Biezdomy est partisan d'une nouvelle culture qui entend faire table rase des valeurs du passé et de l'héritage classique. Cette figure évoque de façon généralisante les poètes prolétariens tels D. Bedny, Bezymenski ou Startsev.

[...], iar tînărul său însoțitor – Ivan Nicolaevici Ponîrev, care semna cu pseudonimul **Bezdomni**.³ (*Maestrul și Margareta*, 11, traduction de N. Radovici).

Note de bas de page: 3. Pribeagul

[...], iar tânărul său însoțitor era poetul Ivan Nikolaevici Ponîrev, care publica sub pseudonimul **Bezdomni**.³ (*Maestrul și Margareta*, 9, traduction de I. Covaci).

Note du traducteur: 3. Pribeagul (rus)

(17) Бескудников стукнул пальцем по циферблату, показал его соседу, поэту **Двубратскому**, [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 61).

Bieskoudnikov tapota le cadran du doigt en le montrant à son voisin, le poète **Dvoubratski**², [...] p. 93.

Note de bas de page: 2. Nom qui signifie «opportunisme» en russe.

Nous n'avons pas trouvé la confirmation de l'explication proposée pour le nom propre de l'exemple (17) par le traducteur du texte en français.

De toute façon, nous constatons que les noms propres sémantisés ont été créés par Boulgakov pour compléter la construction de l'image des personnages et invitent les destinataires à co-participer à cette opération. La traduction de ces noms propres efface en quelque sorte l'effet existant dans l'original en le privant de l'information qui explicite les intensions de l'auteur.

Parfois les lapsus cognitifs des traducteurs sont à l'origine des erreurs de traduction:

(18) [...], как раз между **трехрублевкой** и повестке о вызове в суд [...] (Булгаков *Мастер и Маргарита*, 123).

[...], entre **un billet de trois roubles** et une convocation au tribunal [...] (Le Maître et Marguerite, 178, traduction de C. Ligny).

[...], exact între **hîrtia de trei ruble** și somația de la tribunal, [...] (*Maestrul și Margareta*, 125, traduction de N. Radovici).

[...], exact între **bancnota de trei ruble** și citația la judecată [...] (*Maestrul și Margareta*; 157, traduction de V. Ciornei).

[...] exact între **bancnota de trei ruble** și citația la procesul privind neplata pensiei alimentare [...] (*Maestrul și Margareta*, 151, traduction de I. Covaci).

Dans la version en roumain réalisée par N. Radovici, on trouve le cas d'une traduction littérale de l'unité en russe «**трехрублевка**» en «**hîrtia de trei ruble**», ce qui veut dire *un papier de trois roubles*.

(19) [...]; – а в третью квартиру **жилтоварищей** вселили. (Булгаков *Собачье сердце*, 157).

– ça fait **trois appartements** où on nous a mis des **locataires**. (*Cœur de chien*, 16, traduction de V. Volkoff).

[...]: în apartamentul trei au fost instalați **niște tovarăși locatari...** (*Inimă de câine*, 231, traduction de A. Calais, P. Bădescu et alii).

Notons que dans le bloc d'exemples (19) la version française est incorrecte, car le traducteur Volkoff parle «*des locataires mis dans trois appartements*»; il y a un détournement du sens de l'original qui signifie que «*dans l'appartement numéro 3 on a mis des locataires*». L'unité qui rend la réalité de l'époque, «**жилтоварищи**», est neutralisée en français, où est utilisé le vocable «locataires». En roumain, le traducteur retraduit chaque unité du mot-valise original «*niște tovarăși locatari*».

Les traductions des romans d'Andrei Makine ont une spécificité à part due au fait que cet auteur d'origine russe a quitté l'URSS à trente ans pour s'installer en France et tous ses écrits sont le reflet de ses souvenirs d'enfance et de la jeunesse, de ses lectures supplémentaires de documentation qui l'ont aidé dans sa création.

Il faut rappeler d'emblée que Makine écrit ses romans en français (mais ils ciblent des sujets de la réalité russe et soviétique). Probablement ce choix de l'auteur s'explique par ce que le destinataire de ses écrits est un lecteur francophone. L'auteur doit toujours prendre en compte le fait que ses lecteurs ne connaissent pas suffisamment bien les réalités décrites dans ses romans, alors Makine s'applique toujours à expliciter, voire à traduire, à adapter des faits de la réalité soviétique aux destinataires francophones et c'est la première étape de traduction, une étape qui est imaginaire et qui fait un «transfert de vision du monde» d'une société (russe) vers l'autre (française). La deuxième étape est une traduction dans le sens classique du mot, mais qui exige du traducteur au moins une triple connaissance: celle de la réalité soviétique ou russe, celle de la réalité française et celle de la réalité cible de la traduction. Dans ces conditions, de nombreuses unités perdent leur identité et se recomposent différemment dans «la chimie du sens» (Seleskovitch 75) dans ce circuit des langues et des cultures.

Citons encore les dires de J. Delisle qui est d'avis que «Lire historiquement, c'est donc aussi chercher à découvrir comment est rendue ou escamotée l'altérité. La qualité d'une traduction tient aussi à cela» (Delisle 214-215). Dans cet ordre d'idées, nous constatons que dans les romans de Makine qui contiennent des réalités de la vie soviétique, l'auteur recourt à de nombreuses adaptations au niveau de compétences du lecteur francophone, adaptations qui neutralisent souvent la «couleur» de l'original

du sujet et cette constatation est valable pour la traduction en roumain que nous avons analysée:

(20) Il revient au présent: cette chambre dans cet **appartement communautaire**, quinze habitants répartis dans les sept pièces, une cuisine commune, l'unique salle de bain. Un enfer quotidien, et pourtant on peut y être heureux (ses parents, de leur vivant, le disaient: en enfer, profitons du feu...). (Makine *Une femme aimée*, 19) (la version qui circule encore aujourd'hui dans la communication quotidienne est *kommunalka*, probablement elle aurait marqué plus évidemment l'époque et l'espace soviétique).

Se întoarce în prezent: încăperea asta dintr-**un apartament la comun**, cincisprezece locatari repartizați în cele șapte camere, o bucatărie pentru toți, o singură baie. Un infern cotidian, în care poți fi totuși fericit (la vremea lor, părinții lui ziceau: în iad, să profităm măcar de foc...). (*O femeie iubită*, 15, traduction de D. Nicolescu)

Nous enregistrons les mêmes tendances de siglaison que dans les écrits de Boulgakov et les stratégies de leur traduction en roumain visent l'explicitation maximale de ces unités soit par la reprise de chaque élément du sigle ou du mot valise, soit, suivant le contexte de l'original – par un contexte élargi de la traduction:

(21) Soudain, ce coup de théâtre: son film, lui a-t-on fait savoir, venait d'être visionné à Moscou, au ministère de la Défense, le ministre lui-même l'appréciait, mais surtout d'autres membres du **Politburo** partageaient cet avis! (Makine *Une femme aimée*, 44).

Deodată, lovitură de teatru: filmul – i s-a spus – fusese vizionat la Moscova, în cadrul Ministerului Apărării, ministrul în persoană îl apreciașe și, ceea ce era și mai important, membrii **Biroului Politic** împărtășeau aceeași opinie! (*O femeie iubită*, 32-33, traduction de D. Nicolescu).

(22) On fêtait un scénario qui venait d'être approuvé par le CEAC – le dictatorial **Comité d'État pour l'art cinématographique...** (Makine *Une femme aimée*, 60)

Se sărbătorea aprobarea unui scenariu de către **CSAC – Comitetul de Stat pentru Arta Cinematografică...** (*O femeie iubită*, 46, traduction de D. Nicolescu).

En général, les procédés de traduction des écrits de Makine sont abordés partant des textes bien élaborés ce qui est le produit du souci de l'auteur de bien informer son destinataire. Nombre de réalités de la vie soviétique deviennent tout à fait claires aux destinataires francophones et aussi aux destinataires de la traduction de ces écrits.

Conclusion

L'analyse des traductions des textes portant sur la période soviétique nous emmène à la conclusion que les traducteurs appliquent diverses stratégies de reproduction des valeurs objectives et connotatives des faits et des réalités caractéristiques pour la société soviétique. Ce choix des stratégies change en fonction de l'époque où est réalisée la traduction, car les principes de traduction changent aussi.

Chaque fois l'explicitation par les traducteurs des sujets et des informations opérées par les auteurs des œuvres littéraires, produit l'effet d'une fusion des significations linguistiques et des compléments cognitifs pertinents appliqués aux segments des textes analysés. Cet effort propose au lecteur de la traduction un support interprété, plus ou moins qualitatif, adapté aux conditions pragmatiques, voire socio-temporelles et socioculturelles du nouveau destinataire qui est le contemporain du traducteur.

Bibliographie

- Cristea, Teodora, *Stratégies de la traduction*, București, Editura fundației «România de miine», 2000.
- Delisle, Jean, «L'évaluation des traductions par l'historien», in: *Meta: journal des traducteurs / Meta: Translators Journal*, vol. 46, n° 2, 2001, p. 209-226 consulté le 9 octobre 2014. <http://www.erudit.org/revue/meta/2001/v46/n2/002514ar>
- Garbovsky, Nicolay «*Les interdits dans la traduction sous le régime soviétique*», in *Censure et traduction* (textes réunis par Michel Ballard). Artois, Presses Université, 2011, 283-293.
- Identité, altérité, équivalence? La traduction comme relation. Actes du Colloque International tenu à l'ESIT le 24, 25 et 26 mai 2000, (textes réunis et présentés par Fortunato Israël), *Cahiers Cahmpollion*. Paris-Caen, Minard, Lettres modernes, 2002.

Ladmiral, Jean-Réné, Lipiansky, Edmond-Marc, *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989.

Seleskovitch, Danica, *Langage, langues et mémoire. Étude de la prise de notes en interprétation consécutive*, Paris, Minard, Lettres modernes, 1975.

Vaissié, Cécile, «Ioana Popa, Traduire sous contraintes», *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2011, Consulté le 9 octobre 2014. URL: <http://monderusse.revues.org/7394>

Sources d'exemples

Булгаков, Михаил, *Избранное. Мастер и Маргарита* (12-382), Москва, Художественная литература, 1988.

Булгаков, Михаил, *Собачье сердце*, Москва, Эксмо, 2006.

Bulgakov, Mihail, *Maestrul și Margareta*, Chișinău, Hyperion 1991. (Traduction de N. Radovici).

Bulgakov, Mihail, *Maestrul și Margarita*, Chișinău, Cartier, 2006. (Traduction de V. Ciornei).

Bulgakov, Mihail, *Maestrul și Margareta*, București, Humanitas Fiction, 2009. (Traduction de I. Covaci).

Bulgakov, Mikhaïl, *Le Maître et Marguerite*, Paris, Robert Lafont 2008. (Traduction de C.Ligny).

Bulgakov, Mihail, *Inimă de câine*. Iași, Polirom, 2003. (Traduction de A. Calais, P. Bădescu et alii).

Bulgakov, Mihail, *Cœur de chien*, Librairie Générale Française, 1999. (Traduction de V.Volkoff).

Makine, Andreï, *Une femme aimée*, Éditions du Seuil, 2013.

Makine, Andreï, *O femeie iubită*, Iași, Editura Polirom, 2013. (Traduction de D. Nicolescu).

Naira MANUKYAN
Professeur
Université d'Etat Brusov des Langues et des Sciences sociales
Erevan, Arménie

Polyphonie sémantique en didactique de la traduction littéraire

La didactique en traduction est inséparable de la dimension polyphonique des textes littéraires qui se révèle comme une superposition de plusieurs consciences créatrices à travers la voix du traducteur, qui, loin d'être un simple «exécuteur» du texte, cumule les rôles du récepteur et de l'émetteur du message poétique. Cette médiation interculturelle n'est jamais indemne de l'environnement socioculturel de la langue d'arrivée, elle en porte des marques et des témoignages et, de ce fait, peut être considérée comme un document authentique des goûts et des préférences esthétiques de l'époque. Nous partons du principe selon lequel tout acte de traduction est polyphonique car il produit une certaine multiplication des points de vue et des origines énonciatives du discours, en l'occurrence du discours poétique.

Le Moi poétique du texte source adopte inévitablement une autre tonalité, non seulement du fait que, dans la culture cible, il revêt une autre sonorité, même si le traducteur a su s'appliquer à sauvegarder la mélodie et le rythme de la phrase poétique. La différence de tonalité provient également de l'espace culturel esthétique et poétique où désormais doit se plaire ou se déplaire le texte traduit.

Le nouveau contexte socioculturel, même s'il fait preuve de «l'hospitalité langagière», chère à Paul Ricoeur, impose néanmoins les règles de sémantisation et de production de sens pour les signes poétiques qui se doivent d'être respectés dans un nouvel environnement. Dans cet état des choses, le traducteur, un brillant professionnel ou un poète de génie, est toujours pris par le courant de l'histoire personnelle et sociale où il ré-énonce le message poétique en langue d'arrivée.

Notre objectif est de confronter deux versions en arménien du poème en prose de Charles Baudelaire «Le confiteur de l'artiste». Le choix du genre n'est guère anodin, c'est «une prose poétique, musicale sans rythme sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience» (Ch. Baudelaire, 1869), le mot quotidien une fois apparu sur la scène poétique s'offre la puissance évocatrice des images prototypiques, qui relie d'une manière étonnante le singulier à l'universel, et, surtout, l'épisodique au sentiment d'appartenance aux mouvances d'ordre cosmique.

Telle est la force évocatrice des petits poèmes en prose de Ch. Baudelaire.

La mise en scène provenant de la double nature de l'évocation poétique contribue à la polyphonie énonciative qui vient s'ajouter à la polyphonie sémantique des unités de sens, formant l'étymon spirituel ou le vrai nom du texte en question. Celui-ci peut se prêter à la lecture comme une confession; le titre, «Confiteur de l'artiste», proposerait au premier abord une lecture univoque, celle de la confession de celui qui est fatalement condamné à l'échec, à être vaincu par la Beauté, ou plutôt par l'étude du Beau.

Le moi poétique actualise l'étymon spirituel Étude du Beau dans le champ sémantique *volupté* → *énergie de la création* → *souffrance positive* → *vibrations criardes et douloureuses*.

Il est à noter que la superposition de deux scénarios mythiques, celui de *Narcisse* et celui de *Sisyphé*, crée une complexité et une profondeur supplémentaire au Moi poétique qui, au niveau du Moi mythique du texte, développe à la fois l'histoire de l'abnégation totale et celle de la Quête de Soi. «Le confiteur de l'artiste» peut être considéré comme un hypotexte par rapport au «Traité du Narcisse» d'André Gide et au mythe du Sisyphé d'Albert Camus, car il se prête à la lecture à travers ces textes dans lesquels, comme dans un miroir magique, se lisent les transformations éventuelles des images-clés évoquant le processus même de la création artistique.

L'intertextualité amplifie le Moi poétique, le fait miroiter de nouvelles manières, lui confère un nouvel éclat chaque fois qu'il est en écho avec un autre texte. Le lecteur est invité à tisser des rapports intertextuels qui se nourrissent dans le champ poétique de l'interculturalité. Citons quelques exemples:

1. *Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes!*

Ah! pénétrante jusqu'à la douleur.

Le lecteur passionné par la poésie arménienne ne peut se passer de se rappeler les vers de Misak Métsarents, un des grands romantiques du début du XX^{ème} siècle; une évocation qui se justifie par la suite:

«Grand délice que celui de noyer
Son regard dans l'immensité du ciel et de la mer...
Incomparable chasteté de l'azur.»
Cf: «Գիշերն անուշ է, գիշերն հեշտագին
հաշիշով օծուն ու բալասաւնով...»

L'isotopie sémantique en question est: *jouissance* → *satisfaction intense intellectuelle* → *plaisir des sens* → *sentiment d'admiration* → *création poétique*

2. L'image baudelairienne d'une petite voile frissonnante qui par sa petitesse et son isolement imite son irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle est en écho avec le poème de Mikhaïl Lermontov, «Парус», mettant en exergue les sèmes de la fragilité, mais aussi celles de la révolte et de l'isolement.

**Белеет парус одинокой
В тумане моря голубом. —**
Что ищет он в стране далекой?
Что кинул он в краю родном?

Играют волны, ветер свищет,
И мачта гнется и скрипит;
Увы! — он счастья не ищет
И не от счастья бежит! —

Под ним струя светлей лазури,
Над ним луч солнца золотой: —
**А он, мятежный, просит бури,
Как будто в бурях есть покой!**

Se reconnaître, se constituer son identité, telle est la source de l'angoisse du Moi poétique et de son désir de retrouver le paradis de la communion primitive.

3. *Ces choses pensent par moi ou je pense par elles.* Cette phrase évoquant le «Traité du symbole» d'André Gide symbolise une fusion

totale avec la Nature, une abnégation aboutissant à la souffrance positive.

4. «L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

*Et maintenant la profondeur du ciel me consterne; sa limpidité m'exaspère. L'immutabilité du spectacle me révolte... Ah! faut-il éternellement souffrir ou fuir éternellement le beau?». (Ch. Baudelaire *Spleen de Paris*)*

Une parfaite image de l'effort physique et surtout spirituel qui rend le Sisyphe camusien heureux, car il s'agit d'un Moi qui est actif, d'un Moi poétique qui accepte son sort consciemment, qui est maître de Soi, qui se révolte, qui fait son choix, car la réponse à la question rhétorique est évidente.

Le volume sémantique du terme *confiteor* se traduit par la présence des sèmes

orgueil → *tentation* → *désirs*

La Nature enchanteresse est en osmose absolue avec la Nature du poète même qui se parle. C'est sa Nature qui le tente, qui attise le désir de connaître le Beau; une étude aussi réjouissante que douloureuse, d'où le poète sort vaincu mais toujours plus fort que jamais, car le présent absolu de tout le texte tisse un sentiment faussement épisodique aux consonances universelles. Le vrai nom évoqué par le poème est la *création poétique* ou la *création d'une nouvelle vie* qui s'accompagne d'un «*cri strident*» au sens universel qui se décompose en sèmes contextuels:

strident = *perçant* → *pénétrant* → *victorieux*

Le vrai nom du poème polyphonique est toujours au pluriel. Il miroite par la multiplicité de ses facettes, en l'occurrence il se traduit comme:

- désir de connaissance du mystère de la beauté, de l'idéal
- solitude → fatalité de l'échec de l'artiste
- révolte → tensions → cri → désir de transgression
- création artistique → d'une nouvelle vie → souffrance positive
- narcissisme → admiration, surprise, fascination par sa propre image
- abnégation → renoncement à l'orgueil

– le Moi orgueilleux → source du déséquilibre et de la désunion

Le confiteur est une prière inaugurale, une condition incontournable à la communion poétique.

La ré-énonciation en traduction du texte poétique est une double communication ou une communication à double sens tournée vers l'original, vers la virtualité du sens poétique, et vers le lecteur potentiel qui révèle la dimension polyphonique de l'actualisation du sens des images – signes. Le traducteur agit simultanément comme récepteur et émetteur du message esthétique. L'appréhension de l'original est fortement influencée par le traducteur – récepteur, par sa sensibilité linguistique et esthétique. La traduction comme ré-énonciation aboutit à l'énoncé-texte, qui est fidèle aux règles de fonctionnement du signe esthétique et évocateur de sa propre scène poétique.

La traduction réalisée par Parguev Chahbazyan met en évidence la tonalité intellectuelle de la confession poétique baudelairienne. Elle est développée soit en forme du discours argumentatif ayant, à notre sens, l'objectif implicite de mettre en exergue l'idée de la fatalité de l'échec dans le duel inégal entre l'Homme et la Nature. En plus, c'est une sorcière-enchanteresse forcément en opposition à l'Homme; c'est une source de tentation périlleuse.

Le choix de l'équivalent pour l'adjectif français *vague* est riche en connotations: l'épithète «սուրսուս» en arménien peut signifier *flou, indécis, imprécis, faible, chétif, vacillant, déséquilibré*.

Le sémème «vague» dans le texte français est en corrélation avec l'expression «avoir du vague à l'âme», et de ce fait traduit la tristesse des romantiques (qui d'ailleurs dans la version de Vahan Térian se traduit par son équivalent lexicographique սխուր), il est surdéterminé dans la même phrase ayant le sens d'un prélude inaugurant la perception du texte dans le contexte poétique de la tristesse et de la mélancolie.

Revenons à la traduction de P. Chahbazyan. La présomption isotopique

Nature → sorcière → serpent → tentation

justifie l'emploi des sémèmes խայթոց et խոցող renvoyant aux connotations du *serpent biblique* qui use d'un langage ensorcelant pour éveiller le désir de goûter au fruit de l'Arbre de la Vie et du Savoir.

Quant aux verbes վիստեցում է, գայրացում է, ըբոստացում է, ils expriment une certaine tension ascendante, née du besoin d'auto-

identification du Moi poétique traduisant le désir de transgression, de briser la monotonie, perçue comme indifférence, qui fait rompre l'équilibre des choses. L'écho avec le texte d'André Gide est évident:

«*Un geste! Un petit geste, pour savoir, – une dissonance, ... un peu d'imprévu. Ah! Saisir! saisir un rameau ...entre ses doigts infatués, et qu'il le brise ...*» (André Gide, *Le Traité du Narcisse*, 1891).

Le vrai nom évoqué par la traduction se lit au niveau de la répartition rythmique des phrases, accentuant le sémème *ուսմանը* (étude), une traduction plutôt «intellectuelle», inspirée de la poésie arménienne du XX^{ème} siècle et notamment celle de Paruyr Sévak.

La traduction de Vahan Térian séduit par le rythme, la mélodie et le charme mélancolique qui se dégage de chaque phrase. D'ailleurs, signalons que le poète dispose à sa guise des phrases poétiques en les présentant par des alinéas autonomes, chaque fois qu'elles lui paraissent investies d'un sens hautement évocateur.

Par exemple, la phrase «Ալիքի միաձայն մեղեդի...» accentue l'effet auto-hypnotisant de la beauté narcissique grâce à l'épithète *միաձայն*:

Le Moi poétique est dominant dans tout le texte, graphiquement le pronom personnel «Je» est présenté par des lettres majuscules «ԵՄ».

...Այդ բոլորի խոհերն ինձնով են լեցուն, և ես նրանց վրա եմ խորհում: (Զէ որ այդ ստորումների վեհության մեջ ԵՄ-ը շատ արագ է անհետանում):

Le Moi poétique est en quête de son identité qui se caractérise par l'isolement et s'identifie à la mer et à la sérénité du ciel. L'étude du Beau est un duel où le poète est vaincu d'avance par la nature, même dans sa quête où se rallient la Beauté, l'imminent péril et la défaite se lisant à travers l'isotopie.

թախիծ → *աշուն* → *վախճան*

La douceur envoûtante, chère à la mélancolie du bonheur, d'être triste des romantiques se lit dans la traduction de Vahan Térian, qui resitue le texte baudelairien dans le champ sémantique du néoromantisme. Contrairement à l'idée reçue qui nous enseigne l'univocité de la conscience poétique, la mise en scène poétique en question révèle la polyphonie par la force de la double évocation du signe linguistique qui, par le caractère mimétique de double représentation, met en évidence la défaillance référentielle du signe linguistique surmontée par le désir de dépasser la matière langagière.

La polyphonie du poème en question dans les deux versions arméniennes se construit autour de la perception des sémèmes *Nature, Beauté, Volupté*; le sème de relais actualisé «*la jouissance intellectuelle de l'étude du Beau*» par la force de la double évocation du signe linguistique met en scène une véritable épiphanie du Moi poétique qui apprend à imaginer Sisyphe heureux.

Bibliographie

- Dominicy, Marc, *Poétique de l'évocation*. Paris, Classiques Garnier, coll. «Théorie de la littérature», 2011.
- Poètes français XIX^{ème}-XX^{ème} siècles, Moscou, Editions du Progrès, 1982.
- Ricœur, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.
- Շառլ Բողլեր, Փարիզյան ճանճրախոս, Երևան, Ամարաս, 2010.
- Վահան Տերյան, Երկերի ժողովածու, Երևան, Հայպետհրատ, 1963.

Tamar SVANIDZÉ
Doctorante
Centre de Recherches Europe-Eurasie,
Institut des Langues et Civilisations Orientales (INALCO),
Paris, France

La réception de la littérature européenne en Géorgie dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle

La traduction de la littérature européenne bénéficie d'un statut privilégié dans la production de la littérature géorgienne qui, elle-même, joue un rôle fondamental dans la construction de la nation géorgienne, étant l'une des capitales culturelles majeures dont dispose le peuple géorgien de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle pour fermenter le renforcement de la conscience nationale.

La deuxième moitié du XIX^{ème} siècle est, en effet, une période particulièrement importante, non seulement pour l'histoire de la traduction, mais aussi pour la littérature géorgienne et l'histoire de la Géorgie en général. C'est la période du réveil national. Le nationalisme moderne, porté par une nouvelle élite intellectuelle, l'intelligentsia réformatrice, devient la force sociale et politique dominante. Cette idéologie nationale, insistant sur la spécificité du peuple géorgien, fait appel à son passé héroïque, à sa culture et sa langue millénaires. Un message vise à redonner au peuple le sens de sa propre estime et à contester l'assujettissement à l'empire tsar. Cette idéologie doit également accompagner et guider la modernisation du pays et l'évolution de sa structure sociale. La période qui encadre notre étude est aussi celle de l'essor d'un espace public moderne qui révèle un dynamisme de la presse et l'intérêt grandissant pour le théâtre. Dans ce contexte apparaissent de nouveaux besoins et de nouvelles occasions d'importer la littérature européenne qui prennent une telle ampleur qu'il nous semble impossible de réexaminer le système littéraire de cette période sans tenir compte du poids des textes traduits dans la totalité de la production littéraire nationale et du rôle qu'ils jouent dans son développement.

Bien évidemment, de nombreuses publications ont déjà abordé la question de la traduction, étudiée essentiellement sous l'angle des concepts des influences et des comparatismes culturels. Plusieurs aspects importants restent cependant mal éclaircis: la corrélation entre le contexte spécifique d'accueil, les critères de sélection et la façon dont les écrivains géorgiens s'approprient des traductions, afin de s'imposer dans le champ intellectuel et de légitimer leur conception de la littérature. Voyant l'intérêt d'approfondir des recherches dans cette optique, nous proposons ainsi d'explicitier la signification de la traduction dans le système littéraire géorgien de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

Dans cette perspective, les théories de Pierre Bourdieu nous semblent d'une pertinence opérationnelle indéniable. Elles rompent avec une certaine représentation idéaliste de la littérature et montrent que la littérature relève des conditions historiques qui la configurent et des contextes socio-économiques au sein desquels elle se développe. Consacrée à l'ensemble du champ littéraire, son analyse s'intéresse aux relations qui s'établissent entre les pôles dominants et les sous-champs, entre les tenants de la norme littéraire officielle et les nouveaux arrivants. À l'analyse de cette dynamique du système littéraire s'ajoute l'intérêt pour la fonction qu'une œuvre importée peut remplir dans le champ d'accueil où elle se retrouve parfois instrumentalisée à des fins internes. Cette approche globale du champ littéraire permet la reconstitution de la hiérarchie entre les œuvres pour mieux élucider les stratégies de légitimation et celles de délégitimation auxquelles elles sont soumises, tout en mettant en évidence les enjeux esthétiques et idéologiques de ces mêmes processus.

Les concepts de transferts culturels, élaborés par Michel Espagne et Michael Werner selon une orientation analogue, nous invitent à nous interroger sur les véritables enjeux de la traduction de la littérature européenne en Géorgie pour à cette période. Dans leur texte programmatique, ces auteurs considèrent que les recherches sur les transferts culturels doivent se fonder sur une réflexion relative au phénomène d'acculturation en écartant le paradigme de l'«influence» qui néglige le contexte spécifique de la culture réceptrice:

Nous savons que les transferts culturels n'ont pas pour seule finalité l'élargissement des savoirs et des connaissances; ils remplissent au contraire une fonction précise à l'intérieur du système de réception. Notre idée première consiste donc à décrire

ces phénomènes, non en tant que tels, mais en rapport systématique avec la conjoncture de la culture d'accueil. (970)

Notre objectif est la démonstration du rôle prépondérant que l'importation de la littérature européenne joue dans la constitution d'une littérature nationale et que cette importation ne signifie pas une imitation passive, mais «un travail de sélection, d'adaptation et de transformation» qui s'accomplit en fonction de la conjoncture historique interne, à savoir l'arrivée de l'intelligentsia réformiste dans le champ intellectuel géorgien. Il sera intéressant d'observer la façon dont cette nouvelle génération d'intellectuels parvient, grâce à la littérature traduite, à se positionner comme une force symboliquement dominante à l'intérieur du champ intellectuel et à faire triompher sa conception de la littérature et de la nation en reléguant les pratiques traditionnelles à la périphérie du système. Tout ceci ambitionne à réexaminer l'image canonique de la littérature de cette période en Géorgie, image souvent présentée d'une manière figée et réductrice.

Le corpus de notre étude englobe essentiellement des critiques littéraires, ainsi que l'ensemble paratextuel (préface, avant-propos, avertissement) qui accompagnent les traductions littéraires circonscrites au domaine de la prose et de la poésie fictionnelles. Le discours de persuasion, cet ensemble paratextuel, permet au traducteur de justifier son choix. Pour la Géorgie de l'époque, il n'existe pas encore de recensement des traductions de façon systématique et globale. Ainsi, nous dépendons d'études de cas qui, même si elles montrent l'importance du phénomène, soulignent également un manque de dépouillement plus complet.

Bien que les sources de notre corpus apportent des éléments précieux ayant une valeur intrinsèque, il convient toutefois de prendre en compte le fait que la part d'éloge ou de condamnation propres à ces éléments sont parfois tributaires des objectifs stratégiques de leurs auteurs. L'espace intellectuel géorgien de notre période est en effet un lieu de concurrence et, dans l'alimentation de cette lutte, la production intellectuelle européenne représente un arsenal de thèses et d'arguments.

Dans les années 1860, cet espace voit apparaître une nouvelle génération d'intellectuels-réformistes qui lance un vaste projet de nationalisation de la culture. Sans entrer dans une description détaillée de son portrait, nous nous contenterons de remarquer qu'elle présente un double profil, étant à la fois nourrie par les courants européens de pensées de l'époque et, en même temps, héritière des anciens éthos nationaux. Ils désirent moderniser la nation, mais ils attribuent un rôle social important à la noblesse, perçue

comme étant la seule catégorie capable de fournir les références idéologiques nécessaires à l'intégration nationale du peuple géorgien.

Dans le domaine littéraire, les réformistes favorisent l'imbrication de l'idée de la nation et de la littérature. En effet, la nouvelle norme littéraire commence à se fonder sur une double nationalisation de la littérature dans la mesure où celle-ci est considérée comme étant une voix au travers de laquelle la nation peut s'exprimer et au sens où les auteurs doivent mettre leur «génie» au service de la nation et du peuple. Les intellectuels géorgiens de cette période envisagent en effet la création artistique comme un acte patriotique grâce auquel ils s'emploient à défendre une idée de la nation. Pour eux, la littérature a une vocation éducative et éthique à guider le peuple en le formant en matière de langue, d'histoire et des valeurs nationales, sociales et morales. Dans cette perspective, des sujets historiques remplissent une fonction pédagogique majeure: ils inculquent au peuple une véritable passion pour le passé vigoureux, dynamisant ainsi la conscience nationale. Leur conviction en l'utilité de la fiction historique se traduit par la production d'une série de poèmes épiques où les écrivains présentent toute une galerie de héros historiques, couronnés d'une auréole d'héroïsme, censés inspirer au peuple géorgien la dignité de soi.

Si elle permet le recours au passé et aux sources des traditions, la littérature est également investie d'une mission de comprendre les changements que le monde moderne impose. Les écrivains doivent se pencher sur l'actualité contemporaine afin d'y puiser la matière de leur création. I. Chavchavadzé considère que «La vie est la racine sur laquelle poussent les branches de l'art et de la science» (*Sakartvelos Moambezed* 120). Ainsi, tout en restant héritiers de l'esthétique idéaliste de la période romantique (1820-1840), surtout à leurs débuts, les réformistes soutiennent que la création artistique, ancrée dans la réalité, permet au peuple d'accéder à la compréhension de son devenir historique. En cela, ils consolident la tendance amorcée par les précurseurs du mouvement réaliste (1840-1860), tels que G. Eristavi, L. Ardaziani, D. Chonkadzé. L'expression réaliste, qui a partie liée avec l'accélération des transformations sociales, s'accroît progressivement avec l'émergence de jeunes écrivains naturalistes-réalistes dans les années 1870. Pour conclure, ce sont les conceptions de la littérature, conçue comme nationale, utile et formative, et de l'écrivain, considéré comme patriote, pédagogue et partisan du progrès, qui se retrouvent au centre du champ littéraire géorgien de notre époque.

Avant toute chose, nous aborderons brièvement le rôle de la médiation russe et la vision de la fonction de traducteur telle qu'elle a été perçue à l'époque.

Étant donné le fait que la plupart des échanges entre la Géorgie et l'Europe sont effectués par le biais de la médiation russe, on peut supposer que le public géorgien lit ce que la Russie sélectionne, assimile, et qu'elle lui transmet une foison d'œuvres occidentales. Le recours au relais russe s'explique par la mauvaise connaissance des langues européennes, et les difficultés à se procurer les originaux en Géorgie. Plus on avance dans le siècle, plus le climat devient favorable à une réception directe des œuvres européennes, ce qui n'atténue pas le recours à l'intermédiaire russe. S'il est vrai que ce dernier est inévitable et, à certains égards, souhaitable, dans la mesure où il véhicule la littérature européenne vers la Géorgie, il ne faut pour autant négliger l'importance des transformations textuelles entraînées par le recours aux traductions russes. Les observations apologétiques formulées par G. Toumanichvili à propos des traductions directes des œuvres de Shakespeare par I. Machabéli illustrent cette vigilance par rapport à certains relais russes qui dénatureraient l'original: «Transposer les classiques déformés par les traductions russes est une affaire dommageable. Les lecteurs géorgiens vont abominer les génies européens à cause des traductions médiocres» (*Charchandeli kartuli mtserlobis gadatvaliereba* 132).

Pour dire vrai, chez nous aucun travail littéraire n'est récompensé, surtout pas la traduction. Bien qu'il nous conduise à des conséquences déplorables, ce fait a un côté positif dans la mesure où à l'origine du travail littéraire se trouvent des motifs relevant du sacré et de l'idéal. Nos hommes de lettres sont loin de ceux des pays étrangers qui parviennent à construire des palais et à accumuler du capital. Nos écrivains sont de véritables saints, martyrs du point de vue moral et matériel. C'est pour cette raison qu'en Géorgie il est rare, ou plutôt impossible, de trouver des traductions réalisées pour des raisons pécuniaires. Ici, tout le monde traduit en fonction de ses goûts et de ses états d'âme. C'est pourquoi, chez nous, il sera possible d'établir le profil psychologique d'un écrivain ou d'un traducteur à partir de l'observation de ses œuvres originales ou traduites. (Abachidzé 673)

Les mots de K. Abachidzé indiquent la persistance de la figure de l'écrivain qui se fonde sur le modèle vocationnel et sur le principe de désintéressement. L'amateurisme prévaut encore sur la logique économique

à cette époque. Parallèlement, ils pointent la situation précaire du statut de l'homme de lettres, en général, et du traducteur, en particulier. Ils attestent le manque d'estime à l'égard des traductions, ce qui peut paraître paradoxal pour cette époque. En effet, l'importation littéraire ne jouit pas d'un prestige élevé alors que les écrivains célèbres ont des traductions d'œuvres de renom à leur actif et que la traduction est loin d'être marginale par rapport à la production nationale, comme nous l'avons souligné plus haut. Or, c'est précisément cette nécessité de traduire de manière accélérée et «chaotique» une masse croissante d'œuvres étrangères dans un contexte littéraire parfois déficitaire qui explique, à notre avis, en grande partie les critiques parfois virulentes à l'égard du travail des traducteurs.

Parmi les traducteurs de cette période, on remarque quelques femmes. La proportion de traductions issues d'une écriture féminine, du moins pour celles qui l'affichent, n'est pas très importante par rapport au total des importations. Issues de milieux nobiliaires, elles accèdent au champ littéraire à la fois en publiant des traductions et des œuvres originales, en collaborant à des périodiques et en éditant des revues. Cela, à l'instar des hommes traducteurs qui ne se cantonnent jamais uniquement au domaine de la traduction. Les traductrices sont aussi conviées à participer à la régénération intellectuelle et morale de la nation. L'article de N. Nikoladzé, consacré à la parution en 1872 du recueil de traduction intitulé *Les Traductions d'œuvres agréables à lire*, traductions publiées par des femmes, explicite le lien perçu à l'époque entre l'activité traductologique et le statut de la femme. L'auteur anticipe les griefs qu'«un sceptique» malintentionné pourrait adresser à ces traductrices ne voyant dans leur activité de médiation culturelle qu'un simple palliatif à leur vie oisive. Noble remède contre l'inactivité professionnelle imposée par le milieu, certes, mais cette activité remplit aussi une mission d'utilité éminemment sociale, celle d'éclairer les esprits et d'améliorer les conditions de vie (*Tkhzulebani* 37-38). En effet, la meilleure façon pour elles de justifier ce qui peut apparaître comme un simple passe-temps agréable est d'utiliser leur plume au service de l'instruction et du progrès de la société. Ainsi, les femmes traductrices sont également conviées à adopter les critères de sélection qui définissent le canon littéraire de l'époque.

L'objectif de mon étude est d'abord d'éclairer la façon dont les traductions permettent aux écrivains géorgiens de s'imposer dans le champ intellectuel et de légitimer leur conception de la littérature. En second lieu, j'essayerai de comprendre dans quelle mesure les traductions sont le reflet d'un contexte social et politique de l'époque. Tout d'abord, faisons

un bref rappel des activités traductologiques des hommes de lettre de la génération des «Pères», celle qui précède la génération des réformistes qui enrichissent d'une certaine manière la production littéraire du début de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, avant d'observer la façon dont la génération des années 60 s'ingéniera à gérer l'influence culturelle étrangère considérée comme salutaire pour le renouveau de la littérature nationale.

Au début de XIX^{ème} siècle, quelques traductions sont réalisées par les premiers romantiques. Dans les préférences de ces traducteurs, les modèles romantiques (Pouchkine) se superposent souvent aux auteurs du classicisme (Corneille) et du siècle des Lumières (Voltaire). Cela résulte des contextes politiques mouvementés et instables qui ponctuent les siècles précédents et qui freinent et retardent considérablement la pénétration des modèles européens en Géorgie, suscitant l'éloignement temporel avec les nouvelles tendances esthétiques occidentales. Malgré l'effort des Romantiques pour rattraper le temps, la diffusion de leurs traductions connaît un ralentissement pendant les deux premières décennies du XIX^{ème} siècle en raison d'absence d'organe de presse nationale et de la suspension des activités des imprimeries due aux crises politiques qui caractérisent la période. La divulgation de la traduction littéraire reprend son souffle dans les décennies suivantes avec l'apparition de *Sakartvelos Gazeti* en 1819 et du supplément littéraire de *Tfilisis utskebani* en 1828 qui publient quelques traductions des auteurs russes (N. Karamzine, G. Derjavine) ou européens, essentiellement imprégnés du sentimentalisme et de la sensibilité romantique.

Les flux d'importations littéraires s'intensifient à partir de 1852 quand la revue *Tsiskari* voit le jour. Afin de pallier la déficience en matière de littérature traduite, la revue publie les traductions manuscrites effectuées pendant la période romantique. Progressivement, des personnalités comme G. Eristavi, I. Kereselidzé, M. Phalavandichvili, G. Baratachvili, D. Mgaloblichvili, R. Eristavi, A. Pourtseladzé, D. Kiphiani, M. Toumanichvili, L. Ardaziani, M. Kiphiani, entre autres, réalisent des traductions pour *Tsiskari* ce qui permet l'infiltration de la littérature européenne.

Tsiskari s'emploie à réaliser l'introduction massive des auteurs russes et européens sans vraiment se préoccuper de la sélection. Cette diffusion «chaotique» des auteurs de tendances différentes, qui oscillent entre le classicisme et le romantisme, correspond au profil de la revue. En raison de la constitution tardive du public de masse et des lectorats spécifiques, la revue ne revendique pas encore une appartenance à un genre particulier de la presse et ne relaie pas les intérêts d'une frange particulière de la

société géorgienne. Il ne faut pas oublier que c'est à partir des années 1860 que s'amorce le passage d'un public numériquement restreint, mais doté d'une culture universelle vers des publics spécifiques, comme l'illustre la segmentation progressive des périodiques selon des sensibilités politiques et des centres d'intérêt divergents (*Droéba, Ivéria, Mnatobi, Imédi, Tétrati, Kvali*, etc). Certains numéros de *Tsiskari* qui font cohabiter des textes de mouvements littéraires hétéroclites (Shakespeare, Corneille, Schiller, Goethe, Nekrassov, Dobrolioubov, Béranger, Krylov, Koltsov, etc.) sont révélateurs de ce caractère «chaotique» des importations littéraires.

Il faut souligner aussi qu'au moment de son apparition, *Tsiskari* se donne pour but de satisfaire et d'entretenir une demande de la part du lectorat. Bien que celui-ci ne soit pas encore constitué par un public que l'on puisse qualifier de populaire, il cherche avant tout dans la lecture une source de plaisir et de divertissement. Ainsi, soucieuse de répondre passivement aux attentes du public, *Tsiskari* évolue dans le sens de la distraction. Les mots du collaborateur du journal, A. Orbéliani, reflètent cette tendance: «Il [le tsar] a bien voulu que nous ayons notre revue pour nous divertir et passer un temps agréable» (Bourjanadzé 135). On peut saisir le pendant de cette remarque dans le discours du rédacteur de la revue: «Notre revue est publique, elle représente la voix de la société. Notre revue est diffusée dans le but de satisfaire et divertir notre société. Ainsi, si nous trouvons la moindre chose susceptible de vexer notre lecteur, nous prendrons rapidement toutes les mesures afin de faire disparaître la cause» (137). Cette tendance ne s'explique pas seulement par la volonté des rédacteurs de la revue d'augmenter les chiffres de vente par des concessions au goût du public, mais aussi par le besoin de ménager la bienveillance des autorités politiques.

À partir des années 1861 se dessine vis-à-vis des méthodes de traduction de *Tsiskari* un mouvement de rupture, entrepris par l'intelligentsia réformatrice. L'absence de critères de sélection concernant certaines traductions perçues futiles et leur décalage complet avec les réalités de leur temps sont dénoncés avec virulence par les deux réformateurs géorgiens, Ilia Chavchavadzé et Giorgi Tsereteli. En effet, ils marquent leur entrée dans le champ intellectuel géorgien par les articles programmatiques suivants: «Deux mots sur la traduction du «Fou» de Kozlov» (1861) et «Pourquoi *Tsiskari* jacassait-elle?» (1863). Selon eux, plutôt que de solliciter la réflexion et l'entendement, cette littérature, marquée du sceau de sentimentalisme, nourrit la fantaisie et les rêveries du public, détournant ainsi son attention

des affaires publiques. Ils critiquent l'effet inutile, paralysant et anachronique du sentimentalisme, incarné notamment par les traductions de Jean-François Marmontel et Ivan Kozlov. Celles-ci, truffées de barbarismes, archaïsmes, russissimes et dialectes très prononcés, ne seraient plus en phase avec la modernité littéraire. Ces textes défendent résolument l'idée que la vie des hommes, leurs pensées et leurs espérances doivent servir de sujet à l'art et à la littérature. Ils considèrent que la littérature est une arme tranchante contre le mal social et pour la libération nationale. Pour ceci, la langue littéraire doit être réformée en puisant largement dans l'art populaire et le langage du peuple. L'engagement ultérieur de la nouvelle génération d'intellectuels dans le renouvellement de la langue littéraire se traduit en effet par l'emploi de mots de la langue parlée par lesquels ils cherchent à réaliser une transcription plus objective et proche du réel, à travers des transferts des terminologies étrangères et leur géorgianisation.

Les nouvelles conceptions poétiques menacent les valeurs esthétiques et idéologiques véhiculées par les «Pères». L'évaluation du travail du traducteur commence à être soumise aux mêmes motivations esthétiques et idéologiques que la production nationale. Pour les réformistes, l'accueil réservé par le public à la littérature «larmoyante» traduit une résistance aux innovations qui partout ailleurs, y compris en Russie, se mettent en place. «Le temps de Kozlov est révolu même en Russie et à quoi peut-il nous être utile?». «Si une personne souhaite traduire du russe, comment peut-il oublier Pouchkine, Lermontov, Gogol et se jeter sur le misérable Kozlov?» – s'interroge Ilia Chavchavadzé (*Oriod sitkva...* 568).

Ainsi, au cœur de deux textes majeurs de l'histoire intellectuelle géorgienne qui inaugurent l'avènement du mouvement des réformistes, se trouvent les problèmes relatifs à la traduction. Apparaît la nouvelle conception de la littérature traduite qui pose la fidélité au réel comme principe créateur de la modernité et qui s'inscrit dans une stratégie de renversement, non seulement de la suprématie de la revue *Tsiskari*, mais aussi des catégories de pensée de l'ancienne génération qui collaborait avec cette revue. À l'ancien modèle littéraire importé, adapté au goût sentimental et au style pathétique de l'époque et qui s'imposait par sa langue archaïque, se substitue l'idéal moderne qui correspond à la littérature édifiante, réaliste et utile, d'inspiration populaire.

La nouvelle conception de la littérature, qui permet la consécration des réformistes dans le champ intellectuel, ne les empêche pas de préconiser la traduction en guise d'antidote contre l'insuffisance de la production en

œuvres originales. Après une décennie, une nouvelle génération, dans un élan de distanciation à l'égard des réformistes, réitère le discours sur le bienfait de recourir aux éditions étrangères. Cette fois-ci, le motif est d'éviter de rester prisonnier de l'héritage littéraire de la génération des années 60. En 1878, G. Toumanichvili (1854-1920) déplore que les lecteurs géorgiens se nourrissent d'une production littéraire nationale, non renouvelée depuis la parution des œuvres phares d'Ilia Chavchavadzé et d'Akaki Tsereteli. Il exhorte ses compatriotes, qui ne parviennent plus à s'illustrer sur «l'arène littéraire» par les créations authentiques, à s'emparer de la littérature étrangère afin de suppléer les lacunes en matière de traduction, tels que *Tartuffe*, *Othello*, *Macbeth*, *Child Harold*, *Les Souffrances du jeune Werther*, *Le Vicaire de Wakefield*, etc. Si G. Toumanichvili reconnaît la difficulté que les jeunes hommes de lettre peuvent rencontrer à l'exécution de cette tâche, il leur conseille de commencer par les romans de Zola, «un écrivain doué et honnête» dont l'utilité passe, selon lui, par l'enseignement humaniste qu'il véhicule. Il continue plus loin: «Si ces traductions sont effectuées avec adresse, leur publication sera mille fois plus nécessaire que la parution de piètres correspondances sur la pluie, sur l'honnêteté extraordinaire de nos fonctionnaires ou des accidents inattendus» (*Kartuli mtserlobis gadatvaliereba* 139-140).

Si les influences étrangères sont recherchées par tous, dans la mesure où elles constituent à présent une source d'inspiration pour la littérature nationale, il ne faut pas pour autant traduire sans discernement. Les traducteurs veillent en réalité à l'adéquation des auteurs traduits à leur propre vision de la littérature. Ainsi, certains écrivains étrangers, jugés représentatifs de ces nouveaux canons littéraires seront accueillis avec bienveillance et d'autres décriés à cause de leur effet aliénant.

La conception de la littérature nationaliste, historique et pédagogique, prônée par les réformistes transparait dans leurs choix des textes traduits. La majorité de leurs traductions a des sujets historiques ou célèbre des valeurs patriotiques. Parmi eux il faut signaler des œuvres de Félix Dahn et *Georg Ebers*, mais également des romans qui racontent la guerre russo-turque ou la guerre franco-prussienne (Daudet, Grenville Murray), des soulèvements et des luttes d'indépendance des Slaves du Sud (Matija Ban), des Bulgares (*Vazov*), des Polonais (*Sienkiewicz*), des Italiens (Ottolini) et des Irlandais (May Laffan Hartley). La publication des feuilletons de romanciers de terroirs, Erkman-Chatrian, dans *Moambé* est l'occasion d'attirer l'attention des compatriotes sur les fresques du monde rural avec ses hauts

enseignements moraux, alors que les arguments pour justifier la traduction du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith (*Ivéria*, 1881) semblent dictés par la fonction didactique que revêt ce roman qui «peint la vie d'un homme d'église exemplaire, différent de certains de nos popes, avides d'argent».

Les poètes anglais les plus appréciés semblent être Shakespeare et Byron. Le nombre d'entrées bibliographiques consacrées à Shakespeare dans l'inventaire d'articles de presse du catalogue informatique de la Bibliothèque Nationale de Géorgie dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle s'élève à 52. Dans la mesure où le lyrisme romantique des lakistes anglais n'a pas de retentissement en Géorgie, Lord Byron, de ce fait, occupe une place dominante dans le domaine de la poésie anglaise. Les 28 entrées bibliographiques enregistrées en sont la démonstration. La raison de sa notoriété est due indéniablement au fait qu'il échappe à l'étouffoir politique et moral de son pays pour se mettre au service des insurgés grecs.

C'est par l'enseignement moral qu'elle véhicule que la clef du succès des œuvres de librairies françaises passe en Géorgie. D'autant plus que la poussée éducative et la montée de la production d'imprimés permettent la démocratisation des pratiques de lecture. Poussés par l'intérêt d'entretenir la curiosité des nouveaux lecteurs, moins cultivés que ceux de la période précédente mais aussi curieux, les traducteurs multiplient les traductions des succès de librairies françaises. N. Nikoladzé se montre confiant quant aux effets bénéfiques de la diffusion de cette «littérature facile». Dans le contexte du niveau d'instruction faible et du retard culturel où le lecteur géorgien n'est pas encore enclin aux analyses rigoureuses, l'auteur considère que celle-ci peut éveiller son esprit et aiguïser son goût pour la lecture: «On a beau prodiguer des prêches à notre société d'une manière appliquée et insistante, lui écrire des livres et des traités, ces derniers ne toucheront pas son cœur et son esprit. [...] Son esprit ne pourra pas digérer une nourriture aussi grasse, elle en a besoin d'une légère qui la distraira, réveillera son appétit et laissera des traces dans son cerveau» (40-41).

Parmi les écrivains français à succès, on trouve Eugène Sue (*Le Juif errant*, 1872), Octave Feuillet (*Le journal d'une femme*, 1896), Emile de Girardin (*Les supplices d'une femme*, 1881, *La joie fait peur*, 1898), Henri Meilhac et Ludovic Halévy (*La Belle Hélène*, 1879), Auguste Vacquerie (*Jean Bodry*, 1886). La Géorgie suit presque simultanément les modes littéraires dictées par la Russie. En témoignent les poèmes de Béranger qui, après avoir connu un succès éclatant en Russie, sont traduits diligemment en Géorgie (7 entrées dans le catalogue).

Dumas fils fait son apparition en Géorgie en 1893 avec la traduction de *La Dame aux camélias* et son adaptation au théâtre par V. Gounia. S'il est vrai que ce roman s'illustre par une fresque de vies hors des lois morales, il n'en demeure pas moins qu'il porte une visée moralisante bien marquée. C'est ce que retient S. Meskhi qui y voit la dénonciation de l'hypocrisie sociale. Aux arguments de la morale s'ajoutent ceux de l'émotion, de manière de susciter l'empathie du lecteur à l'égard du personnage féminin et de mobiliser ses sentiments les plus profonds: «Je ne suis pas sentimental, mais mon Dieu, combien j'avais du mal à retenir mes larmes» (*Tsérilébi* 133).

Le discours critique vis-à-vis de l'importation de certaines œuvres étrangères est également dicté par les valeurs en vigueur. La conformité avec les impératifs de ces valeurs pousse N. Nikoladzé à nier l'utilité de la version géorgienne de l'histoire de Gavroche malgré la qualité de sa traduction. Il s'agit de l'épisode tiré des *Misérables*, portant le titre «Le Gamin de Paris». Le choix de ses traductrices est mis en question en raison de l'absence de sa portée pratique et utile évidente parce que le portrait de Gavroche, en dépit de ses subtilités psychologiques, ne pourra produire qu'un effet d'exotisme: «Ni la recherche obstinée de parvenir à son but, ni l'innocence de son être ne serviront d'exemple au lecteur et cet extrait aura pour son cerveau un impact identique à celui que peut provoquer la vision d'un perroquet ou d'un singe». Ainsi, N. Nikoladzé estime que, bien qu'il y ait «une abondance de sujets de curiosité à Paris et à l'étranger, il n'est pas utile d'exposer tout devant notre société» (42). En contrepartie, il préconise la traduction des romans de George Sand qui se fera connaître en Géorgie plus tard, en 1882, à l'occasion de la parution de *Lélia* dans *Ivéria*. N. Nikoladzé exalte l'œuvre de la romancière française susceptible d'accomplir pleinement la mission didactique d'«anoblir le cœur et le caractère de l'homme, lui apprendre la capacité de se mettre à la place d'un autre, la compassion et la sollicitude» (47).

C'est à des fins didactiques que le premier traducteur de Cervantès, N. Avalichvili, fait la lecture du personnage de Don Quichotte comme contre-exemple parfait possédant une capacité de réfutation de la ridicule fanfaronnade, vantardise ou esprit bravache de certains de ses contemporains. Dans son article satirico-polémique, il sert de Don Quichotte, par effet de repoussoir, pour jeter le discrédit sur ses adversaires idéologiques, porteurs, selon lui, d'un quichottisme géorgien. S'il attire la

compassion du traducteur, l'idéalisme de l'ingénieur hidalgo ne représente pas un exemple constructif pour ses contemporains (13-34).

Les différentes règles auxquelles les traducteurs doivent se conformer, quand il s'agit du choix entre le «message» de l'original ou sa «forme», se trouvent fréquemment explicitées. Du reste, I. Chavchavadzé considère, par exemple, que c'est le sens, l'idée, le fond qui doivent décider le choix effectué: «Un article dénué d'intelligence n'apportera rien à la littérature quand bien même sa traduction serait exquise» (*Phiridonisa da Tadeozis saubari* 51-52). En effet, toutes discussions théoriques sur la traduction de l'époque sont dominées par les problématiques liées aux concepts de la fidélité, de l'imitation, de l'adaptation et de la distinction entre la forme et le fond. Du reste, les références aux théoriciens russes, comme B. Bielski et N. Dobrolioubov, y sont abondantes.

Ces polémiques sont suscitées par un vaste mouvement de traduction-adaptation des œuvres européennes et par leurs promptes mises en scène théâtrales qui caractérisent la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. En effet, durant les années 1850-1880, un phénomène très courant dans la littérature dramatique géorgienne est la géorgianisation. Il se manifeste dans la modification du contenu, du sujet, de la composition ou des personnages des œuvres littéraires étrangères et leur adaptation à la vie, aux mœurs et au contexte géorgien. Il caractérise avant tout la période précédant de près et pendant la naissance de la littérature nationale de l'époque des réformistes. À ce propos, Akaki Tsereteli fustige les pratiques répandues de cette traduction indirecte qui consiste à substituer simplement à l'onomastique européenne des noms propres géorgiens et à mettre dans la bouche des personnages le langage du «bazar», des formules de salutation, de souhait et des exclamations telles que «Vive la Géorgie!» sans se soucier de l'adaptation de la «situation européenne» à la réalité d'accueil (*Teatris gamo* 3). L'adaptation dont parle A. Tsereteli est plus qu'une transposition du texte original dans des termes nationaux. Transposer le modèle étranger signifie, pour lui, l'adopter aux traditions nationales, aux codes et valeurs de la culture géorgienne, ceux qui doivent insuffler la régénération du pays. Dans son article, dédié à l'adaptation de *Patrie* de Victorien Sardou (1882) auquel le public géorgien réserva un accueil triomphal, Akaki Tsereteli pose clairement ce principe d'acclimatation du modèle étranger: «L'écrivain doit choisir soigneusement le temps et le lieu des œuvres à transposer. Autrement ce serait du temps perdu» (*Publitsisturi tserilebi* 136).

Cette nationalisation de la littérature européenne par l'adaptation des textes-sources aux intérêts et aux besoins du système littéraire d'accueil donne alors naissance aux drames historiques tels *Kvarkvare Atabagi* de G. Eristavi (*Griseldis*, Fridrich Halm), *Anuka Batonichvili* de Gr. Rchéoulitchvili (*Isabella Orsini*, Fiorentino), *Témour-Léngui* de K. Meskhi, pour ne citer que les pièces de théâtre les plus populaires. Ainsi, d'une façon curieuse, c'est dans l'imitation du modèle étranger que les drames historiques géorgiens du XIX^{ème} siècle trouvent une des voies principales à la création d'une littérature nationale, à la fois originale et en rapport avec les racines et les traditions de la nation.

Les réflexions des réformistes sur l'adaptation des œuvres étrangères mettent somme toute en évidence le principe que la fidélité à la réalité n'équivaut pas pour autant à une imitation servile du contexte européen. Dans sa critique d'un poème géorgien *La Chanson de l'Ouvrier*, inspiré d'une œuvre anglaise, G. Toumanichvili met à mal cette tendance de bâtir une œuvre à l'aide d'éléments inadéquats du contexte géorgien. Le critique remet en question la véracité des paroles violentes d'indignation exprimées par un ouvrier géorgien: «Ces paroles ne sont pas inappropriées dans la bouche d'un ouvrier allemand ou anglais puisqu'ils sont dotés d'une certaine éducation et d'une certaine liberté politique. [...] Notre pauvre ouvrier se console avec la religion qui lui fait oublier son malheur et son désir de vengeance» (142-144).

Ainsi, en utilisant la traduction pour réaffirmer leur conception de la littérature – nationaliste, progressiste et pédagogique – les réformistes géorgiens font d'elle un instrument supplémentaire de renforcement de leur domination et donc de la stabilité du champ littéraire national. Toutefois, la légitimité de leur position dominante n'est pas sans susciter de la contestation dans le champ littéraire géorgien qui évolue avec l'émergence de la nouvelle génération. Celle-ci collabore avec les périodiques *Mnatobi* (1869-1872), *Almanakhi* (1872-1874) ou *Imédi* (1881-1883) et saisit la polémique autour des traductions d'Ivéria pour tenter d'ouvrir la porte aux nouvelles conceptions de la littérature en accord avec leurs propres sensibilités idéologiques. En effet, *Mnatobi* et *Imédi* qui véhiculent les idées populistes, inspirées du mouvement socialiste agraire russe, et du socialisme utopique, souhaitent rompre avec une certaine représentation idéaliste de la littérature dont les réformistes seraient toujours imprégnés. Ils préconisent une attitude de révérence à l'égard de la thématique patriotique pour s'ouvrir au renouvellement en se penchant davantage sur les problèmes

sociaux et apparaissent ainsi comme partisans de la création éprise encore plus d'observation réaliste. Leur principal critère de sélection devient la proximité thématique et l'accessibilité langagière d'une œuvre étrangère à la population laborieuse géorgienne. C'est sa dimension sociale qui détermine l'apparition de la version géorgienne de *Claude Gueux* de Victor Hugo, que le traducteur, Gola Chitadzé, prend comme étendard d'une traduction utile: «Puisque le sujet de ce récit semble être accessible à notre population pauvre et abandonnée, j'ai profité de l'occasion pour le traduire en un langage simple au possible. J'espère que notre société consciente de ses enjeux y portera attention et se mettra, à son tour, à traduire des livres utiles» (4).

Ainsi, s'abat le discrédit sur les choix d'importations littéraires opérés par les réformistes. Le jugement négatif que D. Abduchelachvili porte sur la traduction de la *Grande Isa* d'Alexis Bouvier par Ilia Chavchavadzé en est une illustration. Sa critique trouve que le roman français est un produit de la pensée conservatrice: «*Ivéria* traduit un roman méprisable que personne en France n'aurait touché sauf les partisans de Bonaparte et les cléricaux» (*Iveriis charchandeli tsignebi* 110).

Avant de conclure, nous souhaitons remarquer que pour rendre cette étude plus complète en essayant de comprendre la situation réelle de la traduction de la littérature européenne en Géorgie, il conviendrait de réaliser son analyse quantitative et de la confronter au nombre de traductions du russe et à celui de la production nationale tout au long de la période étudiée. Il serait intéressant de vérifier la corrélation de ces évolutions au vu de l'analyse quantitative des traductions d'ouvrages européens vers le russe durant la même période.

Ainsi, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la littérature traduite participe activement au changement du système littéraire, devenant un moyen de remédier à la désynchronisation de la littérature géorgienne à l'égard des mouvements littéraires européens et de compenser les périodes de vide en productions originales. Nous avons tenté d'une manière très incomplète d'élucider les critères sous-jacents de la sélection des auteurs et des œuvres importés. Nous avons constaté que le principal critère de légitimation de la littérature traduite retenu par les chefs de file de l'intelligentsia réformiste ou des auteurs émanant des sous-champs est la connivence des œuvres traduites à leurs propres catégories de pensée. D'où leur attention accrue à l'égard des valeurs esthétiques et idéologiques importées.

Bibliographie

- Abachidzé, Kita, *Tskhovreba da khelovneba*, Tbilisi, Tbilisis universitetis gamomtsemloba, 1971.
- Abduchelichvili, Davit, «Iveriis charchandeli me-IV da am tslis I tsignebi», *Imedi*, n°1, 1881.
- Avalichvili, Nikoloz, «Tbiliseli Don Kikhotti da imisi gamolachkreba «droebachi»», *Tsiskari*, n° 6, 1867.
- Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art: Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Edition du Seuil, 1992.
- Bourjanadzé, Ketevan, *Me-19 saukunis kartuli mkhatvruli targmanis istoriis sakitkhebi*, Tbilisi, Tbilisis universitetis gamomtsemloba, 1992.
- Chitadzé, Gola, Préface de *Claude Gueux* de Victor Hugo, Tbilisi, Charkvianis stamba, 1885.
- Espagne, Michel, Werner, Michael, «La constitution d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914)», *Annales ESC*, n° 4, 1987.
- Mesghi, Serguei, *Tserilebi*, Sokhumi, Afkhazetis sakhelgami, 1950.
- Nikoladzé, Niko, *Tkhzulebani*, t 3: 1872-1873, Tbilisi, TSU, 1963.
- Chavchavadzé, Ilia, «Oriode sitkva tavad Revaz Chalvas dze Eristavis Kazlovisgan chechlilis targmanzedá», *Tsiskari*, n° 1, 1861.
- Chavchavadzé, Ilia, «Sfiridonisa da Tadeozis saubari», *Sakartvelos moambe*, n° 7, 1863.
- Chavchavadzé, Ilia, «Sakartvelos Moambezed», *Sakartvelos Moambé*, n° 1, 1863.
- Toumanichvili, Guiorgui, «Charchandeli mtserlobis gadatvaliereba», *Almanakhi*, n° 1, 1878.
- Tsereteli, Akaki, «Teatris gamo», *Kvali*, n° 3.
- Tsereteli, Akaki, *Publitsisturi tserilebi: 1881-1889*, Tbilisi, Rustavelis literaturis istoriis instituti, 1960.

**Identité et questions sociolinguistiques
et linguoculturologiques**

Anna BONDARENCO
Professeur
Université d'État de Moldova, Chisinau, République de Moldova

L'interculturel et la continuité ininterrompue de l'identité nationale dans le contexte de la mondialisation

L'interculturel et l'identité nationale, problème pluridisciplinaire

La relation entre l'interculturel et l'identité nationale, c'est le problème du Moi, du soi-même, de la rencontre de deux ou plusieurs cultures différentes dans le même espace social, de l'acceptation ou de l'inacceptation de l'Autre. C'est pourquoi, nous nous sommes fixé pour objectif d'examiner cette relation, son impact sur l'identité d'accueil, d'une part, et sur l'identité de l'émigré, d'autre part, en nous appuyant sur le rôle du temps dans l'interaction entre la constance et la variabilité de l'identité, sur la dimension quantitative et qualitative de l'entité analysée.

Le phénomène de l'interculturel suscite l'intérêt des sociologues, des ethnologues, des philosophes, des anthropologues, des psychologues, des linguistes et certainement des didacticiens. Il a transcendé le domaine ethnographique, anthropologique, social pour se transformer en problème politique dans un nombre considérable de pays, dont le dernier pour les Européens, est l'Ukraine.

L'identité nationale se présente, dans la vision des sociologues, comme une construction sociale de caractère idéologique et culturel, bâtie durant l'histoire d'une communauté sociale, et permettant à tout individu de répondre à la question «Qui suis-je en qualité de citoyen appartenant à une communauté nationale?» L'identité nationale reste l'entité fondamentale sur laquelle s'appuient l'existence et les formes de manifestation de l'être humain; elle est en outre le pilier sur lequel se tient la nation et s'avère être un outil politique de premier ordre. Aujourd'hui, la dimension politique de l'identité nationale s'affirme d'une manière évidente, incontestable.

L'entité qu'on analyse constitue un ensemble de relations, celles-ci révélant les rapports avec l'Autre en tant que semblable, et la relation du Moi avec l'Autre, ces deux relations différant l'une de l'autre.

L'analyse de l'identité conduit à aborder le problème du rapport entre «**le semblable et le différent**». Dans les études philosophiques on examine surtout l'identité personnelle, dans les études sociologiques on attache, entre autres, une grande importance à la dimension nationale de l'identité. En règle générale, on distingue les types suivants d'identité:

– l'identité comme relation d'un être à lui-même dans différents délais de temps: **identité numérique**, le fait d'être Un, le même dans le sens d'unique et à la fois pluriel dans des délais de temps différents, ceci impliquant la persistance **des deux dimensions, quantitative et qualitative**, dans la structure de l'identité;

– l'identité considérée comme l'ensemble des traits de caractère d'un sujet déterminant son devenir personnel: **identité personnelle**;

– l'identité conçue comme composée de «l'un» et du «plusieurs» à la fois, voire de tous, dans le même espace et dans différents temps. Elle se conçoit alors comme l'ensemble des comportements, dans la pratique des us et des coutumes, qui sont communs à tous les individus appartenant à une nationalité, donc des comportements qui se **ressemblent** malgré quelques variations: **identité nationale**.

– on parle également d'identité pour désigner l'appartenance de plusieurs êtres à une même espèce: **identité spécifique**.

L'interculturel et l'identité nationale dans le même espace social, les interrogations que suscite leur coexistence

Vu la nature complexe de la catégorie de l'identité, y compris de l'identité nationale, vu les problèmes qui se posent lorsqu'une identité nationale interagit avec une autre identité nationale, celle d'un émigré, nous nous sommes interrogés sur les problèmes suivants:

– Que se passe-t-il, en effet, lorsque deux ou plusieurs cultures se rencontrent, du fait qu'un émigré porteur de sa culture d'origine se voit contraint de s'adapter à un contexte social nouveau dans lequel il intégrera, ou non, sa culture d'origine?

Le plus souvent, mais pas toujours, il vit en s'alimentant des deux cultures, ce qui peut l'amener, en pratiquant la culture de la terre d'accueil,

à perdre progressivement la sienne, même s'il la préserve au fond de sa conscience et si la mémoire de son corps même garde trace des habitudes de sa culture d'origine.

– S'il préserve certains indices de sa culture d'origine, quelle est la nature de la situation sociale et des contacts humains qui déterminent l'émergence des signes identificatoires de son identité nationale d'origine?

– Quel est le critère déterminant de l'acquisition des nouvelles pratiques culturelles, ou de la préservation de son identité nationale? Ce critère est-il déterminé par le seul processus rationnel d'adaptation, ou est-il conditionné par des réactions essentiellement psychologiques?

– Quels peuvent être, au niveau des codes langagiers et autres, les effets perlocutoires des nouvelles pratiques langagières, sociales et culturelles sur la personnalité de l'immigré? Quels effets la relation entre l'autochtone et l'émigré a-t-elle dans la pratique pour l'un comme pour l'autre?

– Quel est le contenu de la compétence pluriculturelle qu'on devrait construire chez le public migrant, et chez les élèves, qu'ils soient migrants ou autochtones?

Le fondement théorique de l'étude

Cette matière à réflexion a conditionné notre besoin de nous référer à des points de vue différents exprimés par certains penseurs sur le sujet:

– au point de vue de Friedrich Ludwig Gottlob Frege, sur la nature transcendante *du même*, sur une relative indétermination de l'identité. Frege, avant tout mathématicien, s'est intéressé à la philosophie du langage (Frege 1892). Sa démarche lui a permis d'affirmer que la représentation est une unité mentale subjective et individuelle, alors que le sens peut être la propriété commune à plusieurs sujets (base de la possibilité de communiquer et du transfert des données culturelles).

– à la conception empirique de D. Hume, à ses idées sur la relation entre identité et temps, sur la constance dans le temps du soi-même en dépit des différences du temps, sur l'interaction entre unicité et pluralité. Philosophe et spécialiste du droit, Hume, sans être mathématicien, était cependant marqué par les mathématiques: il considère deux grandes catégories de relations, les relations dépendant uniquement de la comparaison entre les idées, et les relations dépendant de la confrontation avec l'expérience.

– à la vision d'Edgar Morin, sociologue spécialiste de la complexité, qui applique aussi le principe de l'invariabilité et de sa persistance à travers le temps, et ce malgré les changements, la variabilité. Il développe l'idée de la constance dans le temps du soi-même, mais aussi de celle des unités physiques, géologiques, biologiques, permettant à l'homme de continuer à vivre sur la Terre.

– à Paul Ricoeur et les idées qu'il exprima sur l'identité personnelle, sur la permanence du soi-même dans le temps, sur le concept d'identité narrative. L'homme reconnaît le sens de la vie dans l'emploi des métaphores en poésie, dans l'emploi symbolique des images et des significations habituelles, usuelles qui éclairent son existence.

– à Emmanuel Kant dont les idées sur la notion de «personne», sur le pouvoir de l'être humain de posséder le Je dans sa représentation, ont constitué une base sur laquelle nous avons appuyé notre réflexion (Kant). Cette idée de Kant est en quelque sorte une réponse à l'idée de Frege, qui affirmait l'indétermination de l'identité.

Les idées de Hume sur l'identité personnelle ont permis à P. Ricoeur de fonder la théorie de la mêmété, de l'ipsité et de l'altérité.

Dans l'interprétation de l'interculturel, nous nous référons aux deux conceptions de la culture définies par P. Bourdieu, la conception «savante» et la conception «anthropologique». La culture «savante» est représentée par les valeurs créées par des scientifiques, écrivains, peintres, musiciens, architectes, etc., la deuxième conception, anthropologique, comporte l'ensemble des pratiques sociales, des manières de vivre d'une société, l'ensemble des us et des coutumes (théorie de l'habitus) (Bourdieu).

Selon S. Regourd, «La deuxième conception ne paraît guère poser de problèmes spécifiques en termes d'articulation entre culture et politique: l'ensemble des «us et coutumes» d'une société, façonnée par l'histoire, le territoire, langue, la religion... participe, génériquement, de la culture de ladite société, qui peut, indifféremment, manifester ou non des signes démocratiques». La conclusion à laquelle arrive l'auteur est la suivante «La culture n'y paraît guère dissociable de l'identité politique des groupes concernés» (29).

Dans ce cadre d'idées, R. Gevaert, didacticien belge, démontre, sur l'exemple des supports didactiques, la dépendance du système éducationnel des pays de l'UE à la politique culturelle des institutions de l'UE. L'auteur constate le processus de la transformation des diverses politiques industrielles, agricoles et monétaires des états de l'UE en politiques

communes, celles-ci ayant soumis les objectifs nationaux à des directives communes européennes. Les systèmes juridiques nationaux des pays, les divers droits pénaux, civils, commerciaux, et financiers nationaux, selon le didacticien, à leur tour se conforment au droit européen (29).

Dans la vision de R. Gevaert, les politiques de la culture et de l'enseignement secondaire des institutions de l'UE subissent l'unification européenne. Les tentatives d'unification des supports didactiques, auraient dû être mises en place par la fabrication de manuels européens communs d'histoire et de géographie (idem). Dans les conditions de l'unification de l'enseignement de l'histoire, au niveau du secondaire des pays de l'UE, quelle formation pourraient recevoir les élèves, les collégiens, les lycéens, sur les histoires de leurs pays respectifs et sur leurs relations avec les autres histoires, et, par suite, quelle formation donnerait-on aux futurs citoyens de chaque pays en même temps qu'aux citoyens européens?

La catégorie de l'identité, sa définition

Dans les travaux des philosophes, des sociologues, l'identité est qualifiée comme étant une entité plus abstraite que celles des oppositions catégorielles: «...sa généralité et son abstraction sont encore plus élevées que celles des oppositions catégorielles» (Encyclopædia Universalis 754). À côté du concept d'identité, **du Moi, du Même**, se caractérisant par leur abstraction, on pourrait situer les notions de **temps, d'événement, d'action, d'entité**, qui se caractérisent aussi par un haut degré de généralité, quoiqu'on ait une représentation mentale sur ces entités.

Les difficultés de la définition de l'identité et son rapport à l'interculturel s'expliquent par sa complexité, dont un des motifs serait celui de l'ensemble des rapports que suppose cette entité:

- le rapport de l'unique, du Moi à soi-même dans différentes situations et à des moments différents, la différence d'espace et de temps générant d'autres Moi ou des Alter Ego;
- le rapport de la «**structure profonde**» du Moi, à la structure profonde du Moi d'autres individus représentant la même identité nationale;
- le rapport entre le Moi, tout ce qui constitue sa nature individuelle et le socioculturel de la communauté sociale dont fait partie le Moi, d'une part, et le culturel d'un Autre, d'un émigré, d'autre part;
- le rapport de l'unique au culturel d'un ensemble d'individus pratiquant et représentant des cultures différentes.

Parmi les facteurs qui déterminent cet ensemble de corrélations, dont la liste n'est pas fermée, celui du temps et de l'espace a une importance évidente pour l'explicitation du contenu et de la complexité de l'identité, les catégories citées déterminant la préservation ou l'effacement de l'identité nationale à travers le temps.

Selon G. Frege, le *même* appartient à des transcendants. Cette spécificité du caractère transcendantal de l'identité suppose l'intervention de facteurs extérieurs qui pourraient l'expliquer. L'espace, le temps interviennent et selon la vision des philosophes, des sociologues «... il y a une difficulté intrinsèque à saisir l'identité, sur les plans les plus divers – logique et métaphysique, psychologique, anthropologique...» (Encyclopædia Universalis 754). La difficulté à saisir l'identité à différents niveaux s'explique de la façon suivante, selon G. Frege: «Puisque toute définition est une identité, l'identité elle-même ne saurait être définie» (9).

Le caractère indéfinissable de l'identité fait penser à l'existence d'une série de concepts qui ne se prêtent pas à être définis, comme par exemple: **le temps**, **l'action**, l'événement, la chose, etc. Dans cette optique, J. Austin écrit que les lexèmes **même**, **réel** ou **entité** sont des mots dont l'usage négatif est plus facilement repérable que leur emploi directement assertif (3). La difficulté à définir de telles entités s'explique parce qu'on ne trouve pas d'équivalent linguistique pour expliciter leur contenu sémantique.

La définition, étant une identité, comporte assez souvent une ambiguïté, bien que le lexicologue, en construisant une définition, prenne en compte les compétences linguistiques des destinataires. Il recourt à un signifiant synonymique, dont la signification devrait être connue. En se substituant au lexème de départ, il actualise la plupart des propriétés inhérentes à l'entité de départ, celles-ci assurant l'explicitation du contenu conceptuel d'une entité.

Néanmoins, dans nombre de cas, le lexicologue ne trouve pas de substitut lexical du nom à définir et il recourt alors à d'autres outils, tours linguistiques, voire à d'autres signes sémiotiques, par exemple, à des signes iconiques.

P. Ricoeur définit, *l'action* comme «*ce qui fait arriver*» et *l'événement* comme «*ce qui arrive*» (Ricoeur 20). L'auteur ne dispose pas d'un autre lexème comportant dans sa structure sémantique les propriétés de l'action, ce qui l'oblige à employer le tour pronominal *ce qui*. La signification de cet explicatif devrait être identique à celle du nom «action» ou «événement», mais elle est vidée de sa signification. Par conséquent, la valeur sémantique indéterminée de ce tour ne répond pas à l'attente du destinataire.

Les entités citées sont à tel point connues de tous, que leur explicitation serait redondante. À notre avis, c'est le caractère existentiel de l'identité qui enlève le besoin de la définir au moyen d'outils linguistiques.

À part ceci, la difficulté de définir l'identité ou d'autres notions de ce genre a pour motif le fait qu'elles soient **évidentes**, ce caractère faisant qu'elles ne se prêtent pas à la définition. Elles n'ont pas besoin d'être définies parce qu'elles se soumettent à l'ensemble des phénomènes de notre perception, et plus particulièrement à la perception visuelle, celle-ci démontrant le caractère réel de l'objet perçu par un sujet conscient, et non pas par un sujet rêvant... Nos perceptions, nos représentations psychiques, nos sensations ont pour appui des évidences existentielles.

Serait-ce pour cette raison que Saint Augustin, en réfléchissant à la catégorie du temps, avait témoigné au lecteur: «Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais pas» (264).

Le temps, générateur des différences et marqueur de la constance dans la structure de l'identité, leur coexistence et leur importance pour la continuité de l'identité

Comme l'observation d'un objet ou d'un individu humain, afin d'identifier leur caractère particulier, livre un produit, une impression, une image chaque fois différente par rapport à l'image antérieure, D. Hume considère que cette différence devrait générer une diversité et non une identité. Par l'affirmation «*chaque fois*» on a en vue l'importance de l'intervention du temps, des différences de temps dans la perception de l'objet et de la production d'une image similaire et non identique.

En s'interrogeant sur l'existence du Moi, derrière l'unité et l'unicité, le philosophe affirme: «...l'illusion de l'identité est engendrée par le temps» (13). Par cette assertion le philosophe explicite le motif pour lequel il est difficile de définir l'identité, c'est le temps qui crée une illusion sur l'identité, qui en crée donc une idée peu claire en produisant des variations dans cette identité même. C'est pourquoi, selon Hume, «... il nous faudra nous demander ce qui nous fait attribuer aux objets l'unité qualitative de leurs déterminations et une existence continue dans le temps» (idem). Selon le philosophe, l'attribution à un ensemble d'objets de la propriété «**d'unité qualitative**», demande que soit déterminée la nature des facteurs qui

pourraient l'expliciter, et définir les modalités d'action des facteurs assurant sa continuité.

Nous considérons que l'on construit une unité qualitative de l'identité par la complémentarité ou par la conjugaison de ce qu'il y a de particulier, de singulier dans l'individu avec ce qu'il y a de commun au niveau socioculturel pour les membres d'une communauté sociale: les us et les coutumes qu'on pratique, qu'on respecte, les normes de comportement, la manière de faire, de dire et d'être de tous ceux qui constituent une unité qualitative ou une unité nationale.

En même temps, Hume trouve qu'en dépit des différences dues au temps, l'objet demeure le même: «Dire d'un objet qu'il est identique à soi signifie qu'un objet existant à un moment demeure le même à un autre moment» (idem). Cette idée permet d'insister sur l'inchangeabilité relative de l'objet, sur la préservation de ce qui constitue son essence, l'essence de l'unité qualitative d'une personne, de son caractère, de ses traits physiques, psychologiques, psychiques, des valeurs morales formées et de celles acquises à travers le temps dans le même espace social. Malgré l'écoulement du temps, l'être humain devrait demeurer le même, préserver le fondement moral, culturel, qui constitue le critère de son existence et de sa continuité. Demeurer le même malgré les différences liées à l'action du temps reste le facteur déterminant de l'unité dans l'identité.

La condition de la durabilité du soi-même est désignée par Hume par le terme de **constance**, envisagée comme ressemblance:

Cela est dû à la constance et à la cohérence des perceptions. **La constance**, c'est-à-dire, **la ressemblance des impressions relatives** à un certain objet en des moments différents, nous amène à imaginer que cette ressemblance s'enracine dans une seule et même chose, et représente une véritable identité; et la cohérence des impressions, pour sa part, fait que nous nous autorisons à remplir, par des perceptions non effectivement perçues, les intervalles dans l'observation d'un objet et à déclarer cet objet comme doté d'une existence continue (idem).

La différence liée à l'enchaînement des séquences temporelles, durant l'existence de l'objet, ne devrait pas apporter des modifications de fond à l'identité, particulièrement à l'unicité de la personne. Elle ne devrait pas avoir de pouvoir sur le «continu» de l'existence de l'identité de l'objet, car, dans le cas contraire, l'objet ne serait pas identifiable. C'est la constance qui assure l'existence continue de l'objet.

Ce qui ne veut pas dire que le philosophe ne reconnaisse pas les changements qui interviennent avec le temps dans notre identité. Il parle alors de «**la ressemblance des impressions relatives à un certain objet**». L'objet change, mais ces changements ne portent pas atteinte à la constance du fondement de l'identité, y compris du Moi, de notre *mêmeté*.

Néanmoins, l'idée que la ressemblance, «s'enracine dans une seule et même chose» crée «l'illusion d'une véritable identité», selon Hume. L'illusion de la véritable identité est motivée par la différence qui existe entre les images, les impressions qu'on se fait sur une chose aux différents moments de sa perception. La faculté psychique de l'individu, notre perception, ne produit pas chaque fois la même image de la chose; elle enregistre les propriétés identiques, donc déjà remarquées antérieurement, auxquelles s'ajoutent des différences nées dans l'instant du présent. D'où les différences entre les images construites à l'instant *t* et celles construites à l'instant *u*. La persistance des différences démontre l'aptitude de notre cerveau à découvrir du nouveau chaque fois qu'il considère et reconsidère la structure interne du même objet.

La ressemblance relative entre les images laissées par le même objet, en reproduisant l'image formée, produit chaque fois quelque chose qui est à la fois identique et différent par rapport à l'image antérieure. En revanche, si à la place du cerveau humain nous mettons en action une intelligence artificielle, celle-ci reproduit l'objet dans son intégrité en présentant chaque fois une image identique de cet objet, qu'elle ne fait que copier, ce qui n'est pas un défaut en soi car sur le plan technologique nous avons souvent besoin d'objets absolument identiques. Ainsi, l'intelligence humaine se distingue de l'intelligence artificielle par sa faculté à découvrir et à produire dans l'objet.

Le problème de l'identité ou de la ressemblance existant dans une seule et même chose a été l'objet d'études de la romaniste russe N. Aroutionova. En analysant les principes de la constitution de la signification identificatoire, les types de situations de l'identification, et les spécificités logico-sémantiques de la phrase simple assertant l'identité (SN1 copule être SN2), la linguiste s'interroge sur l'identité ou la ressemblance de ce que l'on désigne par la même chose (2).

La ressemblance des impressions relatives à un objet, l'illusion d'une véritable identité, affirmation de Hume, ne permettent pas de conclure que la constance des propriétés ne perdure pas, bien au contraire, car la constance et la différence coexistent, se rejettent en même temps; elles s'appellent, se fusionnent dans un tout formant une unicité. Hume écrit à ce sujet: «L'identité se rapporte, en effet, à l'existence dans le temps et à

la variation (comment déterminer une permanence à travers et malgré le changement?) et elle présuppose aussi l'unité qualitative: le même s'oppose au différent...» (Hume). Par cette affirmation, l'auteur soutient l'idée de l'unité qualitative de l'identité malgré la variation, les variations s'ajoutant à l'unité du *même*.

Nombreux sont les philosophes qui constatent le rôle du temps dans les changements qu'il apporte à la structure interne de l'objet. La construction d'une impression, d'une image sur l'objet, l'identification de ce qu'il y a d'identique et de différent dans le même individu humain, rapporté à un autre, lui semblable, se fait dans des délais de temps différents. Bergson aborda la question de l'un et du multiple à partir de la définition du *nombre* dans le chapitre III de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, chapitre où il traite *De la multiplicité des états de conscience – L'idée de durée* (51-92).

Pour P. Ricoeur, qui avait lu *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*,¹ n'hésita pas à aborder le problème de l'identité, qui ne peut être expliquée que par le seul prisme de la catégorie du temps: «... une problématique entière, à savoir celle de l'identité nationale qui ne peut précisément s'articuler que dans la dimension temporelle de l'existence humaine» (138).

En examinant l'identité personnelle, P. Ricoeur définit la notion de caractère et souligne **la permanence dans le temps** et **la continuité ininterrompue** des traits distinctifs de l'individu humain: «J'entends ici par caractère l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. Par les traits descriptifs ..., il cumule l'identité numérique et qualitative, la continuité ininterrompue et la permanence dans le temps. C'est parce qu'il désigne de façon emblématique la mêmeté de la personne» (144).

La détermination de l'identité d'une personne, s'effectuant au moyen de l'identification et de la réidentification du même, suppose la reconnaissance de la même chose deux fois, n fois, selon l'expression de Ricoeur. Le syntagme «deux fois, n fois» explicite la dimension quantitative de l'identité, le rôle du temps dans son explicitation et surtout son importance pour la réidentification «d'un individu comme étant le même». La reconnaissance du même est déterminée par *sa permanence ou sa constance dans le temps*.

1. Ricoeur, fait figurer le nom de Bergson dans la bibliographie de son ouvrage *Temps et récit – tome 3 – le temps raconté*, et cite *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*.

Dans ce cadre d'idées, P. Ricoeur considère que «Le problème de l'identité personnelle constitue à [ses yeux] le lieu privilégié de la confrontation entre les deux usages majeurs du concept d'identité ... d'un côté l'identité comme mêmété, ... de l'autre l'identité comme ipséité... , cette dernière n'étant pas la même» (140).

«C'est avec la question de la permanence dans le temps que la confrontation entre nos deux versions de l'identité fait pour la première fois véritablement problème» (idem). Selon le philosophe, les implications temporelles apportent de la clarté entre la mêmété et l'ipséité, mais il ne faut pas oublier qu'il considère le problème du temps comme une aporie...

Le Temps ne serait pas Temps, s'il n'y avait d'unité du Moi, de l'objet sur lequel il exerce son influence et le modifie. L'interaction entre le Moi et le Temps s'exprime par ce fait que le Moi porte en lui et avec lui le Temps, avant tout le Présent et le Passé. C'est la loi naturelle qui régit le rapport entre le nouveau et l'ancien dans l'unité.

Le Temps s'avère le facteur modificateur de l'identité en générant des variations, des versions de l'unique, de l'unicité. C'est ici qu'intervient le numérique de l'identité: variantes du moi-même, suite aux changements apportés par le temps. Le pluriel du nom «variantes» n'est autre chose que les différences persistant dans l'identité, toutes les deux, se trouvant en relation de co-existence et de confrontation. Ce serait pour cette raison que P. Ricoeur affirme: «La mêmété est un concept de relation et une relation des relations» (idem).

Le Moi, sa structure, le soi-même et son importance pour l'identification de l'individu humain

La complexité de la détermination de l'identité est conditionnée, d'une part, par la coexistence de l'identique et des différences dans la structure de cette entité, d'autre part, par le fait que l'identité comporte un ensemble de propriétés qui caractérisent uniquement une personne ou un objet et des caractéristiques culturelles uniques, propres à une seule communauté sociale à laquelle l'individu appartient. Ces dernières rendent l'individu ou les membres d'un Tout, aux yeux de celui qui les observe, différent par rapport à une autre société.

Par conséquent, dans la structure de l'unité qualitative du Moi il y a deux composantes fondamentales:

- celle de l'unicité de l'objet, dans le sens d'être unique, singulier, particulier, individuel;
- celle qui se rapporte aux propriétés qui viennent dans le temps et dans l'espace, ou celles que l'individu s'approprie à travers le temps.

La deuxième composante est un acquis intellectuel, culturel de l'être humain, la première tient des traits distinctifs d'un individu au niveau physique, psychologique, intellectuel. Elles constituent la «structure profonde» de l'unité qualitative du Moi. L'unicité de l'unité qualitative sert de fondement pour incorporer de nouvelles propriétés, de nouvelles pratiques culturelles du pays d'accueil d'un émigré. Prises ensemble, elles assurent la continuité de l'être humain, de son identité nationale et la coexistence des différences culturelles.

Quant à l'interculturel de l'émigré, il doit ajouter à sa «structure profonde» et à sa culture d'origine des différences qui, dans nombre de cas, ne s'accordent pas avec ses pratiques culturelles, avec ses habitudes et ses stéréotypes de vie. On pourrait citer en qualité d'exemple, la situation des Syriens émigrés dans un pays de l'Occident, dont le psychologique et le psychique demandent qu'ils pratiquent ce qui est enraciné en eux, leur religion, leurs traditions, etc. Ils devraient abandonner ce qui est «sien», ce qui constitue le soi-même et se former à d'autres modes de vie, modes de faire, d'être, de maîtriser un autre moyen de communication, en fin de compte, ils doivent accepter le particulier de l'individuel culturel de la terre d'accueil.

Au nom de l'intégration sociale, la majorité des émigrés s'approprient ce qu'il y a de propre, au niveau culturel, aux autochtones. Les Européens s'adaptent et acceptent l'apprentissage et la pratique au quotidien de la culture des autochtones, quant aux émigrés musulmans, côtoyant le culturel du contexte social d'accueil, ils continuent à pratiquer et à préserver l'unité qualitative de leur identité, leur soi-même.

Les représentants du monde arabe, pratiquant la religion musulmane, préservent leur soi-même en toute circonstance. À titre d'exemple, on pourrait citer le port du foulard dans le contexte français par les femmes musulmanes dans des lieux publics, voire à l'école. Certains étudiants arabes, faisant leurs études dans des universités françaises, pratiquent parfois les cinq prières en profitant de tout espace libre dans les locaux d'une université ou sur le campus universitaire.

Installés en Moldavie, les hommes musulmans, mariés à des femmes moldaves, les obligent à se convertir à l'Islam, à porter le foulard et tout le vestimentaire que portent les femmes musulmanes.

Les derniers événements tragiques, barbares, produits à Paris par des islamistes fondamentalistes, démontrent d'une manière manifeste la cruauté à laquelle les islamistes sont aptes à agir au nom de leurs normes religieuses. Un petit nombre de musulmans cependant, installés sur une terre étrangère, s'approprient la culture de la terre d'accueil dans son intégrité.

L'attitude du Moi d'accueil est aussi différente, mais s'agissant de la France, le peuple français dans la majorité des cas n'a pas rejeté la culture des émigrés, et l'a même tolérée, et acceptée. Néanmoins, la radicalisation des Français d'origine musulmane et leur intégration dans des formations djihadistes posent au niveau international nombre de problèmes de différents genres, et tout particulièrement le problème de l'éducation.

Néanmoins, la culture de l'émigré, représentant aussi une unicité et une unité culturelles par rapport à l'identité de la terre d'accueil, est soumise aux changements. Chez certains émigrés, elle se perd au cours des années, mais chez les personnes âgées, la culture d'origine est préservée, elle perdure, quel que soit le contexte social, le milieu social.

La cohabitation de deux ou plusieurs cultures dans tous les contextes sociaux, y compris dans celui de la Moldavie, permet de faire une comparaison entre le soi-même et le social du sien et le soi-même de l'autre, de prendre conscience de la valeur, de l'intérêt que présentent l'interculturel, le social de l'Autre, y compris avec ses traditions économiques, politiques et religieuses. C'est une source de connaissances et d'enrichissement pour les représentants des deux cultures.

Les spécificités citées du Moi, de la structure de son unité qualitative, se présentent comme une espèce d'habitat qui comporte le particulier inné ou ce qui avait été génétiquement transmis, les valeurs formées et l'acquis. L'inné est envisagé comme invariable, l'acquis comme variable. La dernière composante du Moi implique des délais de temps pour que l'émigré intègre des pratiques sociales, des comportements différents, etc. Le social, en tant que constituant de l'unité qualitative, rapporte l'individu aux autres, à ses semblables, partageant le même territoire, la même langue, les mêmes habitudes vestimentaires, identiques dans leurs grandes lignes. L'unité qualitative de l'identité, en quelque sorte constante, rend l'être humain individuel. L'individuel, l'unique joint au social, au commun, constituerait une autre unité qualitative, celle de l'identité nationale, du moins culturelle.

Le Moi, c'est l'unique, le même; il reste relativement inchangeable à certains niveaux, même à travers le Temps et en dépit du temps.

S'il n'y avait que de l'unique dans son genre parmi les uniques d'une espèce, il n'y aurait pas d'opérations psychiques, telles que: catégorisation, classification, identification, individualisation, généralisation, caractérisation, etc. Ces opérations psychiques seraient irréalisables, parce que le monde serait homogène. L'individu, le monde ne ressentiraient pas le besoin d'identifier, de déterminer, de porter un jugement de valeur sur un sujet, puisque celui-ci serait automatiquement identique à l'autre.

C'est pour cela que l'existence et la continuité du monde ont besoin des différences. C'est grâce à l'existence des différences qu'on reconnaît l'autre, qu'on l'identifie autre, différent du moi-même et des autres.

Le célèbre *cogito ergo sum* (je pense donc je suis.) de Descartes lui permet d'assurer qu'il énonce une indiscutable vérité: «pour penser, il faut être».² Ce faisant, alors qu'il tenait à affirmer la priorité de l'âme sur le corps, il affirme en même temps une conception existentielle du moi qui lui est très personnelle, très singulière, mais en même temps évidente au point qu'elle fut sans cesse citée dans les siècles qui suivirent. Cette remarque personnelle, individuelle, fut ainsi reconnue par un très grand nombre et finit par être considérée comme relevant de la pensée et de la culture universelles.

L'existence de l'Un dans un Tout et d'un Tout dans l'Un, de l'unicité et des différences dans une unité

En réfléchissant sur la coexistence de l'identique et des différences dans la même unité, celle-ci localisée dans le même espace et située dans le même temps social, N. Dittmar s'interroge: «Comment les ressemblances et les différences sont-elles possibles dans un même espace-temps, dans la co-présence de l'humanité à elle-même?» Cette interrogation de Dittmar est suivie d'autres: «Comment faire pour que le Tout soit un et que chaque être soit un en soi-même? Comment préserver son identité sans rejeter celle des autres? Comment penser les différences culturelles et l'unité du genre humain selon une logique inédite, la logique interculturelle?»

L'expression du philosophe *faire que le Tout soit un* suppose l'identification de la condition qui assure l'unité d'un Tout, d'une communauté sociale dans un contexte mondialisé où tout contexte social se caractérise par une diversité d'identités nationales. Le Tout est conçu

2. In *Discours de la méthode*.

comme unité discontinue, formée d'éléments structuraux; elle traduit le côté quantitatif de l'identité, l'unicité relève plutôt du côté qualitatif de cette entité.

La deuxième partie de l'interrogation de N. Dittmar *que chaque être soit un* implique le concept d'unicité, chaque être restant soi-même, préservant ce qui le rend singulier, individuel dans son genre et à la fois événementiel. L'unicité, se présentant comme notion caractérisée par sa continuité dans le temps, rapportée à l'identité nationale, désigne ce qui marque une nationalité et la distingue des autres nationalités.

Pour répondre à l'interrogation de N. Dittmar *que chaque être soit un en soi-même* nous nous sommes référée à E. Morin, qui s'est penché sur le problème de la préservation du soi-même, côtoyé par des différences.

En constatant la crise des concepts clos et des explications mécaniques, linéaires, strictement déterministes, E. Morin écrit:

Nous commençons à comprendre l'insuffisance des conceptions réductrices qui noient le tout dans les parties qui le constituent ou qui noient les parties dans le tout qui les englobe. Nous devons considérer l'un dans le multiple et le multiple dans l'un, sans que l'un absorbe le multiple et que le multiple absorbe l'un. Nous devons concevoir l'association complexe, qui est faite non seulement de complémentarités, mais aussi de concurrences et d'antagonismes, et comprendre que tout phénomène en devenir requiert, pour sa compréhension, l'association complexe de l'ordre, du désordre et de l'organisation. (26)

Par ces idées, ce grand penseur contemporain explicite la dépendance de l'un au multiple et réciproquement, l'existence de l'un dans le multiple et celle du multiple dans l'un. C'est une structure complexe qui concerne *l'un* et le *multiple* pris individuellement, mais aussi pris dans leur coexistence dont on ne peut les dissocier. L'un, comme entité continue, est envisagé en même temps comme multiple et comme entité discontinue, les deux constituant une unité. Il est impossible de concevoir ou de penser l'objet être humain uniquement comme une unicité, il faut que cette dernière existe aussi sous la forme d'unité. Autre processus décrit: l'existence de deux types de rapport qui se forment entre l'un et le multiple, celui de complémentarité et de contradiction, loi générale de l'évolution, quel que soit le phénomène ou l'entité. Morin crée alors le concept de *matricité*, c'est-à-dire d'une unité entendue à la fois comme unité physique, géologique, biologique et humaine qui devrait permettre à l'homme de continuer à habiter la terre. On rejoint

alors les problèmes de l'écologie, et le philosophe n'hésite pas à rénover, ou réactualiser le concept même de science, car il estime que dans la société contemporaine la science dépourvue de réflexivité et une philosophie purement spéculative sont devenues très insuffisantes.

Bien en amont du philosophe contemporain qu'est E. Morin, au XIX^{ème} siècle, Hegel avait défini le rapport dialectique existant entre l'identité et la différence. Il définit l'identité de la chose par le biais de son existence, plus précisément l'existence de la chose est conçue comme condition de son identité (Гегель 217). Rappelons simplement que pour Hegel l'Idée et l'Esprit sont suprapersonnels.

Dans cet ensemble d'idées, Marx et Engels considèrent que l'identité n'existe que par la différence, cette dernière, à son tour, existant dans l'identité. Ces deux caractéristiques de l'identité sont qualifiées comme condition de l'évolution. Le rapport de complémentarité, existant entre l'identité et la différence, est confirmé dans la citation des auteurs: «Тожество с собой уже с самого начала имеет своим необходимым дополнением отличие от всего другого» (Маркс 529- 530). L'identité, dès son début, a en qualité de complément obligatoire, la différence.

Par conséquent, la complexité de l'identité s'explique par le fait que, dans la structure d'une identité, d'une substance, il y a **un Un, partie invariable et une différence, partie variable**. La partie variable vient avec l'écoulement du temps, elle sert de fondement sur lequel se tient un tout. Ce dernier est nécessaire pour construire une unité et préserver une unicité, pour les tenir, les porter dans le corps de la substance et présenter son intégrité. Cette partie invariable, constituant le substrat de l'entité, de la chose ou de l'être humain, fait exister l'identité à travers les différences.

La variabilité et l'invariabilité d'une substance sont en rapport de complémentarité et d'antagonisme, elles se complètent et s'opposent en même temps. Cette condition se présente comme facteur déterminant et prioritaire de l'existence de la substance.

Les différences, existant dans la structure de l'identité, servent de signe à l'évolution de l'unité, signe de son renouvellement, car sans ce facteur elle ne répondrait pas à la condition de son utilité.

Dimension quantitative et dimension qualificative dans la structure de l'identité

À l'époque de la mondialisation, l'identité nationale et l'identité personnelle, leur unicité et leur unité, ont subi des modifications profondes.

Ce phénomène a apporté des modes d'agir, de dire, en un mot de vivre, inconnus jusque là pour tous les contextes sociaux du monde. Les modifications, apportées dans tous les secteurs sociaux, ont généré un autre Moi à côté du Moi de fond. L'individu a perdu son Moi d'autrefois, il s'est soumis aux tendances uniformisantes de la mondialisation.

Les bas instincts de la nature humaine, n'ayant pas rencontré d'obstacles sur leur chemin, ont émergé, pour se déchaîner et commettre, dans différents coins du monde, des actes incompatibles avec les formes de manifestation de l'être humain. Un des motifs de ce déclin de l'humain n'est-il pas la pratique d'une liberté illimitée, non-bornée, alors que toute liberté a une frontière.

Il faut donc examiner les modifications qui se produisent dans l'identité, en considérant ses deux dimensions, **la dimension «quantitative», la dimension «qualitative» et leur continuité ininterrompue.**

Il ne s'agit pas de la dépersonnalisation du Moi, mais de la déconstruction de la continuité dans le soi-même et de la construction d'un Moi assez souvent inacceptable, un Moi moderne qui ne pourra pas assurer la continuité ininterrompue de l'humain dans l'humain. La coexistence des dernières caractéristiques numériques de l'identité est envisagée comme deux formes de manifestation de la dimension quantitative de l'identité.

Citons de nouveau Hume, qui constate les deux formes d'existence du même objet ou du même être humain, sous la forme du *nombre*, au sens de la catégorie grammaticale dans laquelle le singulier et le pluriel s'opposent (Hum). Le nombre est constitué nécessairement de l'un et du multiple qui constituent son unité.

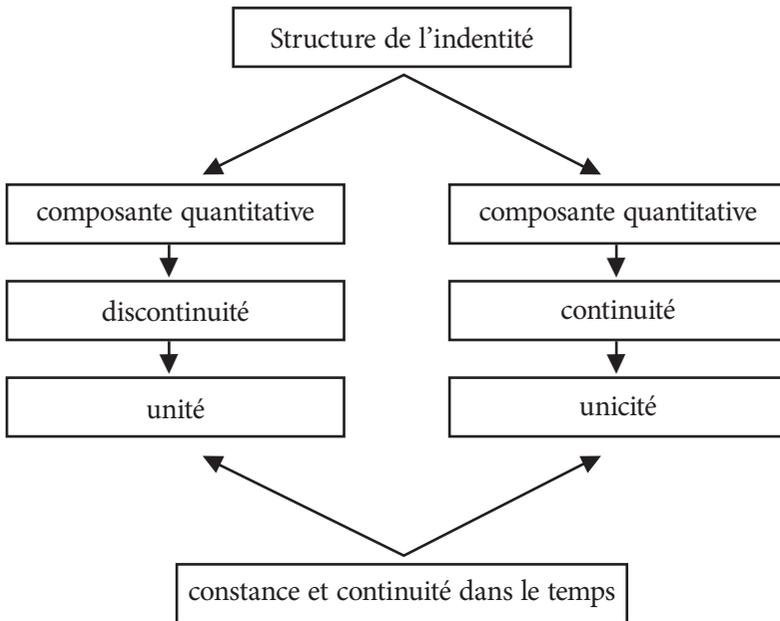
P. Ricœur distingue aussi dans la structure de l'identité personnelle la composante quantitative et la composante qualitative, cette dernière conçue comme ressemblance extrême, (141): «Ces deux composantes de l'identité sont irréductibles l'une à l'autre, comme chez Kant les catégories de quantité et de qualité; elles ne sont point autant étrangères l'une à l'autre; c'est précisément dans la mesure où le temps est impliqué dans la suite des occurrences de la même chose que la réidentification du même peut susciter l'hésitation, le doute, la contestation...» (143). Il s'agit de l'identification d'une personne où les deux composantes de l'identité ne se résument pas l'une à l'autre, car chacune a son rôle, la quantité et la qualité interagissant entre elles. Dans la suite des réflexions du penseur, nous trouvons l'idée de la faiblesse de ce critère lorsqu'il s'agit «*d'une grande distance dans le temps*» dans l'identification et la réidentification de la même personne. Dans

cette situation, selon P. Ricoeur, on devrait faire appel «...à la troisième composante de la notion d'identité, à savoir la continuité ininterrompue entre le premier et le deuxième stade de ce que nous tenons pour le même individu» (idem).

Par suite, ce qui permet d'identifier et réidentifier la même personne à des étapes différentes de sa vie, c'est la continuité ininterrompue dans le temps de ce que constitue son soi-même, son unicité, son individuel comme personne et son singulier au niveau national. L'unicité assure la persistance du singulier dans notre Moi et sa reconnaissance par l'Autre grâce à ce qui perdure dans l'individu au cours du temps.

Comme nous l'avons déjà constaté, même le Temps n'a pas de force sur la continuité du même en nous, dans une identité nationale ou sur la constance, la permanence dans le temps du soi-même.

Les deux composantes de l'identité et leur rôle dans la construction de cette entité:



Lorsqu'il s'agit de l'identification d'une personne, on identifie, certainement, la préservation des traits qui tiennent de son caractère, de sa nature humaine, de son comportement, etc. Au moment où il est question de l'identification de l'identité nationale d'un émigré ou d'un groupe d'émigrés, le problème se complexifie, car on doit définir l'ensemble des

critères et des facteurs qui doivent participer à cette opération: à part les propriétés qui marquent l'individualité d'une personne, on identifie chez l'émigré ses formes de manifestation au quotidien dans un milieu social étranger, dans des situations particulières, on analyse sa manière de pratiquer les constituants de fond de la culture du pays d'accueil, etc.

Par suite, ces deux composantes de l'identité sont chaque fois rapportées tantôt à l'Un, tantôt à un Tout ou à un groupe, à un collectif, à un «*Touts*, forme grammaticale empruntée à N. Dittmar: «L'Univers est envisagé comme un tout formé de touts» (Dittmar).

La dimension quantitative se résume au nombre de différents genres:

- à l'ensemble des spécificités du Moi comme individu humain, de l'individuel;
- à la différence des formes de manifestation, d'extériorisation de ce côté individuel, conditionnées par le spécifique de l'espace et du temps;
- à la différence des temps, des délais de temps dans lesquels l'individu ou les membres d'une société se manifestent;
- au nombre et à la pratique des constituants de la culture nationale, des valeurs culturelles et intellectuelles de la communauté sociale d'accueil;
- au caractère itératif de la pratique des valeurs culturelles, l'itératif à côté du psychologique constituant la condition de la construction d'une nouvelle nationalité.

La dimension ou l'unité qualitative de l'identité personnelle se résume, comme nous l'avons constaté plus haut, à l'unicité personnelle, à ce dont est doté un être humain et aux valeurs culturelles nationales transmises et apprises, pratiquées par le Moi, tout au long de sa vie. Quand on parle de l'identité nationale, on a en vue la conjugaison de l'individuel et du social, situés dans le temps, et les circonstances dans lesquelles se manifeste l'individu. C'est justement l'unité qualitative, continuant de persister dans le temps, qui permet de reconnaître, d'identifier dans un contexte social étranger celui qui est relativement similaire à nous, à moi, à vous, etc. Les premiers accents de l'interlocuteur géorgien entendus de loin dans le contexte moldave sont suffisants pour dire si c'est un Géorgien ou un Russe.

La multiplicité des circonstances et des temps différents, dans lesquels se trouve ou est situé notre Moi, génère des Moi différents sur le plan qualitatif. Ils nous habitent et ils émergent en fonction des spécificités spatiales et temporelles de l'unicité, l'individu en quelque sorte se démultipliant. Par suite, l'être qui était unique se présente comme une multitude de Moi, celle-

ci déterminant la multiplicité de ce qui était unicité. La multiplicité des Moi fusionnant devient **unité**. La présentation de la dimension quantitative démontre la difficulté à délimiter la catégorie de la qualité.

Mais la continuité de l'unicité se transforme en discontinuité, en plusieurs Moi ou Alter Ego. Dans ce cas, l'unicité s'approprie, ou on lui attribue, une nouvelle qualité, celle de la discontinuité. L'unicité, comportant en même temps la continuité et la discontinuité, construit l'unité de l'identité personnelle. La coexistence de la discontinuité et de la continuité, constituants numériques de l'identité personnelle, restent à la base de la construction d'une qualité nouvelle, celle de l'identité collective. Cette dernière a pour fondement de sa constitution l'identité des pratiques culturelles et les différences des unicités, la discontinuité et la continuité y persistant également.

Par conséquent, les deux dimensions, la qualitative et la quantitative, de l'unicité personnelle, à leur tour, construisent à travers le temps l'unité collective de l'identité nationale. Il s'agit d'un ensemble d'individus, constituant une unité collective, possédant le Moi au pluriel et leur acquis culturel. Au début de sa construction, l'identité collective se caractérise par sa discontinuité, mais en se transformant en unicité nationale, elle se présente comme une unicité continue, l'unicité personnelle existant aussi comme continuité. Le temps, apportant des changements à sa structure, surtout de la part des facteurs uniformisants, la transforme en discontinuité.

L'espace identique, les temps vécus ensemble, la communication au moyen d'une seule langue, l'appropriation du social, de la même culture anthropologique, etc. ont leur importance déterminante pour que l'émigré ait le droit à une autre identité nationale. L'appropriation d'une nouvelle culture, du social, constitue l'acquisition d'une nouvelle qualité, qualité de nature sociale, nationale.

On doit la constitution d'une unité collective, d'une identité nationale non uniquement à l'appropriation du social, de la suture d'une communauté sociale, on la doit aussi à l'identité de l'espace et du temps vécus ensemble. Il s'en suit que la construction d'une identité nationale a un parcours s'étalant dans le temps et se présentant comme un processus qui est régi par **l'interaction entre la quantité et la qualité**.

Dans ce cadre d'idées, on souhaite souligner que tant que l'émigré ne sera pas approprié, par une pratique quotidienne, les valeurs, les stéréotypes de la vie au quotidien, les traditions du milieu social dans lequel il veut s'intégrer, jusqu'à ce que les valeurs de l'Autre soient devenues les siennes, il ne pourra pas confirmer qu'il appartient à l'identité nationale d'accueil.

Ceci ne veut pas dire que l'émigré est obligé d'effacer le contenu des deux dimensions de son identité nationale, lorsqu'il émigre, il est obligé de s'intégrer et de construire des relations humaines.

L'expérience démontre que malgré tout, **en apprenant à être Autre, on préserve le soi-même et son identité d'origine.**

La mondialisation porte atteinte à l'identité personnelle aussi bien qu'à celle nationale, en apportant des changements aux deux dimensions de l'identité. Elle est parvenue à effacer, voire à déloger, nombre de valeurs pratiquées et enracinées en nous, elle a transformé la valeur suprême de l'identité personnelle, celle de l'humain, en installant des pratiques, des propriétés, dans notre Moi, incompatibles avec le genre humain. Elle a modifié notre manière d'agir, d'interagir et de réagir.

La mondialisation et son impact sur l'identité nationale

Par le terme de mondialisation, dite aussi **globalisation** ou **internationalisation**, on désigne le processus d'intégration des marchés et de rapprochement des hommes, qui résulte notamment de la libéralisation des échanges, du développement des moyens de transport des personnes et des marchandises, et des retombées des technologies de l'information et de la communication à l'échelle planétaire (Le Nouveau Petit Larousse, 1993). Elle vise surtout, outre l'interdépendance croissante des économies et l'intensification de la concurrence, l'expansion des échanges et des interactions humaines.

Cette définition de la mondialisation démontre en premier lieu sa dimension économique, déterminée par la libéralisation des échanges de différents genres, les échanges économiques devenant des vecteurs de différentes cultures. Il va de soi que les cultures des puissances économiques les plus fortes imposent en même temps leurs cultures respectives au cours de ces échanges.

Le sociologue Guy Rocher définit la mondialisation «... comme l'extension à l'échelle mondiale d'enjeux qui étaient auparavant limités à des régions ou des nations», tandis que l'internationalisation «nous réfère aux échanges de diverses natures, économiques, politiques, culturels, entre nations, aux relations qui en résultent, pacifiques ou conflictuels, de complémentarité ou de concurrence». La finalité de la mondialisation, est celle de l'extension à l'échelle mondiale des enjeux de pouvoirs des états les plus forts; elle se traduit en tant qu'internationalisation par des échanges,

et des types de relations, qui en découlent, qu'elles soient pacifiques ou conflictuelles. Si les visées respectives des deux phénomènes, mondialisation et internationalisation sont différentes, elles n'en présentent pas moins certaines ressemblances.

Dans une des dernières thèses de doctorat d'état, l'auteure Adélaïde de Lastic, traitant de la mondialisation, écrit: «Le système mondialisé que les humains ont mis en place pour faire circuler les richesses ne nous permet plus de croire qu'il fonctionne pour le bien de l'humanité, et l'impression de chaos se fait sentir dans tous les domaines: crise écologique, alimentaire, politique, sociale, financière, économique, et enfin crise des valeurs» (1). Cette étude montre que si le système mondialisé a contribué à la circulation des richesses, il n'a pas contribué au bien de l'humanité. Ce qu'il a installé c'est plutôt le chaos qui domine dans tous les secteurs de notre vie sociale. Tel est le scepticisme de l'auteure citée.

F. Parmentier, un des rares journalistes français qui se soient intéressés à l'image politique et surtout à celle francophone de la Moldavie, pays le plus francophone en Europe Centrale et Orientale, y compris en Europe de l'Est, en réfléchissant aux effets de la mondialisation dans notre pays, considère «qu'on entend généralement par «mondialisation» le développement de liens d'interdépendance entre hommes, entreprises, activités politiques à l'échelle mondiale» (52). A notre avis, l'interdépendance entre l'économie et le politique, est un des facteurs qui a entraîné la crise économique mondiale, parce que l'économie de chaque pays dépend de la santé de l'économie des autres pays, et tout particulièrement de l'économie des Etats-Unis. Les lois naturelles au niveau des échanges, c'est-à-dire fondées sur les besoins réels des nations et sur les idées de justice, de respect et d'égalité, auraient sans doute donné de meilleurs résultats, mais malheureusement aucun pays ne peut échapper au fonctionnement des lois telles qu'elles dominent aujourd'hui au niveau de la planète.

Zaki Laïdi, professeur à l'Ecole des Sciences Politiques de Paris, tient compte de deux dimensions de la mondialisation: une dimension matérielle, économique et une dimension imaginaire, socioculturelle. La dimension matérielle, conditionnée par la dimension financière, prévoit «...la croissance des échanges de biens et de services, mais aussi de la plus grande mobilité des facteurs de production correspondants (capital, travail, connaissance...)» (52). Il est clair qu'aujourd'hui ce sont les pays les plus puissants au niveau économique qui bénéficient pleinement de la mobilité des produits de production et des moyens de leur production.

Dans un des derniers débats politiques, le Ministre du Commerce extérieur et du Tourisme de France témoignait à la RFI qu'il n'y avait qu'une seule entreprise française bénéficiant du droit d'exporter aux Etats-Unis.

F. Parmentier constate que «L'internationalisation des flux économiques et commerciaux, les implantations d'entreprises à l'étranger, la mondialisation des processus de production se retrouve en Moldavie» (52-53). S'il reconnaît l'uniformisation des processus de production par la mondialisation, il nie cependant un peu plus loin dans le texte la perspective uniformisante de la mondialisation (53).

Une certaine uniformisation touche globalement, mais avec des nuances, les domaines économiques, financiers, les processus de production et les produits eux-mêmes. Le marché de la consommation a évolué vers une hyperconsommation, critère prioritaire des producteurs et des consommateurs, qui est devenue un facteur destructif, entraînant l'épuisement des ressources naturelles.

Un écrivain suédois, ayant pris conscience des impacts destructeurs de la mondialisation touchant la vie sociale de son pays, décide de se rendre en Afrique pour voir s'il y trouverait des différences, par rapport à ce qu'il constatait dans son pays (RFI, début de novembre 2014): «Je suis allé en Afrique pour trouver des différences, j'y ai trouvé aussi des ressemblances».

La dimension socioculturelle de la mondialisation

Les sociologues, traitant de la dimension socioculturelle de la mondialisation, parlent d'une *troisième mondialisation*. F. Parmentier envisage ce troisième type de mondialisation comme

... un imaginaire qui existe à travers un ensemble de représentations: le rétrécissement de l'espace doit se comprendre à travers notre conscience d'appartenir à un monde commun. En ce sens, la mondialisation peut permettre l'éclosion d'un nouvel humanisme à l'échelle mondiale, la vulgarisation des savoirs à grande échelle, une plus grande ouverture.

Cette ouverture peut prendre différentes figures. Pour les défenseurs des droits de l'Homme, la mondialisation renvoie à l'universel: l'émergence d'une conscience mondiale doit tendre à renforcer le droit des personnes. (54)

Appartenir à un monde commun par le rétrécissement imaginaire de l'espace, signifierait rendre le monde uniforme, sans différences et spécificités nationales, si l'on s'en tient aux idées de l'auteur qui entrevoit aussi l'effacement des cultures nationales et l'instauration d'une culture commune, pratiquée aujourd'hui surtout par les jeunes, représentants de différentes communautés sociales. Lorsqu'ils se rencontrent dans un espace social étranger, à l'occasion d'une manifestation internationale, leur tenue vestimentaire, leur langue d'interaction, leur comportement, les goûts et les couleurs sont identiques, c'est l'impact de l'universel. En parlant de la mode africaine, les entrepreneurs africains considèrent que la jeunesse africaine s'uniformise, lorsqu'il s'agit de leurs comportements vestimentaires.

L'ouverture vers un monde universel, planétaire est à première vue un avantage apporté par la mondialisation, mais l'idée soutenue par certains de «*l'éclosion d'un nouvel humanisme à l'échelle mondiale*» est à notre avis utopique, et relève plus du fantasme que de la réalité. Un des derniers exemples de ce soi-disant nouvel humanisme: l'attitude des autorités policières des Etats-Unis à l'égard des noirs et ce, malgré un président dont les ancêtres sont des Africains noirs!

Les droits de l'homme, valeurs universelles, ne constituent pas, malheureusement, un principe directeur pour le Maître du capital, car les biens matériels, accumulés grâce à ceux qui œuvrent chaque jour physiquement et intellectuellement, sont distribués d'une façon inégale, et ne font qu'ajouter des bénéfiques au capital de la classe dominante. Le partage des biens matériels est un principe ignoré, ou très peu pratiqué par le capitaliste le capitalisme.

P. Marillaud, dans un article intitulé *Culture(s) et civilisation(s)*, en examinant le problème de la distinction entre la culture et la civilisation, les deux envisagées comme valeurs, et en s'appuyant sur une des idées de Marx, celle du rapport entre le travail et le capital trouve que: «... l'homme qui travaille est lui-même dévalorisé par rapport à celui qui capitalise, et les choses peuvent aller ainsi jusqu'à l'inversion des valeurs transcendant l'idée même d'homme» (6). Les oppositions sémantiques que note l'auteur entre «la culture et les cultures» d'une part, «la civilisation et les civilisations», d'autre part, provoquent une réflexion et nécessitent une analyse des interprétations sémantiques de ces termes dans le discours des spécialistes contemporains. Il est certain qu'il est impossible de concevoir un travail, une action, en dehors de son agent agissant et produisant, leur interdépendance constituant une condition de l'existence humaine. Néanmoins, la suprématie

du travail par rapport à celui qui l'effectue, son agent, apparaît inconcevable car elle efface l'essence de l'être humain.

L'ouverture vers les savoirs d'autrui, leur diffusion, le renvoi à l'universel, n'a pas fait évoluer la conscience de celui qui détient le capital, ni celle et de l'être humain en général. Il semblerait même, au contraire, que cette ouverture ait détourné la conscience humaine vers la seule pratique de comportements et de normes déshumanisant l'humain, conduisant même à la perte du sentiment humain dans l'humain même.

L'ouverture vers d'autres contextes sociaux n'a pas assuré, consolidé, le droit du travailleur de bénéficier des mêmes droits que l'employeur, fait connu, attesté par l'expérience humaine et constaté dans les débats des scientifiques et des hommes politiques. Finalement, le nouvel humanisme auquel aspirait l'être humain, celui dont Kant pourrait être la référence, mais aussi Marx, Max Weber, Sartre, Camus, Bourdieu, etc. Malgré une évolution des techniques qui allonge la durée de la vie, qui permet de lutter de plus en plus efficacement contre les maladies, malgré les discours imprégnés d'humanisme qui font autorité dans des organismes tels que l'ONU et l'UNESCO, la vie sur terre prend en même temps un caractère effrayant du fait de la persistance de différentes formes de racisme, pourtant condamné, du fait d'une industrialisation exploitant certaines populations où elle s'installe et laissant dans la misère celles qu'elle abandonne au nom des intérêts du Capital. L'existence des prisons où l'on torture les prisonniers, des centres psychologiques où l'on apprend à torturer, sont quelques uns des exemples de déshumanisation de l'être humain.

Dans les écritures contemporaines, celle des romans, des bandes dessinées, du cinéma, de la télévision, des messages sur le Web, etc., on note un retour aux comportements mythiques avec la glorification simultanée des héros et des anti-héros, ces derniers enseignant et banalisant la terreur. La défiguration de la morale et sa transformation en amoralité ne sont pas le seul fait de la culture contemporaine.

Nous citons l'ouvrage de l'archéologue Jean-Paul Demoule dont le dernier ouvrage, publié en octobre 2014, fait actuellement beaucoup de bruit dans les milieux intellectuels français, et internationaux. En démontant le mythe d'une race indo-européenne et d'une langue indo-européenne, il décrit certaines des positions d'intellectuels qui ont conduit à ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui le retour à une pensée mythique diffusée par les médias contemporains, manipulant une certaine jeunesse appréciant de plus en plus les monstres et la terreur, fascinée par les mythes gothiques

et la croix gammée, la violence et les armes (Demoule). Ce n'est qu'un des facteurs de la croissance de l'inhumain dans notre civilisation, un signe en convergence sur le plan de l'imaginaire avec la brutalité et l'exploitation de l'homme par l'homme toujours en marche dans une population terrestre dont la croissance ne pourra qu'accroître les conflits.

Dernièrement, on a lancé un vaste programme de dialogues et de consultations aux niveaux national, régional et mondial, sur le problème de la mondialisation et de ses impacts. Plus de 2000 décideurs et acteurs sociaux y ont participé pour recueillir les opinions d'entreprises internationales, du monde du travail et de la société civile. Ces dialogues ont aidé les membres de la commission à voir la mondialisation à travers le regard des citoyens. Voici les questions principales qui ont été posées: «- Comment la mondialisation a-t-elle affecté la vie des gens? Quels espoirs, craintes et préoccupations a-t-elle soulevés chez ces derniers? Quel type d'action faudrait-il entreprendre pour élargir les chances qu'elle offre et réduire les risques?» (Le rapport de la Commission flamande sur la dimension sociale de la mondialisation 2014 14).

L'analyse attentive de ces questions a permis d'y identifier les impacts défavorables qu'a la mondialisation sur différents secteurs de la vie d'une communauté sociale. Ils sont explicités dans le programme de dialogues nationaux ou régionaux et sont actualisés au niveau de la langue par une série de lexèmes à connotation négative: *affecter la vie des gens, les craintes et les préoccupations soulevées par la mondialisation chez des gens, réduire les risques*. C'est une reconnaissance anticipée des effets négatifs de la mondialisation. Dans le compte rendu présenté on trouve un nombre considérable d'expressions du genre: «... si une mondialisation plus équitable doit voir le jour».

Les dialogues ont démontré le caractère tantôt positif, tantôt négatif du phénomène: «La mondialisation peut être effrayante, stimulante, écrasante, destructrice ou créatrice» (idem15), selon le point de vue de l'interlocuteur. La nature négative des propriétés qu'on attribue à la mondialisation et leur nombre démontrent plutôt les effets négatifs de ce phénomène dont les deux derniers cités seraient: détruire les traditions d'organisation interne de la vie des gens, modes d'organisation économique, politique et sociale défavorables car ils sont défavorables aux contextes sociaux contemporains, et instaurer un mode différent de vivre, de dire, de faire, bref d'évoluer vers un nouveau type du genre humain, qui ne semble pas à première vue, et paradoxalement, briller par son humanité (au sens traditionnel du terme)!

Les dialogues attestent aussi la préoccupation commune que représentent les effets de la mondialisation sur la culture et l'identité nationale. A cet égard, on constate que pour certains elle «menace les institutions traditionnelles telles que la famille et l'école», voire le mode de vie de communautés entières. Mais certaines des personnes interrogées trouvent des avantages à ce bouleversement des traditions et au développement des comportements modernes» (idem). La famille et l'école, en qualité d'institutions sociales déterminantes pour la transmission des traditions, des us et des coutumes, mais aussi des savoirs nouveaux dus à l'évolution des sciences, aux jeunes, sont nécessaires pour assurer un avenir qui ne soit ni la négation des identités nationales car l'avenir ne peut se concevoir sans la compréhension du passé, ni l'enfermement dans ces identités, car dans ce cas les conflits naîtront sur la planète entière, qui devient l'échelle à laquelle on doit considérer l'évolution humaine.

Le sondage qu'on effectue auprès des jeunes des pays de l'UE parle de leur incertitude face à/quant à l'avenir, de l'impossibilité d'accéder à une vie meilleure, voire simplement égale à celle de leurs parents, du chômage qui frappe un nombre toujours plus grand d'individus. Si les jeunes Allemands sont plus optimistes que les jeunes Néerlandais, c'est sans doute parce qu'ils souffrent moins du chômage, du fait de la suprématie économique actuelle de leur pays, et de sa baisse démographique.

La langue, constituante fondatrice de l'identité, sa situation dans les conditions de la mondialisation.

Nous disions antérieurement que la mondialisation impose une seule langue de communication internationale, à savoir l'anglais, quel que soit l'espace, le contexte social, or, on oublie que la langue est en rapport étroit avec le contexte culturel, social, et géopolitique dans lequel elle se développe, d'où les problèmes graves posés par l'immigration massive provoquée surtout par la situation économique des pays, par les guerres civiles se passant dans différents pays et par les régimes autoritaires de certains pays.

En outre, si les langues se traduisent, interagissent les unes avec les autres, elles possèdent des trésors non interchangeable, et ce malgré la mondialisation, car peut-on par exemple imaginer que ce texte d'Aragon gravé sur la place de La Courneuve en hommage aux jeunes résistants français âgés de quinze ans, fusillés par les nazis ait pu naître n'importe où, et être écrit par n'importe qui?

Déjà la pierre pense où vos noms sont inscrits,
Déjà vous n'êtes plus que mots d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri

Ces quatre vers, entre d'autres cités, furent choisis par Claude Hagège pour figurer dans l'article «Beautés des langues» de son *Dictionnaire amoureux des Langues* (65). Pour Hagège, ces vers donnent «peut-être une idée de la beauté d'une langue: richesse et diversité des sonorités, harmonie entre les moyens et le contenu, vigueur des formulations que la mémoire retient».

Parmi tous les constituants de l'identité nationale, la langue est conçue par Hagège comme l'identificateur déterminant: «Le lieu de notre définition collective est plus que tout la langue: c'est celle-ci que, partout et toujours, les nations exaltent pour être reconnues».

Selon Hagège, «Sous les IIIe, IVe, et Ve Républiques, le français était conçu comme une valeur politique fondamentale, investie même d'une mission civilisatrice» (Hagège 2010: 9). L'auteur reproche à la République française et aux Français l'oubli du rôle de la langue dans la définition de l'identité nationale. Il se peut que cet oubli soit consécutif à une vocation de la langue française: elle est, au moins depuis Rabelais, la langue d'une révolution permanente, voire, comme l'écrit Philippe Sollers, *la langue d'une guerre civile permanente* (Sollers 82). Les réactions très vives à la sortie du dernier roman de Michel Houellebecq³ en donnent une preuve supplémentaire, les uns le portant aux nues de la littérature, les autres le jetant dans la fosse commune des mauvais livres. Nul ne contestera cependant que c'est l'œuvre d'un véritable écrivain, et s'il est une preuve à donner que la France est encore «le pays de la littérature», c'est la façon avec laquelle le livre s'est arraché dans toutes les librairies. Cet élan n'a été stoppé que par l'odieux massacre dont furent victimes les dessinateurs de Charlie-Hebdo le 7 janvier dernier. Certes la langue française a perdu de son importance si l'on pense au rôle fondamental qu'elle a joué du XVII^{ème} au XX^{ème} siècle, en particulier dans les relations diplomatiques, mais elle est toujours considérée dans de nombreux pays comme la langue de la culture par excellence, et son rayonnement culturel est toujours très important sur le plan mondial.

Contre exemple de ce que nous venons d'affirmer, nous citerons la préoccupation d'un des éminents linguistes de Paris Sorbonne-1, Jean-

3. Michel Houellebecq *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.

Pierre Desclés à l'égard de **la pensée de la langue unique** dans les sciences. L'auteur parle de l'anglais, la seule langue ou presque, dont se servent les scientifiques français lors des colloques à l'étranger et du peu d'importance des autres langues utilisées pour les communications scientifiques. Dans un de ses derniers articles le linguiste dit:

Le français doit-il rester une langue de diffusion de la pensée scientifique? La même question doit être posée pour des langues comme l'allemand, le russe, l'espagnol, le portugais, l'italien..., alors que l'anglais tend manifestement, aujourd'hui, à devenir le seul vecteur pour la diffusion de la pensée scientifique, par ses revues, par ses modes d'enseignement et ses modes d'évaluation imposés par la mondialisation et que la plupart des pays, surtout ceux de l'Europe continentale, semblent vouloir accepter alors qu'ils leur sont très défavorables – mais pas pour la qualité des recherches qui y sont effectuées, ... (1)

Le problème de l'hégémonie d'une seule langue, pourrait être argumenté par l'ampleur qu'a prise l'enseignement et l'apprentissage d'une seule langue étrangère au niveau européen et au niveau des autres continents. Dans nombre des universités des pays de l'Europe, l'enseignement se fait en anglais, et même dans huit universités de la France métropolitaine. Il y a de fortes chances pour que la plupart des diplômés de ces universités, lorsqu'ils seront rentrés dans leurs pays d'origine, auront recours à l'anglais, en particulier pour communiquer au sein des entreprises.

L'exemple nous est malheureusement offert par les entreprises françaises installées en Moldavie, qui embauchent prioritairement des jeunes diplômés maîtrisant l'anglais, car c'est en anglais que l'on y communique.

On devrait s'attendre à une substitution des langues officielles par la langue du plus puissant et, dans cette situation, l'enseignement de la fable de La Fontaine «La raison du plus fort est toujours la meilleure», n'est-elle pas actuelle, ne relate-elle pas la morale qui nous domine et qui nous gouverne?

L'anglais a un pouvoir évident sur tout locuteur, bientôt les locuteurs de tout coin du monde ne s'apercevront plus qu'ils parlent le *globish* qui pollue la langue maternelle, la langue nationale.

L'interculturel en République de Moldova

Notre pays se caractérise par deux types d'interculturel et par suite de diversité: **diversité historiquement instaurée** et diversité ou **différence de cultures installées, suite à la migration de peuples** à l'époque de la mondialisation.

Le premier type de diversité culturelle est conditionnée par l'installation, depuis des siècles, d'Ukrainiens, de Bulgares, de Gagaouzes, de Russes, d'Arméniens, de Juifs, de Polonais, de représentants des pays baltes, de Romes etc. sur le territoire de notre pays. Le deuxième type de diversité est celle apportée par la migration des minorités arabes, africaines, asiatiques, dans les années de l'indépendance du pays, impact de la mondialisation. A l'heure actuelle, la diversité nationale dans le pays se ressent de plus en plus, elle est présente, car le nombre d'immigrés, surtout des pays arabes, africains, s'accroît d'une année à l'autre. La minorité arabe insiste sur la reconnaissance et l'acceptation légitime de leur culte, de la construction de mosquées.

Le multilinguisme, comme une des formes de l'interculturel, dans notre pays est un héritage historiquement installé, la coexistence de cultures différentes dure depuis des siècles. Les représentants de ces minorités nationales préservent leur culture anthropologique et savante en pratiquant et en connaissant très bien les us et les coutumes des Moldaves. Dans la majorité des cas ils pratiquent le multilinguisme, en parlant trois langues: le gagaouze, le russe et le roumain. Dans les villages où habitent des Ukrainiens on parle un ukrainien hybridé, un ukrainien roumain. Lors des fêtes nationales on pourrait voir, par exemple, dans les danses et les chansons des Bulgares, des mouvements, des tonalités bulgares et en même temps des signes identificatoires des danses moldaves. L'interpénétration des cultures est un phénomène qui continue à avancer.

En ce qui concerne la dimension socioculturelle de la mondialisation dans notre pays, F. Parmentier, après avoir contemplé et examiné notre réalité, dit: «Pour la Moldavie le multilinguisme semble être un fait naturel: les roumanophones ou les turcophones sont également très souvent russophones» (6). L'acquisition d'autres langues étrangères se fait dans les institutions scolaires et universitaires, l'anglais étant langue première d'apprentissage, fait attesté dans le Code d'Éducation du Ministère de l'Éducation, le français est recommandé comme langue seconde. L'anglais est devenu pour tout locuteur moldave langue de communication internationale. Les élèves et les étudiants choisissent plutôt l'anglais que le

français, suite à quoi le nombre d'étudiants francophones diminue chaque année dans les universités du pays.

Les traditions culturelles nationales dans notre pays, c'est-à-dire la culture anthropologique, constituent le fondement relevant le plus de la culture de nos concitoyens, elles sont surtout pratiquées et préservées dans les villages. Il est certain qu'on assigne des propriétés nouvelles à nos us et à nos coutumes, surtout dans les villes. Ces dernières sont venues suite à l'ouverture du pays, mais on sauvegarde les particularités de fond des fêtes nationales, des manifestations nationales culturelles.

Faute d'emploi, et par manque? de moyens financiers, des milliers de Moldaves ont émigré en Grèce, en Italie, en Espagne, au Portugal, en France, aux Etats- Unis, au Canada et dans d'autres pays du monde. Installés depuis plus de 15 ans dans ces contextes sociaux, ils n'altèrent pas nos traditions, bien au contraire, ils font de leur mieux pour reproduire tous les aspects de telle ou telle fête nationale. En France, il y a des villages purement moldaves où les traditions nationales sont largement pratiquées par des immigrés moldaves. Ces pratiques ont des motifs de nature psychologique, en premier lieu, un autre motif étant celui des différences de nature aussi psychologique du soi-même d'un Moldave.

A la veille de Noël ou de la fête de Pâques, dans l'aéroport du pays, on voit rentrer un nombre considérable d'émigrés moldaves. C'est leur religiosité, leur appartenance aux traditions orthodoxes, qui les poussent à revenir et à ressentir autrement les effets des jours de fête sur le sol natal et à côté des leurs. Il s'avère que les critères de la religiosité, du territoire national et de la présence de l'Autre, identique à eux-mêmes au niveau national, sont déterminants pour démontrer et confirmer leur identité nationale.

La culture anthropologique de leurs parents, de leurs proches, constitue le facteur principal qui pousse les Moldaves émigrés à revenir aux racines de leur identité, de leur formation, de leur façonnement à la manière des Moldaves.

En même temps, lors de leur séjour chez eux, ceux qui les entourent remarquent dans leur comportement, dans leur manière de contacter l'Autre, de faire des signes, d'une culture différente de la leur. A cette étape, la culture des Moldaves émigrés se présente comme un hybride, une fusion de deux cultures où l'identité nationale d'origine est imprégnée d'éléments d'une autre culture. Toutefois, les émigrés moldaves ne perdent pas les signes identificatoires de leur identité d'origine, et c'est l'espace, constituant fort d'une culture, et les habitants de cet espace qui conditionnent leur extériorisation.

La préservation du soi-même est remarquée chez les émigrés avancés dans leur âge. Quant aux jeunes, surtout ceux qui sont nés dans un contexte étranger pour leurs parents, ils acquièrent un comportement différent de celui de leurs parents, en apprenant et en pratiquant les us et les coutumes du contexte italien ou français. En participant aux fêtes nationales moldaves, organisées par leurs parents et par d'autres Moldaves sur le sol étranger, ils découvrent ce qui a nourri au niveau culturel leurs parents et ils acceptent et apprennent à rester Moldaves.

L'espace national de leur installation et le milieu social sont définitoires pour leur identité différente de celle de leurs ancêtres.

Conclusion

Les philosophes, les sociologues se sont penchés sur deux types d'identité, l'identité personnelle et l'identité nationale. L'identité personnelle suppose une ressemblance d'un sujet à soi-même dans différents délais de temps, ou l'identification d'un objet et son identité aux autres objets, jusqu'à la prise de conscience qu'elles font partie de la même classe d'objets.

La complexité de l'identité réside dans plusieurs facteurs, dont l'un serait celui de la persistance de la constance et de la variabilité dans sa structure. C'est le temps qui démontre, avant tout, la continuité de la permanence dans le temps de la constance et la coexistence des deux composantes invariable et variable de l'identité. Les deux caractéristiques de l'identité, celle de l'invariabilité et celle de la variabilité se rapportent aussi à la dimension quantitative et qualitative de l'identité.

La mondialisation perturbe la structure des deux dimensions de l'identité, en infiltrant nombre de nouvelles pratiques culturelles incompatibles avec la culture d'origine et en modifiant, en premier lieu, la dimension quantitative et ensuite la dimension qualitative.

L'espace national et le temps sont les facteurs déterminants dans la démonstration de la cohabitation de la constance et de la variabilité dans la structure de l'identité.

Les différences sont importantes pour identifier l'un dans un Tout et un Tout parmi les *Touts*.

Les dimensions quantitative et qualitative ont pour fonction la construction de l'identité, tandis que l'unicité et l'unité démontrent le spécifique fonctionnel de ces deux dimensions.

La constance, perdurant à travers les différences de temps, conditionne la durabilité et la continuité de l'identité, quelle que soit sa nature. Les différences de temps servent de critère de démonstration de la constance et par ceci de la continuité des identités personnelle et nationale. La constance dans l'identité personnelle se manifeste dans l'inchangeabilité relative du fond du soi-même, la constance de l'identité nationale se fait sentir par la pratique par un individu de tous les constituants de la culture à travers les temps.

Si constante que soit la constance, elle connaît toutefois des variations dues, avant tout, au spécifique de notre activité psychique dont les produits ne sont pas identiques, car chaque perception apporte quelque chose de nouveau qu'on n'avait pas remarqué antérieurement. L'antérieur est un repère temporel pour l'identification de l'identique, dans la mesure où, malgré sa nouveauté, s'y décèlent nécessairement des éléments de ressemblance qui sont finalement la preuve de l'antériorité constatée. Les différences ou l'illusion de l'identité sont alors conditionnées par la faculté de l'intelligence humaine à produire en reproduisant, tandis que l'intelligence artificielle en reproduisant l'objet, le reproduit toujours identique à lui-même dans sa structure.

Bibliographie

- Арутюнова, Нина, Предложение и его смысл: Логико-семантические проблемы, Москва, Наука, 1976.
- Арутюнова, Нина, «Тождество или подобие?» in Проблемы структурной лингвистики, Москва, Наука, 1983.
- Austin, John, «Truth», in *Philosophical Papers*, Clarendon Press, Oxford, 1961.
- Bergson, Henri, Œuvres, Paris, *Presses Universitaires de France*, 1963.
- Bourdieu, Pierre, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.
- Demoule, Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens? Le mythe d'origine de l'Occident?* Paris, Editions du Seuil (Librairie du XXI^{ème} siècle), 2014.
- Desclés, Jean-Pierre, *Contre une pensée unique dans les sciences: Le problème des langues dans la diffusion de la science et de la technologie*, LaLIC-STIH, Université de Paris- Sorbonne, 2012.

- Dittmar, Nicolas, «Des enjeux philosophiques de l'interculturel», *Alterstice*, Revue Internationale de la Recherche Interculturelle, Vol.2, n. 2, 2012.
- Encyclopædia Universalis, corpus 9, France S. A.1985.Frege, Gottlob, «Über Sinn und Bedeutung», in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, N. F., Bd. 100/1 (1892), p. 25-50.
- Frege, Gottlob, «Rezension von E. Husserl: Philosophie der Arithmetik», in *Zeitschr.f. Philos. u. philos. Kritik*, H.F., 103, 1894.
- Gevaert, Raymond, «L'Enseignement du français dans l'Union Européenne, nouvelles réalités, nouveaux enjeux», 2^e Congrès européen de la FIPF, Prague 2011.
- Гегель Фридрих, Наука логики, Москва, Мысль, Т. 1, 1970.
- Hagège, Claude, *Dictionnaire amoureux des Langues*, Paris, Éditions Plon/Odile Jacob, 2009.
- Hagège, Claude, «Identité nationale et langue française», *Le Monde*, avril/mai 2010.
- Hume, David, *Traité de la nature humaine* (traduction originale de Philippe Baranger), Fol 739, I, IV, sect. 2 et 6, 1999.
- Kant, Emmanuel, *Critique de la raison pure* (traduction Jules Barni), Paris, Flammarion, 1900.
- Маркс, Карл, «Капитал: Критика политической экономии», in Маркс К., Энгельс Ф.Соч.-2- изд.- Т. 42.
- Marillaud, Pierre, *Culture(s) et civilisation(s)*, manuscrit, 2014.
- Morin, Edgar, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987.
- Parmentier, Florent, *Moldavie. Les atouts de la francophonie*, Editions Non Lieu, 2010.
- Rigourd, Serge, «La culture comme enjeu politique», in *Francophonie et mondialisation. Cognition, communication et politique*, CHRS, Éditions, Hermès 40, Paris, 2004
- Ricœur, Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- Saint-Augustin, *Les Confessions*, Garnier- Flammarion, 1964.
- Sollers, Philippe, 2012 *Fugues*, Paris, Gallimard, collection folio, 2012.
- Rocher, Guy, «La mondialisation: un phénomène pluriel dans une société-monde?», in Daniel Mercure (dir.) *Les dynamiques sociales de la mondialisation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et De Boek Université, 2001, p. 17-31.
- Zaki, Laiïdi, *La Grande Perturbation?*, Paris, Flammarion, 2004.

Kariné DOÏMADJIAN-GRIGORYAN

Professeur

Université d'État Brusov des Langues et des Sciences sociales

Erevan, Arménie

L'apport de la langue et de la civilisation françaises à l'évolution de l'identité linguistique arménienne: étude diachronique

Il est d'autant plus important de réfléchir aux questions d'identité linguistique et culturelle que nos sociétés de l'époque moderne traversent des crises: identitaire, culturelle, linguistique, crise de l'enseignement, etc. Le présent article repose sur une réflexion à partir des outils d'analyse que nous proposent les sciences humaines et sociales. Évidemment, il existe diverses approches de la question identitaire: historique, sociologique, psychologique, linguistique, etc. Parmi les sciences humaines, les sciences du langage, et plus particulièrement la lexicologie historique, ont une place primordiale, car le langage est au cœur de l'identité.

Conformément à ses présupposés théoriques et à sa méthodologie, ayant pour objet d'étude les Mots, la lexicologie historique nous donnera l'opportunité de résoudre le problème que nous nous sommes posé, car elle bénéficie largement des données de la linguistique comparée dont une des tâches est l'établissement de la généalogie et des contacts étroits entre les langues.

Dans certaines circonstances historiques, l'identité linguistique en tant que langue se voit influencée par une autre identité: ethnique, sociale ou nationale. Cela se produit chaque fois qu'une communauté a des liens économiques, politiques et culturels continus avec d'autres cultures dans les pays ou les régions qui ont connu une colonisation culturelle ou politique; dans ce dernier cas, la communauté se sent menacée et cherche à retrouver son identité perdue. Nous défendons l'idée que l'identité culturelle est le résultat complexe de la combinaison entre le *continuisme* des cultures dans l'histoire et le *différencialisme* du fait des rencontres, des échanges linguistiques et culturels, ainsi que des conflits et des ruptures. L'enjeu de

l'histoire, ce n'est pas le retour au passé, mais le processus par lequel un peuple, à force d'actes et de paroles, se constitue un mode de pensée, une morale à travers des systèmes de valeurs, une sensibilité à travers les façons de vivre qu'il élabore.

Un certain nombre de problèmes se posent quand on entreprend une étude sur le rôle du français dans l'évolution de l'identité linguistique arménienne: de quelle nature sont les contacts historiques arméno-français? Quels sont les facteurs favorisant ces interactions libres? Quel est le reflet de ces contacts sur le vocabulaire arménien?

Au cours du dernier millénaire et de différentes étapes de l'histoire, des conditions favorables ont été créées afin d'établir des liens linguistiques et culturels entre l'Arménie et la France, conditionnés par un certain nombre de circonstances politiques, économiques et religieuses. Le merveilleux reflet, plus ou moins trompeur, des relations multiples et incessantes que tous les peuples du monde entretiennent et ont toujours entretenues est, à la vérité, l'emprunt. Hugo Schuchardt avait sans doute raison d'affirmer qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de langue tout à fait isolée et par conséquent dépourvue d'emprunts (Vennemann et al. 17). En règle générale, c'est la langue d'un peuple qui, à une époque donnée, a acquis un grand prestige sur l'arène mondiale, une influence économique et culturelle prépondérante, qui devient une féconde source d'emprunt. L'influence politique, culturelle d'une nation sur une autre à une époque donnée ne suffit guère, à ce que l'emprunt s'effectue aisément. Certes, l'emprunt dépend, dans une certaine mesure, de la forme du mot, mais les problèmes des emprunts restent essentiellement historiques.

Au cours de différentes époques historiques, les contacts arméno-français ont pris des aspects divergents. Les premiers contacts et la présence de la langue française au sein de la société arménienne remontent aux XI^{ème}-XII^{ème} siècles, à l'époque où, attirés par l'Orient, les Européens, et tout particulièrement, les Français – princes, ecclésiastiques, missionnaires, croisés et commerçants – venaient traverser et souvent s'installer au Royaume arménien de Cilicie dont les frontières longeaient les côtes de la Mer Méditerranée. À partir de cette époque, les villes arméniennes de Cilicie, telles que Sis, Tarse, Ayas, Korikos et autres, sont devenues de véritables carrefours d'échanges entre les commerçants, parmi lesquels il y avait un très grand nombre de marchands français. Ainsi, le français est entré dans la vie quotidienne des villes et villages, devenant familier aux Arméniens en devenant la langue du commerce. Plus tard, avec l'arrivée des princes

français, la fondation des principautés franques peuplées majoritairement d'Arméniens aux confins du royaume, et surtout les mariages mixtes entre les familles élitaires françaises et arméniennes, le français a élargi son terrain d'utilisation en finissant par devenir la langue de la diplomatie du royaume parfaitement maîtrisée par les Arméniens. Ce processus, qui se déroulait d'une façon totalement naturelle, a eu pour résultat l'arrivée sur le trône du Royaume Arménien de Cilicie de rois d'origine française, notamment la dynastie des Lusignan. Par la suite, une grande partie de nombreux emprunts à la langue française ont pénétré dans l'arménien médiéval de Cilicie du XII^{ème} au XIV^{ème} siècle. C'est la période d'ancien français (X^{ème}-XIV^{ème} siècles). La source de quelques emprunts est le français médiéval. Parmi les emprunts lexicaux faits aux langues européennes, ces emprunts au français occupent la deuxième place par leur nombre, après les emprunts à la langue grecque.

L'étude des emprunts révèle nettement le lien existant entre la langue et l'histoire du peuple qui en est le créateur. À l'époque de ces emprunts, la France, pays féodal développé, avait une influence considérable sur les autres pays de l'Europe occidentale: la cour, l'étiquette, la littérature, les modes françaises servaient d'exemple aux peuples voisins. L'absence, à cause de certaines circonstances historiques et politiques, de quelques *realia* de l'époque féodale dans la langue arménienne médiévale a conditionné également l'emprunt lexical.

Une quantité d'emprunts juridiques à la langue française sont fixés dans l'héritage littéraire de Sempad le Connétable (1208-1276). Cultivé et ayant une instruction brillante de son époque, Sempad le Connétable, en temps de paix, a laissé les armes pour le stylo. Il est connu parmi les éminents chroniqueurs arméniens grâce à sa «Chronique» (1272թ.). Le «Code» (1265թ.) est son œuvre la plus estimée. Sempad le Connétable connaissait quelques langues et il traduit les «Assises d'Antioche» (1265թ.) de l'ancien français vers l'arménien médiéval. Il est à noter que grâce à cette traduction on a pu ensuite, au XIX^{ème} siècle, rétablir un des plus anciens documents historiques concernant la jurisprudence, dont l'original avait disparu. Sempad le Connétable a rédigé ses œuvres et traductions d'une façon intelligible et a introduit l'usage du dialecte cilicien en langue littéraire. Notre étude montre qu'un certain nombre de termes juridiques adoptés étaient bien usités, puisque l'auteur a recouru aux mots empruntés pour expliquer les termes arméniens.

À l'époque du roi Léon II, le célèbre historien et traducteur Nersès de Lambron divulgue des informations intéressantes concernant les statuts (les postes) en vigueur et le nombre, la nature, le nom des agences, ainsi que concernant les tenues des haut fonctionnaires. Dans une lettre destinée au roi Léon II, il inculpe le roi d'être soumis à l'influence de l'Europe occidentale et de donner des noms étranger à un certain nombre d'agences. Il y avait approximativement 25 fonctionnaires secondaires et 10 agences à la Cour cilicienne. Notre analyse des 27 dénominations de la liste d'agences et de fonctionnaires montre que 13 noms étaient d'origine française (սիր, մարաջախտ, սենեսկալ, պայլ, ջանցլեր, ջամբոլայն, լեճ, պողլեր, նոտար տուկին, բարոն, դուք, կունդ, (ավագ) պարոն), 5 noms étaient d'origine arménienne (թագավոր, թագադիր, մարգպան, իշխանաց իշխան, դրաներեց), 5 noms étaient d'origine byzantine (պրոքսիմոս, սեպաստոս, պան, սեպաստ) et 4 noms étaient d'origine arabe (հեճուպ, չավուջ, էմիր, մինեսպան).

Beaucoup de mots concernant la vie quotidienne, mots d'emprunt populaire, pénétrés par la voie orale, ont subi diverses modifications phonétiques. Nous constatons aussi que ces mots ont plus d'une forme graphique en général. Exemples: bourgeois>բուրճես, պուրճես, պոռճես, պուրճին «քաղաքացի»; hospital>ոսպիտալ, օսպիտալ, օսպիթալ, ըսպիտալ, ուսպիտալ «հյուրանոց»; homage>օմաճ, օմալճ, օմահ, «պարտաթուղթ». Les mots juridiques et les mots appartenant au domaine de la hiérarchie royale, d'emprunt littéraire, venus de la littérature de traduction, restent plus phonétiquement fidèles à leur source. Exemples: avocat>ավուգաթ, commun>գումին, plaidoyer>բլայթել, privilege>բրրվրլեճ, quitter>քիթել, chastier>ջաստել, chalonge>ջավունջ, faillir>ֆայլել.

Beaucoup de ces mots empruntés avaient des équivalents arméniens à l'époque, une partie n'a pas été adoptée par la langue parlée et, par conséquent, est restée en marge, ce qui a freiné leur assimilation. Un certain nombre de mots adoptés est issu du latin et il est parfois impossible de définir la source: sont-ils empruntés au latin, ou venus par l'intermédiaire du grec, du français ou de l'italien? Exemples:

- decretalia(lat.) > decretale (ancien fr.) > տեգրետալ (թեքրետալ)
«դատական օրենք»;
- coerimonia (lat.) > cerimonie(ancien fr.) > չունիմունի
«արարողություն»;
- collegium (lat.) > college (ancien fr.) > գոլեճ, (գօլեճ)«միաբանություն»;

legatus(lat.) 1.légat (ancien fr.)> լեգատ (լիկատ, լիգատ) «պատկան Նախարար»; 2.λεγατός (grec).

En précisant la langue source, nous avons tenu compte de la forme phonique du mot et nous l'avons comparée avec ses formes phoniques dans les langues sources et intermédiaires. Ainsi le mot մարտիր (մարտիր) est considéré comme un emprunt au mot **magister** du moyen latin, mais depuis le XIII^{ème} siècle, on trouve le mot **magister** en français, ayant la même signification qu'en arménien, et qui est plus proche par son image phonique. Cela nous permet de constater que ce mot d'origine latine a pénétré en arménien via l'ancien français. Le mot բրեֆեր est aussi considéré comme emprunt du latin. Mais la forme phonique du mot nous indique que la langue source n'est pas le latin, mais l'ancien français. On peut continuer la liste de tels exemples:

բրեֆեր – préfet (XIII^{ème} s. ancien fr.) – praefectus (lat.)

գաբիլոն – capeline (ancien fr. XIV^{ème} s.) – capillus (lat.)

բրոգեսիոն (բրոգեսիոն) – procession (ancien fr. XII^{ème} s.) – processio (lat.).

Le nombre d'emprunts de la période médiévale n'est pas grand, environ 140; quelques-uns apparaissent dans les ouvrages arméniens écrits par la suite. De ces emprunts à l'ancien français, quelques-uns survivent dans l'arménien moderne tels que: պարոն<baron, մարաշախ <marechal. Il est à noter que dans quelques dialectes arméniens on trouve aujourd'hui les traces de cette influence française médiévale, par exemple: հանապ<hanap, սոլեր<soler; nous sommes de l'avis que l'étude de l'échec des emprunts est tout aussi intéressant que de sa réussite.

Du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, l'influence française diminue considérablement, et ce n'est qu'au cours des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles qu'un grand nombre de mots français pénètre dans le vocabulaire arménien. Ce fait s'explique par l'intérêt croissant pour le régime parlementaire et la politique établi en France à la suite de la Révolution de 1789; c'était aussi le résultat de l'influence de la philosophie et de la littérature françaises. L'élan pour la lexicographie franco-arménienne, et les nombreuses traductions du français ont vivement contribué au déploiement des contacts linguistiques. L'intérêt excessif pour tout ce qui venait de France est devenu pour certaines couches sociales de l'Arménie Occidentale une vraie francomanie, c'est ce qui explique le grand nombre d'emprunts se rapportant à la vie quotidienne au XIX^{ème} siècle. Dans les œuvres du grand écrivain, humoriste, éducateur

et figure sociale de l'époque, Hagob Baronian,¹ ce phénomène est caricaturé avec véhémence: «Ա լի ֆրանսկա է» – *C'est à la française*, disent ces personnages en expliquant l'origine d'une nouvelle façon de vêtement ou d'une chose à la mode; dans ce cas, l'emprunt n'est qu'une des manifestations de la volonté d'imiter une culture ressentie comme plus prestigieuse.

Dans les provinces arméniennes, se trouvant sous domination russe, le français était aussi respecté et pratiqué qu'en Russie. Parallèlement à l'expansion de la culture russe, les Arméniens du Caucase ont subi également l'influence du français. Les emprunts lexicaux figurent aussi dans les dialectes arméniens de la Crimée, de Nor-Nakhidjévan. Ils sont empruntés par l'intermédiaire du russe et concernent surtout le commerce et la vie quotidienne. En arménien moderne, la grande majorité des deux mille mots et termes empruntés au français ne sont pas des emprunts directs: une partie a pénétré en arménien par la langue russe, l'autre partie est constituée des emprunts internes à l'arménien occidental. Un grand nombre de mots français ont pénétré à la fois en arménien oriental par l'intermédiaire du russe ou en arménien occidental directement.

L'étude contrastive des dictionnaires contemporains russes et arméniens a mis en évidence que 66.5% des emprunts français pénétrés en russe, figurent en arménien aussi. 27% de mots empruntés sont des termes. 21.8% des termes empruntés concernent les *arts*. 17.7% des termes appartiennent aux *sciences naturelles*: physique – 2%, chimie – 3.7%, minéralogie – 1.4%, biologie – 6.6%, médecine – 4%. 13% des termes concernent la terminologie politique, 3.5% des termes figurent dans les terminologies des sciences humaines. 18.2% de termes professionnels concernent les différentes branches de *la technique* (en réalité ces termes sont plus nombreux: les dictionnaires que nous avons étudiés ne contiennent pas tous les termes). Les autres termes sont répartis de la manière suivante: *militaire* – 6.6%, *architecture* – 5.1%, *diplomatie* – 3.8%, *économie et finances* – 3.5%, *transport* – 3.8%, *typographie* – 1.2%, *agriculture* – 1.1%.

Beaucoup de termes empruntés font partie intégrante du patrimoine linguistique de notre langue, tandis qu'une partie des mots sont peu usités, et appartiennent au style livresque.

1. Remarque: à l'origine de son nom de famille est le mot «baron», emprunté à l'ancien français, de même pour les noms de famille comme: Պարոնիկյան, Բարոնիկյան, Պարունակյան, Բարունակյան.

Conclusions

1. Les contacts linguistiques arméno-français ont une histoire d'une dizaine de siècles. À différentes époques, des facteurs politiques, économiques et religieux ont favorisés les liens linguistiques et culturels entre l'Arménie et la France. Par conséquent, un grand nombre de mots a été emprunté au français et puis adapté, une partie se voit incorporée au fond lexical essentiel de l'arménien.

2. Les emprunts au français apparaissent en moyen arménien pendant les XI^{ème} - XIII^{ème} siècles. La source de la majorité des ces mots empruntés est l'ancien français, mais le lexique arménien contient également des emprunts lexicaux au moyen français. En arménien de Cilicie, ces emprunts sont conditionnés par des facteurs extralinguistiques et intralinguistiques:

- a. La disposition géographique et la situation sociopolitique de l'Arménie de Cilicie.
- b. Aux XII^{ème} – XIV^{ème} siècles, un certain nombre de mots concernant la cour, la vie noble et chevaleresque ont pénétré non seulement en arménien, mais aussi en langues européennes.
- c. Quelques réalités et, par la suite, leurs dénominations de l'époque féodale de l'Europe Occidentale n'ont pas trouvé leur place en arménien du Moyen âge à cause de certaines circonstances historiques et politiques.

3. Aux XVIII^{ème} – XIX^{ème} siècles, la pénétration d'un grand nombre de mots français en arménien est due aux Lumières, à la Grande Révolution française et aux activités des socialistes utopistes. À cette époque, l'arménien occidental a eu de nombreux contacts directs et étroits avec le français: le développement de la lexicographie franco-arménienne, les traductions ont contribué au déploiement de ces contacts.

4. À l'époque de l'expansion de la culture russe, elle-même fortement influencée par la culture française, les Arméniens de Caucase, de Crimée, de Nor-Nachidjévan ont dû s'appropriier les emprunts au français via la langue russe. De ce fait, les mots d'origine française fixés dans leurs dialectes sont des emprunts indirects au français et concernent surtout le commerce et la vie quotidienne.

5. Des phonèmes et des morphèmes empruntés au français ne sont pas fixés. Ce fait s'explique par la diversité des systèmes linguistiques de

l'arménien et du français et par la quantité minimale des unités linguistiques introduites en arménien. Il est notable que l'influence du français sur l'arménien, due à un contact prolongé entre ces deux peuples, n'a affecté que le lexique et a laissé intacte la morphologie et la syntaxe.

6. Ainsi, avec les deux autres facteurs fondamentaux: la religion et la race, la langue a une puissance que n'ont pas les autres facteurs de l'identité nationale. La langue devance tous les autres, car elle permet de les nommer ... une langue elle-même, c'est à la fois une identité, une mémoire. C'est aussi la somme de tous les croisements effectués à travers les siècles avec d'autres civilisations et accumulés dans son histoire et patrimoine culturel.

Bibliographie

- Arduin-Carras, Françoise et Balabanian, Olivier, «*Arménie, Avant-poste chrétien dans le Caucase*», Grenoble, Glénat, 2006.
- «*Assises d'Antioche, reproduites en français et publiées, au sixième centenaire de la mort de Sempad le Connétable, leur ancien traducteur arménien*», (trad. par L. Alichan, avec le texte arménien), Venise, 1876.
- Boase, «*The Cilician Kingdom of Armenia*», New York, St. Martin's Press, 1978.
- Bellaud, M., *Essai sur la langue arménienne*, Paris, 1812.
- Dédéyan, Gérard (dir.), «*Histoire du peuple arménien*», Toulouse, Privat, 2007.
- D'Esoff, *Aperçu de l'étude de la langue arménienne en Europe*, Toulouse, Privat, 2007.
- Djanachian, P. Mesrop, «*Les Arménistes et les Mekhitaristes*», Venise, Armeniaca. 1969.
- Doïmadjian-Grigoryan, Kariné «*Les mots d'origine française de l'arménien médiéval et moderne*», Erevan, Éd. Université d'Etat d'Erevan, 2004.
- Doïmadjian-Grigoryan, Kariné «*Quelques remarques sur la prononciation des anthroponymes et des toponymes français*», Lexique commun/ Lexique spécialisé, Chisinau, Éd. Editura, Europlus, 2010.
- Doïmadjian-Grigoryan, Kariné «*Brève chronique des contacts culturels et littéraires arméno-français*», EISH Etudes Interdisciplinaires en Sciences humaines, Revue officielle internationale du CODFREURCOR, N1, Tbilissi, Éd. Université d'Etat Ilia, 2014.

- Ghazarian, Jacob G., *The Armenian kingdom in Cilicia during the Crusades, The Integration of Cilician Armenians with the Latins, 1080-1393*. Richmond, Curzon Press, 2000.
- Grousset, René, «*Histoire de l'Arménie des origines à 1071*», Paris, Payot, 2008.
- Grousset, René, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem – III. 1188-1291 L'anarchie franque*, Paris, Perrin, 2006.
- Hovannisian, Richard G. (dir.), *Armenian People from Ancient to Modern Times*, vol. I: «*The Dynastic Periods: From Antiquity to the Fourteenth Century*», New York, Palgrave Macmillan, 1997.
- Hovannisian, Richard G., «*The Armenian People from Ancient to Modern Times*», 2 vol. Londres, MacMillan, 1996.
- Kasbarian-Bricout, Béatrice, *Les Arméniens au xx^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1984.
- Kévorkian, Raymond H. et Travert, Yvan, «*Lumière de l'Arménie chrétienne*», Paris, Monum, 2006.
- Krimitell, *Histoire arméno-européenne*. Paris, Araxes, 1943.
- Lépidis, Clément, *L'Arménien*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
- Macler, Frédéric *Autour de l'Arménie*, Paris, 1917.
- Mahé, Annie et Mahé, Jean-Pierre, *L'Arménie à travers les siècles*, Paris, Gallimard-Jeunesse, 2005.
- Mahé, Annie et Mahé, Jean-Pierre, *L'Arménie: à l'épreuve des siècles*, Paris, Gallimard, 2005.
- Mahé, Annie et Mahé, Jean-Pierre, *Histoire de l'Arménie*, Perrin, Pour l'Histoire, Paris, Gallimard, 2012.
- Meillet Antoine, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918.
- Meillet Antoine, *Les Etudes Arméniennes. Le livre du Centenaire /1822-1922/*, Paris, Éd. Société Asiatique, 1922.
- «*Mélanges d'études arméniennes*», Venise, Armeniaca, 1969.
- Moïse de Khorène (trad. Annie et Jean-Pierre Mahé), *Histoire de l'Arménie*, Paris, Gallimard, coll. «L'aube des peuples», 1993.
- Mouradian, Claire, *L'Arménie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», 1995.
- Mutafian, Claude, *Le royaume arménien de Cilicie, xii^e xiv^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 1993.
- Mutafian, Claude, *La Cilicie au carrefour des Empires*, Paris, Belles Lettres, 1988.

Identité et questions sociolinguistiques et linguoculturologiques

Mutafian, Claude et Van Lauwe Éric, *Atlas historique de l'Arménie*, Autrement, coll. «Atlas / Mémoire», Paris, CNRS Éditions, 2005.

«Recueil des historiens des Croisades». Documents Latins. T.2 /Dardel J. Chronique de l'Arménie/. Paris, 1967.

Assises d'Antioche, Venise, publié par la Société Mekhitariste de Saint-Lazare, 1876.

Takvorian, Takvor, *Histoire d'Arménie*, Paris, Éd. Ophrys, 2000.

Vernay-Nouri, Annie, *Livres d'Arménie Collections de la Bibliothèque nationale de France*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2007.

L'œnotourisme – espace d'une communication interculturelle

Ces dernières années, partout dans le monde, l'industrie du vin s'est beaucoup développée, ce qui a conduit à la croissance de l'intérêt pour l'œnotourisme. Il y a beaucoup de facteurs qui ont contribué aux contacts interculturels positifs dans le tourisme du vin et ils peuvent être identifiés dans les domaines économique, social, culturel et éducatif des sociétés modernes.

Hall définit l'œnotourisme comme «... a subset of food tourism, being defined as visitation to vineyards, wineries, wine festivals and wine shows, for which grape wine tasting and /or experiencing the attributes of a grape wine region are the prime motivating factors for visitors» (74), en se centrant sur les personnes qui constituent le pivot de cette industrie et de ses services.

Notons qu'il y a beaucoup de typologies concernant les catégories de touristes du domaine vitivinicole. Par exemple, Crose et Perri proposent des caractéristiques décrivant les touristes intéressés par l'industrie du vin qui peuvent être soit débutants, soit experts ou encore visiteurs à intérêts multiples. Dans un autre contexte, ces auteurs les classifient touristes entouristes accidentels, intéressés ou même dédiés au domaine vitivinicole (49-50).

Le monde du vin, la production du vin et le tourisme sont abordés dans deux perspectives bien différentes, notamment celle du Nouveau Monde et du Vieux Monde. Les destinations du «Nouveau Monde» du vin sont l'Amérique du Nord, l'Australie, la Chine, l'Europe de l'Est (Charters et Ali-Knight). La culture de l'œnotourisme dans ces deux «mondes» diffère par sa nature et sa perception. Les caractéristiques de chaque destination partent de la constatation que le domaine est:

- connecté avec le tourisme rural, le tourisme historique;
- le guide du Vieux Monde est plus professionnel;
- par conséquent, la terminologie utilisée pendant les visites des domaines de production des vins et les dégustations est différente: les visites

dans le Nouveau Monde se concentrent sur le client, la société et l'occasion. Ainsi, on se concentre moins sur la terminologie professionnelle car le temps est consacré à la présentation des vins. On utilise un langage terminologique et on met l'accent sur les techniques de vinification et de dégustation, alors que les guides de l'Ancien Monde sont plus professionnels, ils utilisent un langage terminologique, se plient sur les techniques de vinification et de dégustation. La culture occidentale du vin montre du respect pour le vin, tandis que tout ce qui est lié au vin dans le Nouveau Monde sert comme moyen de communication;

- les manières occidentales de se mettre à table sont bien spécifiques: ces différences peuvent créer des malentendus entre l'hôte et les invités causés par des manières spéciales à une table ordinaire et par l'étiquette. Les manières de table occidentales sont respectées et suivies dans le cadre des règles (Cohen et Avieli) et ne sont pas toujours les mêmes dans le Nouveau Monde;

- l'important est **ce** qu'on boit: si dans les pays occidentaux l'important est ce qu'on boit, dans la plupart des pays de la CEI, par exemple, l'important est **avec qui** on boit. Il y a des opinions qui ont un impact social négatif sur le tourisme de certains pays en développement (Page et Connel). Par exemple, dans les pays de l'Est comme la Géorgie, la Russie, la Moldova, les hôtes insistent pour que les invités boivent de l'alcool et mangent bien, c'est une tradition!

- la dégustation inclut l'appréciation du vin, de sa couleur et du goût. L'ordre de la dégustation va du vin blanc au vin rouge, du vin léger au vin fort.

La culture et la production du vin dans la République de Moldova ont une longue histoire qui remonte à l'Antiquité et aujourd'hui l'industrie de la vinification occupe un des plus grands rôles dans l'économie du pays et dans la vie au quotidien.

Bien que relativement petite, la Moldova se classe parmi les régions viticoles les plus importantes de l'Europe orientale, enregistrant la production de 108 types de vin (Wine Searcher) dans 228 entreprises de production de vin (Vin Moldova), ce qui constitue 1,5% des vins du monde entier (Trade Data Analysis, 35).

Méthodologie

La présente étude est construite sur le matériel linguistique et terminologique du discours transcrit lors d'une visite dans une des caves les

plus connues de Moldova – celle de la localité de Purcari. Cette excursion a été organisée à l'occasion de la fête du vin, au mois d'octobre 2014, avec la participation d'un groupe de touristes venant de différents pays européens. L'excursion a été présentée par un guide professionnel et un sommelier qui parlait russe. Le traducteur a effectué la traduction en anglais. Cette double présentation, l'une faite par le spécialiste en vinification et l'autre, traduite par le guide, a permis une comparaison réussie des langues et des formules utilisées (en russe et en anglais) ainsi que l'observation de la façon (le degré de spécialisation) d'utiliser la terminologie de l'œnotourisme.

Le choix de l'image des présentateurs met d'emblée en valeur la différence de style et d'approche: celle du spécialiste rappelant en quelques sortes les traditions «soviétiques», très spécialisée et abondant en détails sur la technologie de la production des vins. Le guide était M. Aurel Grosu, docteur en technologie des boissons alcooliques, ayant 40 ans d'expérience de travail au Château Purcari en qualité de dégustateur professionnel et de sommelier. Partant de l'attitude de ce guide et du texte présenté, on aurait pu dire qu'il traitait son public comme des spécialistes du domaine de la vinification (alors qu'ils étaient journalistes). D'autre part – chez le traducteur, M. Dumitru Sirbu, responsable du marketing et des relations avec le public au château de Purcari, ayant 2 ans d'expérience de travail, nous avons remarqué l'attitude plus occidentalisée, «détendue» du jeune traducteur qui essayait de «décharger» la présentation trop détaillée du spécialiste. La façon de s'habiller de ces deux personnes était aussi très différente: M. Grosu portait un costume, très officiel, tandis que le traducteur avait un style casuel.

Nous analysons l'excursion à laquelle nous avons assisté sous trois angles différents: socioculturel, linguistique et terminologique. Les deux analyses, quantitatives et qualitatives, ont été réalisées à partir des objectifs suivants: (1) identifier les différences entre les styles traditionnels et modernes de visite d'une cave en Moldavie; (2) observer les différentes approches socioculturelles des deux présentateurs; (3) identifier les particularités linguistiques d'une excursion dans les caves en Moldova et extraire les différences de présentation entre le texte original et sa traduction; (4) évaluer la fréquence des termes utilisés, leur caractère approprié en fonction de la situation de communication et de la personne énonçant le discours.

Par conséquent, trois types d'analyse ont été effectués: une analyse socioculturelle, la deuxième linguistique et la troisième terminologique en utilisant le principe hiérarchique descendant, c'est-à-dire que nous nous sommes proposé de déterminer si c'était le terme (le langage spécialisé) ou

le mot (le langage général) qui comptait, sans oublier que les excursions dans la plupart des cas sont organisées ni pour/par des anglophones (dans le cas des excursions pour les touristes étrangers) ni toujours pour/par des locuteurs natifs russes (dans les cas des excursions pour les touristes locaux ou les visiteurs en provenance des pays de la CEI).

Nous constatons que, idéalement, la situation de communication est la plus importante, elle construit le discours, contribue à la connaissance et détermine, à partir des facteurs du discours, le choix des termes ou des expressions. Notons que certains facteurs du discours influencent la densité et la complexité terminologique, le type de texte ou de discours et le vocabulaire utilisé:

1. La qualité de l'énonciateur. Il indique si la personne qui présente l'énoncé (dans le cas de notre excursion, c'est le guide) est un professionnel / semi-professionnel / non professionnel dans le domaine de l'œnotourisme. Dans chaque situation, le choix de la terminologie utilisée dans un discours ou dans un texte dépend de ce facteur.

2. La qualité du public. Il est possible de parler de plusieurs types de public: un public spécialisé, demi spécialisé – les visiteurs ayant certaines connaissances en production du vin et en viticulture – et, finalement, un public non spécialisé – les visiteurs qui ont peu ou pas de connaissances en fabrication du vin, en viticulture, en dégustation de vin, etc.

3. La qualité de la langue du texte de la présentation. Il est important de savoir si le texte est produit par un énonciateur natif ou non, si c'est un texte original ou s'il représente une traduction, si pour le public / les locuteurs la langue de présentation est maternelle ou est une langue étrangère.

4. Le facteur de la situation de communication (de l'excursion). L'excursion incluant la dégustation des vins classiques est divisée en plusieurs étapes: l'étape de la connaissance des technologies de production qui suppose l'utilisation de la terminologie fonctionnelle du domaine, l'étape de présentation de la collection et de dégustation qui abonde également en toutes sortes de termes marqués, en plus, par des connotations appréciatives.

Résultats de l'étude

Au niveau socioculturel, nous constatons que:

Le guide qui présente l'excursion est très professionnel, il a une riche expérience de travail dans le domaine de la fabrication du vin et de

l'œnotourisme. Le spécialiste effectue l'excursion en russe qui est la langue du texte original de l'excursion. M. Grosua une tenue très officielle, il est habillé d'un costume et il porte une cravate, son langage corporel est plutôt réservé avec un minimum de gestes et de mimiques. L'excursion rappelle une conférence où il utilise largement la terminologie du domaine, mettant l'accent sur la technologie de la vinification.

Tout autre est la personne du traducteur. Il est semi-professionnel, il ne travaille au château de Purcari que depuis deux ans, tout en étant bien informé sur la production du vin, mais sa formation professionnelle n'est connectée ni à la viticulture ni à l'œnotourisme. Sa tenue est décontractée. Le texte qu'il énonce est une traduction (texte parallèle à celui présenté en russe par le spécialiste), par conséquent, il utilise beaucoup d'explications, de gestes, de techniques de démonstration, le langage du corps est très riche.

Le public est non professionnel, par conséquent, le traducteur ajuste son discours au niveau du public, en remplaçant des termes difficiles par l'explication et la démonstration. Il met l'accent sur l'amusement de l'auditoire, il fait des blagues et présente l'information d'une manière facile et claire.

Au niveau linguistique, nous constatons que:

Du point de vue linguistique, la langue des deux énonciateurs est également différente. Le guide spécialisé utilise un ton formel, son style est plutôt livresque et officiel, ses phrases ne sont pas marquées d'émotions. Au niveau de la syntaxe, nous observons la présence de phrases complexes à subordonnées différentes, il recourt à la voix passive. Le langage utilisé est très professionnel, parsemé de beaucoup de termes du domaine de la vinification.

Le traducteur, au contraire, utilise un langage affectif. Le ton de son discours est non officiel, le genre neutre/familier. Il était bien évident que le traducteur adaptait la traduction au niveau des compétences des visiteurs car il utilisait beaucoup d'additions dans sa traduction (pour expliquer l'information). Certaines phrases peuvent illustrer ces situations:

La phrase originale: «Этот год является успешным и гарантирует высокое качество будущего вина, т.е. сырье соответствует всем требованиям, имея содержание сахаров более 23%, что является очень важно». La traduction: «It was really good year and **we hope** the harvest will be **excellent** for good wine because the grapes should have more than 23% of sugar». Le traducteur utilise la personnalisation pour montrer que le public fait aussi partie du processus.

Pour la phrase de l'original: «Здесь вино отдыхает, контролируется температура, в бочках сжигают серу, которая выделяет углекислый газ и используется как антисептик, как антиоксидант в данных помещениях». Nous avons enregistré la traduction: «This is the space where **we** keep the wine, it is maturing **here**, **you can see it**, everything is automatically controlled, **like humidity and temperature. Once a week we burn sulfur that is used as antiseptic**». Le traducteur utilise également la personnification pour créer l'impression que les touristes sont importants, il montre que cette excursion leur est destinée en exclusivité. Par ailleurs, le jeune traducteur ajoute des informations qu'il considère importantes pour les visiteurs parce que le texte original est assez formel, non émotif et conçu pour les professionnels.

Pour la phrase de l'original: «Если в бочках преобладают окислительные процессы, то в бутылках преобладают восстановительные процессы». Le traducteur a proposé: «If in the barrel some oxidation process takes place, **then the bottle rounds them, it makes them more smooth**». Le traducteur utilise l'explication pour rendre plus compréhensible aux visiteurs le discours du guide bien chargé d'une terminologie professionnelle.

Pour ce qui est de la terminologie, rappelons-nous que l'excursion dans la cave est divisée en trois étapes: la visite du secteur de la production, le secteur de la collection et, finalement, les salles de dégustation.

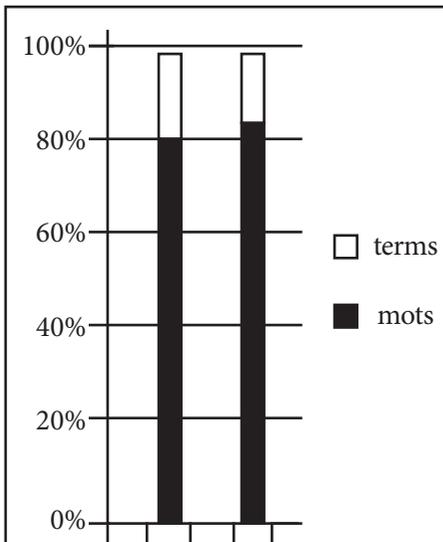


Figure 1. Le secteur de la production.

Comme on peut voir dans la figure 1, lors de l'excursion effectuée en russe, la partie du discours dédiée au secteur de la production abonde en termes (стерильный разлив, брожение, сусло, осветление, гребни, химический процесс, углекислый газ, бетонин, кислород). Sur 740 mots utilisés, 172 sont des termes, dont 38 appartiennent au domaine de la chimie.

Pour la même excursion en anglais, sur 690 mots, le traducteur a utilisé 124 termes, y compris huit termes du domaine de la chimie (Ex.: carbondioxide, oxygen, nitrogengas, microbial Spoilage, etc.).

Il est évident que la majorité des termes sont fonctionnels, sans aucune coloration émotionnelle. Cela s'explique par la spécificité de l'excursion dans le secteur de la production où il est presque impossible de ne pas respecter les conditions nécessaires, y compris le recours à la terminologie du domaine. Le nombre de termes dans les textes en anglais et en russe n'offre pas une grande différence, car il s'agit de la description de l'équipement et du processus technologique de la production du vin qui nécessite l'utilisation d'une terminologie riche.

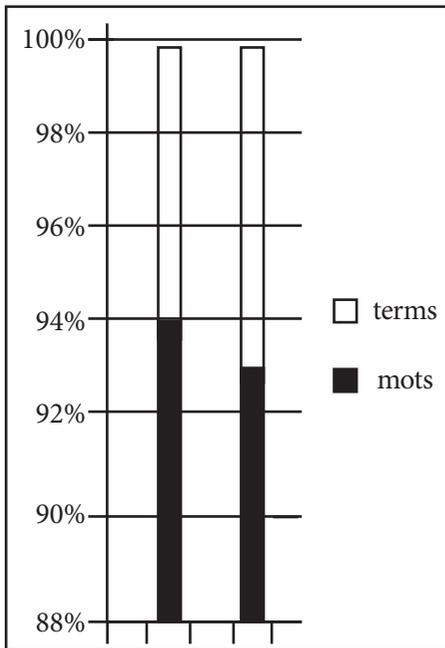


Figure 2. Le secteur de la collection.

Une situation quelque peu différente se constitue dans le secteur de la collection (voir Figure2): dans le texte en russe, sur 1203 mots, il y a 73

termes (хранение, старение, выдержка, ячейка, бочка, окисление, etc.), et en anglais – sur 980 mots, 71 sont des termes (storage, aging, cell (cava), barrel, oxidation, etc.)

Nous observons que dans cette partie de l'excursion, le rapport entre le nombre des termes en anglais est supérieur à celui en russe (73-71). Probablement, cela s'explique par les termes qu'il est nécessaire d'utiliser dans les deux langues, mais il y a aussi un grand volume d'informations supplémentaires qui figure en russe, c'est pourquoi le discours dans cette langue est plus volumineux qu'en anglais, et, par conséquent, le taux de la terminologie utilisée est plus faible.

Le processus de dégustation est le plus interactif, mais il contient encore un grand nombre de termes spécifiques. La lecture des données statistiques dans la figure 3 nous offre les informations suivantes: dans le discours en russe, sur 458 mots – 94 sont des termes (столовые вина, коллекционные вина, букет, содержание алкоголя, стыдливый аромат, etc.); et dans le discours en anglais: sur 426 mots – 76 sont des termes (collection wine, ordinary wine, bouquet, alcoholic content, blind tasting, shyaroma, etc.).

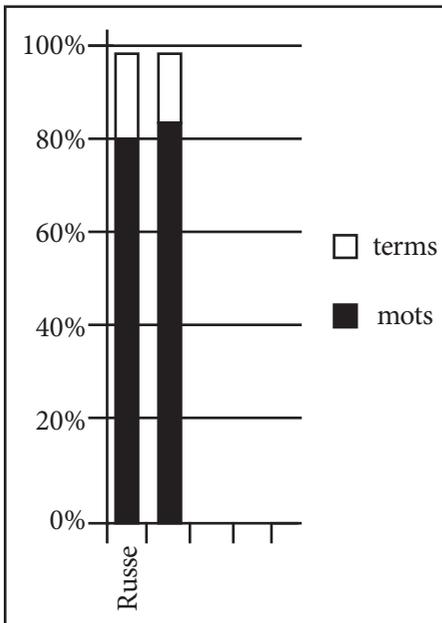


Figure 3. La dégustation

Cependant, les termes utilisés dans cette partie de l'excursion sont très différents. Cette constatation s'explique par l'atmosphère et la situation de communication qui est bénéfique pour un discours plus «affectif». Lors de la

dégustation, les visiteurs ne voient pas l'équipement, le laboratoire, etc., mais ils se retrouvent dans une atmosphère agréable, ils essaient de se concentrer sur leurs sens. Les termes utilisés portent des marques d'émotivité jusqu'à un style bien «coloré» d'émotion.

La langue de l'excursion joue un rôle important et influe sur le choix de la terminologie utilisée par le présentateur. L'exemple suivant illustre le choix des termes réalisé au cours de la dégustation des vins dans l'entreprise moldave de production des vins «Purcari»:

- Negru de Purcari has to be *opened* at least 30 min before tasting.
(*unrock*)

Dans l'exemple cité, le guide travaillait avec un groupe d'amateurs et, en plus, anglophone (non natifs). Dans le cas de la communication spécialisée adéquate, le guide aurait dû utiliser le terme «to uncork» au lieu de «to open», mais dans la situation donnée, il existait une grande probabilité que le public ne comprenne pas le terme ou que le terme ne soit pas perçu de façon adéquate, car il s'agissait d'une situation hors du domaine professionnel des touristes – une atmosphère relaxante avec des interlocuteurs non professionnels du domaine de la vinification. Cela explique probablement le choix du présentateur qui a décidé de remplacer le terme par un mot du langage général «to open».

Du fait que les excursions soient assurées par des guides moldaves, se produit une certaine confusion dans l'utilisation de la terminologie. Par exemple, le terme «barrique» (un petit tonneau de vin en fûts neufs) a été utilisé au lieu de «barrel». Le mot «barrique» peut être utilisé en anglais, mais il indique un petit baril spécial, tandis que le guide en a montré un grand. Cette confusion s'expliquerait probablement par la traduction du terme en roumain par le calque «baric». Un autre exemple de confusion est le terme «champagne», qui ne peut pas être utilisé en parlant des boissons alcooliques qui ne sont pas produites en France (une marque déposée de vin français). Même si les vigneron moldaves recourent aux technologies et à des méthodes de production identiques à celles du champagne français, ils n'ont pas le droit d'utiliser le même nom de marque, aussi le terme correct en anglais serait «sparkling wine».

Conclusion

Partant d'observations personnelles bien subjectives, nous pouvons constater que l'excursion était en quelque sorte symbolique car le guide professionnel a fait preuve d'une approche venant probablement de sa formation dans les traditions de l'école soviétique – il a proposé une excursion destinée plutôt à des spécialistes du domaine de la vinification, alors que le traducteur a représenté la génération actuelle, il a donc proposé une approche ciblée sur les visiteurs non spécialistes. Le guide a fait preuve d'un comportement très officiel, il a parlé dans un langage formel parsemé d'une terminologie complexe, il n'a manifesté d'émotions ni dans les mots ni dans les gestes. Le traducteur, qui est responsable des relations publiques avec la société, a complété le travail du guide en expliquant et en ajoutant des informations spécifiques pour faciliter la compréhension des passages complexes. Il a opéré avec un langage parfois neutre, parfois plus familier, il a même personnalisé le discours (en utilisant par exemples des marqueurs comme: nous, pour nous, vous pouvez voir), il a utilisé le langage du corps pour démontrer les processus de production, il a utilisé des blagues. Le traducteur a essayé de divertir les touristes et s'est concentré davantage sur leur intérêt, leur confort et leur plaisir.

C'est très difficile de répondre à la question à quel «monde» appartient la Moldova dans le tourisme du vin, le Vieux ou le Nouveau Monde, car il n'y a pas de positionnement clairement différencié. Nous avons constaté l'existence d'éléments qui renvoient la Moldova à la fois au Vieux Monde et au Monde Nouveau.

Les éléments venant du «Vieux Monde»:

– La structure de l'excursion. La structure est classique, essentiellement concentrée sur le processus de fabrication du vin plutôt que sur les touristes, leurs perceptions et leurs intérêts. Traditionnellement, l'excursion dans une cave en Moldova se compose de la visite des vignobles, de la section de la production des vins, de la visite de la collection des vins et de la dégustation.

– L'ordre des vins dégustés. Dans ce processus, la Moldova tente également d'utiliser la manière et les méthodes de dégustation traditionnelles, donc l'ordre du vin servi correspond aux règles et aux normes classiques.

– Les types classiques de vin. En Moldova poussent des espèces françaises classiques de raisins, produisant des types classiques de vin

(Chardonnay, Cabernet, Sauvignon, etc.), il pousse seulement un petit nombre d'espèces typiques moldaves de raisin (Rara Neagra, Feteasca).

– Les méthodes classiques de production du vin. En ce qui concerne les techniques de production, les viticulteurs moldaves utilisent également la technologie traditionnelle classique qui a une longue histoire et une culture de longue date.

– Le passé historique. Depuis des temps très anciens, la Moldova est connue comme un pays de production de vin. Même les Grecs anciens disaient: «Allons en Dacia pour obtenir un peu de vin».

– Les particularités culturelles locales. La Moldova est très fière de sa culture et de son histoire; cette fierté est transmise à travers les générations et se fait valoir par des lieux et des locaux particuliers, des décorations, des recettes et des traditions. Nous retrouvons la présence de cette culture dans l'œnotourisme.

– L'authenticité se manifeste dans la tradition, le rejet des technologies modernes et le respect de l'histoire – tout ce qui contribue à l'image d'authenticité au tourisme rural et en particulier, à l'œnotourisme.

Les éléments venant du «Nouveau Monde»:

– On se concentre sur le client, son confort. Dans la vie moderne, le tourisme occupe une des premières places dans l'économie du monde (UNWTO), donc un touriste est perçu comme un client très important. L'hospitalité moldave est bien connue, par conséquent, le touriste devient une figure centrale lors d'une excursion, ce qui ajoute à cette excursion les éléments du monde contemporain.

– La modernisation. En dépit du fait que le tourisme en Moldova soit ciblé sur le domaine rural et écologique, on constate la présence d'installations modernisées nécessaires pour le confort dans les villages ou les maisons anciennes.

– Le style libre. De plus en plus d'excursions en Moldova sont en train de changer leur style de présentation des textes, en renonçant aux textes appris par cœur selon des règles strictes et en recourant à ceux présentés de manière plus libre dans une atmosphère détendue, où le guide n'est pas un maître sévère, mais plutôt un assistant et un compagnon bienveillant.

– On utilise moins la terminologie professionnelle. Dans la plupart des cas, la densité de la terminologie est calculée en fonction des compétences des visiteurs, mais dans la majorité des situations, le guide se rend compte que les touristes sont semi- ou non professionnels dans la vinification, ainsi,

il se propose d'utiliser une terminologie moins professionnelle afin de ne pas fatiguer les visiteurs.

Bibliographie

- Boniface, Priscilla, *Tasting tourism: travelling for food and drink*. Aldershot: Ashgate Publishing Limited, 2003.
- Charters, Steve, Ali-Knight, Jane, «Who is the wine tourist?», in *Tourism Management*, 23, 2002, p. 311–319.
- Charters, Steve, O'Neill, Martin, «Service quality at the cellar door: A comparison between regions», in *International Journal of Wine Marketing*, 13(3), 2001, p. 7-17.
- Cohen, Erik, Avieli, Nir, «Food in Tourism. Attraction and Impediment», in *Annals of Tourism Research*, 31(4), 2004, p. 755–778.
- Croce, Erica, Perri, Giovanni, *Food and Wine Tourism. Integrating food, travel and territory*, Cambridge: CAB International, 2010.
- Getz, Donald, *Explore wine tourism: management, development & destinations*. New York: Cognizant Communication Corporation, 2000.
- Getz, Donald, Brown, Graham, «Critical success factors for wine tourism regions: a demand analysis», in *Tourism Management*, 27, 2006, p. 146-158.
- Hall, Michael, Mitchell, Richard, «Gastronomic tourism – comparing food and wine tourism experiences», in Novelli, Marina, *Niche Tourism. Contemporary issues, trends and cases*. Amsterdam: Elseviers, 2005.
- Marzo-Navarro, Mercedes, Pedraja-Iglesias, Marta, «Profile of a wine tourist and the correspondence between destination and preferred wine: a study in Aragon, Spain», in *Journal of Travel & Tourism Marketing*, 26, 2009, p. 670–687.
- Mitchell, Richard, Charters, Steve, Albrecht, Julia, «Cultural Systems and the Wine Tourism product», *Annals of Tourism Research*, 39(1), 2011, p. 311–335.
- Nikiforova, Viktoria, *Positioning of French wine tourism in Moscow tourism market*, (in Press), Moscow, 2013. (Titre original «Позиционирование французского энотуризма на туристском рынке москвы»).
- Page, Stephen, Connell, Joanne, «Social and cultural impacts», in *Tourism. A modern Synthesis* Andover: Cengage Learning EMEA, 2009, p. 405-419.

Pearce, Philip, «From culture shock and culture arrogance to culture exchange: Ideas towards sustainable socio-cultural tourism», in *Journal of Sustainable Tourism*, 3(3), 1995, p. 143-54.

Trade Data Analysis. *Wine Institute*, 2011, p. 35-36.

UNTWO (2013). World Tourism Organization. Compendium of Tourism Statistics, Data 2007 – 2011.

Williams, Peter, Kelly, Joseph, «Cultural wine tourists: Product development considerations for Columbia's Resident Wine Tourism Market», in *International Journal of Wine Marketing*, 13(3), 2001, p. 59-76.

Vin Moldova. Site Web www.vinmoldva.md consulté le 15.09.2014.

Wine Searcher. Site Web www.wine-searcher.com consulté le 15.09.2014.

Expression des repères identitaires dans la littérature

Georgiana LUNGU-BADEA
Professeur
Université de l'Ouest, Timisoara, Roumanie

Enjeux, résistances et dérives identitaires déterritorialisées.

Étude de cas: Tsepeneag, Tanase, Visniec

«Une identité n'est jamais donnée, reçue ou atteinte.»
(Derrida *Le Monolinguisme de l'autre*, 1996, 53)

Introduction

À première vue, la tentation de rapprocher Dumitru Tsepeneag, Virgil Tanase et Matěi Visniec serait disharmonique. Cependant, ils se rencontrent tous au carrefour de leurs errances autour du soi. Des identités désespérées et désemparées se cachent derrière les carcasses identitaires des protagonistes, armures potentielles de l'identité écrivante. De leurs livres ressort l'image dialectique d'une migration qui les dirige – ainsi que leurs protagonistes – aux confins de l'histoire du passé et de l'histoire vécue. C'est une aventure initiatique qui les pousse à préserver leurs racines dans une terre – conçue selon le modèle de l'Ithaque pour Ulysse – et à ouvrir leurs ailes vers d'autres horizons.

L'invariant est donné par l'incontestable francophilie des écrivains, parleur francophonie indubitable également. Le variant fait la différence dans le style et la forme, auxquels s'ajoute la posture d'être soi. Tsepeneag, Tanase et Visniec sont à la fois «universel[s] et anonyme[s], tout-identité et sans-identité» (cf. Gus Astic 145). Ils se ressource – tantôt directement, tantôt par intermédiaire – à l'héritage grec, romain, occidental, et dévoilent, par ailleurs, de petits secrets de leur vie d'écrivain.

Ce qui a retenu notre attention est notamment la filiation d'idées qui repose sur tout en arsenal de manières et de stratagèmes mis en œuvre et à l'œuvre pour dépasser aussi bien le cadre étroit de la culture d'origine (qui n'est pas que roumaine, car ils apprennent sur d'autres cultures, telles que les

cultures française, allemande, russe, anglaise, etc.) que le cadre de la culture d'adoption (française), et faire ainsi bourgeonner toute une confédération d'idées, qui a l'air d'un poncif: tout a des racines anciennes et universelles.

Prémises. Insoucieux des canons, genres, métissages, recettes de succès, Tsepeneag, Tanase et Visniec ont quelque chose à dire, à se dire, à nous dire et ils le font, ils mènent une enquête sur eux-mêmes à travers l'enquête sur l'autre. Leur littérature permet d'envisager l'étude des expressions identitaires par rapport aux interactions sociales, spatiales et linguistiques. L'individu, son identité et son appartenance, ce sont des réalités et des thèmes également déterminés par un espace-source et par un espace-cible. Les trois écrivains les saisissent dans des circonstances variables, vu que ceux-ci peuvent exister variablement groupés ou isolément. C'est en les décrivant de manière concrète, que la littérature de Tsepeneag, Tanase ou de Visniec devient capable de porter témoignage des relations identitaires qui s'établissent selon la manière de chacun de se rapporter: à l'espace unique, à la multiplicité des espaces dont les valeurs découlent des pratiques sociales, relationnelles, discursives, etc., à l'hétérogénéité discursive et spatiale. De cette mosaïque identitaire faite de plusieurs pièces, nous en nommons trois: 1) de l'identité personnelle, re-construite après la prise de conscience de l'/leur identité en rupture; 2) des identités confédérées, fédération d'un soi multiple, et les interactions sociales; 3) de l'identité émise des personnages (autofiction et autobiographie). Outre les récits qui se tissent autour des aspects identitaires qui leur correspondent, relevant leur noyau universalisable et leur côté individualisable, on peut apercevoir l'identité complexe de l'entité écrivante.

Corpus. Dans l'examen que les expressions identitaires recouvrent chez Dumitru Tsepeneag, Virgil Tanase et Matei Visniec,¹ nous nous appuyons

1. Dumitru Tsepeneag (né le 14 février 1937, à Bucarest) est actuellement non seulement un auteur d'expression française, mais il est également l'un des représentants importants de la littérature de la diaspora roumaine, traduit en français, anglais, allemand, slovène, tchèque, etc., et un grand traducteur. Fondateur avec Leonid Dimov de l'onirisme roumain (1964), courant littéraire qui s'opposait au «réalisme socialiste», Tsepeneag a une activité artistique prolifique: *Exerciții* (Exercices, 1966), *Frig* (Froid, 1967), *Așteptare* (Attente, 1971). Après avoir été déchu de la citoyenneté roumaine (1975), il s'établit en France (il obtient la nationalité française en 1984) où il fonde et dirige *Les Cahiers de l'Est* (1975-1980); ensuite *les Nouveaux Cahiers de l'Est* (1991-1992) et la revue *Seine et Danube* (2003-2006). Il commence à écrire en français dès 1980. Il se fait connaître par des romans qui remettent en question la condition humaine, le rapport de Soi à l'Autre, de l'identité et de la différence, dans des clivages tels permanence – faillibilité (changement), centre–périphérie. Son prodigieux travail

aussi bien sur leurs œuvres publiées en français que sur des œuvres parues en roumain. La raison d'une telle décision se trouve dans la difficulté de séparer la quête d'identité selon la langue d'expression choisie par les écrivains.

d'écrivain et de théoricien (*Les Noces nécessaires*, *Arpièges*, *Roman de gare*, *Le Mot sablier*, *Pigeon vole* (sous le pseudonyme Ed Pastenague), *Hôtel Europa*, *Pont des Arts*, *Au Pays de Maramures*, *Un român la Paris*, *Reîntoarcerea fiului la sânul mamei răătăcite* [Retour du fils au sein de la mère prodigue], *Momentul oniric* [Le Moment onirique], *Călătorie neizbutită* [Voyage raté], *Războiul literaturii nu s-a încheiat* [La Guerre de la littérature n'est pas achevée], *Destin cu Popești* [Destins aux Popesco], *Prin gaura cheii* [Par le trou de la serrure], s'accompagne d'une intense activité de traduction, dont les débuts remontent à 1960. Il a traduit en roumain des œuvres écrites par Albert Béguin, Michel Deguy, André Malraux, Gérard de Nerval, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Maurice Blanchot, Alexandre Kojève, Jacques Derrida, etc. et en français des poètes roumains Marta Petreu, Virgil Mazilescu, Ion Mureșan, etc.

Né à Galatzi (Roumanie) en 1945, licencié ès lettres et diplômé de l'Institut de Théâtre et de Film de Bucarest et de L'École de Haute Études de Paris; docteur en sémiologie sous la direction de Roland Barthes, reporter et rédacteur à *Actuel* (1981-1988), rédacteur chroniqueur à *Medias* (1984-1889), *L'Économie* (1983), *Vendredi* (1989-1993), chroniqueur au poste de radio *Free Europe* (1977-1989) et chargé de mission au département «Dramatiques» de *France Culture* de 1990 à 1993, directeur du Centre culturel roumain de Paris depuis 1993 à 2005, Virgil Tanase, fait partie, dans les années soixante, du groupe onirique qui s'oppose au réalisme socialiste. Il se retrouve, du fait de son opposition au régime en place, en exil à Paris. On peut le considérer comme l'un des écrivains roumains les plus remarquables. Officier des arts et des lettres et lauréat du Prix de littérature de l'Académie roumaine, il a publié une dizaine de romans rédigés en roumain/en français. Metteur en scène de grand talent qui écrit pour le théâtre (*Le Paradis à l'amiable*, *À Noël après la révolution*, *Salve Regina*, *Rencontre*, *Les deuils récurrents*), il a adapté pour la scène des textes de Louise Labé, Balzac, Flaubert, de Saint-Exupéry, Tchekhov, Tolstoï, Tennessee Williams, Tsepeneag, Voiculescu et bien d'autres encore. Depuis 2000, il est professeur à l'Institut International de l'Image et du Son (Paris). Tanase a effectué de nombreuses traductions (cf. Maison de l'Amérique latine, Paris, France).

Matéi Visniec, historien et philosophe, dramaturge et poète, est né en Roumanie en 1956. Ses pièces écrites entre 1977 et 1987, un roman et deux scénarios de films sont systématiquement interdits par la censure roumaine. En 1987, après l'interdiction de la pièce *Les Chevaux à la fenêtre*, il s'installe en France; il a travaillé pour la BBC et, depuis 1990, travaille pour la Radio France internationale. Ses pièces de théâtre (plus d'une quarantaine) sont jouées dans une trentaine de pays (dont Allemagne, Canada, États-Unis, Grande Bretagne, Israël, Italie, Japon, Pologne, Suède, Turquie, etc.), et souvent publiées. Depuis décembre 1989, il est l'un des auteurs les plus joués en Roumanie. Il a reçu les prix: SACD (2009), Coup de cœur de la presse Avignon (2008, 2009). Romans en roumain: *Syndrome de panique dans la Ville Lumière*, 2008 (paru chez Seuil, 2012); *Monsieur K libéré*, 2010, *Le Café Passe-Parole*, 1996, etc.).

Identités et méta-identité

«À qui peut-on encore *s'identifier* pour affirmer sa propre identité et se raconter sa propre histoire? À qui la raconter, d'abord? Il faudrait se constituer soi-même, il faudrait pouvoir *s'inventer* sans modèle et sans destinataire assuré.»
(J. Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, 1996, 95-96)

En renouvellement perpétuel, l'identité composite que revendiquent ces écrivains et leurs protagonistes puise ses racines dans une identité en rupture, «façonnée» avant leur exil, dans une Roumanie sans perspective, enclavée, comme une île dans l'océan socialiste. Il est question de maîtriser les origines de leur identité en train de se construire; de garantir une quête de «soi-même comme un autre», à l'aide de nouvelles références; et, notamment, de faire cohabiter l'interculturel dans une société multiculturelle.

Avant leur départ pour des horizons plus accueillants, ces écrivains se sont heurtés tous à l'absence de liberté d'expression, muselée par la censure du régime communiste. De ces circonstances, il résulte non seulement l'interdit au bonheur et à la liberté d'expression, mais aussi le souhait de pouvoir surmonter l'identité en rupture et de jouir d'une identité en liberté, de la dé-, reconstruire. On y décèle également des repères méta-identitaires qu'illustrent le besoin d'utopie politique, sociale et urbaine² (qu'engendre la dystopie au quotidien), les préjugés (d'urbanité, citoyenneté, ethnicité), et la tentation obsessionnelle de l'exil.

L'ipséité de l'écrivain bilingue, singulière et irréductible, connaît des repères «communs» (dans le même sens que la naissance et la mort) dans l'évolution des êtres ayant tenté de vivre une pareille expérience. De la continuité et de la rupture, le parcours individuel, mais aussi des parcours géographiques, linguistiques et sociaux et, notamment, des parcours esthétiques, une alliance identitaire, où l'altérité dissymétrique (cf. Abdelkébir Khatibi, *Maghreb pluriel*) et l'empathie s'allient, participe à la création d'une identité mouvante:

«...l'altérité est dissymétrie de toute identité (individuelle, sociale, culturelle): je suis toujours un autre et cet autre n'est pas toi, c'est-à-

2. «... l'utopie urbaine, c'est-à-dire dans la représentation d'un projet, ou d'un rêve, pour le futur de la ville [...] L'utopie urbaine produit des lieux de ville imaginaires, mais chargés de la signification que leur donne l'engagement politique de leur concepteur.» (Lamizet 2002, 183-184).

dire un double de mon moi. Qui souffre en moi sinon cet autre ! et cet autre est constitutif de ma séparation ontologique, de ma douleur au monde.» (AbdelkébirKhatibi, *Maghreb pluriel*)

L'identité urbaine, ethnique, sociale et religieuse, privée ou publique et l'identitarisme surgissent dans les romans *La Belle Roumaine*, de Tsepeneag et *Zoïa* de Tanase, des romans parus dans les années 2000, qui témoignent d'un passé récent. Deux écrivains, une métahistoire, bien qu'il y ait deux personnages en quête d'identité. Chez Tsepeneag, c'est l'évasion d'une jeune femme («*La Belle Roumaine*, c'est moi !», déclare l'écrivain lors d'un lancement du livre) provenant des milieux intellectuels bourgeois, défavorisés à l'époque communiste; alors que chez Tanase, dans *Zoïa*, c'est l'échappée d'une jeune femme provenant d'une famille d'apparatchiks. Des personnages-habitants, Ana ou Hannah et Zoïa, représentent des catégories sociales (y compris les écrivains) qui font transition vers l'Occident, et engendrent de nouveaux prototypes humains, tantôt intégrés, tantôt enclavés, tantôt marginalisés. Bien avant l'ouverture des frontières, la mondialisation technique et la globalisation économique et financière, dans la Roumanie pré-décembriste, une forme particulière de globalisation se développait, touchant d'un coup l'environnement architectural (architecture globale) et le côté humain, la globalisation des identités, et annonçait l'évanescence de l'identité individuelle dans le métissage de grandes métropoles d'aujourd'hui. Ana/Hannah et Zoïa refusent l'asservissement à l'inhumanité sauvage, elles veulent dire que ce qu'elles aimaient sans nuire à personne, ce n'est qu'une des libertés fondamentales.

Le récit centré sur les deux quêteuses de liberté – protagonistes emblématiques – est en relation avec leur parcours géographique et social, est lié à l'interdiction de voyager à l'étranger, mais aussi à un irrésistible besoin d'utopie qu'incarne Paris³, ville riche d'histoire présentée comme un mirage urbain, lieu de haute protection et garantie de toute forme de liberté. Possédant une identité stigmatisée, ces chercheuses (archétypales) de liberté

3. Ana croyait qu'«on ne pouvait rien faire d'autre à Paris que s'amuser» (Tsepeneag, 222); elle «rêvait de Paris depuis son enfance. Ses parents lui en parlaient, lui racontaient le Paris de leur jeunesse, le Paris de l'entre-deux-guerres [...] Et puis la langue ! C'est le français qu'elle connaissait [...] toute petite, elle l'apprenait déjà» (Tsepeneag, 44) et, à la façon de ses parents, elle parlait le français avec l'accent roumain. En revanche, Ana/Hannah ne parlait pas l'allemand, la langue des bourreaux de sa mère (d'origine juive) même si elle lisait néanmoins des bouquins en allemand (107, 112). La France devient la *terre promise* pour les personnages-habitants de Tanase: dans le pays des droits de l'homme, opprimés et oppresseurs seront égaux (Tanase, 16).

dépassent les tournants de leur vie en attribuant des préjugés (dé-, valorisants) aux autres Roumains, aux autres citoyens européens, aux Parisiens (non pas les Français, «des êtres libres», «sans aucune pesanteur sociale»). L'ambiguïté attributionnelle fait sujet dans ces romans où, par ailleurs, les Parisiens sont tenus pour responsables de l'échec d'intégration des Roumains, en premier figurant un préétabli archiconnu, issu d'une confusion (l'apparence, non pas la parenté des mots roumain et roms). Inévitablement, les préjugés sur l'urbanité, sur la citoyenneté ou l'ethnicité sont utilisés au gré de l'identité sociale des protagonistes. Cependant, le poids de l'identité à laquelle on aspire n'est pas négligeable, parce qu'en rapport avec celle-ci, des attitudes et des conditions de vie se réorganisent, des relations se reconstruisent, des conflits de voisinage (dans la ville: Bucarest/territoire de ségrégation; ensuite, à Paris/terre promise) s'attisent ou se neutralisent. On observe que la difficulté d'affirmer son identité aussi bien dans un groupe dévalué (sujet à la discrimination, comme celui des intellectuels, auquel appartient Ana) que dans un groupe qui conjoncturellement jouit d'un pouvoir social et politique (celui des apparatchiks réputés pour leurs préjugés intellectualistes et rationalistes, d'où sort Zoia), est le dénominateur commun des deux romans, pièces d'une mosaïque: la métahistoire d'un quotidien étouffant avant 1990. Les protagonistes qui ne parviennent pas à assumer ni exprimer leur identité, cèdent à la même tentation obsessionnelle: l'exil. Vivre ailleurs, fuir le présent et le passé, s'adapter et se reconstruire une identité. À l'expérience identitaire vécue dans l'espace urbain, s'ajoute l'expérience du double langage (employé aussi bien à l'intérieur de l'espace unique qu'en dehors de chez soi et de cet espace matriciel d'origine) et du bilinguisme consécutivement acquis.

L'hétérogénéité discursive et spatiale permet d'envisager «l'étude de la ville comme matrice discursive [...], [l'étude] des interactions opérantes [...] entre la prégnance des structures socio-spatiales sur les attitudes linguistiques» (Bulot 2004) et l'étude des identités urbaines. Exploitant la dimension spatiale des rapports sociaux et interhumains que les personnages-habitants déploient dans l'espace urbain, nous remarquons que les romans *La Belle Roumaine* et *Zoia* renvoient à une triple image des villes et des citoyens roumains d'avant 1947, de l'époque communiste et de transition post-décembriste⁴ et de la représentation qu'en ont les Occidentaux.

4. Le repère chronologique c'est le mois de décembre 1989 et la chute de Ceaușescu, c'est pourquoi nous utiliserons les déterminants: pré-décembriste et post-décembriste.

Dans ce contexte, Tsepeneag et Tanase examinent l'évolution de **l'identité individuelle et urbaine** en Roumanie. On dirait que ce qui la fracture (=les causes de fracture de cette identité) est l'évolution urbaine horizontale qui a mené, en Roumanie, au nivellement et à la dépersonnalisation de l'individu, entre autres; alors que l'urbanisme vertical garantirait une identité protégée et dans l'anonymat (en France, aux États-Unis, etc.).

La Belle Roumaine – dont l'intertextualité rappelle la *Blouse roumaine* de Matisse⁵ – de Dumitru Tsepeneag (2005; éd.fr. 2006) et *Zoia* de Virgil Tănase (2003) constituent un point de départ captivant; ils relatent des histoires de quête et de fuite de soi, de fluctuation d'identité. Même si les écrivains, Tsepeneag⁶ et Tanase, illustrent des genres romanesques différents. Le premier est plus ludique, intertextuel, expérimental et métafictionnel; le second, plus profond, nostalgique de l'écriture de grands romanciers russes. Deux écrivains, deux romans, deux manières de présenter le *patchwork* identitaire des exilés qui débouchent sur la même conclusion: ils sont exilés en eux-mêmes. Ces écrivains stigmatisant toute forme de globalisation (européenne, américaine ou autre); les personnages qu'ils portraiturent pour illustrer ce phénomène sont susceptibles de leur ressembler, ce qui confirmerait l'existence d'un prototype si ce n'était pas contraire à leur intention.

Autx étapes du parcours linguistiques, qu'on pourrait désigner ainsi:

- avant et après le monolinguisme de l'Autre et la nécessité/ amour de la bi-langue, Une voix, deux (plusieurs) langues, le chaos/ la cacophonie, chorale identitaire;
- alliance identitaire linguistique, artistique, esthétique, commerciale;

5. L'idée est détaillée plus loin dans le roman, lorsque l'écrivain décrit l'intention d'Edouard de peindre Ana vêtue de *ie*, pièce vestimentaire plus portée à Paris qu'à Bucarest, à une époque, copiant l'idée de Matisse, «la femme à la blouse roumaine» (Tsepeneag, 96-97). Il serait intéressant de comparer les préjugés des Français contre/ en faveur des Roumains et ceux de ces derniers en faveurs et contre les premiers. La blouse en question n'est qu'une marque d'origine exotique pour les Français.

6. À l'en croire, après 89, le retour (pourtant non pas absolu) de son écriture à la tradition se produit avec la trilogie *Hôtel Europa*, *Pont des Arts*, *Au Pays de Maramures*. Ce n'est qu'un récit épique re-cyclé et toujours intertextuel, hypothèse renforcée par sa déclaration lors du lancement du livre en Roumanie: «La Belle Roumaine, c'est moi.»; car il reste fidèle à son intention: «Je manque complètement d'esprit tragique, mais je pense concevoir assez correctement le sens du vide» (*Pigeon vole*, 1989, p. 127).

Expression des repères identitaires dans la littérature

- écrivain d'expression française, donc «traducteur» de soi-même et perte d'accent;

il convient d'ajouter les étapes qui jalonnent le parcours esthétique:

- hybridation esthétique et intergenres; transformations structurelles, roman-, théâtre-palimpseste; littérature inter-textuelle; théâtre poétique hybride (absurde, grotesque, anti-théâtre, Visniec); néo-avant-garde roumaine, nouveau roman, fragmentaire, autofiction (Tsepeneag, Tanase).

Ce sont des métamorphoses qui garantissent le passage d'une écriture engagée à une écriture faite d'ombres, d'une écriture centrée sur l'inconfort matériel à une écriture «centrée sur le ciel», sur les rapports de l'être humain à la vie, à l'amour, à la mort, à la solitude. Ces auteurs sont des malins; ils nous avertissent, chacun à sa manière, qu'un pastiche peut en cacher un autre et ils misent tous sur la contre-signature du lecteur, comme le souhaite Tsepeneag: «L'idéal serait bien sûr que le lecteur comprenne tout seul de quoi il s'agit, qu'il veuille bien mettre ses méninges à contribution, faire l'effort nécessaire à cet effet» (*Au Pays de Maramures*).

La démultiplication des identités qu'évalent les trois écrivains sans essayer d'harmoniser les possibilités d'être soi-même, d'être égale à soi-même, prouve que la vie est une rature indéfinie (comme la pensée et l'écriture de Valéry), une épreuve sisyphienne qui embrasse la raison lucide et engouffre la résolution de l'absurde par suicide. Dans leurs textes, Tsepeneag, Tanase et Visniec traitent de la possibilité de l'être d'être et d'envisager l'identité lorsqu'on est dépourvu de la liberté d'expression; mais aussi lorsqu'on est accablé par l'installation de la «dépersonnalité» qui, dissociant le moi de ses états, mène à l'hypertrophie de la conscience (Hummel 178). Faute d'idées en libertés, pas d'identités en liberté non plus. La contrainte à l'aventure intérieure engendre une identité bigarrée et composite qui amalgame des aspects communautaires et, après avoir choisi l'exil, des aspects communautaristes.

La pensée, les idées infusées de philosophie, littérature et théories littéraires, la décomposition identitaire et la recomposition de l'identité laissent croire qu'elles sont la pile et la face d'un processus qui est vécu chaque jour, à l'occasion de chaque œuvre, de chaque relation ou rapport avec soi, avec l'autre. En renouvellement perpétuel, l'identité composite que revendiquent ces écrivains et leurs protagonistes puise ses racines dans une identité en rupture, «façonnée» avant leur exil, dans une Roumanie sans

perspective, enclavée, comme une île dans l'océan socialiste. Ce sont les origines et les racines d'une quête de «soi-même comme un autre», à l'aide de nouvelles références.

Les identités et leur méta-histoire que mettent en avant les œuvres énumérées ne dérivent pas que d'une écriture hybride et hybridée, mais de la pluralité d'horizons culturels et linguistiques que Tsepeneag, Tanase et Visniec maîtrisent. Le fait de se dire et de s'entre-dire leur permet de construire «une mythologie de soi» (cf. Martine Mathieu-Job, *L'entre-dire francophone* 294) qui naît du métissage, de l'acculturation et de la découverte tangible d'un autre espace-temps et où l'identité de l'origine ne se superpose jamais à l'identité de la citoyenneté. Cela leur permet d'évoluer *entre* cultures. L'hybridation [au niveau linguistique, culturel et social] identitaire de ces écrivains roumains n'a rien à faire avec la déformation ou avec la malformation de l'être, il s'agit d'une formation au sens d'un raffinement de style, de langage, d'écriture... (à ne nommer que l'affaire Cioran, Celan).

A l'étranger, dans un autre espace, dans une autre communauté, ces écrivains et leurs protagonistes essaient de redéfinir leur identité, en rupture avec l'espace d'origine (d'une société où le modèle dominant était une soi-disant identité collective, en fait une homogénéité assaisonnée d'un nivellement intellectuel, idéologique, économique, etc. – caractérisée par l'absence de marque identitaire). Pour qu'ils se reconstruisent une nouvelle (autre?) identité, certain(e)s renoncent à l'ethnicité et adoptent une citoyenneté nouvelle qui, à leurs yeux, acquiert une valeur éloquente de refuge, de garantie d'accomplissement de leurs vœux...

La lecture contribue à recomposer une identité brisée. Par des détours et retours, les écrivains montrent que la fragilité de l'identité vient du fait qu'elle n'est pas immuable, qu'elle se modifie selon les circonstances et, surtout, qu'elle est ouverte, en mouvement. De constatation, de conflit, de compensation, de dédommagement (Banu), cette identité avec les traits relevés par Tsepeneag, Tanase et Visniec projette la promotion du moi et la condition de ses possibilités d'être, ses métamorphoses et ses fluctuations dues aux mutations sociales.

Ana pourrait donner l'impression qu'elle est chez elle partout. Néanmoins, elle n'y parvient pas. Dans ces ailleurs berlinois, parisiens, elle cherche vainement son chez soi (voire une maison...). Ce n'est qu'une fausse impression, comme les rôles qu'elle joue. Elle restera en dehors de chez soi. Et, si son insécurité ne la rend pas souffrante, celle-ci la rend certainement

errante et perdante, lui émiettant l'identité par ce mouvement, déplacement perpétuel et gratuit qui n'arrive à aucune fin, par le jeu de rôles qu'elle fait.

Métahistoire. Histoires de fuite, de quête de soi, le premier raconte l'évasion d'une jeune femme issue des milieux intellectuels et défavorisés, le second, l'échappée d'une jeune femme provenant d'une famille d'apparatchiks. Deux romans, une morale: «Les départs n'ont rien à voir avec l'espace. Leur sens est plus vertical qu'horizontal, et la vraie descente est vers soi, dans le silence» (Kokis 306). Les départs des deux protagonistes, à l'instar de tous les départs, sont affaire d'espaces intime, privé et public à la fois qui se conjuguent pour assurer et affirmer l'identité du citoyen en la défendant par et dans l'anonymat, au nom d'une «sociabilité urbaine [saisie] dans sa dimension symbolique» (Lamizet 2002, 181).

Faute de sécurité et de sûreté, ils sont mal à leur aise, *chez eux* comme *en dehors*, et cela malgré le fait que les Roumains soient réputés pour leur capacité d'adaptation: «des caméléons, toujours prêts à changer d'avis et de morale pour [s'] adapter mieux au milieu naturel qui [les] protège»⁷(Tanase 607).

Après décembre 1989, les écrivains devinrent les censeurs virulents du gouvernement, de la décadence. Parce que la vie dans les villes roumaines pré-décembristes est comparable à la (sur)vie dans une prison, car «toutes les portes sont murées» (Zoia 702), la nécessité de subsister autorise tout acte, quel qu'en soit le prix (29, 48, 52). Ces deux romans semblent, par ailleurs, être un plaidoyer pour une «écriture contre-identitaire». Parus dans les années 2000, ces romans font de la métahistoire.

Des préjugés des immigrants contre Paris. Les Roumains sont convaincus que Paris est la plus belle ville au monde, la ville de l'amour, des bohèmes qui se vendent pour vivre dans le luxe (Tsepeneag, 34, 96-97); nombreux sont ceux qui partagent la conviction (préjugé emprunté aux autres Européens) que les Français sont incapables d'apprendre des langues étrangères (Tsepeneag, 66); alors que les Français sont discrets et polis, au moins c'est l'image qu'ils donnent d'eux. Sofia, la mère d'Ana, l'envisageait comme un lieu de haute protection: «c'est à moi [= Ana] qu'elle en voulait [...] elle répétait qu'elle aurait dû rester à Paris [...] Comme si on ne meurt pas de cancer à Paris!» (Tsepeneag, 58-59). Chez ces personnages-habitants, on observe que la conception de l'espace urbain est étroitement attachée à la structure intime de l'espace humain individuel de chacun.

7. Notre traduction

La ville de Ceaușescu n'a pas été civilisatrice, ni source de conscience politique ni condition de démocratie; elle n'a été que le grand pôle de l'idocratie communiste; une ville divisée (Deramaix) dans «des îlots de civilisation au sein d'une ruralité encore ensauvagée qu'il fallait, progressivement, dompter, coloniser et intégrer.»

Ces deux romans (*La Belle Roumaine* et *Zoia*) sont riches d'une réflexion implicite sur l'actualité surchargée de pseudo-urbanité et sur les relations pseudo-civilisationnelles. Quant à l'urbanisme – pré – ou post décembriste, le premier était perçu comme analogue à un monde disciplinaire, le second comme synonyme d'une liberté mal comprise, irrespectueuse de la liberté des autres. Même si ces romans couvrent une période restreinte, les écrivains y notent des changements au niveau des mentalités – une capitale européenne mi-urbaine mi-rurale –, le contraste des époques traversées (socialiste, communiste, postcommuniste), les envols de l'économie aux retombées pernicieuses.

Urbanité et ethnicité. Si «l'identité de la ville se fonde sur la circulation, la rencontre et l'échange, plutôt que sur la filiation et l'héritage», nous comprenons pourquoi les personnages-habitants se conduisent comme des condamnés à la prison à perpétuité. Dans ces romans d'autofiction, les écrivains s'intéressent plus aux individus et aux trois visages-époques de la Roumanie, qu'à l'espace, sans qu'ils ignorent pour autant les articulations consolidant le réseau des aspects fondamentaux de l'univers/du monde urbain (Grafmeyer 16), ou les interdépendances existant entre les activités, les phénomènes, les institutions et les territoires de la ville. Chez Tsepeneag et Tanase, le phénomène urbain se présente comme ensemble d'attitudes et d'idées et constellation horizontale de personnes qui s'impliquent dans les formes types de comportement collectif.⁸

Au fil des biographies, Tsepeneag et Tănase redéfinissent une identité sociale, dans un monde urbain fait non seulement d'institutions et de lieux de vie, mais fait aussi de personnes (Grafmeyer 18-19). Il est donc nécessaire que nous délimitions *a priori* le sous-ensemble auquel les personnages-habitants de *La Belle Roumaine* et *Zoia* appartiennent. Plusieurs critères

8. Louis Wirth, «Le Phénomène urbain comme mode de vie» (1938), dans *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier-Montaigne, 3^e édition 1990 (1979), cité par Grafmeyer (17). «La dimension urbaine fait donc partie intégrante de l'analyse des modes de socialisation qui se jouent non seulement dans la famille et à l'école, mais aussi, tout au long des existences, par le biais de la parentèle, des liens amicaux ou professionnels, des relations de voisinage, et même des contacts plus éphémères que suscite à tout moment la vie en ville» (91).

se conjuguent: le critère d'ordre démographique – la décohabitation des jeunes femmes, Zoïa et Ana, dans des logements indépendants, leur modèle familial imprégné par la structure des ménages d'où elles proviennent – et le critère de la position socioprofessionnelle (Zoïa provenant d'une famille d'apparatchiks, tandis que Ana, d'une famille d'intellectuels-boyards instruits à Paris), de l'autonomie financière précaire. Le temps de leur jeunesse, un temps de transition, fut fortement influencé par le contexte historique, par le milieu d'origine et le sexe. Le fait d'être femme est présenté tantôt comme un atout, tantôt comme un désavantage. Il est essentiel pour dessiner leur mentalité, leur identité, de noter que Ana et Zoïa ne le ressentent pas comme une maladie, même si parfois le fait d'être femme joue en leur défaveur, comme une disqualification (lorsqu'elles sont prises pour des prostituées). Le processus de re-cohabitation intervient épisodiquement dans le cas de Zoïa et de sa mère.

Chez Tsepeneag et chez Tanase, l'existence est plus centrée sur l'environnement humain du quartier (*people-centred*) que sur la maison (*house-centred*, cf. Grafmeyer 80), comme cela se fait chez Rinaldis (1998, 2008). Le réseau de sociabilité est centré chez ces personnages sur le noyau familial, d'une part, et sur les copains, amis, collègues d'autre part.

La problématique de l'intégration – par référence à des populations migrantes – rejoint chez Zoïa celle de l'assimilation, c'est-à-dire «un processus conduisant à faire de l'autre un semblable» (Grafmeyer 1994, 80) qui partage les mêmes modèles culturels. En fait, Zoïa ne s'acclimatera jamais, Ana non plus. Toutes les deux préservent les préjugés hérités de la communauté d'origine.⁹ Défendre les modèles culturels sources, les mettre en œuvre dans la culture/société d'accueil, c'est agrandir l'abîme qui sépare les ressortissants des autochtones, c'est s'enclaver bénévolement. En effet, elles ne réussissent pas à limiter «les effets de désorganisation» du «choc des cultures». L'écrivain Haralamb, non plus.

Leur urbanité et leur ethnicité sont entièrement placées sous le signe de la conjugaison de l'immobilité et de la mobilité (immigration, mobilités résidentielles, déplacements journaliers; des facteurs porteurs de déstabilisation, mais en même temps les moyens et les traces d'adaptation – plus ou moins réussie – aux exigences de la condition citadine.

9. On pourrait envisager un parallèle entre cette unité identitaire fragilisée et l'insularité des Inuits, dont l'identité est enclavée chez eux et que nous étudions plus loin.

Relations. En dépit de leur appartenance sociale différente, les deux protagonistes présentent des caractéristiques communes, ce qui prouve que les conditions de vie nivèlent les identités, un façonnage qui supprime tout trait distinctif afin que tous les individus souhaitent une même et unique chose: s'évader. Nous soulignons de nouveau l'affirmation de Kokis, les fuites ne sont pas forcément affaire d'espace.

Les personnages-habitants étudiés n'ont pas de riches relations de voisinage, au contraire, il semblerait qu'ils eussent plutôt tendance à ignorer leurs voisins. La réponse est au cœur de la recherche. Chez Tsepeneag, ils s'ignorent; chez Tanase, ils se côtoient. Cette étude des réseaux fait délibérément la sélection des personnes en fonction des liens qui les unissent. Une analyse donc plus intensive qu'extensive. Il existe plus ou moins d'interconnaissance généralisée dans les milieux relativement réduits des apparatchiks, d'un côté, et des familles, de l'autre, dont les membres sont unis par des liens divers de parenté, d'amitié, de solidarité politique, d'affinité d'âme, etc.

Des modificateurs de statut et d'attitude influent sur la «configuration des liens qui unissent» (Grafmeyer 22-23) ces héroïnes citadines à d'autres individus: le temps (du récit) et l'espace (deux capitales et changements d'espace de vie), l'urbanité différente fluctuante (bucarestoise, parisienne, allemande, etc.), la rupture (avec le pays, la famille, le passé) dans les appartenances, la réorganisation des attitudes et des conditions de vie. Chez Zoïa, l'effet de contexte aligné «sur le modèle qui prévale dans le voisinage» (Grafmeyer 26) est plus visible.

Tsepeneag et Tanase observent les interactions qui se nouent autour des enjeux économiques et sociaux, dont l'espace urbain fait l'objet: relations et conflits de voisinage (immeubles partagés par des ouvriers et les représentants de ce qu'on appelait *nomenclature*).

Surnommé «le petit Paris»¹⁰ ou le «Paris oriental», Bucarest devint après 1947 une ville des petites campagnes, des territoires de ségrégation. Cette ville fondée comme toute l'identité nationale au XIX^{ème} siècle — le plus important siècle de l'histoire roumaine — sur la culture paysanne, le folklore et l'histoire nationale, se vit déstructurée dans l'anonymat prolétarien où l'individu n'était qu'une des pièces substituables d'un mécanisme.¹¹ Même si

10 Quelques bâtiments ont été construits par des architectes français (l'Athénée, le Palais CEC – *Palatul Casei de Economiiși Consemnațiuni* «Caisse d'épargne»).

11. Il existe un récit mythique de la création de Bucarest tout comme il en existe un de la création de Rome, de Paris ..., raconté de manières variant selon l'espace, le lieu, le conteur, et le public. Selon la légende, Bucarest fut fondé par un berger du nom

la lutte ouvrière mena à la construction d'une identité collective, l'individu ne fut pas réconcilié avec lui-même.

Sous l'emprise de la raison économique marchande, mais également sous l'influence politique, la ville se transforma en un territoire de ségrégation: d'une part, habité par deux grandes classes, celle des apparatchiks et celle des non apparatchiks (classe divisée à son tour en deux catégories, celles des postulants à la première classe du parti et celles des opprimés — masses manipulables et résistants confondus, jusqu'à un certain moment); d'autre part, un territoire décomposé en plusieurs zones: économique, sociale, culturelle, politique, ce qui leur assure une identité urbaine, soit-elle douteuse à nos yeux aujourd'hui. Cette répartition des quartiers de la ville communiste, qui aurait dû représenter la théorie du gouvernement de mettre en commun les biens, ne fit que souligner les inégalités. Dans la ville des conspirateurs et camarades communistes, les bourgeois perdirent leurs droits, privilèges et fortunes et, furent condamnés aux «travaux forcés» dans le goulag roumain sous Gheorghe Gheorghiu-Dej, le canal Danube-Mer Noire, ne pouvant plus assurer l'éducation élitiste à leurs enfants. C'est le cas de Ana, dont les parents très riches se virent dépouillés par le régime socialiste, ne leur laissant que la chance, assez rare d'ailleurs, de pouvoir habiter leur maison nationalisée/étatisée, qu'ils partageaient en tant que locataires avec la famille d'un ouvrier devenu chef de personnel. Il est certain qu'une telle ville ne pouvait ne pas enchanter: elle est le mirage de l'espace de la liberté. Faute de garantie de liberté, quand ils en ont l'occasion, les gens font un choix douloureux entre l'exil intérieur (ceux qui entendirent résister dans leur pays, et, en égale mesure, les demandeurs d'asile contraints à la clandestinité) et l'exil extérieur (les immigrants arrivés toujours clandestinement dans les villes européennes, les exilés contre leur gré, déçus de leur citoyenneté).

Tentation ou obsession de l'exil. Révolue, selon d'aucuns, toujours actuelle, selon d'autres, elle existe certainement. Au moins comme lieu commun. Ou comme dénominateur commun de tous ceux qui ont envie de vi(vr)e. L'interrogation sur les limites de l'(in)acceptable s'enracine dans l'imaginaire collectif.¹² Un dilemme déchira la population: opter pour [sur]

de *Bucur* (qui signifie *joie* en roumain), même si historiquement la cité fut érigée au XIV^{ème} siècle par Mircea I^{er} ou Mircea l'Ancien (*Mircea cel Batrân*), après sa victoire contre les Turcs.

12. «Après 1947, le désastre était imminent pour la Roumanie. Il fallait quitter le pays ou accepter l'esclavage qui se préparait» (Durandin 69). Ce point de vue est partagé par nombre d'historiens, géographes et sociologues.

vivre à l'intérieur du pays ou partir vivre ailleurs. Ou: fuir le pays, ce qui signifiait couper tous les ponts avec ceux qui restaient (famille, amis, etc.), condamnés aux représailles ou transformés en informateurs des agences de sécurité; et, par conséquent, cela équivalait à la destruction de toute chance de retour.¹³ Oscillant entre les deux pôles de la ville, peur¹⁴ et pauvreté, Ana et Zoïa apprennent à jamais à mentir par omission. D'où leur schizophrénie.

À cela contribua l'interdiction de voyager à l'étranger que les dirigeants communistes avaient imposée aux Roumains. L'un des principaux facteurs de désagrégation sociale et individuelle, celle-ci engendra le désir de fuir. D'autres interdictions s'y ajoutèrent: premièrement, de ne pas entretenir de correspondance avec un proche parent vivant à l'étranger ou avec des étrangers; secondairement, de ne pas pouvoir décider de son lieu de résidence.

En dépit d'une apparente acceptation du nivellement et de l'assimilationnisme préconisés par le régime, la désintégration individuelle fut fortement déterminée par les contraintes financières, par l'obligation d'adopter un style de vie et de logement irrespectueux de l'intimité. Les gens étaient contraints de se soumettre à des répartitions d'emplois insensées, exigeant des déménagements pénibles. C'est le climat dans lequel apparaît le souhait de contester ces limites officieuses et d'accéder à un niveau de vie convoité: acquisition d'une autre citoyenneté, obtention d'un autre emploi, réinsertion politique, culturelle, économique, etc.

Somme toute, l'acculturation passe par le déracinement et est suivie de près par l'*identitarisme*¹⁵. Les immigrants roumains issus d'une même aire culturelle ou géographique emportaient la hiérarchie d'urbanité nationale à l'étranger et la confrontaient aux structures de la culture d'accueil, souvent

13. Choissant l'exile géographique, Zoïa se situe à l'origine des peines infligées à sa mère par le parti. Ancienne membre du PC, la mère subira les répercussions de l'acte de sa fille (Tanase, 24-25, 39).

14. Nous incluons ici différentes peurs: la peur de mourir (Tanase, 35-36); l'effroi des apparatchiks d'être renvoyés dans les ghettos, dans un espace de 8 mètres carrés, avec une retraite trois fois rien, les cauchemars qui régissent la vie de nuit (24, 17); la panique devant le métro, perçu comme un «train pour les morts» (20); le spasme d'épouvante éveillé par services de sécurité qui surveillaient les enfants (21); l'affolement des gens face aux métamorphoses qu'ils subissent en taule, devenant – pire que les gardiens (23) – des monstres.

15. Défini comme la « formation de la conscience collective d'un groupe minoré s'affirmant par l'accentuation des différences culturelles vécues sous le mode d'une résistance» (Deramaix).

sans franchir le seuil d'acclimatation, encore que Tănase notât le naturel des Roumains à s'accommoder à tout milieu. Cette crise profonde vécue par Ana et Zoia était reliée à deux phénomènes: «celui de la déconstruction relativiste des représentations du monde dominantes au XX^{ème} siècle, et celui de la globalisation mondiale des enjeux économiques et politiques» (Deramaix).

Dans un contexte où la lutte des classes dirigeait le socialisme, permettait aux leaders du Parti de s'affirmer, imposait des mesures d'adaptation, les Roumains essayèrent de se protéger contre certaines de ces mesures ressenties comme des atteintes à leur vie privée; c'est pourquoi, ils se regroupèrent dans leurs propres familles et s'entraidèrent pour survivre. Voilà les conditions dans lesquelles apparut le schisme qui séparerait les individus et le Parti, les gouvernés et les gouvernants, et qui marquera les mentalités pour longtemps.

Pour les Roumains quêteurs d'identité, rêver à l'air de la Ville des Lumières, c'est sentir l'odeur de la liberté. Lieu de refuge, occasionnellement, lieu d'exil (intérieur et/ou extérieur), la cité européenne des droits de l'homme constitue encore un exemple d'urbanité et, aux yeux de ceux qui vivent ailleurs, y vivre présente donc des avantages: parmi lesquels celui de garantir la préservation de l'identité dans l'anonymat de la collectivité.

Par rapport à Paris (centre), Bucarest n'est qu'une périphérie porteuse «d'une identité et d'une appartenance ambiguë à l'espace urbain [...], un lieu de ville sans identité urbaine [ou encore précaire] un lieu de ville qui appartient à un espace urbain dépendant d'une ville-centre» (Lamizet 2002, 196). Pour des raisons historiques, culturelles et sociales, Bucarest résiste d'une façon curieuse à l'emprise du centre, de la Ville des Lumières, préservant une identité singulière, sans démontrer durant la période pré-décembriste une vocation économique ou culturelle particulière.

Cependant, si l'on est d'accord que «la résidence ou l'habitation ne suffit pas à définir l'identité d'une ville» (*idem*), pour éviter sa déterritorialisation et sa satellisation et pour exister aussi bien sur le plan symbolique que sur le plan politique, Bucarest, comme toute autre ville, doit développer et connaître des activités spécifiques économiques et politiques.

L'exhaustivité spatiale restait illusoire. Vivre dans un immeuble collectif, c'était apprendre à socialiser malgré soi. Beaucoup de monde entassé dans des espaces étroits feignait l'intégration, crevant de peur que les délateurs d'abord, la police (milice), ensuite, ne rendissent plus instable leur

insécurité.¹⁶ Les Roumains ne vivaient pas tous entassés dans des logements sociaux communs. Il y avait également des quartiers résidentiels comme Primăverii (quartier du Printemps) réservé aux apparatchiks (Durandin 31). Cependant, même ici, les habitudes de locataires ne variaient pas énormément par rapport à ce qui se passait dans les immeubles sociaux. Un décor différent, des habitudes avoisinées, même si la vie dans une villa représente aujourd'hui aussi le luxe, et celle qui est menée dans une maison, un idéal. La vie dans les immeubles collectifs tournait au cauchemar dans les milieux pauvres et misérables. Les apparatchiks vivaient eux aussi un cauchemar, mais pour d'autres raisons.

Tsepeneag et Tanase montrent: ce ne sont pas que les conditions de logement qui ont déterminé les personnages-habitants à choisir l'exil; ce sont notamment des formes différentes de peur qui en sont la cause. Résultant de l'aliénation et de l'altération de sécurité personnelle, instaurée depuis des décennies, la peur rend difficiles les prises de position. La perte d'identité individuelle engendre une entité collective qui développe une autre relation avec le contexte sociopolitique. Même l'exile géographique s'y inscrit, la Roumanie étant un pays qu'on quittait pour partir à la recherche d'une vie obscurément meilleure.¹⁷ Acte souvent manqué, à cause de l'indétermination qui poussait les quêteurs à revenir à la case départ.

Issus d'un «pays de tziganes et d'escrocs», préjugé ethnique lourd de conséquences pour les ressortissants roumains résidant en Europe¹⁸, les Roumains manquent de confiance en eux-mêmes. Conséquence logique de tout cela, l'héritage de l'environnement d'origine résiste à l'acclimatation (quand ils s'installent ailleurs) et les déterminent à se faire passer pour d'autres. Peut-être faut-il tenir compte aussi d'un désir de se faire valoir.¹⁹ Dans l'habitude quotidienne d'Ana, «l'affabulatrice» de Tsepeneag,

16. Si l'on compare les témoignages d'Ana et d'Igor, on pourrait dire que la vie dans les logements communautaires (au sens de collectifs) était pareille dans tous les pays socialistes/communistes, en Roumanie, comme en Russie (Tsepeneag, 45). Plus tard, ils se rattrapent: «sans doute préférerait-elle également dormir seule [comme Igor]. D'authentiques célibataires. Tous les deux.» (60).

17. Pour des raisons économiques, elle l'est encore.

18. La perception de la Roumanie est bien différente aux Etats-Unis et au Canada, par exemple, pays qui «s'est fait connaître juste grâce à son dictateur [dont la] femme, Elena, était plus célèbre que la comédienne [Elvira Popesco]» (Tsepeneag, 16).

19. «Il serait plus intéressant d'analyser l'idée selon laquelle, dans l'esprit humain, perdre son origine équivaut à être chassée du paradis. Il ne s'agit pas d'une fuite [...] une chute, une chute vertigineuse» pareille à celle de Ana (Hannah), Igor, Zoia, etc.

de s'asseoir toujours pour une demi-heure à la même table, dans le même bistrot (Tsepeneag, 12, 10), il y a de petits gestes qui trahissent son manque de sécurité. «Une vamp débarquant d'Hollywood» (Tsepeneag, 37) qui s'efforce d'imiter l'accent d'Elvira Popesco. Habillée d'un manteau en fourrure, elle rappelle les actrices de films d'avant-guerre, belles et élégantes, blondes, au corps harmonieux. Ce rôle de femme venue de l'Est, du froid, qu'elle joue bien, ne deviendra pas le portrait-robot de toutes les Roumaines débarquées à Paris. C'est l'image qu'elle donnait d'elle-même, ce n'est pas l'image qu'elle avait d'elle. Cette belle Roumaine suscitait deux réactions différentes: la jalousie des femmes et l'admiration des hommes (100).

Partagés entre envies, inquiétudes, choix (dé)raisonnés et contraintes financières, les quêteurs de liberté – désireux de quitter le pôle urbain-source, le sombre Bucarest, pour résider dans un autre pôle urbain, encore plus centralisateur, Paris, la ville des Lumières – se brûlent à la flamme comme un papillon. Ana piqua du nez vers Paris, méconnaissant le statut des médecins émigrés en France. Elle aimait Paris avant tout (Tsepeneag, 65), par conséquent elle ne s'était jamais posé la question sur ce qu'elle deviendrait une fois arrivée. D'aucuns²⁰, Iegor ou Johannes, par exemple, étaient soupçonneux²¹ du rôle et du statut d'Ana installée trop facilement en France.²² Menteuse? Naïve? Ana n'ignorait sans doute rien. «A beau mentir qui vient de loin». Elle n'était qu'une infirmière (Tsepeneag 82), imprégnée d'habitudes d'antan de se faire passer pour quelqu'un d'important qui apportait des bénéfices. Démunie de diplôme ou même pas infirmière, elle les trompait probablement pour faire de l'effet (Tsepeneag 86). Sa quête

20. Le doute du client turfiste quant à l'identité de Ana (voir la description de l'affabulatrice): cliente régulière ou prostituée, comme si l'un des statuts excluait l'autre (Tsepeneag 71, 88).

21. La découverte du magnétocassette (un objet quelconque qui inquiète encore des années après 1989), faisant renaître des suspicions dans l'âme d'Iegor, lui rappelle son existence estudiantine et éveille en lui la peur, qui ne le quitte pas. Cette apparente mégarde d'Ana ne traduit-elle que son penchant masochiste? Ce plaisir extravagant de se faire interroger par Iegor (recruté lors de ses études à Moscou par le KGB; Tsepeneag, 60) le fait-il revivre de la sorte la vie (certains vécus intenses d'humiliation et de terreur) d'avant son installation à Paris?

22. Originaire de la Moldavie roumaine (la province, non pas le pays), Ana se présentait comme médecin généraliste (Tsepeneag, 42-43), participant dans cette qualité à un colloque organisé à Francfort; elle avait saisi l'occasion de demander l'asile politique en Allemagne où elle aurait pu, à l'en croire, pratiquer sa profession, le diplôme étant validé. Elle n'y resta pas parce qu'aucune ville n'égalait la ville de Paris (Tsepeneag, 65).

d'identité se déroule entre l'urbanité parisienne et la périurbanisation bucarestoise, à peine issue d'une pseudo-urbanité (apparentée à la ruralité).

Selon le prototype incarné par Ana et par Zoïa, d'autres quémandeurs d'identité découvriront que les différences sont futiles entre la pseudo urbanité communiste et l'urbanité communautariste. L'immixtion et le contrôle du social et du politique dans la vie privée se ressentent partout, à des degrés variés. Dégoûtée par le rituel obligatoire contentant en essence les gestes nécessaires de célébration de Ceausescu, le camarade le plus aimé du Parti et le fils le plus aimé du peuple, et de sa femme (Tanase 2003), Zoïa veut perdre ses traces, ses racines, veut jouir de son identité dans l'anonymat parisien. De l'anonymat, oui, de l'identité, non. Lorsqu'on est à la recherche du soi, la fuite n'a donc rien à voir avec l'espace. Elle n'est qu'un détour.

Que d'attentes trompées pour les femmes immigrantes qui finissaient souvent par «tomber dans les filets de la mafia du sexe», la fascination du mirage occidental se métamorphosant dans un cauchemar à l'Occident. Le fait de respirer l'air de la ville des Lumières ne les rend pas tout à fait libres. Paris reste inexplicablement l'un des pôles urbains les plus convoités par les Roumains. Le citadin envisage la ville comme un espace de liberté, dans lequel il échappe aux pesanteurs sociales, géographiques, culturelles et historiques qui caractérisent la ruralité. Relativisant les valeurs ancestrales, le manque de contraintes permet aux habitants de se reconstruire comme être selon des paramètres nouveaux: intégration socioprofessionnelle, engagement politique, syndical, fidélité à la nation, à la patrie, au parti, à l'Etat... Ana et Zoïa fuient Bucarest (espace de démembrement identitaire), pour accomplir leur destin à Paris, ville-vecteur privilégié de la modernité (et du remembrement de l'identité en rupture). En échappant à la sauvagerie de la confrontation avec l'anormalité à laquelle le programme de formation communiste les avait réduits, les personnages de Tsepeneag et de Tanase cherchent à se forger une nouvelle identité. Dépasser la subjectivité n'est possible que par le biais d'un *logos* commun, langage et raison à la fois. Même sur cet îlot de civilisation, miraculeusement préservé, Ana et Zoïa ne parviennent pas à se débarrasser du fardeau culturel source.

Renonçant au monde totalitariste, au régime communiste, Zoïa et Ana se fient à l'utopie de la cité intégrationniste et libératrice, sans échapper à l'enchantement de formules comme: Paris, berceau des civilisations, Paris, ville des libertés, Paris, foyer des droits de l'homme. Pôle urbain vénéré par les personnages qui l'habitent et qui plaît à leurs créateurs (les deux résidant à Paris depuis plus de trente ans), Paris n'est pas automatiquement

un espace de liberté pour ceux qui ont aussi emprunté la voie de l'exil intérieur. Lieu de refuge, parfois, lieu d'exil, certainement, Paris abrite aussi bien les défavorisés recherchant un refuge transitoire et les demandeurs d'asile déboutés de leurs droits que les immigrants qui n'accèdent, pour la plupart, que clandestinement à cette forteresse européenne, la cité des droits de l'homme. La tentation communautaire débouche finalement sur le communautarisme, appliquant les normes communes et favorisant la juxtaposition de normes juridiques diversifiées. À la recherche du cercle vertueux, les personnages-habitants de Tsepeneag et Tanase restent prisonniers du cercle vicieux: insularisés dans une mer d'anonymes.

L'ipsité de l'écrivain bilingue

«Aucune parole n'existe en elle-même; elle n'est que par son propre silence.
Elle est silence, indivisiblement, à l'intérieur du moindre mot.»
(P. Emmanuel, *La Révolution parallèle*, 1975, 270)

«À qui peut-on encore *s'identifier* pour affirmer sa propre identité et se raconter sa propre histoire?
À qui la raconter, d'abord? Il faudrait se constituer soi-même, il faudrait pouvoir *s'inventer* sans modèle et sans destinataire assuré.»²³
(J. Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, 1996, 95-96)

Il n'est pas dépourvu d'intérêt d'observer le processus de *dé-* et *re-* construction identitaire que subit l'écrivain qui se situe dans l'entre-deux langues, écritures, cultures, pays. Une description détaillée d'un pareil état nous est offerte par Derrida. Se sentant perdu hors du français, son français, sa parole française et celle de tous ceux qui parlent le français, même si la façon dont il le parle est unique, Derrida comprend la «résistance acharnée [de son français] à la traduction: en toute langue, y compris tel autre français» (op.cit. 99). Cette saisie, compréhension, il la restitue par la célèbre aporie: «Rien n'est intraduisible en un sens, mais en un autre sens tout est intraduisible, la traduction est un autre nom de l'impossible» (*idem* 100). Faisant une expérience apparentée à celle de Derrida, certains écrivains – d'expression française ou autre –, (auto)exilés de *leur* langue, essaient de trouver un autre moyen linguistique d'exprimer leur pensée.

Le cheminement que nous proposons dans ce qui suit a deux points de départ: le refus de la traduction ressentie comme traîtresse à l'ipsité auctoriale et la décision de certains écrivains, ayant accédé tard au statut

23. Les italiques sont de nous.

de bilingue, d'écrire dans une autre langue. Et cela, soit afin de contourner la manière réductrice dont la traduction restitue «leur langue», leur parole, traductologiquement nommée «vouloir-dire» (chez Tsepeneag, par exemple), soit parce qu'ils déclarent s'être vivement épris de la langue et la culture françaises (dans le cas de Visniec). Pour aboutir à cela, nous pensons envisager l'écriture dans la langue de l'Autre comme une qualité, un résultat ou un processus et assigner au traducteur de soi-même (*i.e.* de ses pensées, nées dans une langue et traduites mentalement dans une autre langue, apprise plus tard) les trois fonctions assignées au traducteur allographe²⁴. Pour soutenir cette hypothèse de recherche, nous renvoyons aux livres de Dumitru Tsepeneag et Matéi Visniec, deux écrivains roumains d'expression française.

Parcours identitaires linguistiques. Avant et après le monolinguisme de l'Autre. Changer de langue et de culture, changer d'identité? Les raisons historiques de l'écriture en langue étrangère et de l'autotraduction sont variées. D'ordre commercial, esthétique, pédagogique, linguistique, créatif, etc., celles-ci furent pratiquées par les écrivains des littératures coloniales pour accéder à un marché littéraire (anglais ou français) plus large; certains écrivains proposaient par leurs autotraductions un modèle esthétique aux futurs traducteurs (*e.g.* Pessoa), une sanction aux traductions faites (Nabokov) qui, mécontentant les écrivains bilingues, les poussèrent à écrire dans une langue d'adoption (Kundera, Tsepeneag). D'autres, dont l'histoire de naturalisation n'avait «rien à voir avec la dissidence», n'était qu'une «histoire d'amour entre [eux] et la France, la culture française et l'esprit de ce pays» (Auger/Visniec 1996, 86), ont choisi d'écrire en français «pour avoir de nouveau, dans leur âme, le goût de la naissance» (*idem* 83). Quel que soit le prétexte, l'écriture en langue étrangère, selon le modèle de l'autotraduction, représente un phénomène lourd de signification (pour l'histoire de la littérature, la théorie littéraire et la traductologie), cependant insuffisamment axiomatisé.

Avant que l'ouverture des frontières roumaines ne se produise, en 1989, et que la mondialisation ne s'affiche dans tous les registres et tous les domaines, dans les pays du bloc soviétique, y compris dans la Roumanie pré-décembriste, on assiste au développement d'une forme particulière de globalisation, dont les conséquences – sur l'environnement et l'humain,

24. «Les trois “personnages” qui contribuent au graphe en appelant celui qui l'inscrit le “scribe”, celui qui en permet l'inscription, le “museur”, et celui qui efface, insère et conclut, l'“interprète”» (Balat «Le scribe, le museur et l'interprète», in *Le Musement du scribe*, 1995, 234-240 et 272-283, cité par Coscolluela).

collectif et individuel –, inquiétantes, aboutissent à la globalisation des identités. Celle-ci annonçait l'évanescence de l'ipséité dans le métissage des grandes métropoles d'aujourd'hui. L'extrême réduction (persévérante) du Moi et de l'Autre au Même – un Même complètement dépourvu d'harmonie, car il se fondait dans le collectif indistinct – a éveillé chez les individus le désir de se libérer. Échapper à la sauvagerie de la confrontation avec l'anormalité à laquelle le nivellement égalitaire du communisme les avait réduits, c'était, pour certains écrivains et, ensuite, pour certains de leurs personnages, se reconstruire une identité culturelle, définitive – et fixe? – ailleurs, dans un milieu étranger, paradoxalement perçu comme accueillant, favorable, sécurisant. Le nouvel espace leur offrait des choix impensés, dans un monde impensable auparavant. Que faire? Rester suspendu dans l'entre-deux-langues/cultures/pays/écritures, etc.? Ou bien prouver leur acclimatation, dépassant la crise par le biais d'un *logos* (espéré) commun – langage et raison à la fois – aux accueillants et accueillis (exilés, expatriés, etc.)? Il nous semble très intéressant de nous arrêter sur le moment où les écrivains se décident à activer leur bilinguisme passif (Beaujour).

Nous n'allons pas essayer de démonter ou de démontrer les préjugés des quêteurs (des Roumains, en tout cas) d'identité, pour lesquels rêver à l'air de la Ville Lumière, c'était sentir l'odeur de la liberté. Pleins de doutes, de peurs et de rêves, ils voient la France comme une Terre promise (pas encore acquise). Contribuent à la constitution de leur identité-palimpseste l'appartenance culturelle, la naissance, la nationalité, la citoyenneté, la langue, les langues parlées, l'écriture (et un jour la mort, peut-être, cf. Derrida 1996, 30). Il n'est pas exclusivement question de division (bi-langue, v. Tsepeneag, *Le Mot sablier*) ni de scission (pluri-langue) qui mène à l'identité-palimpseste découlant de «propositions impossibles» (Derrida 1996, 21, 23) parce qu'«on ne parle jamais qu'une seule langue [...] ou plutôt un même idiome» et «on ne parle jamais une seule langue [...] ou plutôt il n'y a jamais d'idiome pur». Être Français comme les écrivains roumains le sont (ou comme d'autres écrivains francophones le sont, qui ne sont Français que par la citoyenneté, administrativement, ou bien *de cœur*, Derrida 1996, 3) entraîne un trouble d'identité, parce qu'«on n'entre pas dans la littérature française qu'en perdant son accent.» (op. cit. 77). Ce trouble identitaire reconnu ou méconnu, conscient ou non, se retrouve dans la pluralité des expérimentations et formes littéraires que les écrivains francophones explorent, tâtonnent... Cependant, si nous insistons sur ces aspects, c'est parce que nous voulons délimiter ces écrivains d'expression

française authentiques de ceux et de celles qui, dans la première décennie du XXI^{ème} siècle, se servent du français comme on utilisait la mouche galante au XVIII^{ème} siècle, maîtrisant maladroitement cet art de maquillage pour se situer dans un interstice, car rejeté(e)s par la littérature de leur langue maternelle, et ne pouvant pas entrer dans la littérature française, ils s'efforcent de *paraître* francophones et écrivent sur des petites causes ou choses qui ne dépassent pas l'étalage de leur propre personne (horizon?), des écrits injustement pavanés (dépourvus de toute mazarinade).

L'idée de «division active» de la «bi-langue», (théorisée par Khatibi, *Du bilinguisme*, 1985, 10, cité par Derrida 1996, 22), est originalement développée dans la préface à haute teneur autoréférentielle des *Noces nécessaires* (édition roumaine de 1998). L'auteur traduit confesse son impuissance devant la traduction:

Et mon texte? Mon texte, le vrai, celui que j'ai écrit moi-même, en roumain, non pas celui de mon traducteur? Ce texte «source» ne devenait qu'un banal prétexte. Les mots couchés sur le papier ne servaient qu'à engendrer d'autres mots, qu'à ouvrir la porte aux mots français: c'étaient des mots-huissiers, humbles et caduques, condamnés à rester dans l'anonymat, au fond d'un tiroir. Des mots sacrifiés, contraints à mourir pour que moi, l'écrivain, je puisse continuer d'exister.²⁵ (Tsepeneag 1998, VII)

L'image des mots huissiers, portiers, rappelant la mythique unité linguistique que la hardiesse des hommes a brisée à jamais, la Tour de Babel, fait ressortir la préoccupation de l'écrivain pour l'universalité de l'expression, et par cela de la création (*Pigeon vole*²⁶).

La difficulté de lire certains des livres de Tsepeneag – écrivain taquin qui semble bien s'amuser à contrarier les critiques, à faire perdre leur calme aux lecteurs et à les faire participer ainsi activement au processus de communication/reproduction du sens, en les forçant donc à contresigner le livre lu – vient donc, en premier lieu, de l'impossibilité de le traduire

25. Notre traduction

26. En choisissant un pseudonyme pour signer ce roman, Ed Pastenague – anagramme de son nom –, Tsepeneag a sans doute voulu nuancer son identité polymorphe et indiquer que ce n'est pas seulement le personnage et le narrateur qui sont des êtres fictifs, mais aussi la figure de l'auteur (qu'il faudrait dès lors distinguer de l'écrivain, lequel a une identité civile et juridique irréductible à celle de l'auteur). Pour l'analyse de la valeur du pseudonyme chez Tsepeneag et de ses avatars, voir aussi Bârna (2006) et Saint-Gelais (2008).

selon ses propres termes du *Mot sablier*, sans tenir compte de la façon dont le livre est conçu. Sous-estimant son intention de communication, on voudrait le traduire pour le faire comprendre. La solution paraît être affaire de bilinguisme franco-roumain. Si, pendant sa période roumaine de création, l'écrivain ne pouvait qu'espérer que la traduction fût une trahison acceptable (l'auteur s'en méfie, voire il s'en défie), durant l'étape de création française, Tsepeneag connaît les affres de la création dans une autre langue que la sienne. Le salut, le soulagement viennent des changements politiques mondiaux de 1989 qui marquent le retour au monolinguisme d'origine. Ce qui correspond à la logique «palimpsestueuse» des romans de Dumitru Tsepeneag qui repoussera le monolinguisme de la littérature du plus fort, ici du français.

Dans l'«Avant-propos» aux pièces *Petits boulots pour vieux clowns* et *Les Partitions frauduleuses*, deux pièces réunies dans un même recueil et qui illustrent à la fois l'évolution et le passage de la poétique d'avant à celle d'après l'exercice d'écriture dans la langue de l'Autre, Matěi Visniec s'attarde sur ces deux phases distinctes de son parcours identitaire, d'écrivain. Ses aveux concernant la création française (commencée en 1987) intéressent surtout par les éclaircissements poétiques: «avec peu de mots, je voulais dire beaucoup de choses», «me forger un style dans la “pauvreté”, dans les limites même de mon mariage [de raison?] littéraire avec la langue française» (Visniec 1995, 6).

Il y a sans aucun doute des raisons objectives et subjectives pour emprunter le monolinguisme de l'Autre. Le parcours artistique de ces deux écrivains le prouve.

L'œuvre traduite, un cénotaphe? Bien avant que le citationnisme postmoderne se soit mis en place, de multiples stratégies de réexpropriation se sont déployées. La traduction n'en serait-elle qu'une? En tant que «sablier textuel», la traduction allographe fonctionne mal, elle et, donc, le traducteur «tue[nt] matériellement le texte et proclame[nt], sur la couverture, une imposture: l'Auteur. Un fantôme qu'on a beau attendre dans les pages réécrites par quelqu'un d'autre (Tsepeneag, *Cuvântulnisiparnita*, 113-114). Cette constatation rend légitime l'observation de l'écrivain, hanté par le sentiment d'expropriation: «Le livre n'est pas tout à fait le mien. Comme tous les livres que j'ai publiés en France. Ils sont aussi les livres de mon traducteur. C'est lui qui leur a offert un corps, chair et os. Ce que l'on appelle dans une certaine critique moderne, la matérialité du texte» (*idem*, 113). Cette affirmation ne contiendrait-elle pas les causes de l'autotraduction?

Le monolinguisme de l'Autre, à la fois accueillant et agresseur – observe Tsepeneag en réfléchissant sur son bilinguisme –, conditionne son accueil et, par cela, son succès dans la langue de cet Autre (i.e. en français).

Toutefois, de la traduction, nul ne peut se passer. Tsepeneag y avait recouru auparavant, il le fera après l'œuvre charnière *Le Mot sablier*, bien qu'il soit conscient que «[l']auteur traduit n'a aucune puissance, car aucune présence. Et comment être présent, sinon par les mots? L'auteur est promis par la couverture, mais quand le livre s'ouvre, c'est un couvercle de cercueil qui se ferme. Ah ! bien sûr, cette mort est nécessaire ! Elle est même souhaitable. Ça fait partie des règles. Du jeu» (*idem*, 114). Il accepte ainsi que le traducteur fasse «[un] travail de jardinier. Amical, mais ferme. [Il arrache] les mauvaises herbes, [coupe] les branches sèches, [élague] un peu», car le texte traduit est aussi le sien (*idem*, 112).

Le rapport de Visniec à l'écriture en français est bien différent, institué et déterminé par d'autres facteurs, causes. «Lutte contre ses limites» (Auger/Visniec 1996 83), la décision d'écrire en français est une aventure choisie délibérément que Visniec raconte «indirectement par le style très simple, très direct et dépouillé qu'[il a] adopté (ou qu'[il a] été obligé d'adopter)» (*Ibidem*). Chez Visniec, la mort du langage dans le théâtre et la naissance d'une nouvelle forme de communication, dans le théâtre et dans la création de l'écrivain, vont de pair avec la mort des personnages. Il est essentiel donc que le langage de Visniec, sa langue à lui – qu'elle soit un idiome dépouillé ou qu'elle soit un non-langage –, subsiste pour créer des personnages (morts?) et pour rendre possible une/toute interprétation (quelconque).

Examinant ce qui rend un texte exprimable, traduisible, les écrivains comprennent que la traduction et l'interprétation ne sont pas là pour la conservation ou l'embaumement d'un texte. Lieu de rencontre entre les cultures et les hommes, de dialogue à travers l'espace et le temps, elles deviennent, selon le modèle de la création, simplement la nécessité et le destin de l'œuvre. Un destin fait parfois de trahisons et de réductions, mais toujours créateur de dialogues et de paroles.

Parcours esthétiques. La conscience déchirée des postmodernes produit des formes d'écriture émietées, dépourvues d'unité (Barthes 10), ce qui va très bien avec la conscience et l'identité en *dé-* et *re-* construction des écrivains (ici roumains) d'expression française. Outre la problématique du langage qui caractérise la littérature contemporaine et la réflexion sur la division de la «bi-langue», il faut concevoir l'Ouest européen – à l'instar de l'Ouest américain tel qu'il est présenté dans les westerns – comme le lieu où

les écrivains citoyens non-français choisissent de se réinventer. Ils essaient de se donner des raisons pour le faire.

Il est difficile de ranger Tsepeneag et Visniec dans une catégorie, dans un courant, d'inscrire leurs œuvres dans un canon littéraire. Revendiquant leur liberté d'écrire, ils préfèrent s'inscrire dans des filiations électives ou une transcendance générique et textuelle: hypotexte, hypertextes; transformations structurelles, roman-palimpseste, théâtre-palimpseste (Genette 1982). L'intergenre – théâtre poétique hybride chez Visniec, écriture bilingue palimpseste chez Tsepeneag – qu'ils pratiquent résulte de l'expérimentation manipulatrice: dialogisme polyphonique, autoréférentialité méta-romanesque et méta-théâtralité, schéma triadique de la communication (théâtrale y comprise, car la médiation traditionnelle est une traduction issue de l'interprétation), stratification tridimensionnelle des voix: auteur, interprétant (= traducteur, metteur en scène, acteur), récepteur (= lecteur, spectateur), transcendance des genres, formes textuelles, formes dialogiques (monologue, dialogue, non-dialogue).

Le dialogue manqué, forme aporétique de communication chez Visniec, la décomposition du langage (*L'Histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort*), la mort de la littérature (*Pigeon vole*) représentent le diagramme cause-effet de leur création. Chez Tsepeneag, le rapport instauré entre l'auteur et la langue, entre le traducteur/l'autotraducteur et le langage est l'un des motifs de crise de la littérature, des raisons qu'il dénonce narquoisement parce que «le matériel linguistique de notre siècle [...] ne cesse de s'appauvrir» (*Pigeon vole* 64), les mots dépourvus de force «sont de plus en plus usés, on ne peut plus en faire grand-chose [...] Et tout cela [...] à cause des imbéciles qui les ont pris pour des chariots de messagerie, qui les ont chargés de toutes sortes de confessions idiotes et d'idées plus stupides les unes que les autres (et quand elles n'étaient pas stupides, elles étaient nuisibles !), bref, des messages, comme on dit.» (*Arpièges* 39)

On pourrait envisager de compléter l'identité-palimpseste des écrivains en prenant en considération le rapport art (la littérature, en l'occurrence le roman et le théâtre) et réalité-sociopolitique (voir la pièce manifeste de Visniec: *La Femme comme un champ de bataille*, la trilogie de Tsepeneag, *Hôtel Europa*, *Pont des Arts*, *Au Pays de Maramures*). Ensuite, la relation littérature-musique chez Tsepeneag (cf. Zelenko/Tsepeneag 2010). Déniant l'existence d'un thème principal, la technique du contrepoint donne l'image exacte de la schizoïdie civilisationnelle de l'être moderne (chez soi, en dehors

de chez soi, exilé, isolé, monolingue, bilingue, plurilingue, à personnalités et/ou à fonctions multiples, etc.) et de la polyphonie du discours artistique dans *Le Mot sablier* et *Pigeon vole*. Issue des fugues canoniques et contrepoints bruitistes qui vont délibérément et constamment à l'encontre des attentes du public, la littérature de Tsepeneag propose une nouvelle structure romanesque. Raison pour laquelle on aurait besoin d'un mode d'emploi. Pour comprendre ce que l'écrivain propose, il faut se renseigner sur sa façon d'écrire, car Tsepeneag n'offre jamais de détails d'architecture de son œuvre; une fois définis et compris les termes, on peut l'entendre.

Si chez Tsepeneag l'acte d'écrire est associé à la musique, chez Visniec, la parole lue ou prononcée est associée à l'image, parce que celle-ci «a un sens, non un sujet» (Barthes 89). Dans le rapport de son théâtre à la peinture (surréaliste, notamment), comme dans sa représentation théâtrale, nous identifions une *dalivision* et de nombreuses références aux œuvres de Chagall, Otto Dix, Bosch, Bruegel, Van Gogh, Braque, Miró grâce auxquelles l'argumentation, gisant dans l'«écriture du silence» et caractérisant ses textes courts, est renforcée. L'extra-théâtralité devient subséquentement une garantie de survie de l'œuvre au-delà de l'espace du théâtre (*Mais qu'est-ce qu'on fait du violoncelle?*), prolongeant, dans la foulée de Mallarmé et Beckett, l'a-référentialité de son écriture et dépassant de la sorte l'imperfection du langage par une écriture limite (de La Motte 196).

L'architecture de l'œuvre de Tsepeneag se traduit par deux parcours: l'un voué à la recherche théorique (onirisme esthétique et structural), et l'autre à la pratique scripturale de l'écriture non linéaire et expérimentale, empirique, où l'écrivain glisse des éléments d'autofiction. Et trois volets: théorie, littérature et traduction sous différentes formes. L'écrivain emprunte au jeu d'échecs, à la musique, aux mathématiques, à la physique ou à la logique des éléments et principes qui lui servent à bâtir l'infrastructure romanesque²⁷. Rude épreuve pour le destinataire ! «L'idéal serait bien sûr que le lecteur [ou le traducteur] comprenne tout seul de quoi il s'agit, qu'il veuille bien mettre ses méninges à contribution, faire l'effort nécessaire à cet effet» (*Au Pays de Maramures* 161-162).

27. Dans *Arpièges*, par exemple, la structure rappelle les jeux oulipiens (116-119) et, plus important encore, annonce le programme de création: «Pour aller de M1 à M2 [...] il faut passer, de gré ou de force, par un point qui se trouve au milieu du trajet [...] il y aura toujours un point par lequel il faudra passer. Mais si je le saute ou je le franchis à toute vitesse? [Mais] toute distance, aussi petite qu'elle soit, peut être encore divisée» (174, 176).

Nous insistons sur la traduction (mentale, également), parce qu'elle est un moteur de divulgation de culture et en même temps un défi et une incitation, pour l'auteur comme pour le traducteur. La triade *auteur* (1), *traducteur* (2), *lecteur* (3) représente les trois dimensions de l'univers qui, si «en termes cardinaux»²⁸ elles sont indépendantes, «en termes ordinaux» sont hiérarchisées. Le 3, le lecteur, se rapporte au 2 (le traducteur) et au 1 (l'auteur); le 2 dépend du 1, le 1 ne présuppose rien en dehors de lui-même. Alors, lorsque les auteurs parlent de la liberté qu'ils assignent aux autres, devons-nous nous en méfier? Oui, certainement. Cette liberté absolue d'interprétation que Visniec et Tsepeneag donnent aux destinataires de leurs œuvres (lecteurs chevronnés ou non, critiques, exégètes, metteurs en scène), n'est qu'un miroir aux alouettes. Il est incontestable que leurs textes exigent une contresignature comportant les caractéristiques derridiennes: unimaginable, impensable, inanticipable. Cette contresignature du destinataire, lecteur, traducteur ou metteur en scène, est subordonnée hiérarchiquement à la signature supérieure de l'auteur, Créateur qui, par son verbe, donne naissance (!) à un monde, le seul capable de récuser, d'infirmer – s'il y a intérêt à le faire – à tout moment les interprétations des contresignataires.

«Je laisse – affirme Visniec – une liberté totale aux autres, qu'ils fassent ce qu'ils veulent de mon texte» (Ungureanu/Visniec). Oui aux comédiens. Non aux exégètes et critiques qui le rangent parmi les dramaturges de l'absurde. Une liberté adamique. Une attitude précautionneuse de la part de l'auteur du *Théâtre décomposé* et des *Chevaux à la fenêtre*. Par contre, Tsepeneag reconnaît que la liberté qu'il offre (aux traducteurs) est «surveillée». Il s'agit là de recomposition (au gré de l'interprétant) avant toute chose, après la décomposition et destruction d'une mosaïque (comme ensemble d'éléments nombreux et disparates) assurant par là la liberté (de construction d'une mosaïque, mais non pas celle d'un puzzle qui exige la reconstitution contraignante d'un modèle d'origine (*Le Mot sablier*, *Roman de gare* et *Pigeon vole*).

Si chez Tsepeneag, la liberté permise aux multidestinataires est «surveillée» (quasi conditionnelle, dirions-nous, dans le cas d'un traducteur coupable aux yeux d'un écrivain traduit d'avoir travesti son intention auctoriale, d'avoir traduit partiellement, de ne pas avoir compris, etc.), chez Visniec, elle est absolue, à en croire l'écrivain. Les deux exagèrent.

28. Nous empruntons les expressions «termes cardinaux» et «termes ordinaux» à Deledalle (19).

Le texte d'origine est une «entité immuable» (Esslin 38); le texte traduit ou autotraduit, une «entité mobile», car, comme l'écrit Nietzsche, «toute traduction [et toute représentation théâtrale, par extension] est interprétation».

Tsepeneag et Visniec essaient de gérer la réception de leurs œuvres et de diminuer fallacieusement le décalage s'insinuant entre l'horizon d'attente de l'auteur réel/de l'auteur explicite/de l'auteur présumé et du lecteur présumé (et donc implicitement entre leurs intentions auctoriales)/lecteur effectif/lecteur réel (Genette 1972, 246 et sqq.). Les deux écrivains prétendent à la cogitation de la part de leur public: lecteurs, spectateurs, tout comme de la part des traducteurs, comédiens et metteurs en scènes. Tsepeneag exige des lecteurs qu'ils mettent leurs «méninges à contribution». Visniec, «[en] écrivant du théâtre, [a] essayé de toujours laisser un espace de liberté le plus grand possible pour les autres *co-auteurs* du mystère théâtral» (préface à *Mansarde à Paris ou les détours Cioran*). Chacun de ces deux écrivains estime que le lecteur est à même de recréer l'œuvre (Tsepeneag, *Au Pays de Maramures*, Visniec, *Mansarde à Paris...*). Inutile d'appeler l'auteur («Mais appelez Monsieur Visniec ! Où est l'auteur?», *Mais maman, ils nous racontent au deuxième acte ce qui s'est passé au premier*, 2004, 52). Il y en aurait plusieurs: «Les autres "auteurs" [des *Partitions frauduleuses*] sont le metteur en scène [...] et les cinq comédiens qui ont participé à cette merveilleuse folie» émanant d'improvisations (1995, 6) et qui ont transformé le puzzle en une histoire. D'où une identité par essence composite de l'auteur (réel) Visniec.

Pour un écrivain qui écrit dans la langue de l'Autre (et d'une certaine façon autotraduit mentalement ses propres idées, pensées, etc.), le bilinguisme de création devient une sorte d'écriture (de réflexion certes) à deux mains, à deux voix, une occasion de parfaire son texte, vu qu'il est obligé et contraint d'y réfléchir de manière interlinguale ou multilinguale. Visniec passe d'une «écriture imprégnée d'une attitude politique», où il délivrait «en même temps un message esthétique», à une écriture centrée «sur le ciel (autrement dit sur des rapports pervers entre l'homme et la mort, entre l'homme et l'immortalité, l'homme et l'amour, l'homme et la solitude de son être)» (Auger/Visniec 1996 84-85). Avant le monolinguisme de l'Autre et avant le bilinguisme du soi, son écriture visait la matérialité, l'inconfort matériel, la pénurie, l'aspect social, la privation des droits; l'étape suivante commence lorsque la «langue du plus fort» est employée comme moyen d'expression, dans le pays d'adoption, où toutes ces insuffisances

cessent de préoccuper l'esprit de l'écrivain (dissident ou non). Tout cela lui permet de réfléchir, créer et traiter des sujets à portée universelle.

Intergenre poétique hybride, le théâtre de Visniec débouche sur le théâtre-palimpseste, issu de l'expérimentation par laquelle le dramaturge manie le genre initial – l'absurde – qu'il métisse grâce aux transcendances génériques et textuelles, aux transformations structurelles. Il avoue avoir écrit des «pièces-paraboles, des pièces-allégories, des textes dramatiques à clef, des textes trompe-l'œil bourrés d'allusions politiques [...], des pièces sur un sujet universel humain» (Visniec, «Avant-propos», in Visniec 1995, 5). Le polymorphisme de son théâtre, situé au carrefour du grotesque et de l'absurde qui se conjuguent antinomiquement, exploite des relations intertextuelles faciles à repérer (Beckett, Tchekhov, Shakespeare, Ionesco, Cioran). Hybrider les genres, c'est hybrider les personnages et leur comportement. Au-delà de la confrontation des mentalités occidentale et balkanique, Visniec surprend le fonds commun, le prototype humain universel des personnages, le drame de l'humanité – l'absurdité de la guerre (*La Femme comme un champ de bataille*). Les deux mythes politiques de l'âge d'or et de l'homme nouveau, amenés au premier plan, et la relation *imaginaire-régime totalitaire*, n'ont pas pour but de décrire un drame, mais de perturber les consciences anesthésiées des récepteurs et, subséquemment, de les éveiller. Tous, et non les seuls Roumains. Chez Visniec et chez Tsepeneag, l'universalité est une cible.

Le texte dramatique n'est pas plus immuable qu'un autre type de texte. Sa mise en scène, sa représentation théâtrale, non plus. Traduire un texte, mettre en scène un texte, c'est avant tout interpréter. La représentation théâtrale est donc une forme de traduction fatalement instable bâtie, à l'origine, sur deux visions et deux poétiques: celle de l'auteur et celle du metteur en scène; à ces deux visions qui s'imbriquent s'ajoutent celles des comédiens et, certes, nombre de facteurs objectifs susceptibles de modifier la représentation (la bonne ou la mauvaise humeur des comédiens, des spectateurs, les conditions matérielles – sonorisation, etc.). Dans les textes théoriques et autoréférentiels (*Maman ...*, *Le Spectateur condamné...*, *Le Dernier Godot...*, *Machine Tchekhov*), l'auteur – instance dominante – distille ingénieusement des principes de création, esthétiques, poétiques, afin de légiférer sur les droits et libertés des personnages (*Le Spectateur...*; dont l'intertextualité avec la pièce de Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* est transparente).

La foi de Visniec dans l'existence d'une empathie gérente: «Un grand artiste ne doit pas trahir un autre grand artiste» (*Richard III n'aura pas lieu ou ...*, 2005, 19) n'est qu'une utopie. Une illusion. Il en est pourtant conscient: s'il laisse une quasi-absolue liberté aux interprétants ce n'est que parce qu'il «n'est pas un gendarme» – cas de figure où l'empathie s'annule d'elle-même – et ne veut pas être le prisonnier de ses créations qui s'autonomisent. Le rapport de l'auteur avec sa création sera préservé par le paratexte: le titre, le nom apparaissant sur la couverture, l'affiche. À la différence de Tsepeneag, Visniec semble en être bien détaché, s'en désintéresser.

L'analogie de la représentation théâtrale et de la traduction allographe montre que, dans ces deux situations, le créateur (écrivain, dramaturge) est marginalisé. Ainsi, la réception – des lecteurs-cible, spectateurs – s'accomplit-elle indépendamment de la volonté de l'auteur. Mais qu'est-ce qu'on fait de l'auteur? Visniec écrit par rapport à ces deux types de médiation, pour deux catégories de destinataires (contredisant de la sorte son allégation sur la liberté de réception !?!). L'irrépétitivité de la représentation théâtrale (encore plus manifeste que celle d'autres types de discours) est en essence l'irrépétitivité de son effet perlocutoire.

La marotte de l'universalité apparaît chez de nombreux écrivains provenant des cultures minoritaires et parlant des langues exotiques – euphémisme occidental contemporain équivalant au grec «barbare». Visniec cherche le fil qui le conduise à un texte à portée universelle, car autrement tout est dépourvu de sens. Le principe de création et de réussite de Visniec: «si j'essaie, j'ai une chance de réussir» (*Teatruazi*, n° 1/2000, 20) est simple. Surtout parce que son choix s'avère gagnant.

Une littérature intertextuelle. Rien n'est certain du parcours (interculturel et identitaire) présumé de l'écrivain à l'époque actuelle. Un écart considérable vient s'insinuer entre le parcours réel et le parcours présumé où l'identité linguistique – individuelle, ici, donc le «bilinguisme de création» (Oustinoff) – se situe au centre du processus d'identification du soi-même vis-à-vis de l'Autre (i.e. accueillant) et doit avoir comme conséquence la reconnaissance de l'Autre. La langue française devient donc un moyen de reconstruction identitaire et d'insertion dans un espace culturel choisi (exil volontaire ou auto-exil – Visniec – qui ne suppose pas automatiquement un exil intérieur) ou imposé (exil involontaire, expatriation²⁹ susceptible d'engendrer l'exil intérieur). Il ressort de tout cela

29. L'expatriation (dont les circonstances ont été récemment reprises par l'écrivain aussi dans l'interview accordée à Zelenko) de Tsepeneag n'est pas explicitement une

une image assez globale: ces écrivains, parce qu'ils parlent et écrivent en plusieurs langues, paraissent jouir d'une identité multiple, parfois posséder plusieurs couches identitaires, donc de multiples identités. Plusieurs identités (Calvet 151). Une identité-palimpseste (Bauman). Une identité *créole* (Hylland Eriksen), etc. Ou ils ne sont que des prisonniers du monolinguisme de la langue maternelle qu'ils considèrent orgueilleusement comme étant la leur, anticipant de la sorte l'hypothèse derridienne: «je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne» (Derrida 1996, 15). Les langues sont – à côté des cultures, politiques, religions, de l'imaginaire, etc. – des facteurs identitaires ou de simples instruments (Calvet 156). Il est sûr et certain que l'identité se construit, qu'elle n'est ni donnée ni immuable. Elle est mouvante sans être éclatée.

Le pacte de l'écrivain, de l'auteur et le pacte du narrateur renforcent l'ouverture de l'œuvre non seulement à une «pluralité d'identités», mais aussi à une «pluralité d'identités plurielles» (Karmis 79-80) qui se pluralisent davantage au fil des lectures successives, grâce au pacte de lecture.

Parcours identitaires linguistiques: Deux fois deux Janus Bifrons. La dualité des voix de l'auteur qui se traduit rend évidente la polyphonie des textes source et cible. Aujourd'hui encore, il arrive que le traducteur s'écarte du droit chemin et que l'auteur traduit soit (se sente) condamné au silence, avec tout ce que cela implique. À en croire Tsepeneag:

L'auteur traduit n'a aucune puissance, car aucune présence. Et comment être présent, sinon par les mots? L'auteur est promis par la couverture, mais quand le livre s'ouvre, c'est un couvercle de cercueil qui se ferme. Ah ! bien sûr, cette mort est nécessaire ! Elle est même souhaitable. Ça fait partie des règles. Du jeu. (Tsepeneag, *Cuvântul nisiparniță* [Le Mot sablier] 2005, 114)

La traduction de la littérature de Dumitru Tsepeneag, tout comme la traduction de toute autre littérature, exige une restitution d'énergie, de vitesse, d'action et, surtout, une restitution de la fictionnalisation des processus de création et de traduction. Tout le reste ne serait qu'une question de technique. Néanmoins, il ne s'agit pas que le traducteur puisse bien rédiger un texte dans sa langue-cible, le français en l'occurrence; il s'agit qu'il sache renoncer à son identité, à sa voix, à sa pensée et à son jugement de valeur extratextuel. Les lecteurs n'ont pas à déceler dans la voix

interdiction du roumain. C'est à la fois une décision d'auteur et d'éditeur. Le traduire et le publier en français coûtant trop cher, la maison d'édition lui a demandé d'apprendre à écrire en français.

du traducteur des tons non-intentionnés par l'auteur. La question de perte de voix, question qui hante l'esprit de tout écrivain traduit, est celle qui a poussé Tsepeneag à tenter l'expérience de l'écriture en français. Le prétexte d'écrire devient ainsi prétexte («raison») de traduire; et l'original, pré-texte (au sens d'avant-texte) d'un texte à réécrire, à raffiner; il ne s'agit pas que d'une simple raison de se traduire.

Si l'on prenait en considération le destin d'un texte: l'original destiné à ceux qui connaissent la langue dans laquelle il est écrit, la traduction, à ceux pour qui cette langue est inconnue, on ne devrait plus parler de co-présence discursive, de contrefaçon de l'original, etc. Mais... Tous les écrivains contemporains qui connaissent la langue de traduction sont difficiles à traduire. Les aveux de Nabokov et Kundera en sont convaincants. En fait, ils se confrontent à l'éternel problème de la réception de soi-même (dans un ailleurs linguistique) et la réception des lecteurs (critiques et traducteurs y compris). En fin de compte, ce n'est qu'un problème d'identité et d'identification: «si je ne réussis pas à remonter dans le temps (même pas en esprit) ou si je réussis à reconstituer seulement quelques images [...] je ne suis pas du tout sûr qu'il s'agisse de moi. Rien de pire: ne pas être certain de son identité.» (Tsepeneag/Paruit2001, 76).

Il ne devrait pas être difficile – linguistiquement parlant – de traduire un auteur comme Dumitru Tsepeneag. La difficulté résulte de toute une série de facteurs divers:

- de ce que l'écrivain suppose que la traduction a une autre signification pour le lecteur français. Or il est impensable que le lecteur français puisse avoir en tête les mêmes représentations que Tsepeneag ou que le lecteur-source (roumain);
- de ce que, sachant le français, Tsepeneag se retrouve péniblement dans le texte traduit;
- ensuite, du fait que Tsepeneag est lui aussi traducteur, un traducteur à forte voix. Il est donc un écrivain qui connaît bien les tentations auxquelles est inévitablement soumis le traducteur.

Pour châtier son mal, l'écrivain a écrit quasi simultanément dans deux langues: *Le Mot sablier* (1984). Même après avoir écrit un livre en deux langues, il n'a pas fait disparaître pour autant la dualité qui fait que «le sens se répartit entre [c]es diverses voix» (Bakhtine 323). Le conflit identitaire se développe de plus belle lorsque dans l'équation identitaire intervient

une autre variable: l'identité linguistique nouvelle récemment acquise par l'écrivain.

Si nous évoquons un aspect testimonial (antérieurement cité «Et mon texte? Mon texte, le vrai, ...», Tsepeneag, Préface à *Nunțile necesare* [*Noces nécessaires*]³⁰, 1998, VII³¹), c'est pour attirer l'attention sur les efforts de l'écrivain en quête d'une voix, en quête d'une langue³², des efforts qui trahissent son «insatisfaction (traductionnelle) par anticipation» et cela bien avant *Le Mot sablier*, plaque tournante, entre autotraduction et bilinguisme de création. Tout en confessant son appréhension face à la découverte de la voix du traducteur dans son écriture polyphonique, on découvre que le processus d'identification remplace la préoccupation pour la construction identitaire (achevée, donc) et augmente l'anxiété accrue de l'auteur traduit. Cette stratification des voix intervenant dans la réception d'une œuvre en langue d'origine et de traduction: écrivain, narrateur (=interprétant), récepteur illustrent l'état de création et l'état de réception d'un texte. Si «la pensée est une rature indéfinie» (Valéry), l'écriture (produit de la première/pensée), ne peut pas être autre que la pensée. D'où; chez Tsepeneag, l'idée de besogner sur un même palimpseste, idée annoncée dans *Le Mot sablier* (1984) et reprise dans *Pigeon vole*³³ (1989).

La voie de la dhimmitude culturelle, linguistique, mentale. Une voix en quête de langue. L'expérience inédite du bilinguisme de création,³⁴ surpris dans son devenir, *Le Mot sablier* (1984), est aussi une occasion de rendre hommage au traducteur. Conçu dans les années 78-79, ce livre est publié en France intégralement en français (la partie écrite en roumain fut traduite par Alain Paruit, 1984) et dix ans plus tard en Roumanie, dans sa

30. Précisons que ce roman paraît d'abord dans la traduction française d'Alain Paruit, en 1977, la première publication du texte original en roumain datant de 1992.

31. Notre traduction

32. Signalons l'écriture européenne et multilingue de Tsepeneag qui mélange, dans *Au Pays de Maramures* le roumain, le français, l'anglais et l'allemand. Ensuite, plus que la liberté du conteur, l'écrivain revendique sa liberté d'auto-traducteur (Lungu-Badea, «Un minimaliste acharné». Entretien avec D. Tsepeneag, in *Dialogues francophones*, [2004] 2006).

33. «Je lis, relis, je transcris, retranscris, plus que je n'écris. Je me traîne lamentablement d'une page à l'autre [...] je vais continuer à écrire n'importe quoi pourvu que ça avance et quitte à gommer après» (1989, 18).

34. Deleuze affirme: «Quand une autre langue se crée dans la langue, c'est le langage tout entier qui tends vers une limite «asyntaxique», «argumentative», ou qui communique avec son propre dehors (9)

version originale, écrite et en roumain et en français. La version française n'illustre que sommairement – et au niveau de la forme des lettres, grasses ou italiques – l'expérience de la création quasi simultanément bilingue.

Ce livre qui méduse le devenir interlingual, témoignant (in) volontairement des protocoles de pensée et de création, est le résultat d'une expérience artistique inédite qui exploite tant le bilinguisme que la bi-culturalité de l'écrivain:

Ainsi à cheval sur deux langues je m'étais résolu à écrire en français et ailleurs aussi dois-je continuer pour le moment à écrire en roumain pour me débarrasser enfin de tout ce ballast fantasmatique: car qui me garantit si j'écris en français que je ne me retrouverai pas hanté par tous ces spectres comme cela m'est déjà arrivé avec quelques brefs textes et dans ce cas je n'écris pas je décris je récris je copie ce que je n'ai pas été capable d'écrire mais ce qui est cependant resté dans mon esprit sous la forme de larves que je ne puis éviter. (*Le Mot sablier*, traduit du roumain par Paruit, 1984, 12)

Le Mot sablier éclaire la traduction dans une perspective au moins double – mentale (et intralinguale) et interlinguale, intrinsèquement – celle de l'écrivain traduit et autotraduit, mais aussi celle du traducteur écrivain. Au moins théoriquement, ce livre ne devrait pas être difficile à traduire. Mais il n'a pas été écrit pour être traduit, mais pour montrer, soit-il par un exercice textualiste et postmoderne, comment une langue remplace une autre et rend, par la suite, inutile la traduction pour les usagers bilingues en question. Est-ce un plaidoyer pour la contre-traduction? Et pourtant, nous croyons qu'on eût pu respecter le «vouloir dire» de l'auteur et le «vouloir-dire» du texte en le traduisant pour les communautés bilingues, ayant le français ou l'anglais comme langue officielle à parité avec une autre langue. Car, à chaque traduction, on aurait pu préserver intacte la partie française (en original) ou anglaise (roumaine en original), ne traduisant dans l'autre langue officielle que le texte écrit dans la langue méconnue au public-cible. Un destin hypothétique !

Indéniablement, ce n'est pas la traduction qui limite le succès d'un roman – bien qu'il y ait des exceptions – et il serait absurde de reprocher au traducteur les limites d'une traduction. D'ailleurs Tsepeneag le dit dès les premières pages du *Motsablier*, une traduction n'est qu'une traduction.

Conclusion

Encore une précision avant de conclure. Les écrivains présentés dans cette étude, d'autres encore – de la «première vague» d'exilés ou de la même génération que ceux-ci ou de la génération d'avant – qui méritent, au moins, d'être mentionnés: Monica Lovinescu, Virgil Ierunca, Théodore Cazaban, Alexandre Paleologu, Virgil Gheorghiu, n'ont jamais pensé ni essayé, nous semble-t-il, de transformer ce qu'on nomme aujourd'hui leur francophonie, dans une arme de promotion de leur roumanité. Loin de nous l'intention de diminuer le rôle de la littérature (événementielle) roumaine d'expression française qui s'en est servie.

Qu'y a-t-il de commun entre le théâtre d'Eugène Ionesco, la prose d'Emil Cioran, les romans de Panait Istrati³⁵, Vintila Horia ou ceux de Virgil Tanase et l'œuvre de Dumitru Tsepeneag? Au-delà de leurs racines communes, derrière la mentalité roumaine perçue rarement et à des degrés variés dans leurs créations? Qu'y a-t-il de commun entre l'absurde, l'anti-théâtre, l'incommunicabilité, l'onirisme esthétique (ou structural) et l'anecdote, le fait divers et le style fragmentaire (épuré?) de filiation nietzschéenne, les récits autobiographiques ou autofictionnels...? Outre les racines françaises et livresques? C'est, essentiellement, le fait que tous les écrivains antérieurement nommés sont considérés des écrivains atypiques: aussi bien par leur destinée que par leur création. Trop d'atypiques et d'atopiques.

Il est pourtant vrai que, parmi les axes communs identifiés dans leur itinéraire social et artistique, on peut citer: l'exil, la francophonie et la roumanité, mais ceux-ci représentent surtout des filiations accidentelles (et visant les formes) et ne renvoient que subsidiairement et rarement au contenu. Des lieux communs des exégèses, retenons: *la récusation de toute idéologie* (soit-elle religieuse, socialiste, communiste ou littéraire), comprise comme «forme d'esclavage moral» (Dan C. Mihahilescu, 1996), *le plaisir du ludisme* (verbal, jeux de mots et calembours, des réseaux intertextuels subtilement tissés, la cacophonie linguistique et le délire verbal) et *le côté onirique* (*le rêve* dans ses multiples acceptions: dadaïste, surréaliste, oniriste (-iques)).

Au-delà des étiquettes caractérisant, non pas l'ensemble d'une œuvre, mais des aspects traités, percevables ailleurs dans la littérature universelle, non pas uniquement dans la littérature roumaine ou dans la littérature des

35. Son style vigoureux, sensible, libre, rugueux, mêlé, vivace fait de ses récits des œuvres uniques, contribuant à un renouvellement original du patrimoine littéraire français. *La jeunesse d'Adrien Zograffi*, série de récits autobiographiques.

écrivains roumains d'expression française, il y a un élément qui est souvent mentionné, jamais – dirais-je – approfondi: le caractère atypique.

L'étude qui finit ici – dont chaque section conduit à une interprétation prévisible et relie les parties traitant un même sujet de manières différentes, mais réunies dans la dissemblance et la ressemblance – met à l'épreuve des points de vue que nous avons examinés pour relever la pertinence du thème. Dissonants au début, plusieurs aspects fondamentaux unissent les trois écrivains. Ce n'est pas la nécessité d'apprendre à vivre et à aimer, c'est la revendication du droit à la vie, à l'amour, à l'identité, c'est la requête de se forger une destinée et, notamment, le refus du silence, de l'attitude de vaincus. C'est également la résistance à la mécanique de broyer les consciences.

Si l'on n'est pas né révolté, on le devient assez vite; révolté contre tout – parfois, surtout contre soi-même –, contre tout ce qui empêche l'être de vivre. On est, donc, révolté depuis toujours, dans une crise (pluriaspectuelle, qu'on a évité délibérément de qualifier) qui emprunte des aspects différents, selon l'intensité des événements vécus, des sentiments éprouvés, des émotions qui déchirent, gênent ou rendent heureux et qui, tous, poussent vers des comportements compulsifs.

Revenant à la démultiplication des identités, on a su observer qu'à l'instar de nombreux écrivains ayant perdu assez vite une identité homogène au profit d'une identité plus nuancée où ils ont décidé d'être eux-mêmes (sans *idem*), Tsepeneag, Tanase et Visniec n'ont jamais tempéré leurs actes, comportements et conduites même s'ils étaient embarrassants (surtout avant de quitter la Roumanie). Ils n'ont jamais accepté de devenir et d'être égaux à eux-mêmes (sans *ipse*) dans toutes les circonstances – privées, littéraires, mondaines. Ils ont tenu bon face au nivellement identitaire du communisme, quittant le lit de Procuste socialiste. Bien que cela leur ait coûté beaucoup de peines, ils ont prouvé que la vie est une rature indéfinie (pour paraphraser l'opinion de Valéry sur la pensée et l'écriture), une épreuve sisyphienne qui embrasse la raison lucide et engouffre la résolution de l'absurde par suicide.³⁶ Ici, l'absurde, c'est le communisme, le suicide, c'est l'exil (= mort ou renoncement à l'un des possibles soi).

Si «exister est un plagiat» (Cioran), écrire l'est d'autant plus, un plagiat au second degré. Et alors, *écrire dans une langue étrangère est un plagiat au troisième degré*, au même niveau que traduire l'est. Nous ne pouvons

36. «L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites.» et «A sa manière, le suicide résout «absurde» (Camus, *Le Mythe de Sisyphe*)

qu'admettre les compossibilités plagiaires et «l'impossibilité du plagiat» (*Borges in Borges/Sabato 2001, 50*): «tout est plagiat et rien ne l'est au sens strict. Parce que chacun y met son propre esprit, une tonalité propre» (*Sabato in Borges/Sabato 2001, 50*). Écrire, c'est penser et «penser, c'est avant tout vouloir créer un monde (ou limiter le sien, ce qui revient au même)» (*Camus, Le Mythe de Sisyphe*). Néanmoins, penser est également être. Ce n'est qu'une capture d'identité que nous offrons, car on est passé de l'épanouissement de soi à l'obsession de soi (du postmoderne à l'hypermoderne, v. Gilles Lipotevsky, *Les Temps Hypermodernes*).

Bibliographie

- Alexandrescu, Sorin, *Identitatea în ruptură. Invizibilitatea emigrantului* [Identité en rupture. Invisibilité de l'émigrant]. București: Editura Univers, 2000.
- Astic, Gus, «Le Dit du Bâtard dans *The Moor's Last Sight* (1995) de Salman Rushdie». In: *Du mot à l'identité. Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté. Colloque des 26 et 27 avril 1996 du groupe de recherche ALSO*, 1998, p. 121-159.
- Auger, Christian, «À bâtons rompus». Interview de Matěi Visniec par Christian Auger à La Chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon, le 22 juillet 1994. In: Visniec (1996). *L'Histoire des ours panda...* Lyon: Éditions du Cosmogone, 1996, p. 83-86.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*. Traduit par Alfreda Aucouturier. Paris, Gallimard, 1984.
- Banu, George, «Triada unei identități: Caragiale-Cioran- Brancuși». Traduit du français par Adina Dinitoiu. In *Observatorul cultural*, anul XII, nr. 310 (568), 24-30 martie 2011, p. 9.
- Bârna, Nicolae, «Réconcilier Breton et Valéry. L'Onirisme «esthétique» des années 60-70», in *Seine et Danube*. Dossier Le groupe onirique, Paris, Editions Paris- Méditerranée, 2005, p. 11-19.
- Bârna, Nicolae, *Avangardismul literar românesc* [L'avant-garde littéraire roumaine], București, Editura Gramar, 2003, étude et anthologie de Nicolae Bârna, p. 5-46.
- Bârna, Nicolae, *Țepeneag. Introducere Într-o lume de hârtie* [Tsepeneag. Introduction dans un monde en papier], București, Editura Albatros, 1998.

- Bârna, Nicolae, *Aller et venir à travers plusieurs goulots de sablier. Identité multiple, identité alternée, identité intégratrice*. In: G. Lungu-Badea, M. Gyurcsik (éds.). *Dumitru Tsepeneag. Les Métamorphoses d'un créateur: écrivain, théoricien, traducteur*. Timișoara, Editura Universității de Vest, 2006, p. 9-23.
- Barthes Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, Coll. «Points Essais», 1964/1991.
- Bauman, Zygmunt, *Modernity and the Holocaust*. Cambridge, Polity Press, 1989.
- Beaujour, Klosty Elizabeth, *Alien-Tongues: Bilingual Russian Writers of the «First» Emigration*. Ithaca Cornell University Press, 1989.
- Biamonti, Francesco. *Vento largo*. Torino, Einaudi, 1991.
- Blaa, Lucian, *Poeme/Poèmes*. Traduction et avant propos par Veturia Draganescu-Vericeanu. Bucarest, Minerva, 1974.
- Borges Jorge Luis, Sabato, Ernesto, *L'art et le rêve ont un principe commun*. Extrait de Orlando Barone, Jorge Luis Borges/Ernesto Sabato, Conversations à Buenos Aires, collection bibliothèques 10/18, Éditions du Rocher, 2001.
- Brunelle, Dorval, «La quête de soi dans un Québec postmoderne». In: Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin, Guy Laforest (dir.). (1996) *Les Frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*. Laval-Paris: Les Presses de l'Université de Laval, Editions l'Harmattan, 1996 p. 180-190.
- Buciu, Marian-Victor, «Virgil Tanase et le rêve inventé», in *Seine et Danube*. Dossier Le groupe onirique, Paris, Editions Paris-Méditerranée, 2005, p.53-62.
- Bulot, Thierry, *Sociolinguistique urbaine et géographie sociale: hétérogénéité des langues et des espaces*. URL: http://www.univ-lemans.fr/lettres/eso/evenements/rennes_10_04/contributions_10_2004/bt.pdf, 2004, (Consulté le 2 décembre 2007).
- Caillois, Roger, *Anthologie du fantastique*. Préface «De la féerie à la science-fiction», 1966.
- Calvet, Louis-Jean, «Identité et plurilinguisme», in *Trois espaces linguistiques face aux défis de la mondialisation/Tres espacios lingüísticos ante los desafíos de la mundialización/Três espaços linguísticos perante os desafios de la mundialização*, Colloque international, Paris, 20 et 21 mars 2001, p. 147-160.
- Camus, Albert, *Caligula*. Pièce en quatre actes, in *Le Malentendu* suivi de *Caligula*. Nouvelles versions, Paris, Éditions Gallimard, 1958, p. 97-229.
- Camus, Albert, *Carnets I*. Paris, Éditions Gallimard, Coll. «Blanche», 1962.

- Camus, Albert, *Carnets II*. Paris, Éditions Gallimard, Coll. «Blanche», 1964.
- Cary, Edmond, *La Traduction dans le monde moderne*, Genève, Librairie de l'Université, 1956.
- Chaker, Salem, «La construction d'une identité en rupture: langue, écriture et culture dans le domaine berbère», in *La production d'identité*. Montpellier, Université Paul Valéry-CNRS, 1986, p. 41-56.
- Chambers, Iain, *Migrancy, Culture, Identity*, London, Routledge, 1994.
- Chapdelaine, Annick et Gillian Lane-Mercier, *Faulkner: une expérience de retraduction*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2001.
- Chapdelaine, Annick, *Traduire l'incantation de l'œuvre Le Hamlet de William Faulkner. Critique – commentaire – traduction*, in Chapdelaine, Annick et Gillian Lane-Mercier, *Faulkner: une expérience de retraduction*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, p. 83-130.
- Cioran, Emil Michel, *Écartèlement*, Paris, Éditions Gallimard, 1979.
- Coscolluela, Cécile, *Traductologie et sémiotique peircienne: l'émergence d'une interdisciplinarité*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Claude Barat, Université Michel de Montaigne Bordeaux, <http://www.shs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/ooSommaire.Htm>, 1996. Consulté le 5 septembre 2008.
- Deledalle, Gérard, «Traduire Charles S. Peirce. *Le signe*: le concept et son usage», *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 3, n° 1, 1990, p. 15-29. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/037056ar>. Consulté le 15 août 2008.
- Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993.
- Deramaix, Patrice, «Urbanité et multiculturalité. Sur la crise des multiculturalités». *Textes. Série théorie-critique*. URL: <http://membres.lycos.fr/patderam/textes/multiculturalisme.htm>. 2004. Consulté le 2 décembre 2007.
- Derrida, Jacques, *Qu'est-ce qu'une traduction «relevante»? Paris*, Editions de L'Herne. Extrait du Cahier de L'Herne Derrida, n° 83, 2005.
- Derrida, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Éditions Galilée, 1996.
- Derrida, Jacques, *Scritura și diferența*. Titre original: *L'écriture et la différence*. Paris, Seuil, 1979. Traducere de Bogdan Ghiu și Dumitru Țepeneag. Prefață de Radu Toma. București: Editura Univers, 1998.
- Diderot, Denis, *Jaques le Fataliste et son maître*, in Diderot, Denis, *Œuvres complètes... accompagnées de notices, notes, table analytique et suivies d'une étude sur Diderot et le mouvement philosophique au XVIIIème siècle* 6, Belles Lettres (Romans, contes, critique littéraire) 3, *Jacques le*

- fataliste et son maître. Lettre à M. l'abbé Galiani sur la sixième ode du troisième livre d'Horace. Satire I, sur les caractères et les mots de caractères, de profession, etc. Miscellanea littéraires. Lettre à M*** sur l'abbé Galiani*, par J. Assézat, Paris, Éditions Garnier, 1875, p. 9-287.
- Diderot, Denis, *Les deux amis de Bourbonne et autres contes*, Québec, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection «À tous les vents», volume 158, version 1.01. URL: <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/diderot-contes.pdf>.
- Dimisianu, Gabriel, «L'Onirisme subversif», in *Seine et Danube*, Dossier Le groupe onirique, Paris, Editions Paris-Méditerranée, 2005, p. 21-28.
- Dorrier-Apprill, Elisabeth (dir.), *Vocabulaire de la ville: notions et références*, Paris, Éditions du Temps, collection «Questions de géographie», 2001.
- Duby, Georges (dir.), *Histoire de la France urbaine*. 5e tome *La Ville d'aujourd'hui*, volume dirigé par Marcel Roncayolo, Paris, Seuil, 1985.
- Durandin, Catherine, *București. Amintiri și plimbări* [Bucarest. Souvenirs et balades]. București: Editura Paralela 45, col. «Odiseu», traducere de Horia Vasile Mihăilescu, ediție îngrijită de Magda Cârneci, 2003.
- Eco, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, traduit de l'italien par Myriem Bouzahier, Paris, Bernard Grasset, 2006.
- Eliade, Mircea, *La Nuit bengali*, traduit du roumain par Alain Guillermond, Paris, Éditions Gallimard, 1950.
- Escarpit, Robert, «Creative Treason as a Key to Literature». *Yearbook of Comparative and General Literature*, vol. X. Bloomington, Indiana, Etats-Unis, 1961.
- Escarpit, Robert, «De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse». *Études françaises*, vol. 2, n° 3, pp. 349-358. URL: <http://id.erudit.org/iderudit/036243ar>. 1966, consulté le 1er octobre 2010.
- Escarpit, Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, P.U.F., 6ème édition, 1978.
- Esslin, Martin, *Anatomie de l'art dramatique*, Paris, Buchet/Chastel, 1979.
- Esteban, Claude, *Le Partage des mots*, Paris, Gallimard, 1990.
- Everaert-Desmedt, Nicole, *Le processus interprétatif. Introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*, Liège, Pierre Mardaga Éditeur, coll. «Philosophie et langage», 1991.
- Frontenac, Yves, *Fontanarosa ou Le Soleil sur la Terre*. Préface de Gilbert Cesbron. Paris: SNPMD, coll. «Maîtres figuratifs contemporains», 1977.
- Gagnon, Alain-G., (dir.) *Le fédéralisme canadien contemporain: fondements, traditions, institutions*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2006.

Expression des repères identitaires dans la littérature

- Genette, Gérard, *Discours du récit*. Paris, Seuil, 1972
- Genette, Gérard, *Palimpsestes: la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
- Glissant, Édouard. *Poétique de la Relation*. (III) Paris, Gallimard, NRF, 1990.
- Grafmeyer, Yves, *Sociologie urbaine*. Paris, Éditions Nathan, 1994.
- Haesebroeck, Elise Van, «Utopie, hétérotopie, atonie sur la scène du Théâtre du Radeau. Du théâtre comme avènement d'espaces discordants.», **Agôn** [En ligne], Déborder les frontières, N°3: Utopies de la scène, scènes de l'utopie, Dossiers, mis à jour le: 05/02/2011, URL: <http://agon.ens-lyon.fr/index.php?id=1570>, consulté le 18 mars 2012.
- Hall, Peter, *Orașele de mâine. O istorie intelectuală a urbanismului în secolul XX* [Les Villes de demain. Une histoire intellectuelle du XX^{ème} siècle], București, Editura All, 1999.
- Heitmann, Klaus, *Imaginea românilor în spațiul lingvistic german* [L'Image des Roumains dans l'espace linguistique allemand], București, Editura Univers, 1985.
- Hermans, Theo, «The Translator's Voice in Translated Narrative», *Target*, 8:1, 1996, p. 23-48.
- Hervouet, Vincent, «La périurbanisation dans la métropole nantaise. De nouvelles mobilités pour de nouveaux lieux d'urbanité?», *Eso, Travaux et documents*, n° 24/mars 2006, p. 71-78.
- Hugo, Philippe, «J'ai ouvert la bouche pour YHWH» (Jg, 11, 36), Parole et identité dans l'œuvre de Jephté», in Dieter Böhler, Innocent Himbaza, Adrian Schenk (éds.). *L'Écrit et l'Esprit: études d'histoire du texte et de théologie biblique en hommage à Adrian Schenk*, Academic Press Fribourg Vandenhoeck & Ruprecht Göttingen, 2005.
- Hummel, Pascale, *Vie (privée). Essais sur l'idée de destinée*, Berne, Peter Lang, 2005.
- Hylland Eriksen, Thomas, «Creolization and creativity», *Global Networks*, 3 (3) (2003), p. 223-237.
- Jeanmaire, Henri, *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris, 1951.
- Karmis, Dimitrios, *Des multiples voix de la tradition fédérale et la tourmente du fédéralisme canadien*, in Gagnon, Alain-G. (dir), *Le fédéralisme canadien contemporain: fondements, traditions, institutions*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006, p. 63- 86.
- Kokis, Sergio, *Le Pavillon des miroirs*. Montréal, XYZ, 1995.

- La Motte, Annette de, *Au-delà du mot: une «écriture du silence» dans la littérature française au vingtième siècle*, Verlag Berlin-Hambourg, Münster, 2004.
- Lacan, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- Ladmiral, Jean-René, «Traduire la forme? traduire les formes?...», in Nadia D'Amelio (dir.), *La forme comme paradigme du traduire*, Actes du colloque des 29-31 octobre 2008 de l'Université de Mons-Hainaut, Mons, Editions du CIPA, 2009.
- Lamizet Bernard, «Qu'est-ce qu'un lieu de ville?». *Lieux de ville et territoires (perspectives en sociolinguistique urbaine)* Volume 2, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 115-166.
- Lamizet, Bernard, «Qu'est-ce qu'un lieu de ville ?», *Marges linguistiques*, Numéro 3, Mai 2002, URL: <http://www.marges-linguistiques.com> - M.L.M.S. éditeur - 13250 Saint-Chamas, 2002, p. 179-200, consulté le 2 décembre 2007.
- Lane-Mercier, Gilian, *L'impossible unicité: le conflit des subjectivités et des réceptions*, in Chapdelaine et Lane-Mercier *Faulkner: une expérience de retraduction*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, p. 131-179.
- Larrivée, Isabelle, *La Littérarité comme traduction: Abdelkébir Khatibi et le palimpseste des langues*, Doctorat Nouveau Régime sous la direction de Charles Bonn, Université Paris XIII (Paris Nord), U.F.R. des Lettres, des Sciences de l'Homme et des sociétés, 1994.
- Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994.
- Lemelin, Jean-Marc, «Hölderlin: traducteur, interprète, poète, prophète et fou ou De la traduction à l'interprétation». *La traduction: théorie et pratique*. Table ronde bilingue. Département d'Études françaises et hispaniques, Université Memorial Saint-Jean, Terre-Neuve 2 avril 1998. URI: <http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/holderlin.html>.
- Les Sophistes. I. Protagoras, Gorgias, Antiphon, Xéniade, Lycophron, Prodicos, L'Anonyme de Jamblique, Critias*, Présentations et traductions sous la direction de Jean-François Pradeau, Paris, Éditions Flammarion, 2009.
- Longre, Jean-Pierre, *Déambulations narratives et oniriques*, Mai 2006, URL: <http://www.sitartmag.com/tsepeneag2.htm>, consulté le 4 décembre 2007.
- Lungu Badea, Georgiana, *D. Tsepeneag et le régime des mots. Écrire et traduire «en dehors de chez soi»*, Timisoara, Editura Universitatii de Vest, 2009.

- Lungu-Badea, Georgiana, «An (In)Visible Bridge: From Mental To Interlingual Translation. Reflections On Translating The Experimental Writings Of Dumitru Tsepeneag», in Sanda Badescu (ed.). *From One Shore to Another. Reflections on the Symbolism of the Bridges*, Cambridge Scholars Publishing, Cambridge, 2007, p. 72-86.
- Lungu-Badea, Georgiana, «L'Architecture processuelle d'une œuvre: théorisations, pratiques, interférences dans l'œuvre de Dumitru Tsepeneag», in Georgiana Lungu Badea et Margareta Gyurcsik (coord.), *Dumitru Tsepeneag. Les Métamorphoses d'un créateur: écrivain, théoricien, traducteur*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2006, p. 57-74.
- Lungu-Badea, Georgiana, «L'Écriture bilingue de Visniec entre identité, altérité et empathie», in *Synthesis*, XXXVII, Bucuresti, Editura Academiei Române, 2010a, p. 81-88.
- Lungu-Badea, Georgiana, «L'ipsité de l'écrivain bilingue. Écriture bilingue: continuité et/ou rupture?», in Maïa Morel (éd.), *Parcours interculturels Être et devenir*, Québec, Éditions Peisaj, 2010b.
- Lungu-Badea, Georgiana, «La traduction (im)propre du nom propre littéraire», in *Translationes* (3) 2011, p. 65-79.
- Lungu-Badea, Georgiana, «Un minimaliste acharné: Dumitru Tsepeneag», *Dialogues francophones*, n°12/2006, p. 199-209, traduit du roumain («Un minimalist înrăit: Dumitru Țepeneag», *Orizont*, nr. 10 (1465), Serie nouă, XVI, 20 oct. 2004, p. 4-5) par Andreea Gheorghiu, Timișoara, Editura Universității de Vest.
- Mallarmé, Stéphane, *Œuvres complètes*, Éditeur G. Jean-Aubry et Henri Mondor, Paris, Éditions Gallimard, Coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1945.
- Maragnès, Daniel, «Exils de la langue», in *Derades archives*, n°2, 2e semestre 1998, [membres.lycos.fr/derades/exils de la langue. Html](http://membres.lycos.fr/derades/exils_de_la_langue.html), consulté le 15 octobre 2008.
- Mauzi, Robert, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la culture françaises au XVIIIème siècle*, Genève-Paris, Slatikine Reprints, [1960] 1979.
- Meschonnic, Henri, *La rime et la vie*, Lagrasse, Verdier, 1989.
- Moisan, Clément et Hildebrand, Renate, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota Bene, 2001.
- Morizot, Jacques, *Sur le problème de Borges. Sémiotique, ontologie, signature*, Paris, Kimé, 1999.

- Neț, Mariana, «Identité urbaine et code de belles manières. Remarques sur les débuts de la modernisation de Bucarest», *Grenzgänge* 8. Jahrgang, Heft 15, 2001.
- Nietzsche, Friedrich, *Le Gai Savoir*, 2e édition, 1887. Traduction de «Die Fröhliche Wissenschaft (La Gaya Scienza)» (édition 1887) par Henri Albert. Édition électronique (ePub) v.: 1,0: Les Échos du Maquis, 2011.
- Nodier, Charles, *Histoire du Roi de Bohême et ces sept châteaux* [Paris, Delangle Frères Éditeurs-Libraires, 1830]. Œuvres-et-Valsery, Editions Ressouvenances, 2007.
- Orengo, Nico, «Biamonti Francesco *Vento largo*», Recensione, in *L'Indice* 1991, 5. URL, <http://www.ibs.it>.
- Oustinoff, Michaël, *Bilinguisme d'écriture et auto-translation (Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov)*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Pascal, Blaise, *Pensées*, Édition de 1671. Orthographe moderne. URL: <http://abu.cnam.fr/cgi-bin/go?penseesXX1> et URL: http://lireligne.free.fr/livre.php?livre_id=19.
- Pavese, Cesare, *Il mestiere di vivere*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1952.
- Perec, Georges, *Les Choses*, Paris, Julliard, Éditions Pocket Jeunesse, [1965] 2005.
- Pitteloud, Anne, «Une voix originale chez les écrivains francophones», Interview avec Matei Visniec. Dans *Le Courrier*. URL: <http://www.lecourrier.ch/index.php?name=NewsPaper&topic=15&file=desktop&startnum=1801>, consulté: le 10 mars 2010.
- Platon, *Cratyle*, Traduction inédite, introduction, notes, bibliographie et index par Catherine Dalimier, Paris, Éditions Flammarion, 1998.
- Pym, Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, Arras, Artois Presses Université et Presses de l'Université d'Ottawa, 1997.
- Radulescu, Valentina et Rossion, Laurent, Monica Tilea (éds.). *Les Brouillons sur soi. Lectures génétiques et poïétiques*, Craiova, Editura Universitaria, 2010.
- Rémy, Gérard, «L'analogie et l'image. De leur bon usage en théologie», in *Recherches de science religieuse* 2004-3 (Tome 92), p. 383-427.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, «L'ordre philosophique», 1990.
- Rinaldis, Antonio, «Genèse et développement d'une idée: le «prométhéisme» comme dégénération nihiliste de l'impiété», in Valentina Radulescu, Laurent Rossion, Monica Tilea (éds.), *Les Brouillons sur soi. Lectures génétiques et poïétiques*. Craiova, Editura Universitaria, 2010, p. 125-142.

- Saint-Gelais, Richard, «La métalepse du traducteur: Tsepeneag, Paruit, *Le Mot sablier*», in *Dialogues francophones*, Timișoara, Editura Universității de Vest, n° 14, 2008, p.7-18.
- Schleiermacher, Friedrich Ernst Daniel, *Des différentes méthodes du traduire*. Traduction par Antoine Berman, Paris, Seuil, 1999 (1ère édition Trans-Europ-Repress, Mauvezin 1985)
- Tanase, Virgil, *Virgil Tanase: le promeneur solitaire*, in *Combat magazine*, Périodique multilingue. Littérature /politique/ culture, ISSN 1777-585X, <http://www.combats-magazine.net>:
- Tanase, Virgil, Discobolul, iulie-septembrie, 2004.
- Ungureanu, Cornel Mihai, *Poezia mea s-a topit în teatru* [Ma poésie fond en théâtre]. Interview accordée à C. M. Ungureanu. URI: <http://atelier.liternet.ro/articol/2334/Cornel-Mihai-Ungureanu-Matei-Visniec/Matei-Visniec-Poezia-mea-s-a-topit-in-teatru.html>.
- Vaciu, Ion, «D. Țepeneag se conectează la izvoare: “Scânteia” și „Europa liberă” m-au făcut celebri», interviu cu Ion Vaciu, în *Expres Magazin*, anul IV, n° 8, 3-III-10III, 1993.
- Venuti, Lawrence, *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*, London/New York, Routledge, 1998.
- Yatrides, Georges, *Jugement professionnel. Analyse et pensées*, 1984, disponible à <http://www.yatrides.org/commentaires/commentaires.HTM>
- Zelenko, Michael, «Rumpus International Rivers Interview #4: Dumitru Tsepeneag on the Danube». In: *The Rumpus*; 11 février 2010. URL: <http://therumpus.net/2010/02/the-rumpus-international-rivers-interview-4-dumitru-tsepeneag-on-the-danube/>, consulté le 12 février 2010.

Textes de références

- Tsepeneag, Dumitru
Arpièges. Rien ne sert de courir. Traduit du roumain par Alain Paruit. Paris, Flammarion, 1973
- Le Mot sablier*, Traduit du roumain par Alain Paruit. Paris, Éditions P.O.L., 1984.
- Roman de gare*, Paris, Éditions P.O.L., 1985.
- Cuvântul nisiparniță*. [*Le Mot sablier*]. Édition critique et postface de Georgiana Lungu-Badea, Editura Universității de Vest, 2e édition, [1994] 2005.
- Les Noces nécessaires*, Traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, Flammarion, 1977.

Nunțile necesare (Les Noces nécessaires), București, Editura ALLFA, [1992] 1998.

Maramureș, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2001.

Au pays de Maramureș, Traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, Éditions P.O.L., 2001.

La Belle Roumaine, Traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, Éditions P.O.L., 2006.

Vain Art of the Fugue, Translated by Patrick Camiller, Dalkey Archive Press, 2007.

Pastenague, Ed. *Pigeon vole*. Traduit du français par Dumitru Țepeneag. Paris, Éditions P.O.L., 1989.

Pastenague, Ed. *Porumbelul zboară!...* traduit par Dumitru Tsepeneag, Bucuresti, Editura Univers, 1997.

Tănase, Virgil

Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin, Paris, Flammarion, 1976.

C'est mon affaire: sortie... Paris, Flammarion, 1983.

Le Bal sur la goélette du pirate aveugle, Paris, Gallimard, Folio junior, 1987.

Le bal autour du diamant magique, Paris, Gallimard Jeunesse, (1987) 2003.

La vie mystérieuse et terrifiante d'un tueur anonyme, Paris, Editions Ramsay-de Cortanze, 1990.

Ma Roumanie: entretiens avec Blandine Tézé-Delafon, Paris, Ramsay de Cortanze, Médias, 1990.

Ils refleurissent, les pommiers sauvages, Paris, Ramsay de Cortanze, 1991.

Apocalypse d'un adolescent de bonne famille, Paris, Flammarion, 1992.

Zoia, București, Editura Allfa, 2003.

Béatrix. Macferlone. Isabelle in Dialogues francophones, n° 14. 2008.

Visniec, Matéi

Du pain plein les poches et autres pièces courtes (Le dernier Godot, L'araignée dans la plaie, Le deuxième tilleul à gauche), Arles, Actes Sud-Papiers, 2004.

L'Histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort. Lyon, Éditions du Cosmogone, 1996.

L'Histoire du communisme racontée aux malades mentaux, Carnière-Morlanwelz, Lansman, 2000.

La Machine Tchekhov, Carnière-Morlanwelz, Lansman, coll. «La preuve par 3» (2001, www.machine-tchekhov.com), 2006.

La noapte va ninge [Cette nuit, il neigera], Bucaresti, Editura Albatros, 1980.

Le Roi, le rat et le fou du Roi, Carnière-Morlanwelz, Lansman, 2002.

Le Spectateur condamné à mort, Paris, Espace d'un instant, coll. «MEO», 2006.

Les détours Cioran, ou Mansarde à Paris avec vue sur la mort, Carnière-Morlanwelz, Lansman, 2007.

Les partitions frauduleuses et Petit boulot pour vieux clown, Paris, Éditions Crater, 1995.

Lettres d'amour à une princesse chinoise ou Comment j'ai dressé un escargot sur tes seins, 2010.

Mais qu'est-ce qu'on fait du violoncelle? Paris, Crater, coll. «Théâtre en coulisse», 1999.

Mais, maman, ils nous racontent au deuxième acte ce qui s'est passé au premier, Paris, L'Espace d'un instant, coll. «Maison d'Europe», 2004.

Petit boulot pour vieux clowns, Editions Actes Sud-Papiers, 1998.

Richard III n'aura pas lieu ou Scènes de la vie de Meyerhold, Carnière-Morlanwelz, Lansman, coll. «La preuve par 3», 2005.

Atinati MAMATSASHVILI
Professeur
Université d'État Ilia, Tbilissi, Géorgie

Repères identitaires dans la littérature de l'espace soviétique et postsoviétique

Est-ce que nous pouvons affirmer, plus de vingt ans après la chute du régime communiste, que l'espace socioculturel géorgien s'est entièrement libéré de l'idéologie totalitaire? Pour répondre à cette question, nous devons, en premier lieu, examiner brièvement le processus qui se déroule dans l'espace littéraire de l'époque soviétique, et évaluer les genres et les formes d'expression qui, malgré le réalisme social imposé (surtout à partir de 1932, suite à la création de l'Union des écrivains), sont utilisés par les poètes et artistes géorgiens, dans la mesure où l'usage de ces outils stylistiques, appelés «postmodernes» par la critique actuelle, s'est poursuivi après 1989, en aboutissant à son point culminant à la fin du XX^{ème} et début du XXI^{ème} siècle.

Si, en Géorgie de la période soviétique, la parole poétique s'est tournée vers l'expression nationaliste, pour, d'une part, s'opposer à l'annexion russe et, d'autre part, au régime totalitaire imposé, après la chute du régime soviétique, c'est notamment l'idéologie nationale-orthodoxe qui s'est transformée en censeur fondamental en essayant de réprimer la liberté d'expression.

Dans ce contexte, il devient apparent d'établir un parallèle avec la littérature estonienne, avec une seule différence qui est que, dans ce cas précis, le processus de «dénationalisation» et de «démystification» est lié à la réception positive au niveau national. Il est possible d'affirmer que, durant le régime communiste, la littérature estonienne, comme on le remarque également dans l'espace littéraire géorgien, se limitait uniquement à la thématique nationale, estonienne, ce qui pourrait s'expliquer par la peur de la perte de l'identité et, simultanément, par la réaction à cette peur qui consistait en la consolidation littéraire de la conscience de cette identité nationale.

Expression des repères identitaires dans la littérature

[...] à l'époque soviétique (surtout à partir des années soixante et soixante-dix), elle [la littérature] a contribué de façon essentielle à la préservation de l'identité estonienne face aux menaces qui pesaient sur elle. À la fin des années quatre-vingt, elle a participé à la réappropriation de vastes pans de la mémoire collective qui avaient été masqués ou déformés par le pouvoir soviétique». (Chalvin 2002, en ligne)

Après le recouvrement de l'indépendance dans le monde estonien, la peur reliée à l'identité disparaît au fur et à mesure, ce qui modifie simultanément la relation entre la littérature et la notion de l'identité nationale. Déjà, au milieu des années 1990, il est possible de remarquer la rupture entre cette dernière (l'identité nationale) et l'art, ce qu'Antoine Chalvin nomme notamment la «dénationalisation».

Face au régime dictatorial, la littérature – estonienne, comme géorgienne – prend une position d'autodéfense et son rôle s'oriente vers la préservation de l'identité nationale. Pour contourner la censure, les procédés de codification utilisés par l'écrivain dévoilent le caractère national. Ceci se traduit en particulier par la glorification du passé – qui est caractéristique de la prose, ainsi que de la poésie géorgienne, alors que l'espace littéraire estonien s'y réfère fondamentalement en prose. Jaan Kross (1920-2007) exalte dans ses romans historiques le passé national; en même temps, il réécrit ce passé, en se servant des personnalités estoniennes connues mais vouées à l'oubli, et en les transformant en figures nouvelles, comme par exemple le peintre Michel Sittow (v.1469-1525), disciple de Memling, ou le chroniqueur Balthazar Russow (v. 1536-1600), qu'il considérait comme des précurseurs de l'éveil national, porteurs de l'identité nationale estonienne, avant même la constitution de cette identité. De manière analogue, la littérature géorgienne se caractérisait, elle aussi, par l'emploi très particulier du passé historique relatif au pays. Cette spécificité concernait en particulier l'insertion de représentations symboliques incarnant l'identité nationale et liées à la période de la Renaissance, ce qui d'emblée s'opposait au canon littéraire du réalisme socialiste focalisé sur la glorification, non pas du passé héroïque d'un espace national, mais sur la glorification du présent lumineux du macrocosme soviétique.

Dans la période qui suit les années 90, la littérature orientée vers l'historicité, la mémoire et l'éveil identitaire, perdue en occupant une position centrale dans le paysage littéraire, notamment en Estonie.

Pour caractériser la littérature de la période soviétique, nous pouvons adopter le terme d'«intraréférentialité», dénomination empruntée à Antoine Chalvin, et signifiant la pratique «de références internes à l'espace culturel estonien et compréhensibles par les seuls Estoniens» (Chalvin 2001, en ligne). Cette «intraréférentialité» représente un moyen supplémentaire pour la solidification identitaire nationale. Le lecteur étranger, qui n'a pas d'outils pour la déchiffrer, n'arrive absolument pas à comprendre en quoi consiste l'intérêt ou l'essence d'une telle œuvre. L'exemple le plus révélateur de ce type d'écriture est *La Pierre céleste* (1975) de Jaan Kross.

Le processus de «dénationalisation» dans la littérature et sa réception

Le processus de «dénationalisation», qui commence après les années 1990 dans l'espace postsoviétique, se traduit en Estonie par la réduction de l'«intraréférentialité» ou, autrement dit, de la codification interculturelle. Ce processus se révèle dans le roman d'Andrus Kivirähk, *Le Gardien de la grange* (2001), où l'auteur se sert des figures folkloriques légendaires estoniennes, mais de manière à ce que cet espace autonome, construit par le récit, devienne tout autant compréhensible pour le lecteur non-estonien.

Dans le roman d'Emil Tode, *La Radio* (2001), la démarche de l'auteur est telle qu'on a l'impression qu'il s'adresse au lecteur étranger. Non seulement il refuse les allusions, mais décrit en détails et explique les événements qui sont *a priori* connus des estoniens. Parfois l'auteur met entre parenthèses la version française du mot estonien. De telle sorte, il donne la possibilité aux estoniens d'avoir un regard extérieur, un point de vue extranational et les fait réfléchir à des questions qui sont considérées d'emblée comme évidentes.

La «dénationalisation» se traduit simultanément par une «désacralisation» où les mythes identitaires et les valeurs nationales sont remis en question. C'est notamment cette fonction de «dénationalisation» utilisée par l'écriture et la fiction qui caractérise paradoxalement l'espace estonien, tout comme l'espace géorgien où la différence consiste uniquement dans la réception de textes littéraires.

Si la prose et la poésie géorgienne reviennent, après les années 1990, à la thématique du passé et à la période de la Renaissance (extrêmement présente dans la poésie antisoviétique à l'époque du régime communiste et s'opposant au canon littéraire dicté), comme par exemple, dans *L'Anti-*

à-la Peau (2007) de Paata Chamugia (né en 1983), ou dans *Le Premier russe* (2001) de Lacha Bughadzé (né en 1977), ce n'est pas dans le but de glorification (à la différence, nous le réitérons, des écrivains de l'époque soviétique), mais pour repenser ce passé, et parallèlement le présent – la contemporanéité dont cette littérature fait partie intégrante.

Tu me dis
Que le passé commence maintenant,
Alors que le futur est depuis longtemps fini.
N'aie pas peur,
Car si on n'a pu le réaliser dans le futur,
On pourra sans doute devenir héros dans le passé.
Oui, devenons héros, superstars dans le passé,
Comme le seront dans huit cents ans Nicholson et
Tarantino. (*L'Anti-à-la Peau* 5-6)

Dans *L'Anti-à-la Peau*, l'auteur réalise notamment une «désacralisation» («devenir héros dans le passé» fait référence à la fétichisation par la société du passé dans le présent), par le biais d'un poème qui incarne déjà en soi l'identité religieuse et nationale du peuple géorgien. Pour mieux expliciter ce contexte, notons brièvement que la période de la fin du XII^{ème} et du début du XIII^{ème} siècle est considérée comme l'Âge d'or de la Géorgie, l'époque de la Renaissance, et correspond au règne de la Reine Tamar, surnommée Roi Tamar (née approx. en 1160 – morte en 1210, en 1207 ou en 1213). C'est notamment à la reine Tamar – canonisée récemment par l'Église, que le célèbre poème, *Chevalier à la peau du tigre* de Chota Rustavéli (né vers 1160 ou 1165, la date de sa mort n'est pas connue), poète humaniste de l'époque de la Renaissance géorgienne, est dédié. *L'Anti-à-la Peau* fait notamment référence, d'une part, à cette période auréolée de la Géorgie, et d'autre part, au poème incarnant l'identité nationale géorgienne.

«Les gens ne savent pas que *L'Anti-à-la peau* se présente comme une parodie des interpolateurs et non de l'original», écrit Paata Chamugua dans son article «Pourquoi j'ai écrit *L'Anti-à la peau*». En effet, la réception critique a été très acerbe et l'auteur a été dépeint comme un «traître à la nation», un personnage «satanique» et un «Géorgien dégénéré» (Chamugua «Pourquoi j'ai écrit *L'Anti-à la peau*»).

En 2002, un autre auteur géorgien de vingt-quatre ans, Lacha Bughadzé, a été persécuté pendant un certain temps pour *Le Premier russe*. Il s'agit d'un texte de fiction dont la trame principale se focalise sur la figure de la reine

Tamar. Comme l'écrivain l'explique lui-même dans son article «L'histoire du "Premier russe"», la persécution ne s'arrête pas à des insultes privées (coups de téléphone) ou publiques (campagnes de presse contre l'auteur ou émissions télévisées), mais prend l'envergure d'un véritable «procès» au sein du patriarcat de l'Église orthodoxe géorgienne: celle-ci accuse l'auteur d'être «anti-géorgien» et exige de lui des «excuses publiques» sous peine de «châtiment» et d'«excommunication» (Bughadzé «L'histoire du "Premier russe"»). Pourquoi cette mobilisation de «censeurs» cléricaux et laïques? En quoi ce récit fictionnel présentait-il un danger public?

Le Premier russe attaquait l'image sacralisée de la Géorgie en touchant à un tabou – imaginer et mettre en scène la vie privée de la figure historique emblématique – devenue sainte – était perçu comme une offense à l'identité nationale et religieuse.

Si pendant la période soviétique la sacralisation des images se réalisait sur base des figures historiques du passé, ce qui contribuait, d'une part, à la consolidation de l'identité collective et s'opposait, d'autre part, au régime en place, après les années 1990, la dénationalisation de ces images sacralisées (la figure de Chota Rustavéli, la reine Tamar, David le Constructeur – surtout que ces deux derniers ont été canonisés par l'Église orthodoxe) s'effectue par le biais de la désacralisation de ces marqueurs emblématiques de l'identité nationale, religieuse et collective.

Le processus analogique de désacralisation, de réévaluation des mythes et des valeurs identitaires s'effectue dans l'espace littéraire contemporain estonien, ce qui se révèle dans la création d'une image négative, très critique, du pays, par l'utilisation de l'ironie et du burlesque. Dans ce contexte, l'écrivain Andrus Kivirähk, que nous avons déjà mentionné, acquiert un rôle important. Ses *Memoires d'Ivan Orav* (1995), représentent une «parodie des ouvrages de souvenirs qui réinvente de façon complètement loufoque l'histoire estonienne depuis la fin des années trente, en tournant en ridicule la rhétorique patriotique et en démythifiant la période d'indépendance de l'entre-deux-guerres» (Chalvin 2001, en ligne). Dans le roman *Le Gardien de la grange*, l'auteur revisite «sous l'angle de l'humour et du fantastique le mythe des sept cents ans d'esclavage» (Chalvin 2002, en ligne), et inverse les relations entre les serfs estoniens et les seigneurs allemands qui se font voler par les Estoniens, aidés par des créatures fantastiques, les kratts (sortes de golems). Les Estoniens apparaissent comme des êtres mesquins, cupides, superstitieux, rusés et même cruels. La déconstruction des stéréotypes antérieurs est également visible dans *Kalevipoeg 2.0* (2010) écrit par Kristian

Kirsfeldt qui se réfère à l'épopée nationale estonienne, *Kalevipoeg*, rédigée par Friedrich Reinhold Kreutzwald (1803-1882) et inspirée en partie de légendes et de motifs folkloriques authentiques.

Nous remarquons une démythification similaire kivistienne de la période de l'indépendance dans *Avelumi* (1995) d'Otar Chiladzé (1933-2009) ou dans le roman *Les deux premiers cercles et tous les autres* (2009) de Naïra Guélachvili (née en 1947), dans lesquels la réflexion sur le passé historique récent (la période de la deuxième moitié des années 1980, lorsque commence le mouvement de libération nationale en Géorgie) nous amène en fin de compte vers le pseudo-nationalisme. Dans *Avelumi*, l'étape du passage de l'espace soviétique vers l'espace postsoviétique est marquée par un changement brutal des procédés langagiers. Il transforme l'auteur lui-même en «nouveau Otar Chiladzé», et provoque en même temps une polémique. Pour dépeindre l'avènement du mouvement patriotique et l'étape historique des années 1988-1989, l'écrivain réalise un collage par le biais d'extraits d'articles tirés de divers journaux de l'époque en essayant, par l'intermédiaire du langage de la presse et des médias platement patriotiques et imprégnés de clichés, de démontrer le pseudo-patriotisme caractérisant le peuple géorgien. *Avélumi*, comme *Les deux premiers cercles et tous les autres*, représente une tentative, à l'instar des œuvres des écrivains estoniens, de réaliser une autoréflexion critique, dirigée de l'extérieur vers les processus socio-culturels intérieurs, pour évaluer les clichés patriotiques dans l'optique de la montée du nationalisme.

Dans le contexte du regard critique porté sur la société postsoviétique, sur la révélation de la mentalité gorgée des superstitions et de la pseudo-religiosité, le récit de Kivistien «Je suis dieu» est très intéressant. La trame principale est la suivante: dans un village, quelqu'un se met à tuer des gens à l'aide de flèches. Ces dernières portent l'inscription suivante – «je suis dieu». Personne ne sait qui est le meurtrier et tout le monde vit dans une peur permanente, car l'un des habitants du village – le charpentier – les persuade, qu'ils se font punir à cause de leurs péchés.

En effet – a acquiescé le charpentier – qu'il tue. Que les gens croient que dieu les punit à cause de leurs péchés; et quand quelques semaines vont passer et qu'ils vont s'assurer que rien ne peut sauver le pécheur, ils deviendront dociles comme des agneaux. As-tu vu le

cordonnier? Qui d'autre pouvait le forcer à se repentir et changer, si ce n'est la peur de dieu!¹ (40)

Le mécanisme pénitencier pseudo-divin s'avèrera encore plus efficace que le dictateur du régime dictatorial et les gens vont croire que c'est dieu qui les punit, même lorsqu'ils voient de leurs propres yeux que la flèche a été tirée par un homme précis se trouvant sur un toit. L'essentiel reste l'inscription «je suis dieu», tout comme il est fondamental de croire au prêcheur qui se déclare lui-même être prêcheur (dans ce cas précis – la figure du charpentier: «tout le monde répétait uniquement les mots du charpentier²»). Quoique la «prédication» de ce pseudo-prêcheur ne s'arrête pas aux simples mots, mais est suivie de rituels: «le copeau était le meilleur moyen d'éviter la colère de dieu» (42). Comme le copeau devient le moyen de se faire épargner une punition divine, il va contribuer, naturellement, à l'épanouissement des affaires du pseudo-prêcheur (le charpentier) qui entame le commerce de copeaux; de manière analogue, il sera suivi d'une autre alternative comme «la marque du boucher» (42) représentant le pseudo-rituel d'onction qui se fait par le biais des mains trempées dans le sang de l'animal. La peur rendra la masse docile et le village deviendra en effet un lieu parfait, quoique l'auteur ne clôt pas son récit à cette étape du développement narratif; il prévient, par le biais de procédés narratifs, du danger qui suit un tel asservissement – c'est-à-dire l'hystérie collective où «tout le monde est assis dans la rue, avec une flèche tendue et se croit dieu» (46), alors que le protagoniste, le seul à avoir du bon sens – le tailleur, sera à son tour victime d'une flèche portant l'inscription «je suis dieu».

Le roman de Zura Meskhi³, *Notre innocence, mon père* (2004), dévoile une idée analogue où une jeune femme, qui est l'incarnation même de la beauté, commence, au nom du Bien, à punir ceux qui personnifient le Mal. Cette fiction fonctionne comme un roman polyphonique dans lequel

1. Comme le récit n'est pas traduit en français, la traduction est réalisée à partir du texte géorgien.

2. «Le charpentier discourait sans relâche. Il expliquait aux gens rassemblés ce qui venait de se passer, comme une leçon. Et après un peu de temps tout le monde disait que c'est à cause de son adultère que l'épouse du marchand de soie a mérité cette mort atroce. Lorsque cette histoire a été rapportée au tailleur, il a essayé de savoir avec qui cette malheureuse avait commis l'adultère, mais personne n'a pu lui donner de réponse. Tout le monde répétait uniquement les paroles du charpentier». (41) Le personnage du tailleur est le seul à représenter le bon sens et se différencier du village à l'emprise de la «folie» pseudo-religieuse.

3. Il s'agit sans doute du pseudonyme de l'écrivaine Naïra Guélachvili.

la polyphonie représente un procédé spécialement utilisé par l'auteur qui lui permet de dévoiler des questions diverses caractérisant la société contemporaine, postsoviétique, dans son ensemble:

Ce roman s'est révélé de type polyphonique. Tous les concepts qui y sont traités, ou plutôt quatre-vingt pourcent de ces conceptions se présentent comme des leitmotivs qui ne suivent pas le texte de manière parallèle, mais s'entrecroisent les uns avec les autres et créent des contrepoints. Il est très difficile d'analyser ce type de récit, car impossible de décider par quel motif commencer. En tirant le fil d'un motif, les autres le suivent aussitôt. (Guélachvili *Interview*)

La structure du roman est policière, ce qui permet notamment de mettre en relief les questions qui s'avèrent taboues dans la société géorgienne, comme par exemple, le viol des enfants orphelins qui font la manche dans la rue, le problème lié aux prêtres (qui ressemblent eux-mêmes au Tartufe d'Arthur Rimbaud et au Tartuffe de Molière, et incarnent la pseudo-religiosité); l'auteur se réfère ainsi au passé récent et aux problématiques contemporaines, en insistant sur la figure de l'anachorète Datiko: ce dernier a quitté l'Église après s'être heurté au refus de ses confrères ayant collaboré avec le KGB de se confesser. Refusant de vivre dans l'imposture, il vit désormais en ermite dans la caverne. Ceci sous-entend, évidemment, l'idée que la vraie religiosité, à l'époque contemporaine, peut se trouver à l'extérieur de l'église et non dans l'église. Les thèmes auxquels l'auteur se réfère, concernent la société entière.

Pourtant, comme c'est le cas dans les textes de Kivirähk, le problème essentiel réside dans la société postsoviétique contemporaine créée par le régime totalitaire. «La confrontation de l'homme avec les épreuves de son époque et les institutions sociales est un phénomène constant dans les rapports entre l'individu et la communauté, qu'il s'agisse d'un système totalitaire ou libéral» (Kovač 49), écrit Nicolas Kovač dans *Le Roman politique. Fictions du totalitarisme*.

Conclusion

La déconstruction du mythe religieux-ethnique artificiellement créé dans l'espace postsoviétique signifie simultanément une déconstruction de la pseudo-identité. Ce processus est sans doute le mieux démontré dans le roman *Adibas* (2009) de Zaza Burchuladzé (né en 1973) dans lequel la

référence à l'Adidas représente une simulation de l'imitation, alors que l'«Adibas» n'est autre que l'objet falsifié, imité – dans le contexte de la société géorgienne, laquelle fonctionne justement par l'imitation et repose sur la fausseté. Ce qui est intéressant, c'est qu'il s'agit de sortir de l'espace géorgien (ce qui, à la différence de la prose estonienne, est moins caractéristique de la prose géorgienne): l'auteur recourt à la représentation de l'occident où le naturel et l'ordinaire sont remplacés par les concepts de marques; cette conception se développe en parallèle avec la figuration de la Géorgie qui, en tant que périphérie du Centre (occident), n'est qu'une imitation de ce qui est déjà imité, c'est-à-dire, repose sur une triple imitation, et par conséquent – sur une triple falsification.

Antoine Chalvin remarque par rapport à l'espace littéraire estonien:

Ces évolutions littéraires sont en accord avec l'évolution générale des mentalités en Estonie, où l'on constate un net affaiblissement du nationalisme, sensible par exemple dans l'attitude à l'égard du drapeau national. Elles sont le signe que l'Estonie est devenue un pays normal, que le peuple estonien se sent aujourd'hui suffisamment assuré de son existence pour ne plus avoir besoin de s'accrocher convulsivement à ses symboles nationaux et à ses mythes identitaires, ce qui est plutôt positif [...]. (2002, en ligne)

En ce qui concerne la Géorgie, à la différence de l'Estonie, où la réception du processus de dénationalisation et de désacralisation est positive, d'autant plus que les écrivains sont appréciés et se font attribuer des prix, ici, l'ampleur du rôle du censeur patriotique-orthodoxe devient apparent, et souvent la critique de l'œuvre se base principalement sur les définitions suivantes: «anti-géorgien», «anti-orthodoxe». Ceci concerne l'auteur. Mais se pose la question suivante: dans cette perspective, quelle appellation pourrait s'attribuer la fiction elle-même? Peut-être une fiction «anti-géorgienne» (ce qui aurait pu faire référence à un nouveau «genre» littéraire)? Il est possible d'affirmer que la littérature géorgienne, qui émerge des ruines soviétiques, s'affirme, dans un même temps, comme une littérature de désacralisation et dénationalisation.

Bibliographie

Bughadzé, Lacha: *L'histoire du 'Premier russe'*, <http://azrebi.ge/index.php?pid=1050>

Expression des repères identitaires dans la littérature

- Chalvin, Antoine: «La littérature estonienne depuis le rétablissement de l'indépendance» (2001), <http://www.litterature-estonienne.com/annees90.html>
- Chalvin, Antoine: «Littérature et identité nationale en Estonie», Communication aux journées d'étude «Les pays baltes et leur passé culturel», Centre de recherche sur le monde germanique, Université de Paris X (Nanterre), 6-7 décembre 2002, <http://www.litterature-estonienne.com/chalvin-litterat-identite.html>
- Chamugua, Paata: «Pourquoi j'ai écrit *L'Anti-à-la peau*», http://lib.ge/body_text.php?8247
- Chamugua, Paata: ანტი-ა-ლა-პეაუ [*L'Anti-à la peau*], Tbilissi, Édition de l'auteur, 2007.
- Guélachvili, Naïra: *Interview*, Radio Liberté, <http://www.radiotavisupleba.ge/content/article/1542290.html>.
- Kivirähk, Andrus: «Je suis dieu», *Apra – Revue littéraire, religieuse et philosophique*, N 14, 2008-2009, p. 36-47.
- Kovač, Nicolas: *Le Roman politique. Fictions du totalitarisme*, Paris, Éditions Michalon, 2002.
- Rimbaud, Arthur: «Le châtimeut de Tartufe», *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, S. A., 1992.

Mzaro/Mzagvé DOKHTOURICHVILI
Professeur
Université d'État Ilia, Tbilissi, Géorgie

Patrick Modiano en quête de l'identité. De *La Place de l'Etoile* au prix Nobel

Tout homme qui écrit, écrit un livre, ce livre, c'est lui
Victor Hugo

J'ai intitulé mon article «Modiano en quête de l'identité. De *La Place de l'Etoile* au prix Nobel»¹, titre en partie emprunté à l'éditorial du *Figaro*, paru deux jours après que l'Académie suédoise lui a décerné ce prix, séduite, comme on le dit dans cet éditorial, par «son art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation».²

Comme le remarque R. Barthes,

Tout texte est toujours pris dans une intertextualité sans fin, tissé (comme l'indique son étymologie) de références, d'échos, de «citations anonymes, irrepérables et cependant *déjà lues*»: «Le

1. Extrait du séminaire animé à l'Institut Français de Géorgie dans le cadre du Café littéraire.

2. Dans le présent article, nos réflexions sur l'œuvre de Modiano sont faites en nous basant sur l'analyse de 14 romans de l'écrivain (dont nous avons lu la plupart en version électronique) effectuée pour animer le séminaire, à savoir: *La Place de l'Etoile*, *Livret de famille*, *De si braves garçons*, *Quartier perdu*, *Dimanches d'août*, *Vestiaire de l'enfance*, *Voyage de noces*, *Un cirque passe*, *Un chien de printemps*, *Dora Bruder*, *Des inconnues*, *Dans le café de la jeunesse perdue*, *La Petite Bijou*, *Un Pedigree*. (Signalons d'emblée qu'il est auteur de 28 romans). Cette analyse nous a permis de trouver le fil conducteur qui traverse les romans de Modiano et nous laisse les percevoir comme une œuvre complète de l'écrivain, dont l'écriture est considérée «imperméable à des courants littéraires et des esthétiques particuliers», même si certains critiques trouvent une similitude entre son style et celui de Marguerite Duras. En lisant, par exemple, *Dimanches d'août*, roman où abondent les descriptions à phrases nominales, nous pouvons observer, en effet, une certaine similitude avec le style de Marguerite Duras.

Texte est pluriel. Cela ne veut pas dire seulement qu'il a plusieurs sens, mais qu'il accomplit le pluriel même du sens: un pluriel *irréductible* (et non pas seulement acceptable).³ Le Texte n'est pas coexistence de sens, mais passage, traversée; il ne peut donc relever d'une interprétation, même libérale, mais d'une explosion, d'une dissémination. (73)

Par où le pluriel de Barthes rejoint à la fois le concept de polyphonie de M. Bakhtine et les lectures inspirées de la philosophie déconstructionniste de J. Derrida.

Cette lecture plurielle peut être assumée par le lecteur coopérant⁴ dont le bagage littéraire, l'expérience littéraire et les connaissances encyclopédiques lui permettent de repérer chaque moment d'intertextualité afin d'actualiser et de «concrétiser» le texte.

En plus, «L'effet poétique d'un texte, souligne Umberto Eco, consiste en sa capacité de faire naître une multitude d'interprétations de la sorte qu'elle ne soit jamais épuisée». Les textes de Modiano nous laissent affirmer qu'ils se prêtent à de multiples lectures et interprétations.

Il faut souligner d'emblée que Patrick Modiano partage pleinement la théorie de la coopération entre l'auteur et le lecteur, il dit: «Celui qui écrit a besoin que subsiste une certaine opacité. Besoin de ne pas comprendre tout à fait. Comme s'il était dans une sorte de demi-sommeil: si on le réveille, ça risque de s'évanouir».⁵

Aussi, en analysant l'œuvre de Modiano, vais-je avoir recours à deux approches – une approche intertextuelle pour repérer une sorte de

3. Pluriel du texte, lecture plurielle – Expressions par lesquelles la Nouvelle critique française (en particulier, Roland Barthes, notamment dans *S/Z*, 1970) désigne la polysémie constitutive du texte littéraire, dont elle estime, contre les tenants de l'ancienne philologie et de l'étude de la biographie de l'auteur, qu'il est par nature passible d'une pluralité d'interprétations (Dictionnaire des termes littéraires, p. 369).

4. Le terme proposé par Umberto Eco qui trouve que le texte est une «machine paresseuse» qui exige un travail coopératif du lecteur pour remplir les «blancs». En conséquence, le texte laisse ses contenus à l'état virtuel en attendant une actualisation par le lecteur: le texte est toujours «réticent» car il présuppose une coopération interprétative. Le problème, c'est que l'encyclopédie à laquelle se réfère le lecteur pour interpréter le texte est inaccessible dans la mesure où, tout signe renvoyant à un autre signe, la régression est infinie: il faut alors poser une limite logique à l'impossible exhaustivité (*Lector in fabula* 13).

5. Les propos de Patrick Modiano sont cités d'après l'interview qu'il a accordée à Maryline Heck et qui a été publiée dans *Mensuel* N°490, octobre 2014.

dialogisme, si j'utilise le terme de Bakhtine, entre ses romans et l'œuvre de différents auteurs, plus particulièrement, des auteurs français, pour voir, finalement, comment l'œuvre de Patrick Modiano s'inscrit dans la littérature française et mondiale contemporaine; une autre approche va se baser sur la théorie de l'esthétique de la réception pour voir comment il voit la coopération entre l'auteur et le lecteur. En même temps, il nous paraît intéressant d'observer ce que Modiano pense de l'écriture, en général, et de son œuvre, en particulier.

Rappelons-nous juste en quelques mots en quoi consiste la théorie de l'esthétique de la réception qui apparaît dans l'histoire littéraire à partir de 1967, après la publication de l'ouvrage de Hans Robert Jauss *Pour une esthétique de la réception*.

En même temps, il faut remarquer que bien avant la parution de cet ouvrage de Jauss, Jean-Paul Sartre, dans son essai *Qu'est-ce que la littérature?*, étudiant le rapport entre l'auteur et le lecteur, soulignait: «Ecrire, c'est un jeu qui se joue à deux. [...] l'opération d'écrire implique celle de lire comme son corrélatif dialectique et ces deux actes connexes nécessitent deux agents distincts. C'est l'effort conjugué de l'auteur et du lecteur qui fera surgir cet objet concret et imaginaire qu'est l'ouvrage de l'esprit» (50). Ce qui prouve que la réflexion sur le rapport entre l'écrivain, son œuvre et le lecteur ne date pas d'hier.

En effet, depuis Aristote, l'étude de toute œuvre se fait en prenant en considération trois dimensions: celle de l'auteur (sa biographie, sa vision du monde, sa place et son importance – son apport – dans l'histoire littéraire), celle de l'œuvre (la façon dont elle a manié le langage), celle du lecteur (la réception et la production de sens par celui qui lit l'œuvre littéraire), tout en accordant une importance différente à chacune d'elles et aux rapports entre elles à des différentes périodes historiques et selon les différents courants littéraires. Ainsi, tout au long de l'histoire littéraire, l'interprétation littéraire traditionnelle s'est-elle toujours occupée de l'étude du rapport texte-auteur, depuis 1967, date de la parution du livre de H.R. Jauss *Pour une esthétique de la réception*, les théories de l'esthétique de la réception s'occupent de l'étude du rapport texte-lecteur. À notre connaissance, rares sont les ouvrages où l'on étudie les rapports entre ces trois dimensions⁶ à la fois. Aussi, en parlant

6. Comme le remarque Jean Starobinski dans l'introduction au livre de Jauss *Pour une esthétique de la réception*, «... Aristote et Kant (qui ont étudié également le rapport entre l'auteur et son œuvre – M.D.) sont à peu près les seuls, dans le passé, à avoir élaboré des esthétiques où les effets de l'art sur le destinataire ont été systématiquement pris en considération» (12).

de l'œuvre de Modiano, un des objectifs de notre article sera-t-il d'observer le rapport complexe entre auteur-texte-lecteur.

Selon donc cette théorie élaborée par Jauss, le lecteur coopère avec l'auteur et prend en charge le rôle de celui qui assume l'actualisation, la «concrétisation» et la reconstruction des œuvres littéraires.⁷ Il écrit:

Le texte poétique n'est pas un catéchisme qui nous poserait des questions dont la réponse est donnée d'avance. À la différence du texte religieux canonique, qui fait autorité et dont le sens préétabli doit être perçu par «quiconque a des oreilles pour entendre», le texte poétique est conçu comme une structure ouverte où doit se développer, dans le champ libre d'une compréhension dialoguée, un sens qui n'est pas dès l'abord «révélé» mais se «concrétise» au fil des réceptions successives dont l'enchaînement répond à celui des questions et des réponses. (271-272)

En effet, le texte doit être actualisé par le destinataire puisqu'il est incomplet, tissu de «non-dit», de «blancs», d'interstices à remplir; le lecteur doit actualiser sa propre encyclopédie pour que le texte vive d'une «plus-value de sens» construite par le lecteur. Ainsi, le texte suppose une initiative interprétative du lecteur.

Patrick Modiano pense de même lorsqu'il parle des rapports avec les lecteurs:

C'est émouvant d'avoir des lecteurs. C'est merveilleux, on a l'impression qu'on peut communiquer. En fait, à chaque livre, il se passe ce drôle de phénomène, un peu désagréable: quand vous l'avez fini, arrive un moment brutal où le livre veut littéralement couper les ponts, se débarrasser de vous. On ne peut pas être son propre lecteur.⁸ Votre livre terminé est devenu un objet, une sorte de

7. Les termes d'actualisation, de concrétisation, de reconstruction appartiennent à l'un des fondateurs de l'esthétique de la réception, Roman Ingarden. Il détermine d'abord les endroits indéterminés qu'il appelle «le côté ou l'aspect de l'objet décrit, dont le texte ne nous donne pas la possibilité de comprendre comment l'objet est déterminé de ce point de vue». Quant aux concrétisation et reconstruction, «c'est de compléter ces endroits indéterminés par la fantaisie du lecteur. C'est au moment de la lecture que se produit la liquidation d'une partie de ces endroits indéterminés (ou bien lors de la création du scénario et de l'adaptation pour l'écran de l'œuvre littéraire, ou bien lors de l'illustration de l'œuvre littéraire par un peintre)». (Ingarden 282-283)

8. C'est ce que pense aussi Jean-Paul Sartre en affirmant que «l'écrivain ne peut pas lire ce qu'il écrit». Néanmoins, il est évident que l'auteur est en même temps le tout

magma un peu pâteux, une masse informe dont vous avez une vision de détails, mais pas de vue d'ensemble. Et c'est le lecteur qui va le révéler, comme cela se passe en photographie. Le livre n'appartient plus à celui qui l'a écrit, mais à ceux qui le lisent.⁹ (Interview)

Alors, quelle est l'impression que l'on peut avoir à la lecture des romans de Modiano et en quoi consisterait l'implication du lecteur dans la «concrétisation» des «parties indéterminées» des histoires qui ont l'air d'être inachevées?

Si on lit les romans de Modiano l'un après l'autre, comme je l'ai fait pour préparer le séminaire, eh bien, à mesure que l'on achève la lecture d'un roman et que l'on passe à la lecture d'un nouveau roman, on a l'impression de déjà lu. Sans parler des noms des rues, des hôtels, des villes, des stations de métro, des noms de personnages, etc., qui sont repris d'un roman à un autre, il y a des passages que l'on reconnaît.¹⁰ Il s'avère que Modiano, lui aussi, a la même impression non seulement quand il relit ce qu'il a écrit, mais au moment même de l'écriture d'un nouveau roman. Voilà ce qu'il répond à Maryline Heck à la question: **Vous arrive-t-il de jeter un regard en arrière et de vous interroger sur l'évolution de votre œuvre?:**

Me tourner en arrière, c'est quelque chose que j'essaie d'éviter.

J'ai peur de m'apercevoir que j'ai toujours écrit la même chose. Cela

premier lecteur de son texte. Mais, dans ce cas, selon Sartre, sa fonction ne consisterait qu'à «contrôler le tracé des signes», que ce serait «une mission purement régulatrice» qui n'apprendrait «rien sauf de petits erreurs de la main». Tandis que c'est le lecteur qui «a conscience de dévoiler et de créer à la fois, de dévoiler en créant, de créer par dévoilement» (Sartre 48-50).

9. En effet, c'est ce que pensent les écrivains, en général, tel Umberto Eco qui dit: «L'auteur ne doit pas nous donner l'interprétation de son œuvre, dans le cas contraire, elle ne sera plus le roman, puisque le roman est lui-même une source de variantes et d'interprétation» (*Le nom de la rose* 690). «L'auteur doit mourir après avoir terminé son roman pour ne pas bloquer la marche du texte» (idem 694).

10. C'est l'impression qu'ont, en général, les lecteurs de l'œuvre de Modiano. Dans l'introduction à l'interview que Patrick Modiano a accordée à un journaliste à l'occasion de la publication de son dernier livre *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, on lit: «Premier jalon d'une bibliographie qui, près d'un demi-siècle plus tard, s'offre à lire non pas comme une succession de romans, les uns aux autres étroitement apparentés et composant ensemble une recherche du temps perdu, mais plutôt comme un long poème dont chaque nouvel opus serait une strophe supplémentaire. Ou une variation sans cesse recommencée, autour de motifs récurrents: le Paris de l'après-guerre où il a grandi, une enfance auprès de parents défailants, une adolescence solitaire et clandestine...»

m'est arrivé, en corrigeant un texte, de m'apercevoir que j'avais écrit quasi exactement la même scène dans un livre précédent. Certaines choses reviennent sans qu'on s'en rende compte. [...] C'est assez décourageant, quelque part. Mes textes me donnent l'impression d'un kaléidoscope, avec toujours les mêmes figures qui réapparaissent... J'avais l'impression, avec chaque livre, de me débarrasser de quelque chose, de déblayer quelque chose pour avoir le champ libre, pour écrire enfin ce que je voudrais vraiment. Mais ça n'arrive pas. C'est un peu comme le tonneau des Danaïdes.¹¹ C'est une sorte de fuite en avant qui n'en finit jamais. (Interview)

En effet, en lisant ses romans, on a «l'impression d'un kaléidoscope», on a l'impression de lire différentes parties ou des chapitres d'un ensemble que l'on pourrait appeler une saga sur la disparition ou sur le manque.

Patrick Modiano, donnant sa vision de l'ensemble de son œuvre qu'il considère «inscrit dans un ensemble beaucoup plus vaste», donc dans l'ensemble de la littérature mondiale, l'explique de cette façon:

Chacun de mes livres est pour moi l'élément d'un ensemble; je ne peux pas définir l'ensemble, puisqu'il est par définition projet inachevable [...], je sais seulement qu'il s'inscrit lui-même dans un ensemble beaucoup plus vaste qui serait l'ensemble des livres dont la lecture a déclenché et nourri mon désir d'écrire. Mon ambition d'écrivain est donc de balayer, ou en tout cas de baliser, les champs de l'écriture dans tous les domaines où cette écriture m'a permis d'écrire à mon tour. Cela implique un travail sur les genres, les codes et sur les «modèles» dont mon écriture procède: un certain nombre d'auteurs (de Joyce à Hergé, de Kafka à Price, de Scève à Pierre Dac, de Si Shônogun à Gotlib) définissent, circonscrivent le lieu d'où j'écris. (Entretien dans *L'Arc* – Cité in: B. Vercier, J. Lecarme *La littérature en France depuis 1968*. Bordas, Paris, 1982. P. 305)

11. Myth.: Les cinquante filles de Danaos (roi légendaire de Libye, puis d'Argos où il s'enfuit avec ses cinquante filles, les Danaïdes pour leur éviter le mariage avec les cinquante fils de son frère Egyptos. Leurs prétendants étant venus plus tard à Argos, les Danaïdes consentent au mariage, mais sur le conseil de Danaos, elles égorgent leurs époux la nuit même des noces. Seule Hypermnestre épargne son mari Lyncée. Les meurtrières précipitées dans le Tartare (en grec *Tartaros*, le fond de l'Univers dans les mythes grecs, placé au-dessous des enfers, devenu plus tard synonyme des Enfers, lieu où sont châtiés les grands criminels) sont condamnées à verser éternellement de l'eau dans un tonneau sans fond.

Celui qui a lu au moins un livre de Modiano, se trouve devant cette volonté, ce désir de terminer un tel épisode, de trouver les raisons de la fugue, du suicide ou de la disparition de certains personnages ou objets, même si l'auteur manifeste un engouement particulier pour les détails (à l'instar de Georges Perec). En effet, Lorsqu'il évoque les endroits, les rues, les noms des magasins, des cafés, des restaurants, des quartiers, des arrondissements, des stations de métro, des lignes de bus et de trams, on a l'impression qu'en écrivant le texte, il avait sous les yeux la carte et le plan de la ville.

Se pose alors la question de savoir comment le texte prévoit le lecteur. Comme le remarque H.R. Jauss,

Même au moment où elle paraît, une œuvre littéraire ne se présente pas comme une nouveauté absolue surgissant dans un désert d'information; par tout un jeu d'annonces, de signaux – manifestes ou latents –, de références implicites, de caractéristiques déjà familières, son public est prédisposé à un certain mode de réception. Elle évoque des choses déjà lues, met le lecteur dans telle ou telle disposition émotionnelle, et dès son début crée une certaine attente de la «suite», du «milieu» et de la «fin» du récit (Aristote), attente qui peut, à mesure que la lecture avance, être entretenue, modulée, réorientée, rompue par l'ironie, selon des règles de jeu consacrées par la poétique explicite ou implicite des genres et des styles. (55)

De quoi parlent donc les romans de Patrick Modiano et pourquoi avons-nous cette impression à la lecture de ses romans qu'ils reprennent les thèmes qui ont déjà été traités dans les romans précédents? Pourquoi avons-nous ce sentiment qu'on pourrait déterminer ses romans comme une sorte de palimpsestes? Quel est le rapport entre le choix de thèmes et l'originalité de son style?

Eh bien, le style de l'écriture de Patrick Modiano est déterminé par le choix des thèmes: la disparition, la fuite, l'anonymat des êtres, la quête de l'identité, l'absence omniprésente, la culpabilité, la vengeance, la solitude existentielle, le sentiment de vide et de manque chez la plupart de ses personnages, l'impuissance à comprendre les désordres, les mouvements de la société, l'inguérissable blessure raciale liée à la judéité, «la survie des personnes disparues, l'espoir de retrouver un jour ceux qu'on a perdus dans le passé» (*Vestiaire de l'enfance*), des thèmes qui peuvent se résumer en un seul mot: le manque. Modiano (ou son narrateur) se montre parfois comme

un véritable archéologue de la mémoire, relevant et conservant le moindre document, insignifiant au premier abord, afin de réunir des informations à propos de lui-même, de proches ou bien d'inconnus. Certaines pages sont travaillées de façon à sembler être écrites par un détective ou par un historiographe. Pourtant, comme le remarque à juste titre Nadia Butaud, «[...] sous sa plume, la réalité historique se brouille toujours à son imaginaire. L'Histoire n'est ni restituée ni reconstruite, mais réinventée» (15).

Mais il faut souligner d'emblée que Modiano arrive à transformer le manque en plénitude (et il a en cela beaucoup de similitude avec Georges Perec), il fait du manque l'instrument de sa fécondité. De la somme des manques que lui a imposée son vécu, il a su faire successivement un des moteurs de son écriture, un des thèmes récurrents de son œuvre principale et enfin un moyen subtil de produire des effets réels, ce qui est justement la spécificité de son écriture.

Ainsi le manque va devenir l'incontournable thème des œuvres de Modiano. Serait-ce possible que cette prolifération de manques en la disparition, l'absence, la fugue... qui reviennent sans cesse dans presque tous ses romans, soit la cause de cette impression que nous avons de lire toujours la même chose?

Dans son interview parue à l'occasion de la publication en 2012 de son roman *L'herbe des nuits*, Patrick Modiano détermine ainsi ce qu'il veut dire par ses romans: «Je crois que c'est cela que je cherche à exprimer dans mes romans: traverser une couche d'oubli pour atteindre cette zone où le temps est transparent, un peu comme un avion qui traverse une couche de nuages pour atteindre le bleu du ciel».

Ainsi, son thème de prédilection, son objet d'exploration, c'est la mémoire. Comme le souligne l'un des critiques de son œuvre, «Modiano effectue un long travail d'exhumation de la mémoire collective, alors que ce n'est qu'en 1995 que le Président de la République française nouvellement élu reconnaît officiellement pour la première fois les exactions de l'État français et la responsabilité du gouvernement de Vichy dans les crimes de la déportation».

Bernard Pivot, journaliste et président de l'Académie Goncourt, interrogé par Emmanuelle Giuliani pour le journal *La Croix* au lendemain de la remise du prix Nobel à Modiano et qui avait régulièrement invité l'écrivain sur son plateau d'*Apostrophes* et de *Bouillon de culture*, remarque:

Modiano est un artiste de la mémoire, un coloriste des souvenirs.

Son nuancier explore les demi-teintes, les pastels, les clairs-obscur.

On y observe une géographie très méticuleuse et une histoire floue. Ses personnages demeurent énigmatiques, instables au sens physique du terme. Ils sont toujours entre deux quartiers, entre deux vies. C'est un écrivain de l'entre-deux dont les héros ne savent pas toujours d'où ils viennent, et pratiquement jamais où ils vont.

La dimension universelle de ses romans tient à cette relation à la mémoire que nous évoquions tout à l'heure. Tout le monde fouille sa mémoire, continue-t-il, interroge son passé, est obsédé par lui qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non. La manière dont le fait Modiano, mêle réalité et rêverie. Et, là encore, c'est un véritable charme qui s'insinue en nous.

En lisant ses romans, on a l'impression qu'il parle de sa propre vie, qu'à travers la quête de l'identité de ses personnages, il est à la recherche de sa propre identité, que ses romans seraient plutôt autobiographiques. C'est pour cette raison que nous avons mis en exergue de notre article la réflexion de Victor Hugo: «Tout homme qui écrit, écrit un livre, ce livre, c'est lui». Pourtant, dans un entretien il dément «cette fausse allusion à sa propre enfance», à sa vie, en disant:

De la même façon, les questions qu'enfant je me posais sur mes parents et leurs attitudes étranges, sur les personnes troubles qui les entouraient, sur l'Occupation, que je n'ai pas connue mais qui était très présente pour moi comme pour tous ceux de ma génération... tout cela, je n'ai pas cherché à l'explicitier, mais à le déplacer sur un plan poétique. Les événements n'ont pas d'intérêt en eux-mêmes, mais ils sont comme réverbérés par l'imaginaire et la rêverie. Par la manière dont on les a rêvés, dont parfois on les a mélangés et amalgamés, on a mis sur eux une sorte de phosphorescence, ils sont métamorphosés. En écrivant ainsi, j'ai l'impression d'être plus proche de moi-même que si j'écrivais d'un simple point de vue autobiographique. (Interview)

Ainsi, un autre thème récurrent des romans de Patrick Modiano, c'est la période de l'Occupation allemande. Né en 1945, il ne l'a évidemment pas connue, mais il s'y réfère sans cesse à travers le désir de cerner la vie de ses parents durant cette période au point de se l'approprier et d'y plonger certains de ses personnages.

L'explication de son intérêt pour cette période, dont il parle dans presque tous ses romans, on la trouve dans *Livret de famille*, roman autobiographique, où il dit:

Je n'avais que vingt ans, mais ma mémoire précédait ma naissance. [...] J'étais sûr, par exemple, d'avoir vécu dans le Paris de l'Occupation puisque je me souvenais de certains personnages de cette époque et de détails infimes et troublants, de ceux qu'aucun livre d'histoire ne mentionne. Pourtant, j'essayais de lutter contre la pesanteur qui me tirait en arrière, et rêvais de me délivrer d'une mémoire empoisonnée. J'aurais donné tout au monde pour devenir amnésique. (89)

On comprend bien pourquoi il met en épigraphe à ce roman les paroles de René Char selon lequel «Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir».

Cette période est représentée surtout dans son roman écrit en 1996 et qui s'intitule *Dora Bruder*. Et dans chaque épisode qui parle de cette période, c'est une partie de la vie de son père qui apparaît, puisqu'à la recherche de l'identité de ses personnages, c'est à la recherche de sa propre identité – via celle de son père – qu'il part.

Parmi les thèmes que nous venons d'évoquer (l'absence, la disparition, le manque, la fugue, la trahison, la judéité, l'hérédité...), celui du père et de la paternité est le thème central dans l'œuvre de Patrick Modiano, imprégnée d'éléments d'autofiction, que l'on peut appeler le thème de l'omniprésence de l'absence du père ou celui des absences répétées de ses parents. Ce thème est surtout présent dans le récit autobiographique «Un Pedigree».

Le thème principal du manque et de la disparition serait-ce la raison pour laquelle on a l'impression que les romans de Modiano gardent toujours le côté du roman policier? Même s'il ne considère pas ses romans comme des romans policiers, parce que, dit-il: «A la fin d'un roman policier, il y a une explication, une résolution. Cela ne convient pas quand on veut, comme moi, décrire un passé morcelé, incertain, onirique. D'ailleurs, je n'écris pas vraiment des romans au sens classique du terme, plutôt des choses un peu bancales,¹² des sortes de rêveries, qui relèvent de l'imaginaire», il faut reconnaître quand même que ses romans ont une allure des romans policiers.

12. Il fera même dire à l'un des personnages du roman *Quartier perdu*, un agent d'une maison d'édition japonaise Yoko Tatsuké, venu à Paris pour signer un contrat avec Ambrose Guise, écrivain que nous pensons être le prototype de Patrick Modiano: «J'avoue, monsieur Guise, que je ne comprends pas très bien l'engouement de mes compatriotes japonais pour vos livres», à quoi il lui répond: «Moi non plus». (20) Il veut savoir ce que le Japonais pense de ses romans: «Vous considérez que je fais de la très mauvaise littérature, je suppose? - Ce n'est pas de la littérature, Monsieur Guise, c'est autre chose. - Je suis tout à fait de votre avis. - Vraiment?» (20-21).

En effet, il y a toujours une enquête qui est menée dans la plupart de ses romans comme, par exemple, dans *Vestiaire de l'enfance*, où cette enquête est tout à fait particulière et qu'il a appelée «Appels dans la nuit». Dans ce roman, le personnage principal est un écrivain qui s'est réfugié dans un pays latino-américain et qui écrit un feuilleton *Les aventures de Louis XVII*. Mais le thème essentiel, c'est celui de «la survie des personnes disparues, l'espoir de retrouver un jour ceux qu'on a perdus dans le passé. L'irréparable n'a pas eu lieu, tout va recommencer comme avant» (51).

Dans *De si braves garçons*, il enquête sur les élèves du Lycée de Valvert.

Dans *Quartier perdu*, l'enquête est menée sur une jeune fille accusée d'un meurtre.

Dans *Voyage de noces*, le narrateur (qui s'appelle Jean) veut connaître les causes du suicide d'Ingrid Teyrsen, une Française (brune) qui se suicide à Milan.

Dans *Dimanches d'août*, sur la disparition de Sylvie, etc.

Dans l'entretien avec à Maryline Heck, Modiano avoue:

J'ai toujours eu l'envie, la nostalgie de pouvoir écrire des romans policiers. [...] Au fond, les thèmes principaux des romans policiers sont proches de ceux qui m'obsèdent: la disparition, les problèmes d'identité, l'amnésie, le retour vers un passé énigmatique. [...] Mon goût pour ce type d'intrigues s'explique aussi par des raisons intimes. Rétrospectivement, il me semble que des épisodes de mon enfance ont ressemblé à un roman policier. A certains moments, j'ai été entouré de personnes et d'événements très énigmatiques. Les enfants ne se posent pas tellement de questions sur le moment, tout leur semble naturel. Mais c'est un peu plus tard, lorsque le temps a commencé à s'écouler, qu'on se retourne vers le passé en se demandant: mais que se passait-il au juste? (Interview)

En effet, il faut souligner que les épisodes de son enfance ont nourri certains de ses romans où les parents se soucient peu de leurs enfants (*De si braves garçons*, *La Petite Bijou*, *Voyage de noces*...) et où les personnages comme la Petite Bijou (de son vrai nom Thérèse) sont abandonnés de leurs parents, de leurs proches, mais ils rencontrent toujours, un moment ou un autre, la chaleur humaine venant de la part de gens qu'ils croisent par hasard (comme la pharmacienne pour la Petite Bijou).

S'il ne pense pas qu'il écrive des romans policiers, il en fera écrire des séries au personnage principal de son roman *Quartier perdu*.

Dans ce roman, comme dans la plupart des romans de Modiano, la narration se fait à la première personne, en «je» donc. Le narrateur, auteur de romans policiers, qui se nomme Ambrose Guise, est d'origine française. Il a quitté la France il y a vingt ans (il faut dire d'emblée que ce chiffre – 20 ans, a un caractère sacré pour Modiano). Au fur et à mesure que nous lisons le texte, nous découvrons qu'avant de devenir Ambrose Guise il s'appelait Jean¹³ Dekker et qu'il avait quitté Paris à l'aide d'un avocat, Daniel Rocroy, à la suite d'une enquête policière – son nom figurait sur la liste des appels téléphoniques d'une jeune fille accusée d'un meurtre.

Dès son arrivée et son passage dans les rues de Paris, il a l'impression de se retrouver dans une «ville fantôme après un bombardement et l'exode de ses habitants». Il se demande même: «Peut-être les façades des immeubles cachaient-elles des décombres?» «On ne revient jamais au point de départ» – c'est cette angoisse qui le saisit en ne reconnaissant plus les lieux d'il y a vingt ans.

Comme tous les romans de Modiano, celui-ci aussi est un mélange de la réalité et de la fiction. En parlant de sa mère, il dit qu'elle est anglaise, mais il donne sa véritable profession: elle était girl, qu'elle «était même l'une des plus jolies girls de Paris»... Dans ce roman, il dit qu'il a déjà fait huit séries de *Jarvis*. À l'époque où Modiano écrit ce roman, il a déjà publié huit romans. La coïncidence ne nous paraît pas fortuite.

Au lieu de rentrer à Londres le lendemain de la signature du contrat, il décide de rester à Paris, de «visiter les ruines et tenter d'y découvrir une trace de soi». Dans ce roman aussi, il est donc en quête de son identité.

On interroge souvent les écrivains pour savoir pourquoi ils écrivent ou bien ce que l'écriture représente pour eux. Dans la plupart des cas, les réponses se ressemblent, comme par exemple:

«J'écris pour me parcourir», souligne Henri Michaux.

«J'écris par passion d'ijtihad, c'est-à-dire de recherche tendu vers quoi? vers soi d'abord», remarque Assia Djebar

Selon Claude Roy, «On écrit pour se détourner et pour se retrouver».

Il dira encore: «Inventer des personnages, se doubler, se multiplier en eux, c'est en effet créer, et d'abord en soi-même, une illusion d'optique, mais le regard que nous portons sur nos enfants imaginaires ne doit pas être fondamentalement différent de celui que nous portons sur nous-mêmes» (123-124).

13. N'oublions pas que *Jean* est un des prénoms de Modiano. C'est ce prénom que portent les narrateurs de plusieurs romans de l'écrivain.

«En écrivant, je me voyage», dira Julia Kristeva en créant une structure syntaxique originale.

Si le sens générique du mot «voyager» veut dire aller à la découverte de quelque chose de nouveau, d'inconnu, «se voyager» serait d'aller à la quête et à la découverte de son propre moi. Si «voyager» veut dire découvrir «l'ailleurs», «se voyager» devrait signifier découvrir l'Autre de soi ou l'Autre en soi. En même temps, «se voyager» peut être aussi la quête de ses origines et à chaque voyage, c'est-à-dire, en créant une nouvelle œuvre, c'est l'acquisition ou la découverte d'un nouvel aspect de son identité qui s'opère. Ce qui veut dire que les écrivains qui ont la prétention de connaître l'être humain en introduisant dans leur œuvre des personnages innombrables, reconnaissent par-là même qu'ils ne se connaissent pas bien.¹⁴ C'est ce qui peut expliquer les réponses de tant d'autres écrivains à la question: qu'est-ce que «l'écriture», qu'est-ce qu'«écrire» et pourquoi on «écrit», que l'on ne peut pas toutes citer.

On voit bien que pour tous ces écrivains, l'écriture, en premier lieu, c'est la quête de soi.

Quant à Modiano, il n'aime pas beaucoup théoriser sur la littérature. Il dit dans un entretien: «La littérature pour la littérature, les recherches sur l'écriture, tout ce byzantinisme pour chaires et colloques, ça ne m'intéresse pas: j'écris pour savoir qui je suis, pour me trouver une identité» (cité in Butaud 73). Plus tard, en parlant de sa vision de l'écriture, il explique comment se passe concrètement le travail de l'écriture:

Ce que j'aime, dans l'écriture, c'est plutôt la rêverie qui la précède. L'écriture en soi, non, ce n'est pas très agréable. Il faut matérialiser la rêverie sur la page, donc sortir de cette rêverie. Parfois, je me demande comment font les autres? [...] Personnellement, je me contente d'apporter des corrections sur un premier jet, qui ressemble à un dessin qui aurait été fait d'un seul trait. Ces corrections sont à la fois nombreuses et légères, comme une accumulation d'actes de microchirurgie. Oui, il faut trancher dans le vif comme le chirurgien, être assez froid vis-à-vis de son propre texte pour le

14. L'écrivaine suisse, Alice Rivaz le reconnaît en se posant la question: «Se connaît-on vraiment mieux à partir de ce qu'on écrit, puisqu'en écrivant il arrive qu'on s'invente?». Une autre écrivaine suisse, Corinna Bille pense de même: «C'est peut-être qu'on ne se connaît pas bien soi-même qu'on s'exprime par l'écriture. C'est une façon de se sortir de soi-même. L'écriture permet de vivre d'autres vies à travers des personnages, ce qui donne un certain équilibre».

corriger, supprimer, alléger. Il suffit parfois de rayer deux ou trois mots sur une page pour que tout change. (Interview)

C'est ce qui expliquerait, à notre sens, cette aisance verbale que l'on observe dans tous ses romans.

C'est en 1968 que Patrick Modiano, à 23 ans, publie son premier roman, *La Place de l'Étoile*, chez Gallimard, auquel sont attribués les prix Roger-Nimier et Fénéon. La même maison d'édition publie la même année *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, *Belle du seigneur* d'Albert Cohen, *Nombres* de Philippe Sollers. Il étonne par sa rupture avec le discours de l'époque sur l'Occupation, dont il explore les zones grises. Comme on le dit dans la presse, c'est Raymond Queneau qui a fait son intronisation sur la scène littéraire. Il dit, en effet: «qu'un garçon de vingt ans ait réussi – littérairement – à déverser dans ce livre tant de questions et de déchirements est un exploit qui va plus loin que mon étonnement. Jusqu'à l'admiration». La critique le compare à Céline, à Proust, on dit même qu'il est Saint-John Perse du roman.

Le roman a pour épigraphe:

Au mois de juin 1942, un officier allemand s'avance vers un jeune homme et lui dit: «Pardon, monsieur, où se trouve la place de l'Étoile?» Le jeune homme désigne le côté gauche de sa poitrine. (Histoire juive)

Et voilà comment la Maison d'édition a présenté le livre:

Le narrateur, Raphaël Schlemilovitch, est un héros halluciné. À travers lui, en trajets délirants, mille existences qui pourraient être les siennes passent et repassent dans une émouvante fantasmagorie. Mille identités contradictoires le soumettent au mouvement de la folie verbale où le Juif est tantôt roi, tantôt martyr et où la tragédie se dissimule sous la bouffonnerie. Ainsi voyons-nous défiler des personnages réels ou fictifs: Maurice Sachs et Otto Abetz, Lévy-Vendôme et le docteur Louis-Ferdinand Bardamu, Brasillach et Drieu la Rochelle, Marcel Proust et les tueurs de la Gestapo française, le capitaine Dreyfus et les amiraux pétainistes, Freud, Rebecca, Hitler, Eva Braun et tant d'autres, comparables à des figures de carrousels tournant follement dans l'espace et le temps. Mais la place de l'étoile, le livre refermé, s'inscrit au centre exact de la «capitale de la douleur».

À quoi nous préparent, nous, les lecteurs, les éléments paratextuels qui accompagnent ce premier roman de Patrick Modiano?

L'épigraphe, que l'on peut qualifier comme périphrase, nous prépare à la lecture d'un texte qui doit porter sur une période historique connue sous le nom de l'Occupation et sur le sort des Juifs, puisque le jeune homme montre à l'officier allemand l'endroit où l'on a forcé les juifs à mettre une étoile juive pour les identifier facilement et sur le champ.

Cet autre élément paratextuel – un épitexte, puisqu'il appartient à la maison d'édition – nous prépare à la folie verbale (qui parle du style de l'auteur), à la prise de connaissance des identités multiples des Juifs parmi lesquels les personnalités historiques connues et les écrivains juifs, mais surtout à ce que ce premier roman de Modiano doit créer un univers tant matériel que moral qui va devenir une «capitale de la douleur».

C'est précisément dans ce premier roman que Patrick Modiano annonce ses ambitions d'écrivain où il fait dire au narrateur et personnage principal Raphaël Schlemilovitch, son prototype: «*Pour ma part, j'ai décidé d'être le plus grand écrivain juif français après Montaigne, Marcel Proust et Louis-Ferdinand Céline*» (19).

Comme j'ai beaucoup d'admiration pour son premier roman (ce qui d'ailleurs a déterminé le choix de mon thème d'intervention au séminaire), ainsi que pour un autre roman que je qualifierais de «documentaire» et du fait que ces deux textes diffèrent nettement, du point de vue stylistique, de tous les autres romans de Modiano, même s'il y a certains traits communs du point de vue des thèmes traités, je vais parler essentiellement de ces deux romans de l'écrivain – lauréat du prix Nobel.

C'est dans *Dora Bruder*¹⁵ qu'il explique le motif qui lui a fait écrire son premier roman.

[...] j'avais commencé un livre – mon premier livre – où je prenais à mon compte le malaise qu'il [le père] avait éprouvé pendant l'Occupation. J'avais découvert dans sa bibliothèque, quelques années

15. C'est aussi l'une des spécificités de l'écriture de Jean Patrick Modiano: ses livres renvoient souvent l'un à l'autre non seulement pour les raisons que nous avons déjà évoquées, mais aussi parce qu'un roman peut annoncer explicitement ou implicitement le titre d'un autre roman, comme, par exemple, *Dans le café de la jeunesse perdue*, le personnage principal, Louki lit le roman ayant pour titre *Horizons perdus*. Plus tard, Modiano écrira un nouveau roman qui aura pour titre *Horizons*, un roman dont le thème sera toujours la fuite, cette fois-ci, entre Paris et Berlin. Le personnage de *Livret de famille* publie, de retour de Chine (où il avait séjourné 7 ans) *Shangai perdu*. *Livret de famille* est publié en 1977, 7 ans après, Modiano publie *Quartier perdu*.

auparavant, certains ouvrages d'auteurs antisémites parus dans les années quarante qu'il avait achetés à l'époque, sans doute pour essayer de comprendre ce que ces gens-là lui reprochaient. [...] Moi, je voulais dans mon premier livre répondre à tous ces gens dont les insultes m'avaient blessé à cause de mon père. Et, sur le terrain de la prose française, leur river une bonne fois pour toutes leur clou. Je sens bien aujourd'hui la naïveté enfantine de mon projet: la plupart de ces auteurs avaient disparu, fusillés, exilés, gâteux ou morts de vieillesse. Oui, malheureusement, je venais trop tard. (48-49)

Ce premier roman de Modiano est un mélange de fiction et de réalité. Le nom du personnage à multiple facettes, de Raphaël Schlémilovitch vient du mot, de la culture yddish: le shchlemiel qui désigne une sorte d'antihéros qui se moque de lui-même et des choses pour mieux survivre dans un univers menaçant, celui des Gentils.

La narration se fait tantôt en «je», tantôt en «tu», tantôt en «il». Mais c'est toujours le même personnage qui se présente à multiples facettes et qui incarne le Juif universel. C'est un récit plein de sarcasme, d'ironie, mais surtout de douleur, d'une douleur inguérissable puisqu'elle reviendra souvent dans tous ses romans ce qui a permis à la maison d'édition (Gallimard) de déterminer son œuvre comme une «capitale de douleur».

Comme je viens de le dire, la spécificité du style de Modiano consiste en ce que ses romans se caractérisent par leur forme kaléidoscopique.

Pourtant, il faut remarquer qu'il y a une différence flagrante entre son premier roman et les suivants qui ont été écrits avec presque un an d'intervalle.

En effet, si à la lecture de *La Place de l'Etoile* on assiste à une sorte de «folie verbale», c'est la retenue qui caractérise essentiellement le style des autres romans.

Je rapporte juste un court extrait qui justifie bien le choix du nom du narrateur et qui témoigne de cette «folie verbale» qui le distingue des autres romans de Modiano et où l'on peut repérer les marqueurs de dialogisme (allusions – à Kafka, Céline, Proust, Goethe -, citations...) qui redonnent à ce passage, ainsi qu'à tout le roman le caractère intertextuel:

Je m'aperçois, avec épouvante, que je suis tuberculeux. Il faut que je cache cette maladie intempestive qui me vaudrait un regain de popularité dans toutes les chaumières d'Europe. Les petites Aryennes se découvriraient une vocation de sainte Blandine en face d'un jeune homme riche, désespéré, beau et tuberculeux. Pour

décourager les bonnes volontés, je répète aux journalistes que je suis JUIF. Par conséquent, seuls l'argent et la luxure m'intéressent. On me trouve très photogénique: je me livrerai à d'ignobles grimaces, j'utiliserai des masques d'orang-outang et je me propose d'être l'archétype du juif que les Aryens venaient observer, vers 1941, à l'exposition zoologique du palais Berlitz. Je réveille des souvenirs chez Rabatête et Bardamu. Leurs articles injurieux me récompensent de mes peines. Malheureusement, on ne lit plus ces deux auteurs. Les revues mondaines et la presse du cœur s'obstinent à me décerner des louanges: je suis un jeune héritier charmant et original. Juif? Comme Jésus-Christ et Albert Einstein. Et après? En désespoir de cause j'achète un yacht, Le Sanhédrin, que je transforme en bordel de luxe. Je l'ancre à Monte-Carlo, Cannes, La Baule, Deauville. Trois haut-parleurs fixés sur chaque mât diffusent les textes du docteur Bardamu et de Rabatête, mes public-relations préférés: oui, je dirige le complot juif mondial à coups de partouzes et de millions. Oui, la guerre de 1939 a été déclarée par ma faute. Oui, je suis une sorte de Barbe-Bleue, un anthropophage qui dévore les petites Aryennes après les avoir violées. Oui, je rêve de ruiner toute la paysannerie française et d'enjuiver le Cantal. (24)

Dans ce roman, tout comme dans bien d'autres, le narrateur peut porter un autre nom, derrière, il y a toujours Modiano, puisqu'il y a toujours un détail quelconque qui l'élucide, tout comme dans ce passage qui parle du lieu de sa naissance¹⁶ et fait allusion à ses ambitions évoquées ci-dessus:

- Vous vous appelez bien Schlemilovitch? lui demanda-t-elle d'une voix faubourienne qu'il ne lui connaissait pas. Né à Boulogne-Billancourt? Je l'ai vu sur votre carte d'identité nationale! Juif? J'adore ça! mon arrière-grand-oncle, Palamède de Jusquiames, disait du mal des juifs mais admirait Marcel Proust! [...] A propos, j'ai vu que vous aviez constitué tout un dossier «Fougeire-Jusquiames!» Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à notre famille! J'ai même lu cette phrase charmante, inspirée sans doute par votre séjour au château: «C'était, ce Fougeire-Jusquiames, comme le cadre d'un roman, un paysage imaginaire...» Vous vous prenez pour Marcel Proust, Schlemilovitch? C'est très grave! Vous n'allez tout de même pas gaspiller votre jeunesse en recopiant A la recherche du temps

16. Sans parler de son premier prénom – Jean – que portent la plupart des narrateurs de ses romans.

perdu? Je vous préviens tout de suite que je ne suis pas la fée de votre enfance! La Belle au Bois dormant! La duchesse de Guermantes! La femme-fleur! Vous perdez votre temps! (74)

[...] Je tentais de m'approprier la mort d'un autre comme j'avais voulu m'approprier les stylos de Proust et de Céline, les pinceaux de Modigliani et de Soutine, les grimaces de Groucho Marx et de Chaplin. Ma tuberculose? Ne l'avais-je pas volée à Franz Kafka? Je pouvais encore changer d'avis et mourir comme lui au sanatorium de Kierling, tout près d'ici. Nerval ou Kafka? Le suicide ou le sanatorium? Non, le suicide ne me convenait pas, un juif n'a pas le droit de se suicider. Il faut laisser ce luxe à Werther. Alors que faire? Me présenter au sanatorium de Kierling? Étais-je sûr d'y mourir, comme Kafka? (94)

La question d'être «juif» sera primordiale dans ce premier roman qu'il va reprendre dans d'autres romans aussi, mais surtout dans *Livret de famille* où le but de la vie de l'un des personnages, Rollner est de prouver que «l'on peut être juif et être un as de l'aviation»:

Je finissais par croire que nous étions en vacances, lui et moi, comme deux vieux amis. Le temps était radieux et en ce mois de juin, il n'y avait pas encore de touristes. Nous dînions sur la terrasse de l'hôtel, face à la baie. Rollner me racontait son passage dans la R.A.F. (Royal Air Force) pendant la guerre, l'événement le plus important de sa vie. Il s'était engagé parce qu'il voulait se prouver à lui-même et aux autres «qu'on pouvait être juif et être un as de l'aviation». Ce qu'il avait été (74)

Comme Patrick Modiano qui deviendra «un as de la littérature».

Comme le remarque Albert Camus, «Parce qu'il fabrique des destins, le roman «concurrence la création». «Il est plus juste, en effet de parler d'une concurrence à Dieu, à propos du roman, que d'une concurrence à l'état civil» (310), continue-t-il. Pourtant, il faut souligner que Patrick Modiano fait concurrence tant à Dieu qu'à l'état civil¹⁷, et ceci surtout dans *Dora Bruder*.¹⁸

17. Tout comme Julien Gracq qui construit son récit «Lettrines» selon «les fiches signalétiques».

18. On rencontre également la même poétique, le même procédé stylistique chez l'écrivaine géorgienne contemporaine, Naïra Guélachvili dans son récit intitulé *Chvneba – Témoignage*, qui est complètement construit sur les données de l'état civil

Ainsi, je voudrais parler maintenant de ce roman tout à fait bouleversant de Modiano, construit sur des détails et des précisions relevant de l'état civil, et qui m'a beaucoup marquée.

La création de ce texte a une histoire. Il explique, dans un entretien, comment l'idée lui est venue d'écrire ce roman émouvant:

La motivation, la pulsion à écrire, c'est pour moi toujours de partir d'une disparition, de construire une quête à partir de là. Au départ de *Dora Bruder*, il y avait cet avis de recherche qui m'avait attiré. Je l'avais trouvé en feuilletant un vieux journal de l'époque. Un tel avis de recherche m'avait frappé, dans cette période où les gens disparaissaient si facilement... Dans la fugue de cette jeune fille, il y avait aussi quelque chose qui était proche de moi.¹⁹ J'ai eu une sorte d'intuition, j'ai tout de suite regardé dans le *Mémorial* de Klarsfeld et j'ai vu son nom, simplement son nom, sans aucune autre indication. Il fallait alors que je retrouve qui était cette fille... J'ai mené des recherches, mais des années après avoir découvert l'avis de recherche, que j'avais lu en 1987. Cela me hantait, mais j'ai mis sept ou huit ans avant de m'y atteler vraiment. Une autre chose m'avait frappé: quand j'ai regardé dans le *Mémorial* de Klarsfeld pour voir si j'y trouvais la trace des parents de Dora Bruder, je me suis aperçu

du personnage principal qui meurt en accident de voiture à l'âge de 35 ans et dont l'histoire est restituée à la base de données des «fiches signalétiques» et de l'état civil qui comprennent: histoire de l'accouchement (reprise et complétée 5 fois), anamnèse, consultation du thérapeute, histoire du nouveau-né, vieux livre avec le sceau de la bibliothèque, histoire du développement de l'enfant (3 fois), brevet de fin d'études secondaires, sentence, diplôme, livret militaire, même le passeport technique de la voiture, lettre de recommandation, etc., et puis des pages d'un livre sans reliure, donc sans le nom de l'auteur, ni le titre du texte, où on peut lire des passages poétiques, comme celui-ci, par exemple: «... Notre vie est un livre douloureux... avec une écriture saisissante et des pages sombres... alors regarde entre les mots ce qui n'est pas visible, mais ce qui est écrit, ce qui est écrit invisiblement, ce qui est écrit pour l'œil du cœur. Retiens bien cela: on peut aussi lire le livre autrement...» (Dokhtourichvili 101).

19. Dans son adolescence, qualifiée par ses biographes comme «terrible», Modiano connaît trois fugues: en 1960, il s'enfuit de l'école du Montcel à Jouy-en-Josas, mis en pensionnat en 1956, il va désertier l'internat du lycée Henri-IV en 1962 et il va s'enfuir également, en 1964 du lycée Michel Montaigne de Bordeaux. Dans le roman *Dans le café de la jeunesse perdu*, il donnera une explication à l'importance de la fugue: «Plus tard, j'ai ressenti la même ivresse chaque fois que je coupais les ponts avec quelqu'un. Je n'étais vraiment moi-même qu'à l'instant où je m'enfuyais. Mes seuls bons souvenirs sont des souvenirs de fuite ou de fugue». (68)

que sa mère s'était retrouvée dans le même convoi que la mère de Perec. Elle n'avait pas été déportée en même temps que sa fille, car elle était de nationalité hongroise et, à l'époque, les Hongrois n'ont dans un premier temps pas été déportés. Ils n'ont été déportés que plus tard. Cette coïncidence m'a fait un choc terrible, ça m'a beaucoup troublé. (Interview)

À la page 28, nous lisons une phrase qui élucide ce qui a incité Modiano à écrire ce livre: «En écrivant ce livre, je lance des appels, comme des signaux de phare dont je doute malheureusement qu'ils puissent éclairer la nuit. Mais j'espère toujours» (*Dora Bruder* 42).

Au fond, il reprend à sa façon ce que Perec avait réalisé dans *W Un souvenir d'enfance*: dire les vides, l'absence, et la présence des disparus. Voilà ce qu'il dit des gens disparus sans avoir laissé une trace quelconque:

Ce sont des personnes qui laissent peu de traces derrière elles. Presque des anonymes. Elles ne se détachent pas de certaines rues de Paris, de certains paysages de banlieue, où j'ai découvert, par hasard, qu'elles avaient habités. Ce que l'on sait d'elles se résume souvent à une simple adresse. Et cette précision topographique contraste avec ce que l'on ignorera pour toujours de leur vie – ce blanc, ce bloc d'inconnu et de silence. (17)

On se dit qu'au moins les lieux gardent une légère empreinte des personnes qui les ont habités. Empreinte: marque en creux ou en relief. Pour Ernest et Cécile Bruder, pour Dora, je dirai: en creux. J'ai ressenti une impression d'absence et de vide, chaque fois que je me suis trouvé dans un endroit où ils avaient vécu. (18)

Le narrateur (l'auteur) n'est pas omniscient, il se pose des questions au sujet des personnages, fait des démarches pour y trouver des réponses, mais il n'y arrive presque jamais:

Et les années se sont écoulées, porte de Clignancourt, jusqu'à la guerre. Je ne sais rien d'eux, au cours de ces années. Cécile Bruder travaillait-elle déjà comme «ouvrière fourreuse», ou bien «ouvrière en confection salariée», ainsi qu'il est écrit sur les fiches? D'après sa nièce, elle était employée dans un atelier, du côté de la rue du Ruisseau, mais elle n'en est pas sûre. Ernest Bruder était-il toujours manoeuvre, non plus à l'usine Westinghouse de Freinville, mais quelque part dans une autre banlieue? Ou bien lui aussi avait-il trouvé une place dans un atelier de confection à Paris? Sur la fiche

de lui qui a été faite pendant l'Occupation et où j'ai lu: «Mutilé de guerre 100 %. 2e classe, légionnaire français», il est écrit à côté du mot profession: «Sans». (20)

Les années de l'occupation, toutes les atrocités liées à la guerre, ne sont pas décrites avec un vocabulaire suscitant une émotion chez les lecteurs. C'est juste l'évocation des endroits (Vélodrome d'hiver, le camp de Gurs...) qui créent l'image de ces atrocités:

Le 13 mai 1940, quatre jours après l'arrivée de Dora au pensionnat du Saint-Cœur-de-Marie, c'était au tour des femmes ressortissantes du Reich et ex-autrichiennes d'être convoquées au Vélodrome d'hiver, et d'y être internées pendant treize jours. Puis, à l'approche des troupes allemandes, on les avait transportées dans les Basses-Pyrénées, au camp de Gurs. Cécile Bruder avait-elle reçu elle aussi une convocation?

On vous classe dans des catégories bizarres dont vous n'avez jamais entendu parler et qui ne correspondent pas à ce que vous êtes réellement.

On vous convoque. On vous interne. Vous aimeriez bien comprendre pourquoi. (25)

Suivre la trace de Dora Bruder, c'est aussi suivre la vie de son père sous l'Occupation, qui avait partagé le même sort que Dora à l'époque, il fait travailler son imaginaire, son intuition et fait preuve de posséder la faculté de la mémoire de se souvenir des événements qui datent de 55 ans (le livre est écrit en 1996, 55 années après la disparition de Dora):

Ce mois de février, le soir de l'entrée en vigueur de l'ordonnance allemande, mon père avait été pris dans une rafle, aux Champs-Élysées. Des inspecteurs de la Police des questions juives avaient bloqué les accès d'un restaurant de la rue de Malignan où il dînait avec une amie. Ils avaient demandé leurs papiers à tous les clients. Mon père n'en avait pas sur lui. Ils l'avaient embarqué. Dans le panier à salade qui l'emmenait des Champs-Élysées à la rue Greffulhe, siège de la Police des questions juives, il avait remarqué, parmi d'autres ombres, une jeune fille d'environ dix-huit ans. Il l'avait perdue de vue quand on les avait fait monter à l'étage de l'immeuble qu'occupaient cette officine de police et le bureau de son chef, un certain commissaire Schweblin. Puis il avait réussi à s'enfuir,

profitant d'une minuterie éteinte, au moment où il redescendait l'escalier et où il allait être mené au Dépôt. (42)

Ce passage à la page 57 est complètement bouleversant:

Un père essaye de retrouver sa fille, signale sa disparition dans un commissariat, et un avis de recherche est publié dans un journal du soir. Mais ce père est lui-même «recherché». Des parents perdent les traces de leur enfant, et l'un d'eux disparaît à son tour, un 19 mars, comme si l'hiver de cette année-là séparait les gens les uns des autres, brouillait et effaçait leurs itinéraires, au point de jeter un doute sur leur existence. Et il n'y a aucun recours. Ceux-là même qui sont chargés de vous chercher et de vous retrouver établissent des fiches pour mieux vous faire disparaître ensuite – définitivement. (57)

Ainsi Dora Bruder devient, sous la plume de Patrick Modiano, l'image des milliers de personnes disparues sans avoir laissé une trace quelconque.

C'est dans ce roman que Modiano nous explique l'importance des détails, une technique très prisée du romancier:

Comme beaucoup d'autres avant moi, je crois aux coïncidences et quelquefois à un don de voyance chez les romanciers – le mot «don» n'étant pas le terme exact, parce qu'il suggère une sorte de supériorité. Non, cela fait simplement partie du métier: les efforts d'imagination, nécessaires à ce métier, le besoin de fixer son esprit sur des points de détail – et cela de manière obsessionnelle – pour ne pas perdre le fil et se laisser à aller à sa paresse –, toute cette tension, cette gymnastique cérébrale peut sans doute provoquer à la longue de brèves intuitions «concernant des événements passés ou futurs», comme l'écrit le dictionnaire Larousse à la rubrique «Voyance». (35)

Comme je l'ai maintes fois souligné, un des thèmes de prédilection de Modiano, est le thème de la fuite, de la fugue, de la disparition, finalement. Dans ce roman, Modiano essaie d'expliquer pourquoi les gens s'enfuient. La fugue de Dora lui rappelle la sienne le 18 janvier 1960.

Qu'est-ce qui nous décide à faire une fugue? Je me souviens de la mienne le 18 janvier 1960, à une époque qui n'avait pas la noirceur de décembre 1941. Sur la route où je m'enfuyais, le long des hangars de l'aérodrome de Villacoublay, le seul point commun avec la fugue

de Dora, c'était la saison: l'hiver. Hiver paisible, hiver de routine, sans commune mesure avec celui d'il y avait dix-huit ans. Mais il semble que ce qui vous pousse brusquement à la fugue, c'est un jour de froid et de grisaille qui vous rend encore plus vive la solitude et vous fait sentir encore plus fort qu'un étai se resserre. (38)

La raison de la fugue peut être aussi le beau temps:

Il faudrait savoir s'il faisait beau ce 14 décembre, jour de la fugue de Dora. Peut-être l'un de ces dimanches doux et ensoleillés d'hiver où vous éprouvez un sentiment de vacance et d'éternité – le sentiment illusoire que le cours du temps est suspendu, et qu'il suffit de se laisser glisser par cette brèche pour échapper à l'étai qui va se refermer sur vous. (40)

Mais c'est à la page 54 qu'il donne la véritable raison de la fugue:

La fugue – paraît-il – est un appel au secours et quelquefois une forme de suicide. Vous éprouvez quand même un bref sentiment d'éternité. Vous n'avez pas seulement tranché les liens avec le monde, mais aussi avec le temps. Et il arrive qu'à la fin d'une matinée, le ciel soit d'un bleu léger et que rien ne pèse plus sur vous. Les aiguilles de l'horloge du jardin des Tuileries sont immobiles pour toujours. Une fourmi n'en finit pas de traverser la tache de soleil.

Comme le thème de la fugue traverse plusieurs de ses romans, nous trouvons encore une explication au désir de fuir dans un autre roman intitulé *Dans le café de la jeunesse perdue*, il écrit notamment:

Aujourd'hui, je me rends compte que ce n'était pas seulement une ligne de conduite qu'elle cherchait en lisant les fascicules vert pâle et la biographie de Louise du Néant. Elle voulait s'évader, fuir toujours plus loin, rompre de manière brutale avec la vie courante, pour respirer à l'air libre. Et puis il y avait aussi cette peur panique, de temps en temps, à la perspective que les comparses que vous avez laissés derrière puissent vous retrouver et vous demander des comptes. Il fallait se cacher pour échapper à ces maîtres chanteurs en espérant qu'un jour vous seriez définitivement hors de leur portée. Là-haut, dans l'air des cimes. Ou l'air du large. Je comprenais bien ça. Moi aussi, je traînais encore les mauvais souvenirs et les figures de cauchemar de mon enfance auxquels je comptais faire une fois pour toutes un bras d'honneur. (86)

Au début de mon article, j'ai souligné que j'allais parler d'intertextualité dans l'œuvre de Modiano et d'éventuelles influences de certains auteurs, tel Georges Perec, sur son œuvre. À la question de la journaliste: **Perec est un écrivain que vous appréciez?** –

Il répond:

Oui. J'avais été très frappé par *Les Choses*, que j'ai lues à leur sortie en 1965. Ça tranchait sur ce qui se produisait à l'époque. Perec se détachait vraiment dans le paysage littéraire, après la guerre. Les gens qui étaient nés dans les années 1920 n'avaient pas vraiment pu prendre le relais de la grande génération active dans les années 1930. Il y avait bien les gens du Nouveau Roman, nés dans les années 1920, comme Robbe-Grillet, mais après je ne voyais que Perec. Beaucoup de gens autour de moi l'avaient connu, comme le sociologue Henri Lefebvre, Queneau, qui m'avait parlé de lui. Perec m'avait envoyé *Un cabinet d'amateur*, on devait se voir, mais cela ne s'est jamais fait, malheureusement. (Interview)

Pour ce que je connais de l'œuvre de Georges Perec, je trouve qu'il y a beaucoup de similitude entre ces deux écrivains, que ce soient leurs thèmes de prédilection (disparition, manque, vide...), leur engouement pour les précisions, le caractère hybride de la structure de leurs textes... Dans le passage qui suit, on peut observer une similitude stylistique entre *Les Choses* de Perec et le texte de Modiano:

Quand nous nous levions plus tôt, nous allions nous promener au Bois, du côté des Lacs ou du Pré-Catelan. Nous parlions de l'avenir. Nous achèterions un chien. Nous partirions peut-être en voyage. Est-ce que je voulais qu'elle se coupe les cheveux? Elle suivrait un régime à partir d'aujourd'hui, parce qu'elle avait grossi d'un kilo. Est-ce que tout à l'heure, je lui lirais un passage de ce que j'avais écrit? Nous allions dîner dans un restaurant de l'avenue Malakoff, une grande salle aux murs recouverts de boiseries qu'il aurait fallu repeindre, comme les quatre colonnes corinthiennes dressées à chaque coin et qui s'effritaient. Le silence. Une lumière ambrée. J'avais toujours soin de choisir une table à trois places, au cas où Harry Dressel, ouvrant la porte... (*Livret de famille* 144)

Le passage suivant, tiré de *Livret de famille*, parle de l'importance des hôtels, endroits si prisés de Modiano. Les événements les plus importants ont lieu dans les hôtels, donc dans des lieux de passage, ce qui prouve que

rien n'est stable: «Je pensais à mes parents. J'eus la certitude que si je voulais rencontrer des témoins et des amis de leur jeunesse, ce serait toujours dans des endroits semblables à celui-ci: halls d'hôtels désaffectés de pays lointains où flotte un parfum d'exil et où viennent échouer les êtres qui n'ont jamais eu d'assise au cours de leur vie, ni d'état civil très précis» (158). D'où une des préoccupations majeures de Patrick Modiano et de ses personnages, trouver leurs racines, donc leur identité.

Ses parents sont deux déracinés, comme il le dit dans ce même roman:

Lui et ma mère étaient deux déracinés, sans la moindre attache d'aucune sorte, deux papillons dans cette nuit du Paris de l'Occupation où l'on passait si facilement de l'ombre à une lumière trop crue et de la lumière à l'ombre. Un jour, à l'aube, le téléphone sonna et une voix inconnue appela mon père par son véritable nom. On raccrocha aussitôt. Ce fut ce jour-là qu'il décida de fuir Paris... Je m'étais assis entre les deux fenêtres, au bas des rayonnages. La pénombre avait envahi la pièce. En ce temps-là, le téléphone se trouvait sur le secrétaire, tout près. Il me semblait, après trente ans, entendre cette sonnerie grêle et à moitié étouffée. (161)

C'est également son oncle Alex qui est à la recherche de ses racines, de son identité. En s'adressant à Patrick, il lui dit qu'«on ne peut pas toujours être un homme de nulle part» comme son père et lui le sont, qui n'ont «même pas un acte de naissance... Une fiche d'état civil... comme tout le monde...». Avoir des racines, pour lui c'est: «sentir de la terre et de l'herbe sous mes pieds». Aussi pense-t-il quitter Paris et aller vivre à la campagne (121).

Comme Modiano le disait dans l'un de ses entretiens, «[...] j'avais l'impression, avec chaque livre, de me débarrasser de quelque chose», donc donner de la place au présent dans sa mémoire qui le tourmente, chargée qu'elle est d'événements qui l'ont marqué tout au long de sa vie et dont il voudrait se débarrasser. Aussi, à la fin de son roman *Livret de famille*, où se mêlent toujours la fiction et la réalité, dit-il de sa fille Zénaïde, âgée d'un an seulement, comme s'il l'enviait: «J'avais pris ma fille dans mes bras et elle dormait, la tête renversée sur mon épaule. Rien ne troublait son sommeil. Elle n'avait pas encore de mémoire» (166).

Nous mettons ici un point final à notre article, mais non à l'étude de l'œuvre de cet écrivain français contemporain d'une renommée universelle, puisque tout chercheur qui s'intéresse à l'œuvre de Patrick Modiano, prix Nobel de Littérature 2014, «archéologue» de la mémoire, ne pourra épuiser les sujets de recherche qu'offre son œuvre foisonnante qui s'enrichit

régulièrement de nouvelles créations, participant, avec les textes précédents, à l'édification de cet ensemble que l'auteur lui-même ne peut pas «définir, puisqu'il est par définition projet inachevable».

Bibliographie

- Barthes, Roland, *De l'œuvre au Texte Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
- Butaud, Nadia, *Patrick Modiano*, Paris, CLTURESFRANCE, 2008.
- Camus, Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.
- Dokhtourichvili, Mzagvé, «La poétique de la révolte et le roman documentaire», in Actes du colloque international «*Littérature et totalitarisme: Ecrire pour témoigner*», Namur, Presses universitaires de Namur, 2014, p. 95-118.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* (trad. de l'italien par Myriam Bouzaher), Paris, Editions Grasset, 1970.
- Gorp, Hendrik van et all., *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Champion Classiques Honoré Champion, 2005.
- Ingarden, Roman, *L'Œuvre d'art littéraire* (trad. de l'allemand par Philibert Secrétan, avec la collaboration de N. Lüchinger et B. Schwengler), Paris, L'Âge d'Homme, 1983
- Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, (trad. de l'allemand par Claude Maillard), Paris, Gallimard, 1978.
- Roy, Claude, *Défense de la littérature*, Paris, Gallimard, 1968.
- Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948.

Eka TAPLADZÉ
Doctorante
Université d'État Ivane Javakhichvili, Tbilissi, Géorgie

Les aspects communicatifs des pièces d'Eugène Ionesco

(Analyse lexicologique et phonético-phonologique)

Introduction

Le théâtre de l'absurde a bouleversé les conceptions traditionnelles du théâtre classique. Pour les dramaturges de l'absurde, le langage comme instrument de communication est insuffisant pour assurer la communication. Cet échec de la communication, qui est le plus grand traumatisme de notre humanité, d'après Freud, est le sujet majeur du théâtre de l'absurde. Cette révélation oblige les auteurs des années 50 à chercher de nouvelles formes d'expression.

Quelle est la nouveauté linguistique d'Eugène Ionesco a apportée au théâtre de l'absurde? Quel est son rapport avec l'expression verbale?

Pour le corpus d'étude, nous avons choisi les premières pièces d'Eugène Ionesco, écrites entre 1950 et 1953: *La Cantatrice chauve*, *Jacques ou la soumission*, *L'Avenir est dans les œufs*, *La Leçon* et *Les Chaises*. Pour analyser les pièces, nous avons choisi la méthodologie interdisciplinaire. Pour que l'analyse soit plus ou moins complète, nous avons mené une étude à la limite du procédé linguistique et littéraire.

L'impression sonore est le moyen le plus apprécié par Ionesco. L'auteur tente de rapprocher des mots qui sont éloignés par leurs significations. La base de ce rapprochement est la sonorité. Là se pose, selon Jakobson, la question de la sonorité et de la connotation. Le dramaturge conçoit des passages avec un principe qui permet de susciter l'émotion du destinataire. Et ce procédé a aussi une fonction conative.

Marcel Proust parle du rôle de la musique dans son œuvre: «elle court comme un fil conducteur à travers toute mon œuvre» (253). On peut largement attribuer cette idée à Ionesco. À l'instar d'une œuvre musicale, on voit des passages, des phrases et des morphèmes qui se répètent constamment, surtout dans la première partie de son œuvre. Un effet acoustique est particulièrement présent dans les premières pièces.

L'importance du son et de l'acoustique était remarquée déjà par les philosophes grecs. Les penseurs du Moyen Âge étaient aussi préoccupés par la mélodie du texte. Thomas d'Aquin évoque l'importance de l'aspect acoustique dans son traité. Saussure estime que la langue est un système basé sur l'opposition psychique des impressions acoustiques.

Un effet acoustique. À quoi sert l'effet acoustique chez Ionesco?

Sous l'incongruité du discours des pièces de Ionesco se cache un principe musical qu'on peut diviser en deux catégories.

- a) L'homophonie dans la phrase.
- b) La répétition permanente des morphèmes, des phrases et des passages.

Dans le premier cas, l'homophonie est créée par la répétition du même phonème. Grâce à ce procédé, la phrase devient cohérente. Donc la fonction essentielle de la répétition des phonèmes identiques ou similaires est d'unifier le discours. L'ensemble des unités homophones constitue un discours musical. La répétition permanente des phonèmes forme une chaîne acoustique et crée un effet acoustique. La musicalité de la phrase est un nouveau paradigme de Ionesco.

Mis à part son contenu informatif, la phrase véhicule, par une onde acoustique, des émotions parfois bizarres, étranges, mais qui ne laissent personne indifférent. Ce procédé suscite toujours quelques émotions: soit la surprise, soit la stupéfaction, soit l'embarras et parfois même un sentiment de choc.

Le Pape, les papillons et les papiers. (Ionesco 37)

Pour préparer des crêpes de Chine? Un œuf de bœuf, une heure de beurre, du sucre gastrique. (*ibid*)

Pour créer un effet acoustique, Ionesco utilise des formes diverses, comme les jeux de mots, les calembours, ou les paronymes. L'analyse des premières pièces de Ionesco révèle deux types de paronymes:

- 1) Paronymes très proches par leurs sonorités. Là, Ionesco recourt à des formes excessives de jeux de mots. Parfois le texte est une abstraction, une abstraction rythmique. Le dialogue devient une agglomération de morphèmes abstraits.

- Kakatoès... kakatoès [...]
- Quelle cacade... quelle cacade [...]
- Quelle cascade de cacades [...] (*ibid* 124)

- 2) Paronymes plus éloignés par leurs sonorités.

Je demande des répétitions, des excuses, des explications. (*ibid* 119)

Si bonnes choses.....dans des chaussettes. (*ibid* 105)

Ainsi Ionesco confronte des lexèmes qui sont éloignés par leur signification, mais qui sont proches par leur structure sonore – par la phonétique des mots. Comme on l'a déjà mentionné, le procédé linguistique de Ionesco consiste à relier des termes éloignés par leur signification mais qui sont rapprochés par leur phonologie. Aux mots de différents champs sémantiques, le dramaturge attribue la même sonorité.

Il est évident qu'il emploie deux approches. L'auteur emploie soit des phonèmes identiques, soit des phonèmes complètement différents, mais au sein d'une même phrase ou d'un même passage; et grâce à ce procédé, il crée une tonalité musicale. Le dramaturge a ses phonèmes favoris, comme dans l'exemple: progresser, transgresser, grasseyer. Trois occlusifs p-t-g, dans trois verbes qui se succèdent engendrent une sensation d'harmonie. Mais la cohérence n'est pas seulement assurée par ces consonnes occlusives. C'est la répétition des verbes du même groupe, ici, c'est le premier groupe, qui assure l'accord phonétique de la phrase. Ces trois lexèmes: progresser, transgresser et grasseyer assurent une harmonisation de la phrase, bien que les lexèmes mentionnés soient contradictoires et incompatibles. Le principe sur lequel Ionesco s'appuie en grande partie est la sensation provoquée par la sonorité. Les phrases véhiculent l'émotion.

Le rythme du discours

Mis à part l'harmonie et la musique, l'entente phonique est un des meilleurs moyens pour régler le rythme du discours. Par conséquent, le discours de Ionesco est soit allegro, soit moderato. Un des exemples les plus

évidents est *La Leçon* dont la plupart des extraits sont basés sur l'alternance de rythme: lent, trainard, apathique ou accéléré, au galop, presto.

L'élève: Un..., deux..., et puis après deux, il y a trois... quatre...

Le professeur: Arrêtez-vous, Mademoiselle. Quel nombre est plus grand? Trois ou quatre?

L'élève: Euh...trois ou quatre? Quel est le plus grand? Le plus grand de trois ou quatre? Dans quel sens le plus grand?

Le professeur: Il y a des nombres plus petits et d'autres plus grands. Dans les nombres plus grands il y a plus d'unités que dans les petits...

L'élève: ...Que dans les petits nombres? (*ibid* 145)

En effet, la répétition des mêmes mots organise bien ce discours absurde en lui accordant un rythme. Dans ce cas, la répétition n'est pas seulement la reproduction de la forme, c'est la forme elle-même liée au contenu.

Les moyens de communication

Dans de nombreux passages, Ionesco joue avec la limite entre la sonorité et le bruit.

Pour créer des paronymes, l'auteur recourt à

a) L'alternance des phonèmes.

- Craindre-crâne-crème. «Ain» devient «â», puis «è»
- Ami-mari-marin

b) Paragaphie – substitution ou déformation de lettres.

Octogenique – octogénaire

Centagenaire – centenaire

Aristocrave – aristocrate

Praticide – Parricide

c) Gémiation – redoublement d'une syllabe ou d'un phonème.

Mononstre – monstre

Vilenain – Vilain

Egloge-éloge

Ta mémère – ta mère

Principice -principe

La progression du discours

D'après Emmanuel Jacquart, la progression sémantique du théâtre classique a été remplacée par un autre type de progression inhérente au théâtre de l'absurde. Le signifiant comme image acoustique de la notion, ne peut pas maintenir la continuité du discours. Selon le chercheur, c'est le son qui est à la base de la continuité, de la progression du discours. Par l'intermédiaire du son, derrière un chaos apparent et le libre choix des vocables, se voient toujours les règles strictes de la communication propres à Ionesco, qui reflètent le fondement de son code linguistique. Parfois, les discours de ses premières pièces citées ci-dessus nous paraissent désordonnés et chaotiques. Mais ce n'est qu'une impression fugitive. Une analyse plus approfondie présente une image complètement différente. Le chaos, la bizarrerie et le quiproquo ne sont que des formes qui cachent le contenu, le message à transmettre au lecteur. Selon Jakobson, «les moyens minimaux du son sont suffisants pour exprimer la richesse du contenu, d'un point de vue esthétique, émotif et sémantique, adressé au lecteur. Là, on ressent le mystère du mot incarné dans le son» (Jakobson 31).

Parfois le discours créé par le principe phonologique ne contient aucune information cognitive, c'est l'information plutôt émotive qu'il retient. D'après Marie-Claude Hubert: «Certaines associations de mots, parfois dictées par une récurrence phonique plus que par une motivation sémantique, comme «après tant de sacrifices, et tant de sacrilèges...», parfois totalement inattendues comme «le myosotis n'est pas un tigre», voire même franchement contradictoires comme «une seconde fille unique», produisent un effet identique» (Hubert18).

Cette manière de transmettre l'information, moins attendue, est plus informative pour le spectateur que l'information usuelle. La systématisation de cette méthode accroît la probabilité que le message soit saisi par le lecteur. Le lecteur est plus sensible à la nouvelle information qu'il n'attendait pas, même si cette information est parfois contraire à la logique. Le lecteur trouve plus d'intérêt à entendre le message imprévu (inopiné). Involontairement, le dramaturge utilise cette théorie linguistique pour créer de la communicabilité entre ses personnages et ses lecteurs. Le message devient interchangeable. Grâce à la réversibilité de l'information, le procédé provoque un effet comique dont le résultat est le rire.

D'après Emmanuel Jacquart, le théâtre de l'absurde a trois types de progression: a) alphabétique b) mathématique et c) musicale. Le chercheur estime que Ionesco privilégie les deux premières.

D'après notre analyse des premières pièces, la supériorité de la progression musicale sur les deux autres types de progressions est évidente. Les premières pièces sont entièrement basées sur ce procédé.

En reproduisant des discours basés sur le son, Ionesco fait d'un discours un énoncé plutôt esthétique. Selon Jacobson, «l'acoustique n'est pas seulement un apanage (un objet) de la poésie, mais c'est un des moyens de communication qui rend l'échange plus marquant et expressif» (op.cit.).

Les polycandres brillaient dans les bois
Une pierre prit feu
Le château prit feu
La forêt prit feu
Les hommes prirent feu
Les femmes prirent feu
Les oiseaux prirent feu
Les poissons prirent feu
[.....]
Le feu prit feu
Tout prit feu
Prit feu, prit feu. (Ionesco 69)

C'est un poème qu'un pompier relate dans *La Cantatrice chauve*. Le principe sur lequel Ionesco s'appuie est la sensation provoquée par le son. Les phrases véhiculent l'émotion. L'emploi de ces procédés a pour résultat la privation du sens global du texte bien que des syntagmes soient en partie convenables. Ainsi l'usage des fautes relève de la performance. La faute est une des figures du système linguistique de Ionesco. Elle est destinée à faire s'engager le lecteur et favorise une lecture plurielle, car le texte devient un signifiant pulsionnel. Une chaîne de fautes sert à créer une nouvelle réalité qui fait s'animer l'imagination du lecteur. Le signifiant de l'auteur et le signifiant du lecteur sont en corrélation. Autrement, il est impossible d'interpréter ce double contexte du réel et de l'imaginaire. Ce moyen sert à provoquer le lecteur-spectateur, il le laisse épaté, perplexe. Finalement, le message atteint le destinataire.

Conclusion

Ionesco brise le cliché par lequel on voit la réalité. L'auteur prend l'inconscience d'assaut et tente de l'emmener plus loin. En rompant avec les

stéréotypes, Ionesco crée une autre forme plus soutenue de communication. Contrairement à l'avis général, l'échec de la communication n'est pas au cœur de l'absurde. L'absurde rompt avec les formes traditionnelles de communication en recherchant de nouvelles formes de communication. D'une part, la langue de Ionesco est vide de sens, d'autre part, elle acquiert un nouveau contenu – méconnu avant l'absurde. Ces formes de communication fonctionnent bien, elles agissent sur les spectateurs, les impressionnent et provoquent des réactions. Elles ne laissent personne indifférente. Grâce à ces procédés, Ionesco peut séduire et convaincre ses lecteurs. Malgré sa modernité, cette vision du dramaturge est extrêmement proche de la vision du théâtre classique. Ionesco, qui est un vrai provocateur et qui s'oppose au théâtre traditionnel, connaît bien les lois de l'art conventionnel. D'après Aristote le vrai spectacle doit provoquer un sentiment de choc. En s'appuyant sur le paradigme classique, il confectionne un nouveau paradigme de l'absurde qui, finalement, devient un paradigme de la littérature moderne. C'est pourquoi Ionesco est un artiste moderne.

Bibliographie

- Aristote, *Poétique*, œuvre numérisée par J. P. Murcia, /Aristote/poetique.htm 2006.
- Freud, Zigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 2010.
- Hubert, Marie-Claude, (éditeur scientifique), Eugène Ionesco, *Jacques ou la Soumission, L'avenir est dans les œufs*, Paris, Gallimard, 2008.
- Ionesco, Eugène, *Théâtre complet*. Paris, Pléiade, 1991.
- Jacquart, Emmanuel, *Le théâtre de dérision. Beckett, Ionesco, Adamov*, Paris, Gallimard, 1998.
- Jakobson, Roman & Linda R. Waugh, *The sound Shap of Language*. Bloomington, ind: Indiana University Press and London: Harvester, 1979.
- Proust, Marcel, *Essais et articles*. Paris, Gallimard, 1994.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 1995.

**La politique linguistique et les
problèmes identitaires**

Rodica-Doina GEORGESCU
Doctorante, Université de Craiova, Roumanie

Cecilia CONDEI
Professeur, Université de Craiova, Roumanie

L'identité culturelle et linguistique à travers le discours touristique proposé par les manuels roumains de FLE

1. Introduction

1.1 Éléments civilisationnels

Cette notion de «civilisationnel» formé de «civilisation» provient du mot latin *civis*, désignant *citoyen*. Il s'agit, donc, de *civiliser le /les citoyens*.

Son évolution historique nous permet de retenir qu'elle signifiait «l'ensemble des traits qui caractérisent l'état d'évolution d'une société donnée» sur le plan technique, intellectuel, politique, moral. Mise en corrélation avec les notions de culture, de religion, et de société, cette notion sera associée aux termes de progrès (à l'époque des Lumières), d'idéal (l'idéal consistait à civiliser les peuples pour atteindre de hauts degrés de civilisation).

Actuellement, le contenu sémantique de la notion de «civilisation» se fonde sur les faits linguistiques, culturels, sur l'histoire, la géographie et la politique des peuples.

On parle aussi de dialogue des langues et des civilisations, implicitement, de dialogue entre les peuples ou de dialogue interculturel.

Nous nous intéressons à *La communication touristique (le concept est en cours d'élaboration, voir le site [www.calenda.org>societes>sociologie>sportsetloisirs](http://www.calenda.org/societes/sociologie/sportsetloisirs))* qui a pour but d'harmoniser les relations humaines.

La notion de *civilisationnel* se rapporte au mot *civilisation* qui signifie:

- fait de civiliser,

La politique linguistique et les problèmes identitaires

- ensemble des caractéristiques d’une société humaine développée,
- ensemble des caractéristiques sociales (religieuses, morales, esthétiques, techniques...) communes à une société ou à un groupe de sociétés.

- civilisation égéenne – nom donné à l’ensemble des civilisations helléniques de L’Âge du bronze qui se sont constituées et développées autour de la mer Égée aux alentours de IIème millénaire avant Jésus Christ. (www.dictionnaire.reverso.net/français-définition/civilisationnel, page consultée le 19 août 2014).

L’étude des contenus d’apprentissage des manuels roumains de FLE nous a permis de dresser un tableau portant sur les éléments civilisationnels les plus fréquents:

Thèmes. Unités d’apprentissage/ Manuels de FLE	Éléments civilisationnels
I. 1. La France et les stéréotypes culturels. 2. Unité 0/ IX ^e cls.,	– produits culinaires français, mode, Tour Eiffel; habitudes et comportements des touristes étrangers; fiche d’identité d’une personne;
II.1. Tourisme / Voyage / Loisirs 1.1. Voyage en France. Régions françaises: Flandre, Île-de-France, Normandie, Bretagne, Bourgogne, Savoie, Midi méditerranéen. 1.2. Voyage à l’étranger. Unités: u [Unité (désormais u.)].no.8 <i>Et si on parlait de la France...</i> , u. 9 <i>Recettes de vacances-</i> IX ^e cls.; u.no7. <i>Les gens d’en Haut</i> , u.n°8. <i>Le terroir retrouvé</i> – X ^e cls; u.n°5 <i>La France – Entrez par la Grande porte</i> , u.no.7. <i>Plus loin, toujours plus loin!</i> -XI ^e cls; u.n°3. <i>Le revers de la médaille</i> , u.n°4 <i>Quand les jardiniers s’en vont</i> – XII ^e cls.; toutes les six unités: <i>Un Roumain à la découverte de la France</i> , <i>Un après-midi agréable</i> , <i>Autour d’un week-end</i> , <i>Chic, alors on est invités!</i> , <i>Sur la Côte d’Azur</i> , <i>Il faudra se quitter</i> (manuel pour l’école professionnelle); D’autres destinations: en Afrique, au Maroc, (u. n°9 IX ^e cls.), aux Antilles, en Polynésie française (u. n°7- XI ^e cls);	Flandre: le patrimoine culturel et naturel, les modes de vie, le progrès technologique, les moyens de transport modernes en Flandre; Île-de-France: le patrimoine culturel (châteaux, musées); les modes de vie des Franciliens; les moyens de transport; les arts plastiques: les peintres paysagistes de Corot à Renoir; Normandie: la découverte de la ville du Havre; les contes de Maupassant; Bretagne: paysages, fêtes et traditions; Savoie: lieux et traditions en Haute-Savoie; Bourgogne: le tourisme de masse et les vacanciers; Le Midi: Côte d’Azur, séjours, lieux touristiques; En Afrique: Maroc et ses traditions culturelles; écrivains francophones; Aux Antilles: l’Île d’Haïti, rendez-vous avec des écrivains francophones; En Polynésie française: Tahiti, les paysages naturels, les peintres impressionnistes;

<p>III. La vie de famille / Unité no. 1. <i>Les mots de tous les jours</i>, u.n°4 <i>Le choix du cœur</i> (IX^e cls), u.n°6 <i>Tel oncle, tel neveu</i> (X^e cls); u. n°2 <i>Tableaux de famille</i>, u. n°3. <i>Le revers de la médaille</i> (XII^e cls).</p>	<p>– Le dialogue des générations; – la solidarité sociale; les actions humanitaires; – fêtes et traditions familiales: La Fête de Noël en famille;</p>
<p>IV. Le parcours professionnel. Le monde du travail. u.n°5 <i>Quel métier est fait pour vous?</i> (IX^e cls); u.n°5 <i>C'est mon parcours</i>, u. n°9 <i>Réussir sa vie</i> (X^e cls); <i>En avant pour le succès</i> u.n°7 (XII^e cls); u.n°5. <i>Focus 1-6 métiers</i> (manuels de IX^e -X^e cls. Pour l'école professionnelle).</p>	<p>– les professions; la réussite professionnelle; – les carrières artistiques, politiques et sportives;</p>
<p>V. La musique / le film francophone. u.n°1 <i>Les mots de tous les jours</i>, u.n°2 <i>Tout pour la musique</i> (IX^e cls); <i>Mon cœur qui bat</i>, u.n°5. <i>C'est mon parcours</i>, (X^e cls); u. n°1. À la recherche du soi-même (XI^e cls);</p>	<p>– les festivals de la musique francophones; les vedettes de la chanson française; les genres musicaux: techno, rock, etc.</p>
<p>VI. L'Univers des ados.: la nourriture et la santé physique et mentale. u.n°4. <i>Le choix du cœur</i>, u.n°6 <i>Halte aux complexes!</i> (IX^e cls); u.n°1 <i>Un Roumain à la découverte de la France</i>, <i>Focus1 métiers</i>, <i>Focus 2 métiers</i>, <i>Focus3 métiers</i> (manuel pour l'école professionnelle).</p>	<p>Les plats en France; les hôtels de France;- parler de son état physique; le système de santé en France;</p>
<p>VII. Les hautes technologies en France u. n°8 <i>Et si on parlait de la France.../ IX^e cls</i>; u.n°3 <i>L'atout créatif / XI^e cls</i>; u.n°6. <i>Il faudra se quitter</i> (IX^e -X^e cls. L'école professionnelle):</p>	<p>– le progrès technologique en France;</p>
<p>VIII. L'Internet u.zéro (XI^e cls.); u.n°8 <i>Boulou – Finie la paperasse!</i> (XII^e cls).</p>	<p>– le mode d'emploi d'Internet; – les défis de l'avenir professionnel;</p>
<p>IX. La vie sentimentale des ados. u.n°1 <i>Mon cœur qui bat</i> (IX^e cls); u.n°8 <i>Et moi... émotions</i> (XI^e cls);</p>	<p>– la naissance de l'amour; – l'émotion amoureuse;</p>

Le tableau réalise un inventaire général des éléments, mais nous traiterons seulement ce qui se trouve dans les parties I et II, c'est-à-dire ce qui se trouve en rapport direct avec la communication touristique.

Il faut noter que, dans le contexte d'enseignement du FLE, plus précisément dans le contexte des discours de la classe, les apprenants, mis en situation de communication où prédominent les éléments du discours touristique, deviennent eux-mêmes ce que nous appelons «apprenants-

touristes», personnes qui reconstruisent, à côté de à l'aide de l'enseignant, les situations des discours touristiques. De tous les rôles qu'un apprenant peut avoir dans la classe de FLE, nous ne retenons que le rôle de «touristes», «apprenant-touriste» par lequel nous entendons l'élève en situation de touriste, engagé dans une communication touristique, basée sur un vocabulaire de spécialité du domaine du «tourisme».

Les activités portent sur la description d'une région, sur la lecture d'une image représentant des montagnes, la nature, des paysages pittoresques, la mer, etc., et des châteaux, des églises, des musées, etc. Les apprenants peuvent monter des dossiers sur l'espace francophone, et utiliser les nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Parler de l'espace et de l'environnement leur fournit l'occasion de s'approprier les informations culturelles en s'imaginant sur le terrain ou à l'intérieur des édifices religieux, culturels. Les informations culturelles peuvent être transmises soit par écrit (par des compositions libres, par des essais, par des affiches publicitaires, des posters, etc.), soit oralement (par des réunions, par des travaux en groupes, etc.).

Par conséquent, les apprenants ayant le rôle de touristes se retrouvent dans des situations interculturelles et communicationnelles assez complexes qui favorisent la transmission des informations et le partage de...) de l'espace «guidé» au sein d'une collectivité plus ou moins hétérogène.

1.2 Didactique des langues-cultures: aspects généraux conduisant à une vision interculturelle

La didactique des langues-cultures étrangères (désormais DLCE) est une discipline qui se rapporte à *la didactique des langues-cultures en milieu scolaire, un point d'appui dans l'enseignement/l'apprentissage du FLE*. La didactique des langues-cultures est une discipline très récente qui appartient à la didactique et qui s'intéresse également à d'autres disciplines dites *connexes*: les sciences du langage, les sciences de l'éducation, l'anthropologie culturelle.

Le niveau «didactologique» (Purin 10) recouvre un champ plus large. La didactologie s'appuie également sur des facteurs externes: sociaux, politiques, religieux, touristiques, etc.

Nous allons regrouper dans les tableaux suivants la DLCE (appliquée à la culture *touristique selon le modèle proposé par Christian Puren* (16), en fonction de trois niveaux: didactique, méthodologique et didactologique.

Niveau didactique: Objectifs culturels / les composantes de la compétence de culture

La «composante culturelle»	La «composante inter-culturelle»	La «composante co-culturelle»
– L’acquis culturel fourni par le locuteur / l’enseignant-guide;	– les images / les perceptions ou les représentations du destinataire / l’apprenant- touriste;	– les valeurs culturelles communes; – les conceptions / les visions d’ensemble;

Niveau méthodologique / Types d’approches de la culture *touristique*

– par le contexte social et institutionnel; – par le contexte linguistique: la grammaire (les tournures / les expressions linguistiques), le lexique: les termes de spécialité- domaines divers);	– par les modèles, les repères; – par la langue en tant que moyen de <i>communication touristique / phénomène social.</i>	– par le contact direct avec la culture de L’AUTRE;	– par le parcours;	– par des approches spécifiques; proposées jusqu’à présent;	par l’action sociale commune;
--	--	---	--------------------	---	-------------------------------

Niveau didactologique des langues-cultures / Relation solidaire: La culture de l’AUTRE et la culture du Sujet

l’ «interculturel»	le «co-culturel»
– la découverte de la culture de l’Autre «imprégnée» de la subjectivité du sujet; – le contact direct avec la culture étrangère: discours objectif; – la culture – mode de transmission / partage du savoir interculturel par le sujet-apprenant;	– l’élaboration d’une culture commune par les sujets d’origines et de cultures différentes pour vivre, cohabiter et travailler ensemble dans le nouvel espace multiculturel: dans un milieu scolaire, professionnel, etc.

Commentaire

Cette hiérarchie de la didactique des langues-cultures selon les niveaux méthodologique, didactique et didactologique, met en relief non seulement la mise en corrélation de ces niveaux, mais aussi diverses approches interculturelles en didactique du FLE. C'est un point d'appui dans l'activité didactique et culturelle de l'enseignant-guide dont la tâche sera de concevoir un discours touristique basé aussi sur la compétence culturelle. Ce classement met en relief la relation solidaire entre la culture des apprenants et la culture de l'Autre qui entraîne également la coopération et la création d'une culture commune qui fortifie leur dimension interculturelle dans un milieu scolaire, institutionnel, professionnel, etc. Le bien vivre ensemble et le bien travailler ensemble forment un enjeu idéal de la DLCE.

Question: Quel est le rapport de la didactique des langues-cultures avec les discours touristiques présents dans des manuels roumains de FLE?

1.3 Le discours touristique – ancrages théoriques

L'élaboration d'un discours, en général, et d'un discours touristique, en particulier, se fonde sur l'identité culturelle du lecteur. Le responsable de ce discours – le guide – se retrouve dans une situation ou bien dans des situations interculturelles qui rendent possible la construction d'une identité culturelle et linguistique. Ces situations interculturelles placent le touriste-lecteur dans un espace connu ou moins connu dans lequel les dispositifs linguistiques mettent au point des stratégies et des techniques discursives qui assurent le choix des outils linguistiques dans le discours.

En général, le discours touristique du guide est structuré sur plusieurs axes: le premier réunit les aspects géographiques, historiques, culturels du site; le deuxième englobe la/les représentations de l'espace qui se développent dans le discours; le troisième axe est la mise en discours touristique de l'espace «guidé». Nous parlons de «guide», mais, pour ce qui est du discours des manuels, le «guide» est perçu à travers le contenu de ces manuels, contenu activé et réorganisé par l'enseignant.

Il convient de signaler que l'espace géographique ou historique et culturel – un espace réel – peut devenir un espace touristique, il acquiert cette dimension à travers le discours. C'est le discours touristique qui permet le changement de son statut: un espace extra-discursif, au début, qui, ensuite, devient discursif. Cette discursivité ressort du choix des formes linguistiques mises en fonctionnement discursif par les stratégies

et les techniques discursives utilisées par les actants. La découverte de cet espace relève également de plusieurs types textuels (selon la formule de J.M. Adam): descriptif, narratif, informatif, etc. Le destinataire-touriste accomplit plusieurs actes de parole: décrire un site, exprimer ses préférences, raconter / narrer une expérience vécue pendant le séjour, donner des renseignements pratiques à quelqu'un, etc.

Le discours favorise aussi le passage du Dire au Faire, de la communication touristique à l'action proprement dite, par exemple, dans une perspective actionnelle conforme au CECRL qui met l'apprenant, devenu touriste, dans le / les contextes d'accomplir une tâche, c'est-à-dire de créer sa propre communication / son propre discours à caractère touristique. Chaque touriste perçoit l'espace d'une manière différenciée en fonction de ses dimensions spatiale, temporelle et contextuelle ou discursive. Le touriste découvre l'espace «guidé», le recrée et ensuite le transmet à ses semblables. Ayant une fonction d'agrément et de plaisir et une visée touristique, l'espace va s'enrichir d'une visée didactique. Il contribue à renforcer la dimension interculturelle des apprenants, leur interaction et, par conséquent, à leur instruction et à leur éducation.

1.4 Identité

L'identité repose sur «le principe de l'altérité qui met en rapport, dans des jeux subtils d'attraction et de rejet, le *même* et l'*autre*, lesquels s'auto-identifient de façon dialectique» (Charaudeau [en ligne]).

En analyse du discours, c'est «l'identité du sujet», «l'identité du moi» de l'individu, de celui qui parle, qui produit un discours. Patrick Charaudeau fait la distinction entre «l'identité psychosociale dite «externe», celle du sujet communicant, [...] et une identité discursive dite «interne», celle du sujet énonciateur, ...» (300). La première catégorie se rapporte à «[...] un ensemble de traits qui le définissent en fonction de son âge, son sexe, son statut, sa place hiérarchique...» (idem). La deuxième a pour trait les «... modes de prises de paroles, de rôles énonciatifs ou de modes d'interventions...» (idem). Il parle également «d'une identité de positionnement», la position qui le situe dans «un champ discursif» (idem).

Bref, l'identité résulte des caractéristiques communes au sujet, de ses manifestations discursives et des conditions de communication inscrites dans la situation communicationnelle. Nous allons y rajouter «[...] des

stratégies discursives que celui-ci met en œuvre de façon plus ou moins consciente» (idem).

1.4.1 L'identité culturelle

Étant donné ses affinités avec les droits culturels des gens et des peuples, avec le développement culturel, la didactique des langues-cultures, la composante interculturelle et la composante co-culturelle, l'identité culturelle est envisagée selon «quatre polarités catégorielles: l'objectif et le subjectif, l'universel et le singulier, les élites et les masses, le permanent et l'évolutif» (*Persée*). L'identité «apparaît comme un ensemble de structures objectives ...» (idem) envisagées dans des dimensions sociales, collectives et comme «un processus de subjectivation ...» (idem) portant sur le vécu, sur «l'individualité «consciente» ou «inconsciente¹». Le deuxième pôle, l'universel et le singulier, se rattache à la singularité des peuples, des groupes et de leurs langues-cultures qui conduisent à l'universel. Cette diversité des langues-cultures induit une communication entre les langues-cultures ou entre «les porteurs de cultures singulières ...» (idem).

Quant aux élites et aux masses, notons la distinction classique entre la culture scientifique, technique, littéraire et «...les cultures expressives des groupes sociaux [...] en ce sens elle ne fait que projeter dans le champ historico-sociologique la «dialectique» précédente de l'universel et du singulier» (idem). Le dernier pôle a comme référence le temps, donc l'identité est pensable dans la dimension de l'historicité, dans son évolution et, implicitement, dans son changement continu qui engendrent la création, le développement. Ceci conduit, donc, à *la culture* et à sa durée temporelle.

1.4.2 L'identité linguistique

La langue et la culture constituent le fondement de l'identité linguistique. Moyen de communication, la langue est également porteuse d'une culture. Instrument d'expression individuelle et, également, *identitaire*, d'intégration sociale ou collective, la langue est un signe d'appartenance à un certain groupe ou à une certaine communauté avec sa culture et sa langue spécifiques.

1. *Idem*

La connaissance extralinguistique, le préconstruit (notion rattachée à l'interdiscours; concept postulé par P. Henry, puis développé dans M. Pêcheux, P. Charaudeau, D. Maingueneau (Charaudeau 464) renvoient à des discours antérieurs présents dans le discours conçu au moment de l'énonciation. Le but est de distinguer ce qui est dit antérieurement et de repérer ce que le touriste dit et veut faire. La tâche est commune à plusieurs genres de discours, elle consiste en la réalisation de productions langagières partagées avec les autres.

Pour conclure, le nouveau discours élaboré comportera des outils linguistiques appropriés qui seront transmis dans un univers discursif où «[...] l'analyste du discours est amené à découper des champs discursifs, où un ensemble de formations discursives (ou de positionnements) sont en relation de concurrence au sens large, se délimitent réciproquement...» (Charaudeau 97).

1.5 Images identitaires

Notre travail de recherche vise à présenter et à décrire aussi l'identité d'un pays, d'une région, etc. Nous allons nous rapporter aux éléments qui transmettent leur unicité, leur spécificité. Chaque pays / chaque coin du monde se sert de moyens divers qui peuvent mettre en avant son caractère spécifique, ce qui le différencie des autres pays / des autres destinations du monde entier.

La responsabilité du guide touristique est, donc, de construire son discours basé sur des mots, des structures linguistiques, sur des symboles qui traduisent la personnalité d'un pays, d'une région, etc., qui leur confèrent un nouveau statut, et leur donnent une place privilégiée à travers le discours touristique.

Par conséquent, *l'identité linguistique et l'identité culturelle* découlent de ce discours touristique composé de structures linguistiques et d'emblèmes qui incitent à la découverte.

Dans un premier temps, nous allons établir les emblèmes identitaires. Chaque pays a son/ses icônes, son/ses symboles ou son/ses emblèmes qui le représentent et qui le rendent célèbre. Témoins de l'histoire, par exemple, les châteaux, les palais, les musées, les cathédrales, les églises, etc., et témoins de l'époque moderne: le quartier de la Défense, la Tour Eiffel, la Pyramide en verre du Louvre, le Centre Georges Pompidou, etc., ces composantes de la Culture de l'AUTRE possèdent une charge civilisationnelle, puisqu'elles

sont porteuses de messages historiques, géographiques et sémantiques. Elles portent la marque de leurs créateurs, de leur personnalité et de leur esprit inventif. Ces emblèmes définissent le lieu, le rendent connu dans le monde. Ils «projettent» de multiples images: d'une part, c'est leur propre image (leur apparence, leur allure), l'image transmise par le guide et, d'autre part, l'image / leurs images rendues par les arts plastiques ou graphiques, la photographie, les films, les médias, la publicité. Nous pourrions y ajouter encore une image, celle que le destinataire-touriste perçoit, en les regardant ou en les contemplant. Ce sont également les images qu'ils se forment par l'intermédiaire de la lecture ou du discours oral de l'enseignant-guide. Ensuite, ce sont les images qu'ils veulent «partager» avec les autres ou qu'ils tâchent de «partager» avec leurs semblables. Il tend à se former une image globale qui dépasse, en quelque sorte, ses frontières naturelles, pour qu'elle devienne plus universelle.

C'est justement le dispositif linguistique qui fixe leur place dans le discours, leur positionnement en début ou au cœur du discours touristique pour les mettre en valeur, pour éveiller l'intérêt du grand public, susciter le désir de les visiter et, finalement, pour les former / les éduquer à travers la Culture de L'AUTRE.

Bref, c'est l'image qui les désigne et leur redonne une nouvelle identité ou plusieurs identités à travers le discours touristique.

II. L'identité culturelle et linguistique à travers le discours touristique proposé par les manuels roumains de FLE.

L'analyse du corpus

L'identification de construction des images identitaires; description

2.1 La France et les stéréotypes culturels

Nous avons retenu ici (voir supra, le tableau) les éléments civilisationnels suivant: «les produits culinaires français, la mode, la Tour Eiffel; les habitudes et les comportements des touristes étrangers; la fiche d'identité d'une personne». Parmi eux, la Tour Eiffel, les habitudes et le mode de conduite des touristes étrangers: Allemands et Italiens en voyage dans la capitale française, sont en relation avec le discours touristique. Dans leur discours, les touristes insèrent des clichés dont certains se retrouvent dans les aventures

d'Astérix le Gaulois sur le mode humoristique. Les deux extraits de presse (le journal *Le Point*, page 7, **Les mots sont des miroirs**) reflètent les clichés que les touristes étrangers, par exemple les Italiens, associent aux Français: la mode représentée par le fameux designer Christian Lacroix, la cuisine française; à la différence des Allemands qui apprécient, particulièrement, les produits alimentaires. **Du point de vu allemand**, un extrait du compte-rendu du Guide publié dans *Le Monde*, définit le Français comme: «[...] un rien discipliné, fantaisiste, mais imaginatif et expressif» (IX^e, page 7). Cependant, la vision de l'Allemand de l'Hexagone est en train de changer: il porte un jugement favorable au patrimoine culturel, culinaire et à la diversité régionale. Le chapitre *Révision initiale (X^e classe)* comporte une image avec **La Grande Arche de la Défense** (la rubrique) *À vos marques, page 7*, l'Arche des droits de l'Homme, situé dans le quartier de la Défense, à Paris. La leçon **La Place hexagonale** (la rubrique *Découvrez le monde en français*), englobe les réflexions de l'auteur sur l'espace francophone. Le texte tiré de la *Préface* de l'ouvrage **La France, Monde et Voyages** d'après Max Gallo propose un «voyage historique» à travers l'Histoire de la France et de ses symboles architecturaux: menhirs, arènes romanes, le mur d'enceinte de Philippe Auguste, lieux et places célèbres pour leur architecture, pour leur art, en général, et pour l'art de vivre, en particulier. Il existe également des images avec des places et des constructions célèbres pour leur architecture: *La Place des Vosges à Paris, la Place de la Concorde et l'Obélisque, Le Palais des Papes à Avignon* (page 8). L'image dominante de **la Tour Eiffel** à minuit, le premier Janvier 2000 – lors du passage à la Nouvelle Année – donne lieu à un nouveau voyage vers le troisième millénaire, un voyage magnifique vers l'avenir (9).

Les images support: *Le Clos de Vougeot en Bourgogne* (la rubrique: **Le monde comme il va**, page 88, X classe), *Maisons blanches en Grèce* (la rubrique: **Le monde comme il va, page 88**), *L'Église Notre-Dame de Semur, L'Abbaye de Fontenay-* patrimoine mondial culturel UNESCO (la rubrique: *Éclairages – Un haut lieu de spiritualité, page 89*), *L'Île de Santorini en Grèce*, (la rubrique: **Entraînez-vous, page 93**) accompagnées de quelques aspects théoriques, méritent d'être intégrées dans un futur «grand circuit» grâce à leurs attractivités touristiques.

La rubrique *Éclairages* (page 69) comporte des éléments civilisationnels: quelques données sur l'écrivain français, Jules Verne et quelques références historiques, économiques sur sa ville natale, Nantes. L'image du **Château de**

Nantes dans un décor naturel fabuleux est un véritable emblème historique de la ville.

Avec le chapitre **Bilan I**, page 62, «Évaluation des connaissances de grammaire» dont l'objectif essentiel est de «*maîtriser le discours indirect*», les apprenants ont l'opportunité d'admirer l'architecture de la Place Vendôme, renommée aussi pour l'élégance et la splendeur de L'Hôtel Ritz, une résidence de luxe pour les touristes qui viennent s'y installer.

L'unité d'apprentissage n°3, «*Latout créatif*», met en avant les atouts de la France, les réalisations notables dans les domaines de la technique et de la science; le texte «*Dans la lignée de la Tour Eiffel*» est une rétrospective des avancées technologiques françaises qui ont marqué le début du XIX^{ème} siècle: *La Grande Arche de la Défense, la Cathédrale de Notre-Dame, la Cour Carrée du Louvre, l'Arc de Triomphe de l'Étoile, la Bibliothèque Nationale*. Les images-supports représentant la Grand Arche, placée en marge de la page 37, la Bibliothèque Nationale et le Futuroscope de Poitiers, placées au milieu de la page 37 (À la découverte du texte), constituent de véritables repères culturels dans *la lignée de La Tour Eiffel*.

De nouveau, *l'image de la Tour Eiffel* et le texte – document, *Splendeur et décadence de l'architecture métallique (Passerelle* d'après Sophie Coisne, 1900-2000, *Le Futur de grand-papa*, Science VI Junior no.124, Janvier 2000) attirent l'attention des apprenants qui visionnent *Le grand Panorama de L'exposition universelle de 1899-1900*.

L'image comportant le *Château de Versailles* et la grille d'honneur (Unité d'apprentissage n°5, *La France – entrez par la grande porte Page d'ouverture*, page 65), chef-d'œuvre architecturale de la région Île-de-France, fait l'honneur à plus ancienne province française. Les images du *Bassin Latone*, de *Neptune*, de la façade occidentale du château (*Repérages*, page 67) et l'image du *Château de Fontainebleau* avec l'escalier en fer à cheval attestent la maîtrise et l'art des grands architectes français. *Le Musée du Louvre* sous le règne de Charles V et *la Chambre du roi* transformée par Napoléon en salle du trône à Fontainebleau, représentés sur les images situées en marge de la page 67, sont des «pierres vives») – rubrique qui offre aux apprenants quelques informations concernant les rois de France.

Le texte descriptif *Un regard ému sur La Seine* d'après Anatole France est «un regard» sur le passé historique à travers ses symboles: *l'Arc de Triomphe, le Pont Neuf, le Chaillot, le Louvre, le Paris de monuments*. L'auteur y a inséré deux tableaux fameux avec *le Pont Neuf* appartenant aux peintres célèbres, Renoir et Pissarro.

Le texte d'application *La Forêt de Fontainebleau* (**Entraînez-vous**, *L'Éducation sentimentale* d'après Gustave Flaubert, page 71) est accompagné aussi d'un tableau du *Château de Gandolfo*, d'après Camille Corot.

Tour d'horizon offre une grande perspective, un ensemble culturel *Vue aérienne du Palais de Versailles* (page 76,) précédé d'un petit texte, extrait de l'ouvrage *La Diversité française au cœur même du pays, La France et ses trésors*, d'après Jacques Rigaud, (Éd. Larousse, 1987).

Le manuel de douzième classe «pose un regard» sur la France et sur la Francophonie. «Regards sur la France» et «Bonjour de La France» réunissent dans *une bulle* quelques symboles de la France: *la Tour Eiffel, la Basilique du Sacré-Cœur, l'Arc de Triomphe de l'Étoile, le Carrousel du Louvre et la statue équestre de Louis XIV*, entourés d'informations et de citations sur l'histoire (rubrique: À la une, page 6, **Révision initiale**). «Des liens solides» (rubrique **S'ouvrir au monde en français, pp.6-7**), texte tiré du supplément du Monde du jeudi 18 octobre 2001, souligne les liens entre la France et la Roumanie, la tradition des relations amicales, interculturelles des deux pays. L'un des symboles roumains **La Colonne sans Fin**, (image placée en marge de la page 7) jaillit vers le ciel pour attester de la coopération entre la Roumanie et la France. *La Francophonie est là (S'ouvrir au monde en français, page7)* contient un message du Secrétaire général de l'OIF, Boutros Boutros-Ghali, parlant de la Francophonie et comportant des félicitations adressées à la Roumanie pour ses activités mises au service de la Francophonie.

La sculpture de Brâncuși *Mademoiselle Pogany* et les références culturelles sur l'architecte Le Corbusier (**Les mots-Fenêtres sur le Monde**, page 67, unité d'apprentissage n° 5, **Au rendez-vous des artistes**) sont des stéréotypes culturels qui portent la marque de leur génie.

Il convient de signaler que l'image de *l'Arc de Triomphe de l'Étoile* attachée au symbole de l'ancienne monnaie française – le franc français (page 110, **chapitre Bilan 2, Évaluation**) se retrouve également sous l'étiquette **Rue du Bac, Aire d'entraînement**, page 120. *L'Arc de Triomphe* est non seulement un monument historique, mais aussi un monument de l'aire touristique.

Tourisme / Voyage / Loisirs

2.1.1 Voyage en France. Régions françaises: *Flandre, Île-de-France, Normandie, Bretagne, Bourgogne, Savoie, Midi méditerranéen.*

Les concepteurs des manuels ont introduit dans le contenu d'apprentissage des valeurs socioculturelles dans un tour d'horizon sur les provinces françaises dont la diversité des paysages, la thématique des voyages et les emblèmes identitaires incitent le touriste à les visiter / explorer.

2.1.2 Nord-Pas-de Calais: le patrimoine culturel et naturel, modes de vie en Flandre, les progrès technologiques, les moyens de transports modernes en Flandre

L'unité d'apprentissage n°8 *Et si on parlait de la France... (IX^e classe)* «intègre» les apprenants-touristes dans un espace touristique, une région en plein renouveau: le *Nord-Pas-de-Calais*. Le journaliste-guide place, dès l'incipit, son commentaire sur la région qualifiée de «pays noir» et de «plat pays brumeux», deux clichés stéréotypiques associés habituellement aux régions minières **du Nord** et à la Flandre.

Le texte est divisé en quatre paragraphes. Le premier paragraphe offre des informations géographiques et touristiques sur les stations balnéaires de *Berk-Plage*, de *Boulogne-sur-Mer*, du *Touquet* et sur la *Côte d'Opale* avec ses deux «sublimes joyaux»: le *Cap Gris-Nez* et le *Cap Blanc-Nez* (manuel de IX^e classe, page 86). Le parcours «continue» dans le deuxième paragraphe: les touristes vont jouir des paysages naturels pittoresques de Flandre et peuvent «[...] apercevoir, par temps clair, les infrastructures du port Dunkerque» (idem).

L'idée essentielle qui se dégage du troisième paragraphe est la variété des endroits à visiter. Le journaliste souligne l'importance industrielle de la zone, fait un classement des villes: villes minières et villes de fabriques (Roubaix, Calais). Cependant, les habitants peuvent redécouvrir l'héritage architectural, culturel de la région Nord-Pas-de-Calais: *le Beffroi de Calais*, *la Grande Place d'Arras*, *la cour flamande ou la Vieille Bourse de Lille*. Les images privilégiées avec *la Vieille Bourse* (située en bas de la *Page d'ouverture* suivie d'une citation de «Discours et Conférences» d'Ernest Renan, page 85), *Le Cap Gris-Nez* (*Le monde comme il va*, page 86), *Le Beffroi de Calais*, *la Grande Place d'Arras* (À la découverte du texte, page

87), le *quartier Euralille* de Lille (*Au rendez-vous des mots*, page 88), la cathédrale *Notre- Dame d'Amiens* en Picardie (*Entraînez-vous*, page 91) focalisent l'attention des apprenants-touristes sur le beau, le pittoresque, sur l'art gothique, flamand et sur l'importance économique de cette région. Le dernier paragraphe «promeut» un tourisme culturel du type: «randonnées-découvertes», «sentiers thématiques (découverte du patrimoine rural)», «des promenades à pied dans les villes du Nord (découverte de l'héritage culturel des villes du Nord de la France)». Le journaliste conclut que «Rien n'est plus charmant qu'une visite en Flandre à l'époque du carnaval...» (Idem), son discours touristique à caractère informatif se transforme en discours laudatif.

Concernant les outils linguistiques, nous avons noté l'emploi d'indicateurs spatiaux et temporels, de qualificatifs, de pronoms relatifs simples, de verbes au présent et au passé composé, de pronoms et adjectifs indéfinis, etc. Les dimensions spatiale et temporelle de l'espace, explicitées linguistiquement par des adverbes de lieu et de temps, privilégient leur positionnement discursif et leur moment discursif dans une situation donnée, à un moment donné. Les qualificatifs positifs, par exemple *sublime*, *fin*, et moins positifs: *sombre*, *monotone* accentuent les impressions des apprenants, leurs propres émotions, et, par conséquent, les paysages visent à produire un effet. La répétition du pronom indéfini «on» dans les interrogatives à forme négative «Ne parle-t-on pas des randonnées-découvertes...? Ne parle-t-on pas des sentiers thématiques...? (idem) renferme également la participation socio-affective des apprenants-touristes au voyage-découverte et, implicitement, le partage du savoir interculturel, «la coappartenance» des instances énonciatives (Seoane).

L'emploi du gallicisme *c'est* et *des pronoms relatifs simples* met en relief la grandeur des sites naturels et les aspects géographiques, culturels du Nord du pays. Le temps du passé (le passé composé est le plus fréquent) réactualise dans le discours le cognitif culturel ou bien il apporte des détails supplémentaires sur l'objet de référence. Le passé composé accentue aussi l'antithèse entre le passé historique de la région du Nord, caractérisée par une forte industrialisation, et le présent beaucoup plus moderne.

La *Cathédrale Notre-Dame d'Amiens* en Picardie est un haut lieu de spiritualité où les apprenants-touristes peuvent acquérir aussi «un savoir de croyance» selon le concept de Patrick Charaudeau (Seoane 42). Le concepteur du manuel leur propose aussi une activité de création (*Entraînez-vous*, 140 *km de plage et de falaise – Un tour dans le Nord-Pas-de-Calais*, page 93)

tout en s'aidant des trois images qui évoquent des loisirs sportifs, culturels. C'est toujours **un mode de donation et de «partage» du savoir interculturel** et la responsabilité en revient aux apprenants-touristes de créer des discours touristiques attractifs et pertinents.

L'extrait «Sortez vos géants! (*Passerelle*, page 94, Label France, no.40, juillet 2000) est consacré à la ville de Lille et à ses manifestations culturelles, une très belle occasion pour les touristes de visiter le *Palais des Beaux-Arts*. De plus, les visiteurs auront la possibilité d'assister aux carnivals et de se familiariser avec *les figures emblématiques* du fameux carnaval de Douai: *Les Gayant de Douai*. Le journaliste met à leur disposition des informations culturelles rattachées aux fêtes foraines du Nord du pays, aux fêtes traditionnelles de printemps à Dunkerque.

Le texte-support ***Au carrefour de L'Europe*** contient aussi un commentaire du journaliste placé en début du texte (***Eurêka – Apprendre à apprendre, page 96***). Le journaliste insiste sur le développement économique et industriel de la région du Nord.

Il constate que les gens préfèrent «le tourisme populaire pratiqué essentiellement par les gens du Nord-Pas-de-Calais» (Dan Ion Nasta et all. 96) et ils y viennent se divertir et se jouir de la beauté des sites naturels, des bases d'agrément «implantées dans les anciennes friches industrielles, des innombrables manifestations populaires» (idem). Sa position stratégique «Au carrefour de L'Europe» favorise des échanges sur tous les plans: économique, culturel, etc.

Bilan 2 (page 107) a pour objectifs culturels de: ***savoir décrire une région française***, évaluer les connaissances visant le tourisme. Le concepteur du manuel demande aux apprenants de trouver dans le texte de presse *la première eurorégion* (page 107, article extrait de *Label France, no.40, juillet 2000*) tous les arguments pour justifier le thème «la région au carrefour de l'EUROPE».

Les apprenants doivent faire la lecture des images de la ville de Douai et la ville de Lille (page 107). L'image de la ville sur le cadran d'une montre suggère son évolution continue dans le sens des aiguilles d'une montre qui indique l'heure européenne. La deuxième image représente un jeune homme arborant le drapeau de l'UE pendant une cérémonie et, au second plan, s'élèvent des édifices devant lesquels sont arborés les drapeaux des pays membres de l'UE. L'activité n°4 (page 108) porte sur la construction de deux exposés: Ier exposé; *Travailler dans le Nord-Pas-de-Calais*; Iie exposé; *Une région moderne et ses partenaires*. Les apprenants peuvent consulter

la fiche d'identité de la région extraite de Label France, dans la rubrique *Chiffres clés*. L'activité n°5 a comme consigne: *Mobilisez vos connaissances pour décrire une région française*, pour les sections bilingues. Le but de cette activité est de rassembler les adjectifs qualificatifs et les participes à valeur adjectivale pour dresser trois listes portant sur la région des points de vue *géographique, économique et touristique*. Le poster montrant le *port de Calais* leur indique l'essor des activités maritimes et du tourisme en bateaux sur *la Mer du Nord*. L'activité n°6 leur propose de faire une description rapide d'une région française. Les autres groupes devront identifier la région d'après la description et ses traits caractéristiques. La dernière activité leur demande de décrire une région roumaine qu'ils apprécient particulièrement. Pour les classes de français renforcé, spécialisées en philologie et les classes bilingues, le concepteur du manuel a choisi une activité dont l'objectif est de raconter une excursion à la montagne.

Les Tests d'Évaluation III et IV (pp.113-114) ont comme objectifs d'évaluer leurs connaissances des renseignements pratiques et leur capacité à exprimer / défendre leurs opinions sur les loisirs. À partir de l'image des *falaises d'Etretat* (p.113), les apprenants devront imaginer le séjour à *Etretat* de deux touristes suédois, en utilisant des articulateurs propres au récit. L'activité n°3 repose sur le choix des images placées en bas de la page, les apprenants doivent argumenter leur choix des images. Ceux qui préfèrent voyager à la montagne pourront choisir la troisième image: une ascension en haute montagne leur redonnera le goût de l'aventure.

Bilan 2, page 107 contient des textes de presse qui se rapportent au tourisme et à la Nature. Ces textes promeuvent un autre type de tourisme: *le tourisme vert, le tourisme dans son rapport étroit avec l'environnement naturel*. Les apprenants doivent élaborer des projets sur les valeurs du patrimoine naturel, des affiches bilingues dans le but de sauvegarder la Nature et un essai sur la protection de la faune et de la flore marines en partant de la lecture d'une affiche publicitaire conçue pour la sauvegarde des mammifères marins (pp. 107-108). Les images de paysages marins et de vacances au bord de la mer (page 107) renforcent cette solidarité entre **la Nature et le Tourisme**. «Êtes-vous prêts à défendre l'Europe verte?» (extrait d'une interview publiée dans *Naturoipa*, n°9 1999) marque l'engagement de F. Back pour la protection de la Nature.

Le cinéaste Frédéric Back a réalisé des films dédiés à La Nature, à la nécessité vitale de préserver l'équilibre naturel pour sauver notre Planète.

2.1.3 La Normandie: la découverte de la ville du Havre, les contes de Guy de Maupassant

Les apprenants-touristes ont la possibilité de «débarquer en Normandie» pour découvrir le pays à travers le conte de Guy de Maupassant «Mon oncle Jules» («Faire fortune», fragment tiré du conte «Mon oncle Jules», inclus dans le recueil *Mis Harriet* en avril 1884). La rubrique Éclairages s'inscrit dans «un élargissement culturel»: des informations géographiques et historiques sur *la ville portuaire du Havre* et un coup d'œil sur la Normandie (XIIe, page 35). *La ville portuaire du Havre* est en train de devenir un pont qui relie les voyageurs venant de l'Amérique, de l'Extrême-Orient et des pays de la Mer du Nord.

Le poster avec le Transatlantique du Havre reliant le Havre à New York (*Le monde comme il va*, page 34), la photo représentant le port moderne du Havre (au milieu de la page À la découverte du texte-document «Faire fortune», page 35) et les *toiles Régate à Argenteuil* (C. Monet, page 38, page Grammaire, *Situer dans le temps et dans l'espace*) et le *Pauvre Pêcheur* (Pierre Puvis de Chavannes, *Pour aller plus loin*, page 43) invitent les apprenants à une croisière sur la Mer du Nord à la recherche du soi-même et de nouvelles identités qui les aident à cohabiter dans le même environnement culturel.

2.1.4 La Bretagne: Fêtes et traditions

Prière à L'océan (tiré du roman «Solitudes», H. Queffélec) présente la prière du capitaine du navire *Le duc d'Aumale* adressée à l'océan, dans l'espoir de pouvoir pêcher plus de morues. L'image d'un port de pêche en Bretagne (**Pour aller plus loin**, p.55) met en exergue l'une des occupations traditionnelles des Bretons: la pêche. Un voyage au large de l'océan nous rappelle, en quelque sorte, l'épisode de la Bible où J. Christ fait une prière à Dieu et accomplit l'un de ses multiples miracles: la multiplication de poissons et de pains.

La page de synthèse **Tour d'horizon: Le Pays de Dinan – festivals, lieux de rencontres** (XII^e, p. 56, u. 6 **Quand les jardiniers s'en vont**) est une sorte d'agenda culturel qui offre aux apprenants des informations concernant les attractions du pays et leurs traditions. Chaque pays a son image identitaire: la ville de Dinan se présente par un symbole historique: les remparts et le château de la duchesse Anne de Bretagne, par une image clichée d'un «pays de granit et de tailleurs de pierres», par le symbole musical et culturel qu'est

la harpe celtique et par la Fête des remparts (une sorte de festival médiéval). Pleudihen sur Rance (le 9 août), célèbre pour la fabrication du cidre et du pain au feu de bois, et Lorient connu pour son Festival Interceltique, où la cornemuse est l'instrument musical privilégié, sont des destinations qui méritent d'être inscrites dans un agenda personnel. Les images et les cartes qui encadrent le contenu culturel «dirigent» les apprenants – touristes vers cette destination, la Bretagne, pays de la légende du roi Arthur et des Chevaliers de la Table ronde, dans un voyage initiatique en quête du soi-même.

2.1.5 L'Île-de-France: le patrimoine culturel (châteaux, musées); les Franciliens – modes de vie; les moyens de transport; les arts plastiques: les peintres paysagistes de Corot à Renoir

Le texte-document **Le prestige de la région-capitale, L'Île-de-France**, (XI^e, unité **La France – entrez par la grande porte**) est une invitation à la découverte de la plus ancienne province française ayant une triple importance: historique (le berceau historique et le foyer culturel), linguistique (le dialecte francien) et économique (toutes les branches de l'industrie y sont concentrées). L'apprenant-touriste «plonge» dans un passé historique, à l'époque des bals, des réceptions royales et, en même temps, découvre les progrès technologiques de la région: les moyens de transports les plus modernes et les plus rapides. Les attractions de la région immortalisées par des artistes, des peintres et des écrivains, révèlent à l'apprenant l'art du savoir-vivre et du savoir-faire des créateurs de ces œuvres. Nous y rajoutons aussi le vouloir-penser des philosophes.

Le texte d'application *La Forêt de Fontainebleau (Entraînez-vous, L'Éducation sentimentale* d'après Gustave Flaubert, page 71) est accompagné aussi d'un tableau du Château de Gandolfo, d'après Camille Corot.

Concernant **la Grammaire du texte**, le concepteur du manuel a opté pour un article de presse «La région la plus riche d'Europe?», extrait de Label France, n°39, avril 2000, écrit par Louis Boscar. Les apprenants doivent résumer cet article de presse et en extraire l'essentiel. L'article est accompagné d'une fiche statistique de la région. Le journaliste fait référence à des institutions et à leurs responsables qui ont contribué au développement de la «grande couronne» (page 72). Il fait aussi éloges à l'Île-de-France: la région dispose d'un réseau de communication suffisamment solide pour

pouvoir gagner «[...] la grande bataille pour le leadership économique européen» (page 73).

Le chapitre **Passerelle**, page 75, est consacré aux peintres impressionnistes: des tableaux de paysages pittoresques de la région francilienne. Le texte support «La Seine se sent chez elle», (tiré de l'ouvrage «La diversité française au cœur même du pays» de Jacques Rigaud, unité d'apprentissage n°5, page 74) est un témoignage personnel sur la zone francilienne riche en souvenirs historiques et destination touristique idéale pour les touristes. À travers son témoignage, il y a plusieurs genres de discours qui s'entremêlent: l'explicatif, l'informatif, le descriptif. Son discours a également un caractère laudatif. Cette région abrite des trésors historiques, culturels qui lui confèrent sa propre identité dans la géographie et dans l'histoire de la France. Les célèbres toiles des peintres impressionnistes français: *En bateau* de E. Manet, *Les Glaneuses* de Jean François Millet, de l'École de Barbizon (page74) et *l'Église d'Auvers-sur-Oise* peint par Vincent Van Gogh, le pont d'Argenteuil de Claude Monet, *le déjeuner des canotiers* d'Auguste Renoir, *Claude Monet dans son atelier*, peinte par Edouard Manet (page75) «reflètent» une lumière «qui n'existait pas avant eux et qui, s'étant acclimatée, est restée accrochée à notre ciel» (manuel de XIe, page 74), et placent la diversité française au cœur même du pays.

Tour d'horizon contient un autre fragment de l'ouvrage cité, où l'auteur fait une proposition: «[...] remettre en bonne perspective un ensemble qui n'est pas seulement géographique ou administrative, mais une réalité sensible, une donnée culturelle» (page 76).

L'apprenant-touriste se retrouve dans des circonstances diverses qui l'encouragent à coopérer avec les autres et à partager sa propre expérience de voyage.

2.1.6 La Bourgogne: le tourisme de masses et des vacanciers

Entraînez-vous (l'unité d'apprentissage n°4 *La joie de partager*, X^e classe) se veut un «entraînement» des apprenants à explorer d'autres régions de France: *La Bourgogne*. Le texte d'application portant le titre «*Bienvenue au Pays de L'Art et du Plaisir de Vivre!*» (page 51) tiré de la «Bourgogne, Comité régional du Tourisme», est une sorte de message publicitaire du Comité du tourisme de Bourgogne adressé aux touristes. Cette devise de la Bourgogne fait valoir les atouts de sa région connue pour ses vignobles et pour son patrimoine naturel et culturel. La plupart des verbes sont à

l'impératif. Ils indiquent le conseil, l'incitation au voyage, les consignes, etc.: «**Venez en Bourgogne! Découvrez un pays qui vous fera du bien**» (page 51). C'est un communiqué de L'Office du Tourisme qui leur présente ses offres de voyage: «routes champêtres et sentiers de randonnée» à emprunter ou bien «à parcourir à pied et à cheval, à vélo ou en voiture; voies navigables, enfin, le royaume des plaisanciers. [...]

Les invitations à la croisière sont multiples. Les touristes pourraient accomplir leur grand rêve: «réalisez votre rêve d'enfance» (idem). Les images-support «Les canaux de Bourgogne, le plaisir des vacanciers», «Randonnée dans le Morvan, au cœur de la Bourgogne», et «Les toits de Beaune, en Bourgogne» sont de beaux exemples pour «le Pays de l'Art et du plaisir de Vivre» (page 5).

La leçon *Pour une raison fort simple (Le Terroir retrouvé*, unité d'apprentissage n°8, page 88) est un récit de voyage en tant que découverte et connaissance de soi-même. Le voyage a une double connotation: la mobilité et la réflexion sur la vie. L'auteur-narrateur nous offre des détails sur son existence pleine de voyages: l'évocation de la Grèce marque sa vie de voyages fréquents, le retour au village natal, en Bourgogne, accentue le voyage-redécouverte de ses propres racines, *le terroir retrouvé*. L'espace est un élément déclencheur d'une gamme variée de sentiments comme la nostalgie, le regret ou le bonheur, l'émerveillement, la béatitude, etc.

2.1.7 La Savoie: lieux et traditions en Haute-Savoie

«*Même eux, là-haut, dans leur village...*» (unité n°7 *Les Gens d'en Haut*, page 78, X^e classe) est une remarque d'un jeune Savoyard à son retour au village natal situé en haute montagne, *en Haute-Savoie*. La journaliste Fanny Deschamps rédige un reportage sur un village de Haute-Savoie dévasté par la pollution. Le Parisien savoyard revient *en touriste* dans sa région natale et constate avec stupeur que la Nature n'y est plus dans son état primordial.

Le texte est illustré par des images: une image d'un village de Haute Savoie (page 78), des images représentant des paysages des Alpes (pp 79, 85, *Les mots-fenêtres sur le monde et Entraînez-vous*), une image d'Annecy, une charmante petite ville des Alpes du Nord. Il y a aussi des images montrant les traditions culinaires: le farçon – un plat traditionnel, les fromages, le célèbre fromage beaufortin.

La «*Désalpe*» – une fête pour les «gens d'en Haut» (*Passerelle*, page 86) est une incursion à travers les traditions et les fêtes populaires dans les Alpes françaises et dans les Alpes suisses. Le texte (tiré de «Pays et gens de France», Éd. Larousse, 1983) fournit des informations détaillées sur la Fête de l'Alpage en France et en Suisse. La tonalité du récit est solennelle. L'auteur utilise des termes qui rendent la solennité de la Fête de l'Alpage (la fête de l'alpage marque le printemps dans les Alpes): *arborer, cortège, défiler, la reine, les célébrations*. Il existe aussi des termes qui marquent le faste de cette cérémonie: *bijou, guirlandes, le cœur ou la croix en argent*. Les qualificatifs «*les plus beaux costumes traditionnels*», «*d'une charmante corolle de dentelle noire*», «*des fêtes très appréciées*» (page 86) lui confèrent un coloris et une grandeur inoubliables. Les apprenants voient s'alterner des images de paysages montagneux et des images de gens déguisés en costumes traditionnels dans «Procession dans un village savoyard» (page 86).

2.1.8 Le Midi: Côte d'Azur, séjours, lieux touristiques

Page Grammaire (unité n°4, *Chic alors, on est invités!*) *Situer des actions dans le temps*, propose aux apprenants des exercices visant les rapports temporels. L'exercice n°3 porte sur des projets de vacances (page 72). À partir de deux images de paysages de montagnes, ils feront des projets de vacances en utilisant des verbes au futur. *Parcours 2, page 75* invite les apprenants à visiter la Côte d'Azur et Monaco.

Parcours 2, Le texte, à partir du texte, (unité 5, *Sur la Côte d'Azur*, page 86, manuel de IX^e-X^e cls., L'école professionnelle) est, en quelque sorte, un prolongement de l'unité 4. *Les Mégalithes de Monténeuf* (page 86, Grammaire du texte, sous la rubrique *Mon Dictionnaire*) tiennent du registre du mystérieux, à côté de l'immensité de cet alignement en pierre.

L'unité n°3 *European? Européen? Europeo? Moi aussi!* (IX^e classe) leur recommande un séjour linguistique en France et un voyage culturel dans le Sud de la France, fameux pour ses attractions touristiques. L'auteur a placé une image du Sud de la France au chapitre portant sur le texte: *Les mots-fenêtres sur le monde*, page 35.

Le chapitre *Passerelle* propose un texte, *Le Bon usage des vacances* (X^e cls. page 106), extrait du roman *Vacances à tout prix*, de Pierre Daninos. L'auteur du manuel leur donne un petit lexique d'appui: le lexique des vacances utile pour «l'Époque des voyages». Les paragraphes «étiquetés»: «L'Époque des vacances», «Les cartes postales», «La langue» et «la

Tranquillité» ressemblent plutôt à des consignes. L'écrivain leur offre des conseils liés au voyage. Il y a aussi de petits commentaires pleins d'ironie sur la circulation automobile, sur l'hébergement à l'hôtel et sur les difficultés des voyages organisés par les agences de tourisme. L'image intitulée «Vacances au bord de la mer» met au premier plan un groupe de jeunes qui passent un séjour idéal au bord de la mer (page 106).

L'unité n°5 *C'est mon parcours (le chapitre Passerelle)* leur présente une image de la petite ville portuaire (de pêche) qu'est La Rochelle (située au bord de L'Atlantique), où les apprenants peuvent acquérir aussi un savoir interculturel.

Voyage à l'étranger.

Voyage au Maroc: ses traditions culturelles et écrivains francophones

Le soleil à tout prix (texte-document inséré dans l'unité d'apprentissage n°9 *Recettes de vacances, IX^e cls.*) leur propose de suivre d'autres itinéraires au sein de pays d'**Afrique du Nord**, comme **au Maroc** pour en découvrir les attraits, et leur propose de «pratiquer» un tourisme culturel sans frontières. Le texte est illustré par des images de la vieille capitale marocaine, la ville de Marrakech, célèbre pour ses palais et ses minarets (*Le Monde comme il va, page 98*) et comporte quelques indications concernant l'histoire et la géographie de cette ville.

Le dialogue entre un client et l'employé d'une agence de voyage qui vend «Le Soleil à tout prix» révèle la décision ferme de l'employé de lui proposer une destination-soleil. L'employé devient un marchand et les pays des produits touristiques «Claude, tu as encore un peu de Tunisie?» (manuel de IX^e cls., page 98). Leur conversation fait rire les lecteurs et leur dévoile une autre facette du tourisme. Les deux termes *le terrorisme et le tourisme*, termes appartenant à des registres différents de langue et à des domaines divers, marquent, à la fois, le contraste et le comique de langage. Les pronoms démonstratifs à valeur neutre renvoient toujours aux pays convertis en produits de consommation. Le pronom indéfini «on» (son emploi est plus fréquent dans le premier paragraphe) exprime la conduite générale des touristes qui prennent d'assaut cette agence de voyages. Les qualificatifs et le gallicisme c'est: «La Tunisie. [...], mais c'est un pays sympathique» (idem), «C'est le nouveau tourisme» (idem) traduisent plutôt la subjectivité

du vendeur que son objectivité. «Marrakech! [...], c'est un délice» (idem) exprime clairement la destination touristique favorite de l'employé.

L'image de l'Oasis de Tinerhir (*Au rendez-vous des mots*, page 100), dirige l'attention des touristes vers le pittoresque du lieu situé dans le désert africain.

L'idée centrale de l'article est la tendance dominante du tourisme de l'époque: *la transformation des produits touristiques en produits de consommation*.

L'image d'une agence de voyage (*Au rendez-vous des mots*, page 100) renforce l'idée de *tourisme de consommation*. À l'inverse, l'image du souk des teinturiers (À la *découverte du texte*, page 99) révèle aux apprenants-touristes une tradition spécifique marocaine, celle des artisans-tanneurs. Les touristes peuvent «adhérer» à une visite-découverte de cette tradition. La rubrique Éclairages comprend des informations concernant le statut de pays francophone et l'histoire du Maroc (page 99).

Voyage au Québec

La publicité faite pour *Le Québec Sauvage (Les mots-fenêtres sur le monde*, page 101) s'adresse aux sections bilingues. L'image est accompagnée d'un petit questionnaire (page 101) et de l'activité n°3 qui consiste à constituer un dossier «Voyages et Publicités» (travail en groupe).

Voyage sur une île exotique

Le texte d'application *Robinson, Vendredi et Tenn (Entraînez-vous*, page 103) d'après «Vendredi ou la Vie sauvage» de Michel Tournier, comporte des détails sur la vie sauvage sur une île. Les apprenants doivent analyser les verbes descriptifs et leurs rapports temporels.

Voyage aux Antilles

La bénédiction, la vie (fragment tiré du roman *Les Gouverneurs de la rosée*, d'après J. Roumain, p. 90) permet au lecteur-touriste de faire connaissance avec un écrivain francophone d'expression française: J. Roumain (Haïti). La rubrique Éclairages leur fournit des informations géographiques et historiques sur les Antilles, sur l'Île d'Haïti et les États indépendants, que sont les îles des anciennes colonies françaises: la

Guadeloupe, la Martinique, etc. Les images-documents de la montagne Pelée (page 91) et des Pitons (p. 95) montrent la nature à l'état pur des montagnes des Antilles.

Voyage en Polynésie française: Tahiti

Le mirage des origines (extrait d'un ouvrage sur la vie du peintre impressionniste Paul Gauguin, d'après René Huyghe, page 98), entraîne les apprenants à la découverte de la vie dans les îles du Pacifique, une vie pure, au milieu d'un paradis naturel. **Toujours plus loin, toujours plus loin!** (unité d'apprentissage n°7, XI^e classe) est une invitation à explorer des espaces naturels et à saisir la pureté originelle de la condition humaine. L'apprenant-touriste s'enrichit d'une double identité linguistique et culturelle dans un espace de rêve: les toiles de P. Gauguin «Arearea», «Ta Matete» (pp 98-99), «Le concert champêtre» (Giorgione) et une photo avec Bora, Bora (page 99) en témoignent. Remonter à la nature dans son état primordial est un double voyage: un retour en arrière, au paradis perdu et à l'enfance pure, innocente.

L'auteur place aussi une image d'**une île exotique, l'Île de Moorea, en Polynésie française** (page 99), précédée de la rubrique Éclairages portant sur la Polynésie française.

Voyage en Égypte

L'image de la Pyramide de Gizeh, de la Vallée des Rois (des pharaons de la Vallée du Nil en Égypte), placée par le concepteur du manuel dans le chapitre dédié à la Grammaire du texte, **Entraînez-vous** page 105, sert de «repère historique et culturel» pour les activités étiquetées **Mises en situation(s)**:

- La première activité porte sur un dialogue relatif à un séjour de deux semaines en Tunisie;
- La deuxième activité repose sur un dialogue concernant un séjour de deux semaines en Égypte.

Voyage-découverte d'autres destinations du monde

Le texte d'application «L'Aéroport» (*Les mots-fenêtres sur le monde*, page 91, d'après J. Lacarrière, *Ce bel aujourd'hui*, Éd. J.-C. Lattès, Xe classe) envisage l'aéroport comme «...un lieu où le plus routinier des voyages possède une part de rêve».

L'aéroport n'est pas seulement un lieu transitoire vers d'autres horizons, mais est aussi un lieu de rencontre entre des gens de tous les coins du monde. C'est un endroit qui permet l'interaction entre les gens, le dialogue de civilisations diverses, c'est «une ville où nul n'habite,...» (idem), une ville où l'on travaille sans y résider. L'extrait s'achève par la conclusion de l'auteur «...tout est conçu pour adoucir, agrémenter ce sentiment du transitoire:...» (idem). Ce passage d'un endroit à un autre aide les touristes à «s'initier», à accéder et à recevoir les informations culturelles de l'Autre dans un espace convivial, aménagé pour rendre agréable *ce sentiment du transitoire* (Xe, idem).

Si le texte de Lacarrière nous dévoile une nouvelle philosophie du voyage, le texte de Pierre Daninos *L'armée des vacanciers* (*Passerelle*, page 96, texte extrait du roman «Le majeur tricolore», Éd. Hachette) aborde un certain type de tourisme: *le tourisme de masse*.

L'auteur évoque le départ des Français en vacances en termes militaires: une armée de vacanciers prennent d'assaut les gares pour voyager vers d'autres destinations.

Les lecteurs assimilent un lexique spécialisé: le langage militaire; le texte regorge de termes appartenant au domaine militaire: *dispositif d'alerte renforcé, conseil de guerre en rase campagne, état d'alerte*, etc. Le rythme alerte augmente la tension et la fièvre des journées d'été, la saison des grandes vacances et des voyages.

Voyage en Belgique

«Conjuguer le passé et le présent» (*Passerelle, Wallonie/Bruxelles* page 84) comprend le témoignage d'un jeune architecte, féru d'archéologie et d'histoire romaine. À l'occasion des Journées du Patrimoine en Wallonie, le jeune architecte Nicolas Gilsoul, originaire de Bruxelles, participe à un chantier archéologique en Italie, à Rome. Il parle de ses projets d'aménagement du Palatin à Rome. Les images qui accompagnent le texte-document, le Château de Bois-Seigneur-Isaac, le jardin du Musée Van Bueren de Bruxelles, le tapis floral de la Grand-Place de **Bruxelles** et l'image

de L'Atome de Bruxelles (pp. 84-85), certifient la liaison entre le passé et le présent, entre l'architecture ancienne et l'architecture moderne actuelle (unité n°6, *Lycéens – citoyens, le chapitre Passerelle*, la rubrique *Pour aller plus loin*). L'architecte belge nous dévoile sa conception du site archéologie, envisagé comme un lieu d'aventure, un lieu sacré, un lieu de culture, ou une composante du patrimoine culturel du pays. Ses réflexions sur ces témoins d'une civilisation ancienne vont plus loin: le lieu est non seulement une destination touristique, un endroit du patrimoine national ou bien universel, mais aussi un «lieu d'une aventure avec soi-même [...]» (*Conjuguer le passé au présent*, page 84).

Il propose «d'intégrer le concept de patrimoine à celui de patrimoine naturel?» (idem); il faut, donc, associer les deux concepts *de patrimoine et d'écologie* «qui, après tout, sont une quête de soi» (idem).

Voyage d'un apprenant-touriste étranger dans l'espace francophone

Le manuel de l'École des Arts et Métiers «guide» les apprenants-touristes: *De la France du Nord vers le Midi*. L'unité n°1: *Un Roumain à la découverte de La France* met à leur disposition une carte touristique (*Page d'ouverture*, page 5) avec les principaux monuments de chaque région française. Les apprenants visionnent la carte touristique de la France et identifient les monuments historiques, les édifices culturels – symboles de chaque région.

La leçon de grammaire: *En et ses valeurs (Parcours 2, Page Grammaire* page 19) contient l'image du *château D'Amboise*, image placée en marge de la page.

Le Magazine Documentaire, pp. 20-21, constitue un excellent «savoir interculturel» assez complexe. Le journaliste-guide conseille aux apprenants de visiter les provinces françaises du Nord vers le Midi en passant par la Flandre, l'Alsace, la Bretagne, la Touraine, la Provence et la capitale. Chaque province attire l'attention d'une manière complexe, d'abord visuelle, par les mots écrits en gros caractères et, ensuite, par la présentation des atouts de chaque zone. Le texte-document *La France du Nord vers le Midi* est richement illustré par des images placées au milieu et en tête de page. Le texte leur offre également des informations sur les *Châteaux de la Vallée de la Loire, les châteaux d'Amboise, de Chenonceau et de Chambord; sur le*

Musée du Louvre – la Pyramide en verre; sur le Palais de Versailles et sur la ville de Lille.

Les activités proposées par les concepteurs du manuel consistent à réaliser *des portfolios* sur la France contenant des informations supplémentaires sur les régions évoquées.

L'image support de l'Arc de Triomphe (*Ils parlent pour, leçon de grammaire: Localiser / situer dans l'espace, page 75*) sert de repère pour les apprenants. Leur tâche à effectuer: repérer les institutions, les édifices culturels, historiques, savoir donner / partager des renseignements sur ces repères historico-culturels.

L'unité suivante, *Il faudra se quitter*, place l'image du *Quartier de la Défense de Paris* dans la *Page d'ouverture*, page 101. Marin Toma, le personnage principal de chaque unité, a l'occasion de visionner *l'image de la Conciergerie*, image placée en marge de la page 102, *On fera ses adieux!*. Chaque unité comporte *le Magazine Documentaire* au moyen duquel les apprenants se documentent sur *Paris et les Parisiens*.

Paris et les Parisiens constitue un bref aperçu historique et géographique de la France et de sa capitale. Le texte est «orné» d'images grandioses d'un Paris monumental: *La Tour Eiffel* (deux images, pages 110-111), *la Cathédrale Notre-Dame*, *la Basilique du Sacré Cœur*, *la Place des Vosges* (page 110) *Saint-Germain-Des-Près*, *l'Opéra Garnier de Paris*, *les Champs-Élysées*, *la Place de la Concorde* (page 111).

Il y a des activités à propos des monuments parisiens: questionnaire sur le «Paris monumental», sur le repérage de ces monuments: voir la carte touristique, page 110, leur positionnement par rapport au fleuve qui traverse la capitale. «**Pour lire et imaginer**» comporte des exercices qui favorisent le travail en groupes: réaliser un sondage parmi leurs camarades au sujet des sites et des monuments parisiens, savoir décrire leur région / pays natal, concevoir des posters pour un portfolio sur *le Paris monumental*, participer aux concours *Parisposter* (page 112). La leçon *Coup d'œil sur l'architecture moderne* (la rubrique *Pour lire et imaginer*, page 112) leur rappelle les atouts technologiques de la France.

Bref, l'itinéraire réalisé par le Roumain venu en touriste dans l'espace francophone avec ses traditions lui a permis un double voyage: un voyage d'études (un séjour linguistique) et un voyage-découverte du pays. Le «bain de langue» lui a permis de perfectionner ses connaissances de FLE et d'interagir avec des amis francophones d'origines / de cultures différentes (de se forger une identité linguistique). Le deuxième type de voyage lui a

donné la chance d'élargir son horizon culturel (de construire son identité culturelle).

B. Stratégies et techniques discursives qui favorisent le partage du savoir interculturel

Selon l'approche interprétative sociolinguistique de Gumperz, *une stratégie discursive* s'appuie sur trois éléments: la compétence communicative des interactants (communicative competence), le principe de cohérence stratégique (a principle of strategic consistency) et le processus d'interprétation reposant sur les inférences conversationnelles (conversational inference). La compétence communicative permet le choix de la bonne stratégie (meaningful strategy), c'est-à-dire de la stratégie la plus adéquate, dans une situation d'interaction spécifique.

La compétence communicative permet aux locuteurs de se faire comprendre et la compétence linguistique leur permet de s'inscrire dans le discours. Il y a également l'expérience communicative et interactive des interlocuteurs qui les dirige vers l'interprétation des stratégies discursives, car «tout ce qui sera interprété doit être d'abord créé au cours de l'interaction» (Gumperz 206).

Tout énoncé / tout discours peut être compris et interprété de nombreuses manières. On interprète une énonciation donnée dans une interaction entre les deux actants: le locuteur et l'interlocuteur. Il faut envisager la manière dont l'interlocuteur interprète le contenu sémantique, en fonction de ses compétences sociolinguistique, pragmatique et interculturelle.

La connaissance extralinguistique peut être perçue par des «indices de contextualisation», par exemple, la prosodie (idem, page 157). Ceci est notamment visible dans les interactions, et c'est justement sur leur repérage que se fonde l'identification des stratégies discursives mises en œuvre.

Les identités linguistiques découlent du choix des formes linguistiques inscrites dans l'énonciation: structures lexico-grammaticales, sémantiques, verbales, les procédés artistiques, etc. susceptibles de rendre des images artistiques, poétiques. Dans ce sens, nous mentionnons *l'image stylisée*, c'est-à-dire, l'image ornée de procédés stylistiques: métaphores, épithètes, personnification, synecdoque, métonymie, etc. Nous y ajoutons *l'image esthétisée* (c'est le côté esthétique qui compte le plus) et *l'image stéréotypée* (les clichés stéréotypés).

La mention des réalités géographiques, culturelles de l'endroit est axée sur des stéréotypes culturels bien connus. Les figures de style sont rendues par des substantifs, des adjectifs qualificatifs, des verbes, etc. qui

remplissent les fonctions d'attribut, d'épithète, donc, ils servent d'attributs dans le discours. Ils mettent en relief une certaine valeur, une qualité remarquable des emblèmes, des objets représentatifs. Le souci artistique devient un impératif majeur dans la construction discursive, l'enseignant-guide envisage également d'agrémenter son discours touristique de mots, d'expressions linguistiques qui ont le pouvoir de leur conférer une image identitaire particulière.

Le discours allie les arts et la Nature, le réel et l'imaginaire, rend possible la communication et harmonise les relations interhumaines. Il a aussi d'autres atouts tels que: souligner la complexité de *l'espace touristique*, le symbolique et, plus particulièrement, tisser des liens socio-affectifs entre les gens.

Nous avons noté que les concepteurs des manuels scolaires ont inclus dans chaque contenu d'apprentissage des éléments civilisationnels qui offrent l'occasion aux apprenants- touristes de devenir «des touristes itinérants» (Seoane) et non pas seulement des «touristes consommateurs d'itinéraires» (Knafo 472). Ils auront également la chance de réfléchir sur le réel, sur l'espace visible, «guidé», et sur l'espace clos, celui des musées, des châteaux, des cathédrales, des églises, etc. qui leur dévoilent une richesse culturelle léguée par leurs ancêtres. Ces deux types d'espaces sont représentés dans les discours proposés par les manuels roumains du FLE par des extraits à caractère touristique qui privilégient l'interaction des apprenants-touristes dans des contextes interculturels tels que: les loisirs, vacances, séjours, etc.

Nous pourrions parler de plusieurs types de savoirs qui s'interpénètrent et qui contribuent à renforcer leurs dimensions socioculturelle et pragmatique. Les apprenants-touristes peuvent se retrouver dans des situations interculturelles assez variées et se former une / plusieurs identité(s) culturelle(s). L'identité culturelle relève de la culture dans son évolution temporelle, dans un processus de changement continu de *perpetuum mobile*, qui englobe d'autres points d'accroche dont nous venons de parler. De plus, l'apport informatif leur permet aussi de se former une identité linguistique.

Les concepteurs leur offre une vision d'ensemble de la France et de l'espace francophone et leur propose comme formules de voyages: «itinéraires-découvertes», «sentiers thématiques», «randonnées-découvertes», etc. ainsi que des voyages en bateaux, en train, en TGV, etc.

Il y a également d'autres éléments qui leur apportent des informations liées à la vie familiale, aux activités culturelles, aux atouts technologiques, au parcours professionnel des ados, à la santé et à la nourriture, aux loisirs, etc.

Conclusions

Le discours touristique envisage l'espace dans une double connotation: le lieu dans son acception géographique, un lieu réel, visible et le lieu – le référent ou la source – dans son acception linguistique. Le lieu géographique touristique hors contexte deviendra un lieu contextualisé (mis en contexte / mis en discours). Le discours «géographique» se convertit en discours touristique. Puisqu'il vise à transmettre des connaissances culturelles, il a également une visée didactique. Ce genre de discours peut être exploité en classe de FLE: des cours de langue, vie et civilisation francophones, des cours de grammaire.

Les guides version papier et les guides audios constituent des documents authentiques en classe de langue.

Les éléments civilisationnels d'un pays constituent, à la fois, de véritables trésors culturels de chaque pays et des emblèmes – fondement de constructions identitaires: l'identité culturelle et l'identité linguistique. Des châteaux, palais, musées, etc., des espaces clos qui gardent les souvenirs de plusieurs générations, à travers des époques historiques, s'ouvrent au monde et l'incitent à les rechercher. Porteurs de valeurs symboliques et de culture, ils cimentent le lien entre l'espace et les visiteurs.

Les représentations socioculturelles qu'ils s'en font, engendrent des images identitaires partagées à la fois par l'enseignant-guide et par ses apprenants-touristes.

Le partage de la culture peut se réaliser dans un lieu visible, ouvert et dans un lieu clos; il peut se réaliser dans un milieu naturel, institutionnel, professionnel.

Le discours touristique favorise plusieurs types de voyages mentionnés déjà dans notre travail de recherche, et «mobilise» un dispositif linguistique varié. Cette «mobilisation» conduit à des stratégies / techniques discursives pour mettre en valeur l'acquis interculturel.

Envisagé uniquement dans ses dimensions géographiques, historiques, culturelles, l'espace acquiert une autre dimension, contextuelle, notre fil conducteur, pour étudier le mode de «donation», et «de partage» de l'espace «guidé». Il permet aux instances extra-textuelles – guide et touristes – de s'inscrire dans le discours. Nous avons remarqué qu'il est aussi le lieu de construction d'une / de plusieurs identité(s), d'un positionnement propre au locuteur.

L'espace présent dans le discours littéraire: récits de voyage, de S.F., des reportages, des contes, des légendes merveilleuses, etc. «élargit ses frontières

naturelles» et «s'empare» également du discours non-littéraire: discours touristiques (guides de voyages, cartes touristiques, etc.), discours des médiatiques, ainsi de suite.

Concernant les activités langagières, l'enseignant a la possibilité de concevoir des activités portant sur les actes de langage: décrire / parler d'un endroit, raconter / relater un lieu, exprimer / défendre son opinion, etc. Les apprenants peuvent constituer des portfolios, des messages publicitaires, des power points.

Ils peuvent rédiger aussi des articles de presse, des compositions libres, des essais, etc. dont la thématique est la diversité du tourisme pratiqué à présent par un bon nombre d'adhérents-touristes avides de voyages.

Pour ce qui est des activités culturelles, l'enseignant peut les attirer et les faire s'impliquer dans des actions culturelles concrètes: concours sur une thématique touristique, quiz de culture générale, correspondance scolaire, visite-découverte de la ville, etc. Les enseignants auront l'opportunité d'organiser des excursions locales, des voyages à l'étranger, des colonies de vacances à la mer, à la montagne, des séjours linguistiques et culturels, des échanges dans le cadre du programme *L'Éducation tout au long de la vie / Life Learning Programme, etc.*

Bibliographie

- Charaudeau, Patrick, Maingueneau, Dominique, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Ed. du Seuil, 2002 (Articles: **Analyse du discours, Champ discursif, Genre de discours, Identité, Préconstruit**).
- Charaudeau, Patrick, «Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière», in Patrick Charaudeau, *Instances sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, 2009, pp.15-28.
- Gumperz, John J, *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- Lopez Diaz, Monserrat, «*Images identitaires et rhétorique: la première de couverture de guides touristiques*» in Protée, vol.39, numéro 2, pp.113-122
URI <http://id.erudit.org/iderudit/1007174ar> DOI: 10.7202/1007174ar
- Seoane, Annabelle, *Les mécanismes énonciatifs dans les guides touristiques: Entre genre et positionnements discursifs*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 16, ouvrage disponible sur le site [books.google.ro/books? isbn=2296530788](https://books.google.ro/books?isbn=2296530788) (page consultée le 24 août 2014).

Seoane, Annabelle, *Modes de donation de l'espace «guide» dans le discours des guides touristiques: spatialité et construction d'un savoir partagé*, Arborescences: revue d'études françaises, no.3, 2013, article disponible également sur le site: www.erudi.org, p.11 (page consultée le 19 août 2014).

Sitographie

www.dictionnaire.reverso.net/français-définition/civilisationnel (page consultée le 19 août 2014).

www.dictionnaire.reverso.net/français-définition/civilisationnel (page consultée le 19 août 2014).

Persée revue scientifique électronique, www.persee.fr/.../quad_0987-1381_1994_num, Identité culturelle, identité nationale (page consultée le 1er octobre 2014)

Puren, Christian, *La didactique des langues-cultures étrangères entre méthodologie et didactologie*, Les Langues modernes no3/1999, www.faguowenhua.com/.../puren_1999a_didactique_.

Approches interculturelles en éducation – INRP ife.ens-lyon.fr/vst/DS-Veille/dossier_interculturel.pdf INTITUT NATIONAL DE RECHERCHE PÉDAGOGIQUE. SERVICE DE VEILLE SCIENTIFIQUE ET TECHNOLOGIQUE. APPROCHES INTERCULTURELLES.

Revue électronique de CRINI <http://www.crimi.univ-nantes.fr/>

Corpus des manuels

Dan Ion Nasta (coord.), Marioara Sima, Tereza Lili Știubei, *Manuel pour la classe de IXe, Planète jeune, Édition Corint, București, 2008.*

Dan Ion Nasta, *Manuel pour la classe de X^e L 1, Porte-bonheur, Édition Corint, București, 2005.*

Dan Ion Nasta, *Manuel pour la classe de XI^e L1, Coup de Cœur, Édition Corint, București, 2006.*

Dan Ion Nasta, *Manual pour la classe XII^{ea} L1, Francoroute, Édition Corint, București, 2002.*

Viorica Aura Păuș, Rodica Mladinescu, Dan Ion Nasta, *Manuel pour les classes de IX^e Xe, L'École des Arts et Métiers, Édition Didactique et Pédagogique, R.A, București, 2006.*

Choréna ASTHAVICHVILI
Doctorante
École Doctorale «Connaissance, Langage, Modélisation»
Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Paris, France

Politique linguistique éducative de la Géorgie. Anglais vs français

Depuis la révolution des roses de 2003, le gouvernement géorgien s'efforce de réorganiser le système éducatif géorgien profondément marqué par l'héritage soviétique. Le pays affiche très clairement sa volonté de se rapprocher de l'Occident et de rapprocher son système d'enseignement supérieur des systèmes européens et américains. Dans cette optique, la Géorgie connaît de profondes réformes dans le domaine de l'enseignement.

De réels efforts sont réalisés pour réformer en profondeur notamment le système d'enseignement supérieur depuis l'adhésion du pays au processus de Bologne. De nombreux partenariats de coopération avec des établissements d'enseignement supérieur européens ont vu le jour.

Le rapprochement avec l'Europe, qui va être renforcé davantage suite à la signature récente d'un accord d'association avec l'UE, et la volonté de se conformer aux normes européennes ne peuvent se faire sans une bonne connaissance des langues étrangères. Dans cette ambition de se conformer aux normes européennes en matière des langues et de leur évaluation, les Géorgiens ont traduit, en 2008, le CECRL. Désormais, les crédits obtenus en langues dans une université géorgienne sont facilement transférables dans une autre université européenne.

L'enseignement des langues étrangères est étroitement lié à la politique linguistique éducative du pays. C'est un vrai outil politique qui se donne pour objectif de former des citoyens géorgiens qui pourront communiquer dans plusieurs langues, comprendre plusieurs cultures et seront capables d'intégrer l'espace européen. Le plurilinguisme prôné par la Commission Européenne a trouvé écho dans le programme national éducatif géorgien: «La Géorgie, en tant qu'Etat membre du Conseil de l'Europe, est entrée dans un espace multilingue et multiculturel. L'intégration en Europe et la

mise en valeur de ses compétences personnelles ne pourraient pas se faire sans maîtrise des langues étrangères. C'est pourquoi l'école doit favoriser le développement de la compétence plurilingue chez les jeunes [...], former le citoyen de demain, plurilingue et ouvert à la différence» (Programme national éducatif, 2004).

Le plurilinguisme est en même temps facteur de conflit. Pour Louis-Jean Calvet, «le plurilinguisme est un facteur de domination, certaines langues étant utilisées dans des fonctions «hautes» et d'autres, dans des fonctions «basses»» (Calvet 2001:4). La dynamique d'une langue dépend de son statut (juridique et affectif), de sa place, de ses pratiques communicatives, du contexte social et politique dans lequel elle s'insère et qu'elle représente, ainsi que des liens que cette langue entretient avec d'autres langues et cultures en présence. C'est dans cette optique que nous nous intéressons à la place des langues étrangères et à la politique linguistique en Géorgie. Malgré le souhait de promotion du plurilinguisme, la réalité est tout à fait différente. La politique linguistique éducative, privilégiant exclusivement l'anglais, a fait reculer les autres langues étrangères. Le programme TLG «Teach and learn with Georgia», en est un bon exemple.

«La Géorgie, bientôt comme la Suède», titrait *Les affaires Stratégiques* en janvier 2011.¹ En 2010, un vaste programme a été entrepris pour développer l'enseignement de l'anglais. En septembre 2010, il a été prévu qu'en un an, 1500 volontaires anglophones soient embauchés pour venir aider les enseignants géorgiens. Depuis, près d'un millier a répondu à l'appel, avec plus ou moins de succès à la clé. L'objectif était d'atteindre 10 000 volontaires d'ici 2014. Accueillant, le 16 août, dans la ville de Batoumi, les cent premiers professeurs venus des Etats-Unis, du Canada ou de Nouvelle Zélande, le président Saakashvili a déclaré que c'était «une véritable révolution dans l'éducation» et qu'aucun des pays postsoviétiques n'avait «rien réalisé de semblable».²

Le TLG a généré des débats chez les professionnels de l'enseignement et dans la société. On s'interrogeait tant sur la méthodologie de cette pratique que sur l'impact de cette politique linguistique du gouvernement. L'anglais est devenu, dans les discours du gouvernement, langue «sésame» ouvrant toutes les portes sur le marché du travail. Cette politique linguistique en faveur de l'anglais a marginalisé les langues d'autres partenaires européens.

1. *Politique Linguistique: la Géorgie, bientôt comme la Suède*, in *Affaires Stratégiques: Un autre regard sur les relations internationales*, le 24 janvier 2011.

2. *Géorgie: Priorité à l'anglais*, *Courrier international*, le 19 août 2010.

La diversification de l'offre linguistique a été mise en danger. L'anglais devenu obligatoire est la première langue apprise à l'école dès la première classe. Le russe banni pendant un moment, suite à la guerre russo-géorgienne, est revenu sur la devant de la scène, notamment en province, car utile en communication avec le proche voisinage et dans d'autres pays postsoviétiques. Il serait actuellement à la deuxième place après l'anglais et devant l'allemand. Reste la troisième langue à partir de la dixième classe, dont le choix est facultatif et qui est rarement le français. D'après les dires du Directeur de l'Institut Français de Géorgie, depuis son arrivée en Géorgie en 2009, le nombre d'apprenants de français aurait été divisé par quatre.³

Il y a certes, et fort heureusement, des écoles en Géorgie, plutôt dans la capitale, qui ont décidé de varier leur offre linguistique et de proposer comme première langue étrangère l'allemand, le français, l'espagnol et même l'italien, mais ces écoles ne sont qu'une goutte d'eau dans l'océan. Il faut souligner que ces écoles n'ont pas autant d'élèves que celles qui proposent l'anglais en tant que première langue étrangère. Le même constat est à relever dans les écoles dites «spécialisées en français» qui ont vu leurs classes se fermer car l'anglais est introduit, sur la demande des parents, se justifient souvent les directeurs.⁴ En Géorgie, le français n'a pas perdu sa fonction par rapport à lui-même, mais par rapport à l'anglais. «Encore une fois la maladie du français a un nom, celui d'une autre langue» (Calvet 1999: 264). Ce déclin du français et l'expansion de l'anglais en Géorgie, sont bien évidemment le fruit et le résultat des politiques menées vis-à-vis de la Géorgie et par la Géorgie elle-même sur son propre territoire.

«Le français n'est pas valorisé en Géorgie. La mauvaise politique du pays favorisant l'anglais, a fait perdre au français le côté pratique, mais elle a toujours une grande place dans les cœurs des géorgiens. [...] La pratique du français ne permet pas de trouver un travail en Géorgie», ont répondu les personnes interrogées à la question comment ils voyaient la place du français en Géorgie.⁵

Nous observons avec regret que nous sommes très loin des objectifs fixés par le pays en matière de diversification de l'offre linguistique et du

3. Entretien en mai 2013 avec Monsieur Gilles Carasso, Directeur de l'IFG de 2009 à 2013.

4. Enquête écrite réalisée auprès d'une enseignante de français en mai 2013 dans le cadre d'une thèse de Doctorat sur l'enseignement et place du français en Géorgie.

5. Propos recueillis auprès des enseignants de français en mai 2013 dans le cadre d'une thèse de Doctorat sur l'enseignement et place du français en Géorgie.

développement de la compétence plurilingue des jeunes prônés dans le programme national éducatif de 2004.

Mais si la Géorgie désire réellement mettre en place la politique et les pratiques qui favorisent le plurilinguisme tant souhaité et qui nous permettent de nous ouvrir à de nouveaux horizons et à la diversité linguistique, à l'interculturalité, à autrui, il faudrait miser non seulement sur les langues utiles et pragmatiques comme l'anglais ou même le russe, mais aussi sur les langues qui véhiculent d'autres richesses, d'autres particularités et d'autres sonorités.

Car «il demeure évident que partout l'anglais dépasse le français, non seulement par le nombre de ses locuteurs natifs, près de quatre fois plus important, mais surtout par l'importance de l'expansion économique, culturelle et économique des pays de la langue anglaise et en particulier des États-Unis» (Calvet 1999: 265). L'anglais est aujourd'hui la lingua franca à l'usage des marchés et de la technologie. Les raisons d'apprendre l'anglais sont liées essentiellement aux avantages matériels, notamment à la possibilité d'utiliser l'anglais au travail, en Géorgie ou à l'étranger, d'autant plus que la connaissance de l'anglais est associée à une meilleure rémunération. Donc, son choix est purement pragmatique et on peut le comprendre, car on sait que sa place dans le monde n'est pas négligeable, son utilité non plus. Nous souhaitons attirer l'attention sur le risque de nous éloigner de nos objectifs et de notre désir d'œuvrer pour le plurilinguisme et la promotion d'autres langues afin de nous rapprocher d'avantage de l'Europe.

Si l'anglais est choisi pour son côté «utile», des motifs plus personnels, affectifs et distinctifs sont évoqués dans le cas du français. On parle de l'amour qu'on a pour le français, de son charme, du plaisir d'apprendre cette langue et de la distinction sociale. L'anglais et le français s'affrontent dans leurs statuts en Géorgie. Le français reste la langue «élitiste» de distinction sociale notamment dans la capitale du pays et l'anglais est une langue de réussite sur le marché du travail.

«La politique linguistique est une œuvre complexe, dont le changement est, certes, perpétuel, parce que la géopolitique se modifie constamment et que les partenaires extérieurs eux aussi varient et, de toute façon, ne se ressemblent pas» (Faro-Hanoun 140). C'est pour cela, que la politique linguistique en Géorgie doit devenir une option collective partagée, intégrant les discussions qui permettent de définir une politique linguistico-éducative claire et régulée, engageant les différents acteurs. La question de partenariat est importante et la politique linguistique choisie par la Géorgie

doit permettre de garder une certaine équité entre les langues étrangères enseignées dans le pays.

Ce texte n'a pas l'ambition de proposer une analyse approfondie de la politique linguistique de la Géorgie. Il permet néanmoins de faire un bref état des lieux du champ de l'enseignement des langues étrangères, en s'intéressant plus particulièrement à la place de l'anglais et du français. Ce champ est avant tout, si on reprend la définition de Louis Porcher, des enjeux et des acteurs (individus, groupes, institutions) et la lutte entre les dominants et dominés.

Il faudrait repenser la politique linguistique et éducative du pays en redéfinissant de réels enjeux et en y faisant participer tous les acteurs de ce champ. Récemment, des changements positifs, certes petits, mais très importants pour les francophiles géorgiens, sont arrivés non du gouvernement, mais de la volonté de l'Ambassadeur de France qui a demandé aux entreprises françaises en Géorgie et aux hommes d'affaires géorgiens, de lever des fonds pour la promotion du français. Des leçons de français sont proposées dans quatorze écoles géorgiennes auprès de classes d'enfants qui souhaitent apprendre le français. On ne peut que saluer cette belle initiative face au tout anglais qui règne en Géorgie. Il faudrait également qu'une véritable équité, c'est-à-dire, une redistribution équitable des ressources, s'installe afin de contribuer au développement du plurilinguisme, élément clé de l'éducation interculturelle, de la tolérance et de l'opportunité à réaliser le droit de vivre ensemble et d'offrir à la Géorgie une perspective européenne.

Bibliographie

- Bourdieu, Pierre, *La distinction: critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit, Paris, 1979.
- Calvet, Louis-Jean, *La guerre des langues*, Hachette Littératures, Paris, 1999.
- Calvet, Louis-Jean, «Identité et plurilinguisme», in Actes du colloque *Trois espaces linguistiques face aux défis de la mondialisation*, Paris, 2001, [Paris, Organisation internationale de la Francophonie], p.1-13.
- Faro-Hanoun Violette, Porcher Louis, *Politiques linguistiques*, L'Harmattan, Paris, 2000.

Rapports et documents utilisés

Enquêtes personnelles réalisées à Tbilissi en mai 2013, dans le cadre de la thèse de Doctorat sur l'enseignement du français en Géorgie.

Béacco, Jean -Claude, *Le guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe. De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue* pour le Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2003.

Grin, François, *L'enseignement des langues étrangères comme politique publique*. Rapport établi à la demande du Haut Conseil de l'Evaluation de l'Ecole, n°19, Paris, 2005.

Les objectifs nationaux de l'éducation, Ministère de l'Education et des Sciences de la Géorgie, Tbilissi, 2004.

Nino KHARAZICHVILI
Doctorante
Université d'Etat Ilia, Tbilissi, Géorgie

L'évolution du rôle des enseignants de langues avec les nouvelles exigences en matière d'éducation interculturelle

L'enseignement des langues étrangères en République démocratique de Géorgie s'inscrit dans un cadre en pleine mutation: des réformes administratives et de nouvelles politiques sont entreprises par le gouvernement géorgien dans de nombreux secteurs de la société, même 11 ans après la «Révolution des Roses» (novembre 2003), où ces changements prennent leur source. L'un des aspects majeurs de ces réformes porte sur l'éducation et, notamment, sur l'enseignement précoce des langues étrangères. Ce qui s'explique, d'une part, par la mondialisation de la société, qui valorise les échanges internationaux, et d'autre part, par l'ouverture des frontières et l'aspiration du pays à s'intégrer dans l'espace européen.

Pourquoi mettre l'accent sur la réforme éducative? Quelles sont les grandes étapes d'évolution? Quel est le nouveau rôle de l'enseignement des langues et qu'est-ce que cela implique pour les enseignants qui se situent au centre des réformes? Ce sont les questions qui ont animé ma recherche et auxquelles je tâcherai de répondre.

En effet, la Géorgie est l'un des premiers pays de l'ex-URSS qui a pu obtenir l'indépendance après l'effondrement du régime soviétique (octobre 1990). Depuis, elle est en pleine mutation pour construire un État démocratique et pour s'intégrer dans l'Union Européenne. Historiquement, la Géorgie a toujours été ouverte et attachée à l'Occident, mais sous le régime communiste (1921-1990), les contacts avec l'Europe ou avec d'autres pays non soviétiques étaient strictement interdits et le pays a dû s'isoler dans l'espace soviétique.

Après l'indépendance, elle a commencé à chercher des moyens de rétablir ses relations avec l'Europe et elle a dû attendre neuf ans pour

devenir membre du Conseil de l'Europe (1999). Le nouvel État démocratique de Géorgie a pris exemple sur le développement et la construction de la démocratie des pays de l'Europe, mais l'influence du régime soviétique restait tout de même assez forte. C'est après la «Révolution des Roses» (novembre 2003) que le pays a connu des changements politiques et socio-économiques importants et que ses relations avec l'Occident sont devenues de plus en plus cordiales. Dans la nouvelle politique du pays, visant l'intégration dans l'espace européen et international, l'enseignement des langues étrangères représente un champ important d'investissement. En ce qui concerne l'enseignement des langues, on observe une double évolution portant sur la forme aussi bien que sur le fond. Premièrement, on assiste à un renforcement des exigences: les langues sont introduites à l'école primaire et la maîtrise de deux langues étrangères, au minimum, devient obligatoire. En outre, l'enseignement des langues revêt des dimensions plurilingues et interculturelles et change, en conséquence, d'objectifs et d'approche méthodologique: ces derniers ne se limitent plus à l'enseignement linguistique *stricto sensu*. Les méthodes dites «de l'époque soviétique» sont remplacées par de nouvelles méthodes communicatives, de provenance européenne, et les attentes des apprenants semblent satisfaites.

Par conséquent, avec le renforcement du besoin de connaissance des langues, une tendance plus récente concernant les nouvelles formes d'enseignement des langues étrangères émerge et se diffuse pour différentes raisons. Si les évolutions socio-économiques du pays mettent en relief la nécessité et l'utilité de la maîtrise de langues étrangères, elles contribuent en même temps aux changements d'objectifs et de dimensions de cet enseignement-apprentissage des langues dont le rôle est très complexe. La finalité à atteindre par l'enseignement des langues est double:

- au niveau individuel, il s'agit d'enrichir la personnalité de l'apprenant, de promouvoir une ouverture culturelle et une approche à l'altérité, ainsi que de faciliter son insertion professionnelle en améliorant ses compétences linguistiques;
- au niveau national, il s'agit de contribuer à la création d'une citoyenneté démocratique, à la formation du citoyen de demain, plurilingue et ouvert à la différence.

Nous voyons bien que les principes idéologiques prônés à l'époque soviétique, qui n'accordaient aucune importance au développement des savoir-faire ou savoir-être des élèves, mais seulement aux savoirs au nom de l'uniformisation, sont à présent rejetés. Les principes que prône le Ministère

géorgien de l'Éducation sont «*la démocratie, la diversité et l'autonomie des institutions éducatives*»; la discipline considérée prioritaire est donc l'enseignement des langues étrangères.

Si le rôle de l'enseignement des langues est d'initier les élèves au plurilinguisme et à l'interculturel, c'est à l'école de veiller à encourager l'apprentissage des langues et de perfectionner l'enseignement des langues. Car, comme le stipule le nouveau programme scolaire (année scolaire 2007-2008): «Le nouveau citoyen de Géorgie doit maîtriser (au minimum) deux ou plusieurs langues étrangères, communiquer efficacement dans la culture de l'autre, comprendre différents textes et contextes culturels, respecter la différence et les différentes cultures tout en respectant sa propre identité nationale» (36).

La priorité qui est accordée à l'école consiste donc à former des citoyens plurilingues et ouverts à la différence, susceptibles de communiquer dans plusieurs langues et cultures, et capables de s'intégrer dans le monde européen.

La réforme insiste aussi sur la dimension sociale et culturelle de cet enseignement-apprentissage.

De fait, le nouveau programme scolaire est clair par rapport à ce sujet et souligne que l'école doit développer chez les élèves, non seulement des savoirs linguistiques, mais également des savoir-faire culturels et interculturels. L'objectif de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères peut se résumer en trois objectifs principaux:

1. transmettre les connaissances linguistiques et culturelles;
2. développer des compétences:
 - a) linguistiques (compréhension, expression, lecture, écrit);
 - b) culturelles / interculturelles (comprendre l'autre et la culture de l'autre);
 - c) méthodologiques (apprendre à apprendre);
 - d) pratiques (créativité, esprit critique, etc.).
3. développer chez l'apprenant les comportements suivants:
 - a) le respect de la différence individuelle et culturelle;
 - b) le respect de sa propre culture;
 - c) la curiosité intellectuelle;
 - d) l'envie d'apprendre des langues étrangères.

La réforme du système éducatif, les changements d'objectifs de l'enseignement des langues étrangères, l'évolution des besoins et des attentes des apprenants que nous avons évoqués dans la première partie ont une influence directe sur le profil et les compétences professionnelles des enseignants de langues étrangères en Géorgie. Ces changements contribuent à l'évolution de leur rôle et de leur fonction dans le système éducatif et dans la société. L'enseignant de langues joue un rôle essentiel en ce qui concerne l'amélioration de l'enseignement, l'éveil de l'intérêt des apprenants pour les langues et la transmission des savoirs et des valeurs fondamentaux.

Il n'y a encore pas si longtemps, la fonction de l'enseignant de langues en Géorgie n'était que de transmettre les savoirs et les contenus disciplinaires, d'amener les élèves à bien maîtriser la langue, d'expliquer les mots nouveaux et les règles de grammaire. Aujourd'hui, la société contemporaine attend d'eux qu'ils se montrent sensibles aux questions sociales et culturelles, qu'ils encouragent la tolérance et la cohésion sociale, qu'ils utilisent les nouvelles technologies et qu'ils restent en phase avec les nouveaux domaines de connaissances. A présent, ils sont supposés ne plus enseigner seulement la langue mais bien d'autres aspects liés ou non à la langue: ils doivent poursuivre des objectifs éducatifs plus vastes. Selon le code de l'éthique professionnelle présenté sous forme de projet en 2007 par le Ministère de l'Education de Géorgie: «L'enseignant n'est pas seulement le transmetteur des connaissances, mais il est un éducateur en premier lieu. Il doit assurer chez l'apprenant le développement de valeurs éthiques et il doit être, lui-même, l'exemple de l'esprit démocratique, du respect de la différence et des droits de l'homme» (2).

On peut dire qu'à présent les enseignants se définissent de plus en plus, non comme des enseignants, mais comme des éducateurs, comme le dit le code de l'éthique professionnelle. À en croire l'*Encyclopédie Nationale* (2000), le mot «**enseignant**» définit l'ensemble des professeurs qui pratiquent l'art d'enseigner, **enseigner** étant par ailleurs défini par le fait d'apprendre aux autres ou de transmettre des connaissances. Définition extrêmement sommaire, mais reflet d'une image sociale banale de la fonction de l'enseignant. L'«**éducateur**», par sa définition, serait plutôt celui qui instruit et forme une personnalité, qui transmet des connaissances intellectuelles, des acquisitions morales. Un enseignant de langues revêt ainsi un aspect social et politique, il devient un acteur politique de la construction de la démocratie dans le pays en formant et en instruisant le citoyen.

Par ailleurs, on est également dans la problématique d'un changement de paradigme du métier de l'enseignant en général. D'après la définition de L. Paquay¹, du «maître instruit» qui maîtrise les savoirs et les contenus à transmettre, on passe au paradigme du «praticien», qui doit être à la fois «artisan» et «réflexif». L'évolution de la fonction d'enseignant suppose donc des qualités d'adaptation et de flexibilité professionnelle. Ceci est encore plus actuel pour les enseignants de langues en Géorgie, car ils doivent répondre à la fois aux exigences du Ministère géorgien de l'Éducation, qui changent chaque année, et aux besoins d'un public qui devient de plus en plus hétérogène, et en même temps suivre et intégrer dans leur pratique les nouvelles tendances de la méthodologie d'enseignement qui est en constante évolution.

Evolution du public d'apprenants

L'enseignant n'est plus au centre de la classe et l'élève n'est plus supposé être passif; la priorité revient désormais aux apprentissages menés par les apprenants: c'en est fini de l'image du maître ayant un fort ascendant sur sa classe. Or, ce public d'apprenants en Géorgie a évolué dans sa composition, mais aussi et surtout dans son parcours langagier. Ce n'est plus tant l'identification sociale des apprenants qui fait la différence (même si, bien entendu, il reste nécessaire d'en tenir compte) que la composition de leur répertoire linguistico-culturel. Avec l'ouverture des frontières, les séjours à l'étranger deviennent plus fréquents et plus longs. En outre, les mariages mixtes (entre des Géorgiens et des étrangers) sont devenus fréquents en Géorgie. Par conséquent, la population aussi devient de moins en moins homogène. Cela n'est pas sans influence sur le contexte scolaire et surtout sur l'enseignement des langues étrangères. On ne peut raisonnablement envisager d'enseigner les langues de la même façon à un apprenant ne parlant et ne comprenant qu'une seule langue et n'ayant que des relations très lointaines avec d'autres cultures, et à un autre apprenant baignant dans le plurilinguisme depuis son enfance de par ses origines et/ou ses pratiques langagières et culturelles courantes.

1. *Vers un référentiel des compétences professionnelles de l'enseignant?* INRP, 1994.

Evolution des méthodologies d'enseignement

Il n'y a pas si longtemps, l'enseignant de langues en Géorgie (et l'enseignant en général) n'avait aucune initiative à prendre: tout était dicté par la direction. L'école imposait le manuel et le programme, le nombre des apprenants était toujours régulier (15 élèves au maximum) et la nature du public définie préalablement et très homogène – les meilleurs élèves regroupés dans une classe et les élèves moins doués dans une autre classe. La seule mission de l'enseignant était de transmettre le savoir. Le modèle qui dominait (et qui persiste encore) était celui de la «transmission dogmatique» où l'enseignant était un «oracle» qui détenait la connaissance et qui la présentait sous forme magistrale lors de la leçon. Les élèves devaient reproduire les actes de parole du maître et répondre aux questions stimuli.

Le monopole de la pédagogie à sens unique, idéologiquement marquée, et du manuel unique, obstacle à toute initiative créative des enseignants, est à présent remis en question. À présent, on met en place une pédagogie centrée sur les intérêts et les besoins des apprenants, une pédagogie différenciée, pour développer l'autonomie des élèves à partir d'un objectif précis. L'enseignant lui-même est autonome: il choisit le manuel (ou plutôt les manuels) et élabore le programme en fonction des besoins des apprenants et des objectifs de l'école. Pour rendre la leçon attractive et animée, le contenu doit être varié. L'enseignant est censé transmettre non seulement des connaissances linguistiques mais également des connaissances culturelles/interculturelles.

Pour mieux démontrer les écarts entre l'ancienne conception de l'enseignement/apprentissage et la nouvelle, nous allons nous référer au programme de pilotage de 2006 qui résume en quatre points les différences entre les principales directions de l'ancien programme scolaire et celles de l'actuel programme scolaire:

Ancien programme	Nouveau programme
<ul style="list-style-type: none"> • Le centre du processus de l'enseignement est le contenu 	<ul style="list-style-type: none"> • Le centre du processus de l'enseignement/apprentissage est l'apprenant et le résultat atteint par l'apprenant

<ul style="list-style-type: none"> • l'enseignant définit le parcours, planifie la leçon et gère le temps en fonction du contenu 	<ul style="list-style-type: none"> • L'enseignant prend en compte les capacités psychologiques et physiques ainsi que les centres d'intérêt de l'élève pour bien planifier son cours
<ul style="list-style-type: none"> • l'élève est évalué en fonction de ses connaissances linguistiques (vocabulaire, grammaire) 	<ul style="list-style-type: none"> • apprendre ce n'est pas seulement développer les savoirs, mais aussi les savoir-faire et les savoir-être
<ul style="list-style-type: none"> • l'enseignant est transmetteur, contrôleur et évaluateur des connaissances. 	<ul style="list-style-type: none"> • dans le processus de l'enseignement/apprentissage il n'y a pas une seule voie à suivre. C'est la recherche d'une variante optimale et réfléchie, fruit de la collaboration de l'enseignant et de l'apprenant qui est privilégiée.

Ainsi, on peut conclure que l'enseignement des langues en Géorgie est un domaine prioritaire et que la responsabilité ou la fonction qui lui est attribuée est extrêmement importante. Car c'est par le biais de cet enseignement que la Géorgie vise à former une nouvelle génération de citoyens géorgiens, qui soient capables de s'intégrer dans l'espace européen, comme si elle les préparait déjà à cette citoyenneté européenne. Les grandes valeurs véhiculées sont le plurilinguisme, l'ouverture au monde, l'altérité, le respect de la différence. C'est pendant le cours de langues que les Géorgiens doivent s'initier aux différences culturelles et acquérir tous ces compétences et comportements interculturels. Bien sûr, la transmission de ces valeurs se fait grâce aux acteurs principaux de l'enseignement, grâce au corps enseignant.

Enseignants, (autrefois) transmetteurs de connaissance, ils deviennent à présent des éducateurs, ayant pour fonction d'instruire et de former les nouveaux citoyens de la Géorgie indépendante. «Oracles» de la classe ils doivent à présent se soumettre aux besoins individuels des apprenants, les guider dans leur apprentissage, faciliter leur initiation à la langue et à une culture différente de la leur.

Habités à suivre le manuel imposé par l'école, les enseignants doivent à présent savoir identifier les objectifs de chaque apprenant et savoir choisir une méthode appropriée dans l'immense marché de manuels. Ils sont

autonomes dans leurs choix de stratégies d'enseignement, de méthodes et de supports, mais attention, ce choix doit pouvoir être justifié.

On leur demande d'être artisan, artiste, créateur, animateur, psychologue, bref, d'endosser un métier à multiples facettes.

Il est important de définir le portrait idéal d'un bon enseignant, mais ne faudrait-il pas également s'interroger sur comment les préparer à ce nouveau rôle? Cette question constitue un vaste sujet pour des recherches futures.

Bibliographie

- Astolfi, Jean-Pierre, (dir.), *Éducation et formation: nouvelles questions, nouveaux métiers*, Issy-les-Moulineaux, coll.ESF éditeur, 2003.
- Beacco, Jean-Claude, *Les dimensions culturelles des enseignements de langues*, Paris, Hachette Fle, 2000.
- Conseil de l'Europe, *Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer*, Paris, Conseil de l'Europe, Didier, 2001.
- Legault, Jean-Paul, *Former les enseignants réflexifs*, Québec, Logique Eds, 2004.
- Radai, Péter, (éditeur) *Le statut des enseignants en langues*, Strasbourg, éd. Conseil de l'Europe, 2006.
- Tardif, Maurice, Lessard, Claude, *La profession d'enseignant aujourd'hui: Evaluation, perspectives et enjeux internationaux*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004.
- Tinsley, Teresa, «Politiques linguistiques pour une société multiculturelle», in Frank.
- Hayworth (ed.), *Face à l'avenir: les enseignants en langues à travers l'Europe*, Centre européen pour les langues vivantes/Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2003.

Références des sites internet consultés

- Bourguignon, Claire, La responsabilité des enseignants de langues à l'aune du Cadre Européen Commun de Référence. Extrait du APLV-Langues Modernes, décembre, 2006. <http://www.aplv-languesmodernes.org>
- Castellotti, Véronique, «Retour sur la formation des enseignants de langues: quelle place pour le plurilinguisme?», in *Revue de didactologie des langues-cultures*, 2001/3-4 -N°123

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ELA&ID_NUMPUBLIE=ELA_123&ID_ARTICLE=ELA_123_0365

OCSE, 2005, *Le rôle crucial des enseignants: attirer, former et retenir des enseignants de qualité*, Politique de formation et d'éducation.

<http://www.oecd.org/edu/teacherpolicy>

Rapports et documents utilisés

Documents sur les principes directeurs de l'Éducation Nationale, Ministère de l'Éducation et des Sciences de la Géorgie, Tbilissi, 2004.

Education, Science and Culture in Georgia, Ministry of Economic Development of Georgia Department of Statistics, Statistical Publication, Tbilissi, 2006.

Éthique professionnelle des enseignants du niveau primaire, basique et secondaire, Ministère de l'Éducation et des Sciences de la Géorgie, Tbilissi, 2007.

Les objectifs nationaux de l'éducation, Ministère de l'Éducation et des Sciences de la Géorgie, Tbilissi², 2004.

Le standard professionnel des enseignants, version-projet, Ministère de l'Éducation et des Sciences de la Géorgie, Tbilissi, 2007.

Programme de pilotage pour les écoles publiques, Ministère de l'Éducation et des Sciences de la Géorgie: centre d'évaluation des projets nationaux sur l'éducation, Tbilissi, 2006.

Programme scolaire 2007-2008, Ministère de l'Éducation et des Sciences de la Géorgie, Tbilissi.

2. Les documents émanant du Ministère de l'Éducation et des Sciences de Géorgie sont consultables sur le site <http://mes.gov.ge>

Vardush HARUTYUNYAN
Doctorante
Université d'Etat Brusov des Langues et des Sciences sociales,
Erevan, Arménie

À propos de quelques particularités grammaticales des verbes synthétiques et des constructions analytiques en français moderne

(Etude comparative)

En français, les formes temporelles n'expriment pas seulement le temps où se situe l'action, mais souvent aussi l'aspect de l'action, le caractère de son développement. L'action peut être momentanée, prolongée ou répétitive; elle peut se présenter dans son commencement, dans sa continuité, en progression; comme inachevée ou comme achevée, ou envisagée dans son résultat. Certaines de ces nuances sont exprimées par les formes temporelles du verbe: la différence entre «il parlait» et «il parla» n'est point de caractère temporel, puisque les deux formes situent l'action dans le passé, c'est une différence d'aspect. La différence essentielle entre une action achevée, accomplie et une action inachevée, s'accomplissant, est d'ailleurs assez régulièrement marquée par l'opposition des temps simples et des temps composés: les temps composés expriment une action accomplie ou envisagée dans son résultat, tandis que les temps simples expriment une action durative. Certaines nuances d'aspect sont exprimées à l'aide des périphrases verbales et des constructions analytiques (*être en train de, être sur le point de, se mettre à, commencer à (de), etc.*), ainsi qu'à l'aide des adverbes (*sans cesse, souvent, vite, etc.*).

En parlant de l'aspect comme catégorie grammaticale du verbe, on doit distinguer 3 types de verbes:

1. Verbes terminatifs qui supposent la fin naturelle de l'action. Ce sens peut être exprimé non seulement par les verbes synthétiques (*tomber, pendre, trancher, trouver, mourir, déchirer, fermer, casser, apercevoir, etc.*), mais aussi par les constructions analytiques: *faire balle (banqueroute, cadeau, carrière,*

cas, Charlemagne, côte, coup double, date, demi-tour), prendre fin, mettre fin, remporter la victoire, etc.

2. Verbes duratifs qui montrent une action qui n'a pas de fin et qui ne peut être interrompue que par les circonstances extérieures (*regarder, réfléchir, aller, sentir, entendre, écouter, savoir, posséder, etc.*). Outre les verbes simples, plusieurs locutions analytiques peuvent exprimer une action durative: *faire campagne (cercle, chemin, corps, crédit (à), (de la) peine, défaut, etc.)*.

3. Verbes itératifs qui montrent une action momentanée ou prolongée ou se répétant (*tailler, hacher, relire, criailler, chantonner, voleter, etc.*). L'aspect itératif peut être exprimé par certaines constructions analytiques (*faire chorus, avoir coutume de, etc.*).

Ainsi, on peut constater que les constructions analytiques, comme les verbes synthétiques ou simples, peuvent exprimer certaines nuances qualitatives et quantitatives de l'action. De surcroît, quelques nuances aspectuelles ne peuvent être exprimées qu'à l'aide des locutions analytiques. Par exemple, les formes analytiques de la structure «*avoir+nom abstrait sans article*» expriment l'état physique ou émotionnel du sujet. Cette structure montre une durabilité figée qui n'est liée ni à la perspective de l'évolution, ni aux changements qualitatifs et quantitatifs. Par exemple, *avoir besoin (peur, envie, raison, tort, honte, faim, peine, confiance, pitié, conscience, froid, chaud, plaisir, mal, horreur, hâte, affaire, soif, sommeil, coutume, idée, soin, intérêt, regret, tendance, connaissance, etc.)*.

Citons quelques exemples tirés de sources littéraires:

- Vous **avez** toutes les deux **raison et tort**. Hazel **a tort**: quand je l'ai rencontrée il y a cinq ans, elle était déjà bien assez belle pour tourner la tête au monde entier. Ce n'est pas pour rien que j'ai eu le coup de foudre et que je l'ai enlevée. Hazel **a aussi raison**: sa beauté est encore plus éclatante aujourd'hui qu'il y a cinq ans. Françoise **a raison**: la fin de l'adolescence y est pour beaucoup. Et Françoise **a tort**: mon amour a contribué à exalter sa splendeur. (Nothomb 154)

Tout le reste s'y trouvait, certes, les arguments étaient justes – et, de ce point de vue, nous **avons raison** – mais nous n'y étions pas (Pennac 35).

- J'**ai peur** d'être débordée, de ne pas être à la hauteur de ce que l'on attend de moi (Levy 137).

Fillettes et vieilles dont pas une ne se rappelait qu'elle **avait eu faim, soif, froid, chaud, mal** à l'âme... (Chraïbi 99).

Les unités analytiques de la structure «*verbe+article défini+nom*» comme celles de la structure précédente, montrent une action qui ne suppose aucun résultat. À l'encontre de la structure précédente, ici l'action est liée aux changements qualitatifs et quantitatifs du sujet ou de l'objet. Par exemple, *faire l'article (la chambre, l'école, la classe, la cour, la cuisine, la fraude, la guerre, la haie, la leçon, la lessive, la plonge, la tête, le lézard, la lecture, la part, etc.)*. L. Ilia trouve que les formes analytiques de cette structure sont dotées de nuances supplémentaires: elles ont un caractère quotidien et permanent (Илия 27).

Citons quelques exemples:

- Et puis, je **ne vous fais pas la cour!** dit Lucas.
- Je n'ai pas dit que vous **la faisiez** mal, répondit Zofia en hochant franchement la tête, j'ai dit que tu **la faisais**, c'est différent! (Levy 223)

Je couchais mes poupées dans mon lit, à ma place, et je leur **faisais la lecture** (Pennac 193).

L'aspect momentané, également, trouve son expression grâce à certaines constructions analytiques. Par exemple, *faire une chute, avoir un sourire, jeter un coup d'œil, pousser un cri, etc.* Ces locutions verbales expriment une action momentanée et discontinuée.

En français *l'aspect inchoatif* est exprimé par les structures des unités analytiques «*prendre+nom*» et «*mettre+préposition+nom*». Il est à souligner que la première structure est une construction ancienne, tandis que la seconde est plus moderne. C'est pourquoi la grande majorité des néologismes sont formés à partir de la deuxième structure.

La structure «*prendre+nom*» est exprimée par des verbes intransitifs: *prendre fin (goût, place, position, racine, conscience, corps, de l'âge, du ventre, feu, forme, naissance, patience, peur, le départ, la mer, la fuite, etc.)* ou par des verbes transitifs indirects: *prendre contact avec (intérêt à, connaissance de, etc.)*.

La structure «*mettre+préposition+nom*» est exprimée par des verbes transitifs directs (*mettre à pied, en cause, en danger, etc.*).

Les locutions analytiques de la structure «*prendre+nom*» montrent une action pendant laquelle on passe progressivement à un stade, à un état nouveau. En ce qui concerne les formes analytiques de la structure «*mettre+préposition+nom*», elles montrent l'aspect inchoatif et terminatif. Ici, la transition à un état nouveau est présentée comme un processus accompli.

Au fond, l'aspect inchoatif et l'aspect terminatif sont les variantes de l'aspect momentané.

Citons quelques exemples:

Ils **prirent place** autour d'une petite table ronde sous une alcôve (Levy 45).

Vous savez que cela émet des radiations mortelles... cela **met** le monde **en danger...** (Sarraute 57).

Tout le bonheur vient justement de ne pouvoir **mettre en ordre** les éléments de cette fusion! (Pennac 64-65).

Il est à noter qu'à la différence de la structure «*mettre+préposition+nom*», la structure «*prendre+nom*» permet d'exprimer d'autres nuances aspectuelles. Par exemple, les constructions analytiques *prendre appui (l'air, garde, etc.)* expriment l'aspect duratif.

Elle se gara devant la maison et **prit garde** de ne pas faire de bruit en gravissant le perron (Levy 84-85).

Zofia avait besoin de **prendre le grand air** (Levy 161).

En français, l'aspect inchoatif est exprimé également par les verbes synthétiques. Ce sont les verbes du II^{ème} groupe qui ont emprunté la valeur aspectuelle inchoative à la forme latine *-isco/-esco*. Par exemple, *jaunir, rougir, vieillir, etc.* (Malblanc 85-86).

Pendant, il faut noter que ce modèle n'est pas productif, c'est-à-dire qu'aucun nouveau verbe n'est formé à partir de ce modèle. Il y a même des cas où les verbes du II^{ème} groupe ne sont pas souvent utilisés et sont remplacés par des locutions analytiques.

Ainsi, nous pouvons dire que les formes analytiques de la structure «*prendre+nom*» servent à compléter les verbes synthétiques qui ne sont pas dotés d'aspect inchoatif.

Comme nous avons déjà noté, dans les verbes de la structure «*mettre+préposition+nom*», le commencement de l'action est présenté comme un processus accompli. Par exemple, *mettre à jour (à profit, au monde, au courant, à nu, à pied, au point, à la porte, en cause, au chômage, en exécution, en garde, en pièces, aux prises, en balance, en chantier, en doute, en œuvre, en ordre, en question, en scène, en train, en vente), (se) mettre en marche (en route), etc.*

Citons quelques exemples:

- Hier, vous **avez mis en doute** qu'elle pût m'aimer... (Nothomb 132).

Elle s'écarta de la portière, Pilguez **mit** son moteur **en marche** et s'éloigna (Levy 195).

Ce n'est que lorsque tu l'auras neutralisé que tu auras une chance de **mettre en œuvre** un grand dessein (Levy 46).

En français, l'*aspect itératif* est exprimé par la structure «*verbe+des+nom*». Par exemple, *faire des avances* (*des excuses, des façons, des mamours, des misères, des ouvertures, des réserves, etc.*).

Dans ces exemples, la particule *des* cesse d'être un article. C'est une particule grammaticale qui, avec le composant nominal, exprime l'aspect itératif. Ch. Bally parle de la possibilité d'expression de l'aspect à l'aide du nombre du composant nominal de la construction analytique. Selon Ch. Bally, le singulier du composant nominal de la locution analytique permet d'exprimer l'aspect perfectif, et le pluriel sert à exprimer l'aspect itératif (Балли 387).

Il y a des cas où l'aspect itératif s'oppose non seulement aux verbes synthétiques, neutres du point de vue aspectuel, mais aussi à l'aspect momentané. L'opposition «*aspect itératif – aspect momentané*» peut s'exprimer par le nombre du composant nominal de la construction analytique. Comparons les valeurs aspectuelles suivantes:

1. pousser un cri /*aspect perfectif*/ – pousser des cris /*aspect itératif*/
2. faire effort /*aspect duratif*/ – faire un effort /*aspect perfectif*/ – faire des efforts /*aspect itératif*/
3. reprocher, faire reproche de /*aspect duratif*/ – faire un reproche /*aspect perfectif*/ – faire des reproches /*aspect itératif*/, etc.

Il fallait **faire effort** pour distinguer, à travers la poussière et la buée, une foule de petits personnages de cire revêtus de pourpoints couleur de feu, qui figuraient des rats et des souris (Sartre 66).

Elle **fit un effort**, trouva quoi dire (Duras 42).

Ils sautent en l'air, soulevés par une excitation joyeuse, ils **font des efforts** pour essayer, entre deux explosions de rire, de prononcer: «On a dit...» (Sarraute 35).

Pour conclure, nous pouvons dire que les constructions analytiques expriment le processus de l'action, et le rapport de ce dernier à la limite devient plus évident grâce aux constructions analytiques. Les structures des formes analytiques servent à exprimer des nuances aspectuelles différentes. Contrairement aux verbes synthétiques, les constructions analytiques, notamment quelques structures de ces dernières, expriment régulièrement des qualités variées de l'action. Il y a des cas où la locution analytique et

le verbe synthétique à même radical ont la même valeur aspectuelle. Par exemple:

1. s'habituer – prendre l'habitude /aspect inchoatif/
2. posséder – prendre possession /aspect inchoatif/
3. s'excuser – faire des excuses /aspect itératif/
4. tomber – faire une chute /aspect momentané/, etc.

La construction analytique et le verbe synthétique à même radical peuvent exprimer aussi des aspects différents. Par exemple:

1. éprouver /aspect terminatif/ – mettre à l'épreuve /aspect inchoatif/
2. chasser /aspect terminatif/ – mettre à la porte /aspect inchoatif/
3. douter /aspect terminatif/ – mettre en doute /aspect inchoatif/
4. vendre /aspect terminatif/ – mettre en vente /aspect inchoatif/, etc.

Il y a certaines constructions analytiques qui sont dotées de nuances sémantiques supplémentaires. Par exemple, *affronter* «aller hardiment au-devant de (un adversaire, un danger), braver» – *faire affront* «offenser, blesser, insulter, vexer quelqu'un».

Ainsi, nous avons abouti à la conclusion suivante: il n'est pas convenable d'opposer les aspects des verbes synthétiques et des constructions analytiques, parce que, d'une part, ce ne sont pas toutes les constructions analytiques qui forment des paires avec les verbes synthétiques. D'autre part, ce ne sont pas toutes les constructions analytiques qui expriment des nuances aspectuelles à l'aide des structures susmentionnées.

Cependant, il faut accepter le fait que certaines nuances aspectuelles ne sont exprimées que par les constructions analytiques. Celles-ci rendent des valeurs et des nuances aspectuelles variées grâce à leur sens concret.

Bibliographie

- Buffard-Moret, Brigitte, *Introduction à la stylistique*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2011.
- Malblanc, Alfred, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier, 1961.
- Mortureux, Marie-Françoise, *La lexicologie entre langue et discours*, Paris, SEDES, 1997.

Балли, Шарль, *Общая лингвистика и вопросы французского языка*, Москва, Издательство иностранной литературы, 1955.

Илия, Людмила, *Артикль во французском языке*, Москва, Учпедгиз, 1956.

Sources littéraires

Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Paris, Denoël, 2009.

Duras, Marguerite, *Moderato Cantabile*, Paris, Minuit, 1980.

Levy, Marc, *Sept jours pour une éternité...*, Paris, Robert Laffont, 2002.

Nothomb, Amélie, *Mercurie*, Paris, Albin Michel, 1998.

Pennac, Daniel, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992.

Sarraute, Nathalie, *Entre la vie et la mort*, Paris, Gallimard, 1992.

Sartre, Jean-Paul, *La nausée*, Paris, Gallimard, 1968.

Synthèse de thèse de doctorat

Les particularités linguo-culturelles des blogs journalistiques francophones

(Thèse de doctorat)

Synthèse

Les pratiques d'écriture et lecture représentent des éléments-clés dans la façon dont une culture crée et transmet son savoir. Au cours de l'histoire, les sociétés humaines ont connu plusieurs mutations concernant l'ordre de l'écrire, avec une incidence plus ou moins sensible sur celui du lire. Ce qui est remarquable dans la nouvelle configuration où se retrouve le texte à l'ère numérique, c'est la simultanéité de trois révolutions importantes, ayant pour objet émetteur, destinataire et texte. Une première révolution concerne les techniques de production et reproduction des textes, la deuxième est une révolution de support et la troisième une révolution des pratiques de lecture.

Pour comprendre l'effet de l'informatique sur notre tradition de l'écriture, il faut accepter que l'écrit d'écran représente un objet hypercomplexe, pour lequel le transmettre compte autant que le transmis (Jeanneret 9). L'informatique est une forme d'automatisation de l'écriture, un moteur de propagation de la forme écrite qui produit une sorte d'hybride entre les exigences de la programmation et les formes culturelles de l'écriture, ce qui résulte en une transposition permanente dans des codes automatisés, qui ont leurs propres contraintes logiques, des formes de l'écriture héritées d'une tradition millénaire.

L'objet d'étude de notre recherche est le blog journalistique francophone (BJF) (comme forme d'actualisation de l'hypertexte) en tant que modèle d'organisation textuelle et pratique socio-discursive numérique définie par un cadre culturel de fonctionnement.

La recherche est basée sur trois hypothèses: 1) les objets textuels publiés sur support numérique peuvent être étudiés par l'intermédiaire de trois

paradigmes principaux: hypertextualité, multimodalité et interactivité; 2) en confrontant le texte et l'hypertexte à la lumière des concepts de cohérence, cohésion, contexte et cadre d'interaction, et des caractéristiques de non-linéarité, tabularité et liberté, nous pouvons mettre en valeur le phénomène de continuité entre les deux formes d'organisation du matériel langagier; 3) en étudiant les BJFs, nous pouvons identifier des caractéristiques héritées de la presse écrite, au niveau du support et du contenu. En même temps, le BJF possède suffisamment d'éléments procéduraux et conceptuels pour se distinguer de la masse d'objets numériques et former une catégorie discursive nouvelle. Ces caractéristiques génèrent les particularités linguo-culturelles du BJF, justifiant la pertinence de son étude.

La **problématique** de la recherche peut être déclinée, par conséquent, selon les questions suivantes: 1) Existe-t-il un impact révolutionnaire du support numérique sur les pratiques d'écriture, diffusion, lecture et interprétation? 2) Comment les caractéristiques du numérique agissent-elles sur les contenus textuels? 3) Quelle approche théorique peut-on proposer pour l'étude du texte sur support numérique? 4) Du point de vue linguistique et culturel, quelles particularités peut-on identifier?

L'**objectif** de la recherche vise donc à confirmer/réfuter les hypothèses de recherche, ce qui nous amènerait à une description pertinente du BJF en tant qu'objet hypertextuel et genre discursif numérique.

La **nouveauté de la recherche** réside dans l'étude d'un objet numérique hypertextuel – le BJF – selon les paradigmes consacrés par la linguistique textuelle, l'analyse de discours, et les acquis des théories cognitives, dans un cadre de continuité entre texte et hypertexte. Le BJF a fait l'objet d'une recherche interdisciplinaire qui a mis en évidence de nouveaux concepts de recherche et a revalorisé des outils traditionnels, afin d'étudier et décrire les objets textuels dans l'espace numérique.

Du point de vue **méthodologique**, la recherche s'est déroulée à partir d'un corpus, avec critères préétablis, de 14 BJFs (plus de 7000 billets). L'analyse du corpus nous a permis d'identifier certaines régularités qui ont fait l'objet d'une étude inductive, afin de formuler des principes généraux. Les hypothèses de recherche ont été placées dans le cadre des modèles théoriques pertinents dans le but de les confirmer/réfuter.

La thèse est composée de trois chapitres. Chaque chapitre reflète un des points en débats dans la recherche, comme suit.

Le premier chapitre, «**Du papyrus à l'hypertexte**»: le **blog journalistique francophone dans le contexte de l'évolution de l'écriture**, présente les traits

formels de l'objet d'étude et identifie le contexte historique dans lequel le BJT est apparu et s'est imposé comme phénomène hypertextuel.

Une rétrospective de la textualité nous permet de justifier notre idée que la généralisation de l'hypertexte n'affecterait pas brusquement notre rapport culturel et cognitif traditionnel au texte écrit. Le support numérique ouvre, sans doute, une nouvelle ère du discours, mais celle-ci fait partie d'une longue évolution de l'écriture, découpée en périodes qui s'emboîtent plus qu'elles ne se replient sur elles-mêmes.

L'originalité et la profondeur informationnelle de l'objet d'étude résulte alors du fait qu'on peut y cerner trois dimensions constitutives:

1. Blog – classe d'objets hypertextuels publiés dans le réseau global, qui se caractérise par une structure et un discours propres (billets datés, ordre anti-chronologique, auteur individuel, style personnel et informel).
2. Journalistique – pratique socioculturelle de dissémination et analyse de l'information qui possède des méthodes d'investigation et formes d'expression propres.
3. Francophone – a. le français comme moyen commun d'expression; b. aire discursive et culturelle d'expression française, consacrée par la création de l'Organisation Internationale de la Francophonie en 1970.

Sur le plan syntagmatique ces trois dimensions produisent un objet unique, identifiable parmi les autres objets hypertextuels, soit au niveau du type de produit (site, forum, etc.), soit au niveau de la spécialisation ou de la langue d'expression.

Le fait d'appartenir à la classe d'objets hypertextuels publiés dans le réseau global entraîne plusieurs caractéristiques techniques, fonctionnelles et communicationnelles (Lévy 66-67). Le caractère réticulaire (la structure en réseau) et la mobilité des centres modifient essentiellement la notion de *contexte*. L'accessibilité des contenus selon un principe de proximité et l'architecture en réseau remplacent la contiguïté physique propre aux textes qui se trouvent sur la même page du livre ou du journal. La distribution des contenus a lieu dans un système flexible avec une structure instable, exploitable en différentes combinaisons. Par conséquent, l'instabilité de l'hypertexte redéfinit le rapport matériel et tangible qui liait le message à son support. Le destinataire a la possibilité d'organiser les blocs textuels selon un trajet de lecture et une cohésion individuels.

Pour mieux placer l'objet d'étude selon le deuxième trait formel et normatif, défini par le journalisme en ligne, nous avons limité le niveau

de spécialisation et d'institutionnalisation des objets de type BJJ aux blogs écrits par des journalistes de profession dans le cadre des institutions médiatiques.

En conjuguant les traits formels du blog avec les principes pertinents du journalisme institutionnalisé, le BJJ s'inscrit dans le nouveau paradigme du journalisme en ligne, défini par l'hypertextualité, la multimodalité et l'interactivité. L'hypertextualité par le biais des hyperliens, qui peuvent donner accès dans le corps de l'article à plusieurs niveaux d'information ou approches du sujet, génère deux phénomènes significatifs: réduction du volume des textes journalistiques et remplacement de la pyramide des «5Q» par des hyperliens. Grâce au multimédia, le journalisme en ligne a brouillé les frontières qui séparaient les genres journalistiques classiques qui ont perdu non seulement leur identité de support, mais aussi celle de médium. Graphiques animés, recherches contextuelles, interactivité, narrations multimédia, contenus personnalisés, tous ces éléments sont inimaginables dans l'espace tangible d'un journal traditionnel, pourtant ils font partie de l'expérience quotidienne de l'utilisateur de la version en ligne du même journal. L'interactivité peut être analysée dans une double optique: symbolique et pragmatique. Le symbolique vise l'abolition de l'unidirectionnalité de la communication média. L'interactivité entre consommateur et producteur d'information redéfinit graduellement ces rôles de la chaîne informationnelle. Le côté pragmatique résulte de la possibilité de publier des commentaires, ce qui offre un espace important de diffusion et de dialogue entre le(s) auteur(s) et le(s) lecteur(s), dans un cadre contigu au texte de référence. On peut constater alors la création d'espaces post-textuels qui renforcent la cohérence informative et argumentative du texte et définissent le contexte d'interaction.

La composante formelle francophone de l'objet d'étude est établie par la langue d'expression. Un BJJ est francophone lorsqu'il utilise le français comme langue d'expression (toutes variétés confondues). Ce critère de langue d'expression unique a une valeur fonctionnelle dans le journalisme en ligne. La composante idiomatique se manifeste également au niveau informatique. Les différentes marques de systèmes de gestion de contenu (SGC) proposent des versions localisées en français. La dimension informatique et celle journalistique convergent donc vers l'utilisation du français au niveau des outils de structuration et signalisation et dans la création du contenu.

Le critère idiomatique peut légitimer une classification des BJs dans une catégorie francophone, par rapport aux BJs qui actualisent des contenus dans d'autres langues.

Les traits formels de l'objet d'étude et les particularités techniques et fonctionnelles qui en dérivent représentent des pistes pour l'étude des phénomènes d'organisation textuelle, selon les paramètres de l'analyse linguistique et des coordonnées socio-discursives définies par le cadre culturel de fonctionnement des BJs.

Le deuxième chapitre, **Texte et hypertexte: éléments de continuité**, se concentre notamment sur les paramètres d'organisation textuelle qui peuvent être identifiés dans l'hypertexte actualisé par le BJE.

La non-linéarité, la tabularité et la liberté sont présentées d'habitude comme des caractéristiques nouvelles apportées par l'hypertexte. Pourtant, on peut postuler l'existence de phénomènes similaires dans le fonctionnement du texte traditionnel. Au niveau du médium, le texte admet une lecture linéaire, mais aussi un parcours fragmenté. La linéarité de contenu peut être abandonnée en faveur d'une trame narrative non-chronologique. Également, le langage poétique, en utilisant des figures de style, transgresse la linéarité du signifié (Genette 46-47), tandis que les calligrammes rompent avec la linéarité du signifiant. La non-linéarité n'est donc pas une innovation de l'hypertexte. De nombreuses inventions témoignent au cours de l'histoire du désir de fragmenter le texte écrit pour permettre une lecture tabulaire. La page du journal représente l'avènement de la lecture tabulaire dont le parcours est similaire à l'appréhension des éléments d'un tableau (Vandendorpe 39). La tabularité non plus n'est pas exclusivement hypertextuelle.

Certes, un hypertexte bien construit offre à ses destinataires de nombreuses possibilités de navigation dans le document et d'autres sources connexes. Il peut être annoté, commenté, copié, etc. En même temps, la source d'une telle liberté, le dispositif informatique, permet d'imposer des contraintes inimaginables pour le support papier.

Par conséquent, les caractéristiques de non-linéarité, tabularité et liberté ne peuvent pas être attribuées à l'hypertexte seul. Elles présentent des éléments de continuité. Ce qui nous permet de placer l'hypertexte dans le cadre plus large de l'évolution des formes écrites et d'analyser avec des outils comparables le BJE, dans le contexte d'un nouveau support et d'un nouveau modèle d'organisation du matériel langagier.

Si l'on postule comme prémisse que l'hypertexte, en tant que forme de structuration de l'information, peut être réduit au texte-occurrence communicatif, alors il est possible d'étudier le BJT dans un cadre théorique élaboré pour le texte. Notre démarche scientifique et méthodologique a identifié la linguistique textuelle de W. Dressler et R. de Beaugrande comme référence théorique principale, complétée par des considérations relevant de la Théorie de la pertinence. Donc, si l'on stipule que l'hypertexte est au niveau structural un texte «amélioré», grâce aux possibilités technologiques et aux caractéristiques inhérentes au modèle informatique, il s'ensuit que son étude peut être réalisée à l'aide des outils conceptuels et méthodologiques élaborés pour le texte. Cette approche favorise également une analyse contrastive et l'identification des paramètres nouveaux, introduits par l'organisation hypertextuelle par rapport au texte.

Les mécanismes qui assurent la continuité référentielle et thématique d'un texte en tant qu'unité de sens sont regroupés dans les standards de cohésion et cohérence. En vertu du paradigme hypertextuel, la cohésion a été étudiée par le biais du statut des hyperliens et de la manière dont ceux-ci assurent la cohésion des blocs textuels liés. Nous avons identifié les phénomènes suivants:

1. Des constructions qui fonctionnent comme des pro-formes.

Selon le critère relationnel, définitoire pour la construction d'une continuité référentielle et thématique, les hyperliens se fondent sur trois relations principales:

I. Relations référentielles: (1) (...) et *la nouvelle page d'atterrissage vidéo, plus efficace et ergonomique, à un moment où le genre prend enfin son envol sur le Web d'info.*

II. Relations thématiques (approfondir un sujet): (2) *Les démocrates et les laïcs du monde musulman (dont les touaregs) sont, eux, le plus souvent ignorés.*

III. Relations argumentatives (renvoi aux sources, opinions similaires, données): (3) *S'ils veulent sauver leur peau, les politiques vont devoir tirer très vite les conclusions institutionnelles qui s'imposent du cataclysme en cours.*

2. Des constructions qui fonctionnent comme des éléments de jonction, utilisant les connecteurs du cotexte pour indiquer la relation:

Conjonction: (4) *Laurent Wauquiez, mais aussi Nicolas Sarkozy avaient déjà été désintoxiqués par nos soins.*

Disjonction: (5) *Mon modeste point de vue n'intéresse certes pas grand monde, mais comme nous publions aujourd'hui un complément d'enquête exclusif sur le même sujet, qui pourrait nous être reproché avec des arguments similaires, j'anticipe et j'explique...*

Contre-jonction: (6) *Argument navrant – et pourtant avancé par quelques-uns des internautes de L'Express.*

3. Des constructions déictiques comme *ici/là* en qualité d'hyperlien.

Il s'agit d'éléments de cohésion, utilisés afin de marquer le texte courant comme repère spatial. Ce procédé est symptomatique de la perception du texte comme partie d'un réseau, ouvert à la connexion matérielle avec d'autres textes: (7) *Sa démonstration était époustouflante. Il est là et là.*

4. Des constructions destinées à signaler la cohésion du réseau des textes d'un blog: *j'ai déjà dit ici, on a vu, etc.*

En plaçant l'hyperlien au centre du phénomène de cohésion hypertextuelle, nous avons eu l'intention de montrer dans quelle mesure cette nouvelle forme de structuration du texte ouvre les constituants textuels et les met en rapport avec d'autres textes. Les liens se substituent donc aux connecteurs et permettent une meilleure lisibilité du rapport entre les textes, selon l'intention de l'auteur.

Le standard de cohérence a été analysé selon les modalités dont les hyperliens assurent la cohérence dans un hypertexte de type BJJ. Nous avons identifié les phénomènes suivants:

1. Des constructions-liens qui répondent à l'une des cinq questions qui fondent la cohérence informationnelle du texte journalistique:

- a) **Qui?** (8) *Son remplaçant est là, lui: il s'appelle Mohamed Saber Arab, il est professeur d'histoire à l'université et il a déjà été ministre de la Culture de mai 2012 à mai 2013 – en démissionnant trois fois, il est vrai.*
- b) **Quoi?** (9) *... des CD qui donnent l'impression de déjà-vu. Normal, ils portent l'étiquette Erato, label qui avait disparu en 2001.*
- c) **Quand?** (10) *...l'OMS, la très respectable et très crédible Organisation mondiale de la santé, a sonné le tocsin hier, la grippe A (ex-porcine, ex-mexicaine) est la première pandémie du siècle et ne va pas s'arrêter en si bon chemin.*
- d) **Où?** (11) *Et que dire de cette vidéo tournée clandestinement dans les locaux du Syndicat de la magistrature, mise en ligne mardi soir sur le site Atlantico, puis sur celui du Figaro?*

e) **Pourquoi?** (12) *Tout a commencé par France Info qui affirmait que François Hollande s'était fait opérer de la prostate...en 2011.*

2. Des constructions-liens qui véhiculent des connaissances générales ou font référence à un contexte informationnel lié au texte courant.

(13) *les outils de réseaux sociaux comme Facebook ou LinkedIn, les moteurs de recherche, évidemment, les wiki, les forums, les newsgroups, les enquêtes participatives (...)*

(14) *De son côté, la journaliste israélienne Amira Hass, qui vit dans les territoires palestiniens depuis 1993, a publié le 9 décembre dans le Haaretz une sorte de vade-mecum (...)*

3. Le degré de cohésion entre les textes est perçu par les destinataires comme le résultat d'une gestion de la part du journaliste: constructions opaques (*ici, là, j'ai déjà dit ici*, etc.) versus constructions explicites.

4. La cohérence est souvent obtenue grâce à une progression thématique en réseau.

En ce qui concerne le principe de cohérence et son fonctionnement dans l'hypertexte, nous pouvons observer que le degré d'interprétation du texte est marqué par la flexibilité des étapes de lecture des fragments constitutifs. Dans le BJ il est possible d'aborder ce phénomène tant au niveau des billets, qu'au niveau d'une seule entrée. La cohésion au niveau du blog s'établit par la continuité thématique qui relève surtout du domaine de spécialisation du blog. Les coûts de traitement sont alors peu élevés du point de vue cognitif. Le processus d'interprétation est relativement stable et entraîne la totalité des billets et les connaissances du lecteur sur l'instance éditoriale. L'interprétation est endogène. Dans le cas du billet, le processus d'interprétation est marqué par l'ordre d'accès aux blocs textuels. L'unité de sens, la cohérence finale est variable en fonction de si l'on a cliqué ou non sur un lien, de l'ordre des liens activés, de la nature et la dimension des éléments qui constituent le contexte à chaque moment. Cette variabilité impose au BJ plusieurs contraintes en vue de la mise en place de sa finalité. Pour réaliser sa fonction interprétative, le texte doit, malgré les nombreuses variables, s'assurer un noyau stable de sens. Les autres blocs textuels apportent surtout des précisions, complètent le noyau informationnel, valident le contexte ou les hypothèses des lecteurs. L'interprétation est alors exogène.

Une autre dimension d'analyse linguistique des particularités du BJF se construit autour du texte en tant qu'acte communicatif. Ce qui

revient à étudier comment les moyens d'expression du français servent à communiquer une intention et à produire un effet. Il s'agit dans ce contexte de voir comment les trois paradigmes principaux expliquent le fonctionnement des standards d'intentionnalité, acceptabilité, informativité, situationnalité et intertextualité.

Dans le BJE, les hyperliens permettent, en marquant explicitement une construction, de mettre en évidence l'intention de l'auteur, d'accentuer les moments importants. De l'autre côté, les constructions choisies peuvent être un leurre. On assiste à une matérialisation partielle du standard d'intentionnalité. Le paradigme hypertextuel assure également le fonctionnement du standard d'intertextualité par la mise en relation explicite des textes que l'émetteur a décidé d'incorporer à un même réseau de significations. Les paradigmes de multimodalité et hypertextualité renforcent les standards de situationnalité et informativité. Par l'utilisation des éléments vidéo, audio, iconiques sont complétés les sens transmis par les signifiants de la langue et sont obtenus des effets informatifs supplémentaires.

Le contexte situationnel dans lequel se déroule la communication est établi par des éléments extra-verbaux (heure, date, pictogrammes, etc.) et des éléments verbaux – les liens qui font référence à des événements et personnalités qui constituent le contexte de communication. L'acceptabilité d'une occurrence communicative du blog peut être signalée grâce au paradigme interactif. Les commentaires jouent un rôle important dans l'évaluation de l'acceptabilité, tout en complétant, approfondissant et désambiguïsant le message. Ils construisent un espace d'énonciation à plusieurs voix, y compris la voix de l'instance auctoriale. Suite à une analyse du corpus, nous proposons quatre schémas d'interaction. Les critères de conception de ceux-ci visent soit le rapport entre l'énonciateur/le locuteur du billet et le destinataire/l'allocutaire du commentaire, soit le rapport de ces instances dans les commentaires uniquement. En appliquant ces critères en accord avec les paramètres théoriques définis par la figure du Tierce (Zaslavsky 113-129) et le modèle polyphonique de O. Ducrot, nous avons identifié les schémas suivants:

1. Le locuteur, identifié à l'auteur, a le rôle explicite d'allocutaire.
2. Le lecteur en tant que locuteur identifie son allocutaire parmi les lecteurs-destinataires. Lorsque le nombre d'interventions s'aggrandit, il peut apparaître un nouvel espace discursif qui entretient des relations intertextuelles avec le billet original.

3. Le destinataire effectif de l'énonciation et le locuteur assument des rôles inverses dans la section des commentaires. Ce schéma est vraiment interactif et donne lieu à une relation bilatérale.

4. Le Tierce, dans sa posture de celui dont on parle, assume le rôle d'énonciateur dans la section des commentaires.

Les particularités de l'hypertexte se retrouvent également dans d'autres objets numériques. Pourtant, dans le BJJ, leur réalisation syntagmatique produit des effets qui lui sont propres, par rapport au blog comme artefact informatique, au journalisme comme pratique spécifique et au français comme langue qui met en fonction des mécanismes d'expression particuliers.

Les rapports qui s'établissent entre différentes instances d'énonciation du BJJ, ses caractéristiques techniques et les options mises à dispositions des utilisateurs contribuent à la définition de ses particularités discursives et culturelles. Celles-ci font l'objet du troisième chapitre, **Les particularités discursives et culturelles du blog journalistique francophone**. La notion de *culture* se réfère dans cette recherche à la relation entre l'individu et les valeurs spirituelles et matérielles créées par la communauté humaine. Ces valeurs forment un système de significations acquises et acceptées par les membres d'un groupe social. Ce sens du terme *culture* couvre un vaste champ de comportements, mentalités et imaginaires par rapport à des pratiques, produits, phénomènes, etc. (Zbanč).

Les pratiques et les phénomènes qui résultent de l'interaction humaine avec le BJJ se manifestent par des composantes fonctionnelles, techniques et communicationnelles particulières qui présentent des zones d'unification et légitiment la constitution d'un genre hypertextuel de type BJJ.

Ces composantes ont été étudiées dans ce dernier chapitre afin d'établir leur conformité avec les critères établis par D. Maingueneau pour la l'identification d'un genre (50-54).

En décrivant la composante technique du BJJ, et notamment les SGCs, nous avons identifié la source de l'activité discursive et nous avons précisé le contexte matériel dans lequel fonctionne cette discursivité. Trois caractéristiques importantes sont à révéler: l'existence des paramètres prédéterminés (volume du billet, nombre de billets sur la page active, etc.), le nombre limité des options de structuration, la possibilité de ne pas activer toutes les options disponibles. Ces caractéristiques ont une incidence directe sur la textualité et ses standards.

Du point de vue de la discursivité, les paramètres techniques se reflètent dans une catégorie d'information que, par opposition au contenu défini surtout par la pratique éditoriale du journalisme, nous avons appelée procédurale. L'institution qui héberge le blog s'impose dans la forme et l'aspect visuel de ses produits média.

La composante francophone du BJF se retrouve dans un système d'imaginaires et attentes envers la variation du français et l'expression des variantes nationales, conditionnées historiquement, culturellement, etc. De même que les particularités linguistiques, la dimension francophone prend toute son importance quand elle est mise en rapport avec les deux autres dimensions du BJF, en produisant un amalgame de significations culturelles originales:

(15) **Mimer une signification culturelle:** le nom du blog de Charline Vanhoenacker est @ *Pèèèris*. La journaliste belge mime par écrit une variante de prononciation du toponyme «Paris»; (16) **Exprimer une attitude envers une signification culturelle:** le même blog de Charline Vanhoenacker identifie son domaine d'intervention comme *Correspondance depuis le nombril du monde*, ce qui témoigne d'une certaine ironie envers la signification culturelle et historique de la capitale française; (17) **Marquer la variante idiomatique par des moyens expressifs (phraséologie):** *On se dit alors qu'en 2008, 2009, 2010, on se serait vachement excité le pompon à l'écoute de ce San Fermin, nom d'une célèbre fête basque importée à Brooklyn par ce jeune groupe américain.*; (18) **Marquer le cadre socioculturel par la composante civilisationnelle:**

Des valeurs que l'on voulait lui voir représenter, il n'en reste pas grand-chose dans cette équipe de France. L'honneur? Dans la main de Thierry Henry. La générosité? Dans les coupes sport de ces nouveaux riches. Le dialogue? Avec un casque sur la tête. La vertu? Allo, Zahia! Débarrassés de leurs auréoles de saints laïcs, nos Monte-Cristo à crampons vont pouvoir se consacrer à la seule chose qu'ils savent faire (on l'espère encore): jouer au football. Et ce n'est déjà pas si mal.

Comme l'observe I.-C. Coroi, chaque société ou communauté a ses propres marques linguistiques et comportementales, ses modèles et imaginaires qui influencent (in)directement son développement socioculturel (56). La composante francophone représente, par conséquent, une voie d'accès pour la mise en œuvre des ces modèles d'interprétation de la fonction discursive du BJF.

Un autre critère important dans la constitution du BJJ en tant que genre discursif relève des particularités du langage utilisé par celui-ci. Ces traits langagiers couvrent tout le diapason de caractéristiques générées par le fonctionnement discursif du BJJ, du support à la finalité:

1. Limites spatiales et dynamique. Spatialement et temporellement, le BJJ construit un discours soumis, d'un côté, aux contraintes matérielles de l'écriture, et de l'autre – à l'éphémère de la page active.

2. Synchronie. Un billet est une réaction spontanée. L'édition et la rédaction sont minimales. Les indices de cette écriture dans l'immédiat sont: une marge de tolérance des erreurs grammaticales/d'orthographe, la synchronisation du billet et des commentaires, l'utilisation des moyens graphiques pour suggérer un flux de l'écriture – (19) *Un seul était présent en 2001 (un prof du CFPJ), lors d'une première réunion à Copenhague.*

3. Dimension paraverbale. L'oralité s'impose dans les blogs par l'utilisation des émoticônes, ces éléments iconiques qui aident à nuancer le discours et à transmettre des messages complémentaires: (23) *C'est l'histoire d'une erreur qu'on aurait pu commettre et qu'on n'a pas commise – mais tout le monde n'a pas notre sagesse;o).*

4. Construction mixtes. Le style écrit et celui oral peuvent coexister dans un seul billet, réalisant des fonctions différentes. L'auteur peut utiliser un langage formel par rapport à son sujet et un langage informel par rapport à son public: (24) *Merde, Philippe Chaffanjon est mort!*

5. Fonctions communicatives. L'ordre de l'écrit est d'habitude marqué par la fonction d'enregistrement et de propagation des faits, événements, idées. L'oralité joue un rôle de socialisation, de création de rapports, de consolidation des communautés. Le BJJ en tant que média social réunit les deux fonctions.

6. Possibilités de rédaction. Ce qui est écrit peut être rédigé plusieurs fois. Un texte oral peut supporter des modifications seulement après avoir été écouté. Ces deux extrêmes se retrouvent dans le BJJ. Chaque billet peut être rédigé avant et/ou après la publication.

Une évolution intéressante des objets textuels numériques relève de leur dimension visuelle. Les éléments paraverbaux de nature iconique, graphique, typographique ou chromatique envahissent l'espace scriptural et créent des effets de syncrétisme ou, au contraire, produisent des dissonances. La composante iconique des BJJ représente un autre critère pertinent de leur appartenance à un genre.

Le rapport entre texte et image dans le BJJ révèle les tendances suivantes:

1. Les BJF institutionnels héritent des pratiques de juxtaposition du texte et de l'image, présentes dans le texte-mosaïque de presse;
2. Le rapport texte-image n'a pas seulement une finalité esthétique ou informative-référentielle, mais établit également des relations rhétoriques;
3. Les SGCs contribuent à la généralisation et multiplication des formes syncrétiques texte-image;
4. La composante visuelle représente un élément définitoire dans l'identification des blogs par rapport aux autres contenus numériques;
5. La cohérence discursive de l'iconotexte est basée grosso modo sur trois relations rhétoriques: confirmation (insistance, redondance), complémentarité et opposition (Corjan, Clement).

Finalement, afin de postuler la constitution d'un genre discursif de type BJF, nous avons pris comme prémisse le fait qu'identifier un contenu numérique en tant que BJF suppose de la part du destinataire la construction de plusieurs attentes et finalités informationnelles et la mise en œuvre de stratégies d'interprétation. Dans cette perspective, nous avons appliqué la catégorie binaire information conceptuelle-information procédurale, élaborée dans le cadre de la Théorie de la pertinence, à l'identification des traits et des éléments qui constituent la matrice de prédispositions cognitives à qualifier un objet numérique comme BJF. L'évaluation des éléments procéduraux constitue donc une première étape pour établir un genre BJF, vu comme artefact textuel dans le contexte d'une culture discursive spécifique (Bhatia 6).

Les SGCs sont une source primaire de contenu procédural. Les dispositifs visuels et verbaux (terminologie du blog) fonctionnent comme des éléments de reconnaissance: nuage de tags, flux, archive, commentaire/réactions, etc. La signalétique de l'institution média (logo, couleurs, adresse, etc.) fait aussi partie intégrante de la catégorie procédurale.

Les autres critères, évoqués par Maingueneau comme indices d'un genre visent le statut des partenaires, le lieu et le moment. Dans le cas du BJF ses éléments sont présents sous la forme de l'interactivité dans les commentaires, de l'appartenance marquée visuellement et verbalement à une institution médiatique. En ce qui concerne le moment, ou la temporalité, celle-ci se décline selon trois types de phénomènes: la périodicité (date et heure de publication), la durée de déroulement/la continuité (titre, texte, commentaires, fragmentation), la durée d'obsolescence (page active/archive). Tous ces éléments représentent de composantes définitoires pour un genre

discursif. Ils sont illustrés par des contenus procéduraux qui font partie des conditions d'écriture, codées dans l'architexte informatique.

Un dernier élément procédural vise la finalité d'un genre. Un BJF a une finalité articulée autour des fonctions d'informer, interpréter, éduquer, etc., attribuées traditionnellement à la presse. La dimension francophone place cette finalité dans un système de coordonnées culturelles. Elle transmet une information procédurale par l'intermédiaire de sa composante idiomatique. L'accès aux dimensions discursives et communicationnelles se ferait, dans une première étape, par l'accès à la langue. La langue de l'expression et de l'interface du SGC constitue un critère d'identification du cadre culturel dans lequel fonctionne l'information conceptuelle véhiculée par le blog. Ces traits procéduraux légitiment donc la constitution d'un genre de type BJF.

Nous proposons également un modèle descriptif de la nouvelle configuration numérique, où texte, émetteur et destinataire se voient déclinés selon les coordonnées constitutives du BJF: la dimension technique (le BJF est un objet hypertextuel, exploitable dans le réseau global, créé à l'aide d'un SGC qui met à la disposition de l'utilisateur un modèle prédéterminé d'options de structure, formatage et interaction); la dimension fonctionnelle (le BJF a pour finalité la mise en œuvre d'une fonction interprétative); la fonction interactive (le BJF fait partie des médias sociaux, favorisant les interactions humaines et la création de communautés virtuelles).

Le système des relations culturelles concernant le fonctionnement discursif du BJF est articulé selon trois axes: le texte écrit, les institutions médiatiques et les fonctions d'auteur et de lecteur. Dans l'espace numérique, le texte supporte plusieurs mutations qui affectent sa matérialité, liée à la tangibilité du support, son unité, brisée par les hyperliens, sa pérennité et son identité. L'interactivité des blogs favorisent, d'un autre côté, la démocratisation de l'espace discursif et la propagation de médias participatifs. La fonction de lecteur connaît une mutation culturelle significative dans le contexte de la généralisation du modèle hypertextuel d'organisation du matériel langagier. Nous évoquons dans ce sens la notion de littérature ergodique introduite par Espen Aarseth (75).

En conclusion, nous pouvons affirmer que la recherche a eu comme résultat la **confirmation des hypothèses** mises en avant et la formulation de plusieurs **conclusions**.

1. Le paradigme hypertextuel a permis l'identification et l'explication du rôle des hyperliens dans le maintien de la continuité référentielle et thématique;

2. L'hypertextualité définit le mode dont est assurée la cohérence du BJF. Les hyperliens suivent le modèle «5Q»;

3. Le paradigme hypertextuel contribue au fonctionnement du standard de l'intertextualité en connectant des textes qui appartiennent à un même réseau de significations;

4. Le paradigme de la multimodalité et celui de l'hypertextualité favorisent la réalisation efficace des standards d'informativité et de situationnalité.

5. L'acceptabilité d'une occurrence communicative du BJF est signalée à l'aide du paradigme interactif. Les commentaires attestent un haut degré d'intégration dans l'unité de sens du texte.

6. En appliquant un paradigme interactif nous avons constaté des processus originaux aux niveaux des instances émettrices et des relations qu'elles entretiennent. L'interactivité a été utilisée en tant que principe explicatif pour le fonctionnement des structures paratextuelles et du nouveau rapport culturel entre les médias et leur public.

7. La non-linéarité n'est pas une innovation de l'hypertexte. Pourtant, l'organisation hypertextuelle permet l'exploitation des trois types de non-linéarité (médiun, contenu, matériel) par des mécanismes de nature technique.

8. La tabularité de l'hypertexte représente juste une étape dans une longue histoire des dispositifs techniques, iconiques et structurels de fragmentation du texte écrit. La liberté de l'hypertexte est significativement contrainte par les options du SGC utilisé.

9. La cohésion de l'hypertexte a un double niveau d'articulation: billet individuel et blog (entre les billets).

10. Le BJF réunit, d'un côté, plusieurs niveaux de standardisation et homogénéité (SGC, langue, pratique journalistique), de l'autre, il atteste un haut degré de liberté (visibilité, promotion, niveau de langue, rédaction) et de concentration des outils d'édition dans les mains des instances d'émission et de réception.

11. Le BJF institue un nouveau rapport entre lecteur et texte-produit culturel: la lecture n'as plus de frontières temporelles qui coïncident avec les frontières spatiales de l'édition typographique ou avec les frontières du support.

12. La composante culturelle de la dimension francophone du BJ se définit par l'attribution d'étiquettes culturelles aux variantes de langue qui établissent par la suite des attitudes et des attentes face au discours, par le

biais d'un modèle de stéréotypes et de mentalités associés à un contexte social, culturel et historique.

La **portée scientifique** des résultats obtenus consiste à avoir déterminé les particularités linguo-culturelles de l'objet hypertextuel de type BJE, ce qui a permis de générer un modèle d'organisation et de fonctionnement des constituants textuels et discursifs dans le contexte d'une nouvelle praxis, définie par l'espace numérique, ce qui a entraîné une valorisation des objets textuels numériques pour les sciences du langage.

Bibliographie

- Aarseth, Espen, *Cybertext: Perspectives on Ergodic Literature*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1997. Bhatia, Vijay Kumar, «Applied genre analysis: A multi-perspective model», *Ibérica*, nr. 3, 2001, p. 3-17.
- Corjan, Ionel, *Iconotextul mediatic și publicitar. Analize semio-retorice*. Suceava: Editura Mușatinii, 2004.
- Coroi, Ioana-Crina, «Images et mentalités dans le discours médiatique roumain», in *Discours et images*, Ardeleanu, S.-M. (dir.), Iași: Demiurg, 2009, p. 53-65.
- De Beaugrande, Robert, Dressler, Wolfgang, *Introduction to text linguistics*. London: Longman, 1981.
- Ducrot, Oswald, *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1980.
- Genette, Gérard, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, 1979.
- Jeanneret, Yves, «Le procès de numérisation de la culture: Un défi pour la pensée du texte», *Protée*, nr. 2, 2004, p. 9-18
- Lévy, Pierre, «L'hypertexte, instrument et métaphore de la communication», *Réseaux*, nr. 46-47, 1991, p. 59-68.
- Maingueneau, Dominique, *Analyser les textes de communication*. Paris, Nathan/HER, 2000.
- Sperber, Don, Wilson, Deirdre, *La pertinence: communication et cognition*. Paris, Les Ed. de Minuit, 1989.
- Vandendorpe, Christian, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Paris, La Découverte, 1999.
- Zaslavsky, Danielle, «Le tiers comme condition du discours journalistique», in *La voix cachée du tiers*, Charaudeau, Patrick (dir.), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 113-129.
- Zbañ, C., Zbañ, Ludmila, «Marques de l'interculturalité dans la dimension paratextuelle», *Buletin Științific. Les langues-cultures à l'université*, nr. 7, 2010, p. 132-138.

Conception linguistique de Humboldt et le discours comme un acte créatif

(Thèse de doctorat)

Synthèse

En analysant la conception linguistique de Humboldt, nous nous sommes fixé pour objectif de mettre en valeur «le discours dans son ensemble», car Humboldt met en rapport direct la nature fonctionnelle de la langue (et par conséquent, sa créativité) avec le discours: «...die Devinition des jedesmaligen Sprechens ... kann man nur gleich an die Totalität dieses Sprechens als die Sprache ansehen». Il estime que seul le discours dans son ensemble, et non pas des éléments linguistiques séparés, exprime (ou met en valeur) la langue dans sa plénitude: «Gerade das Höchste und Feinste lässt sich an jenen Elementen nicht erkennen und kann nur ... in der verbundenen Rede wahrgenommen oder geahndet. Nur sie muss man sich ... als das Wahre und Erste denken» (36). D'après Humboldt, il est évident que c'est dans le discours qu'il faut voir la source et les fondements de la création linguistique, et à son avis, c'est dans le discours que la langue se manifeste dans son expression essentielle. Ainsi, nous pouvons conclure que chez Humboldt, la création linguistique a deux aspects:

1. L'aspect avec lequel la langue exprime sa création par rapport à l'univers, ce qui signifie que dans la langue, le monde se présente avec un aspect transformé. Ici, se produit l'intériorisation de l'univers qui représente une réalité extérieure à la langue, et sa transformation en une image linguistique. C'est justement cet aspect qui est toujours mis en valeur dans la littérature scientifique consacrée à Humboldt.

2. Et le deuxième aspect c'est celui que Humboldt souligne lui-même en traitant du discours.

En quoi consiste la différence entre ces deux dimensions de la création linguistique? Dans le premier cas, la création signifie la transformation d'un phénomène non-linguistique en un phénomène linguistique – la transformation de la réalité en celle de la langue, tandis que dans le deuxième cas, Humboldt met en valeur l'immanence de la création linguistique – la création linguistique comme un processus immanent. Ce qui veut dire que dans ce cas, la création est vue dans le cadre du processus discursif et elle implique l'influence réciproque exercée par les éléments linguistiques qui participent à ce processus. Tout cela démontre que l'acte de parole représente toujours un acte intralinguistique, c'est-à-dire un acte du processus linguo-immanent de l'activité linguistique. Toute sa structure, à partir du phonème jusqu'à la phrase, devient l'objet de cette création. Ce deuxième aspect de la conception de Humboldt ou l'immanence de la création est, en effet, ignorée non seulement dans des théories sémiotico-systémique, anthropocentrique et de communication, mais même dans des théories linguistiques néo-humboldtiennes.

En tenant compte du fait que c'est le phénomène mentionné ci-dessus (ou la nature énergéiste du discours et, par conséquent, celle du texte) qui représente l'objet de notre étude, il nous semble nécessaire de souligner la différence de principe qui, à notre avis, dans le contexte donné, existe entre notre point de vue et celui des néo-humboldianistes, nettement exprimé par L. Weisgerber. On sait notamment que Weisgerber définit les quatre aires suivantes de la représentation du monde – (Schauplätze) (quoique, ayant en vu la logique des réflexions de Weisgerber, il soit plus raisonnable, à notre avis, de parler des quatre degrés de la création linguistique):

- 1) premièrement, la langue s'approprie la réalité extérieure existante...;
- 2) deuxièmement, la langue s'approprie de nouveaux fragments du monde réel en se référant à la couche déjà existante «de la réalité humanisée»...;
- 3) troisièmement, la langue s'approprie le monde intérieure de l'homme qui naît sous l'influence de facteurs humains non-linguistiques (par ex. l'appropriation de modalités différentes d'impressions esthétiques et éthiques...;
- 4) quatrièmement, la langue suivant sa loi interne, crée le monde linguistique d'après ses possibilités, selon tout le sens formel de ce terme (par ex., dans le cas de la formation des mots) (73).

Il est à noter que pour désigner le dernier aspect (ou degré) de la transformation créative du monde réalisée par la langue, Weisgerber utilise

le terme «erworten», par lequel il devient évident qu'il s'agit du processus de formation de mots nouveaux dans l'espace intérieur de la langue.

C'est justement ce dernier point qui représente l'objet de notre intérêt particulier parce que, dans ce cas, chez Weisgerber, il s'agit de l'aspect de la création linguistique qui se révèle non seulement par rapport immédiat au monde, mais – complètement et directement -au sein même de la langue, c'est-à-dire, il s'agit de la créativité qui est essentiellement immanente à la langue.

On voit que, chez Weisgerber, la créativité immanente de la langue n'est interprétée qu'au niveau de la formation des mots et, que, dans ce cas, on ne tient pas compte des aspects de la réalité linguistique désignés comme «discours» et «texte» par la linguistique contemporaine.

A notre avis, ce n'est pas un hasard que, du point de vue de la création linguo-immanente, Humboldt n'ait pas été assimilé par la pensée linguistique contemporaine: le système conceptuel caractérisant cette pensée n'est pas en mesure d'interpréter et d'actualiser cette idée d'une manière adéquate. C'est le linguiste géorgien, Guram Ramichvili, qui est l'un des initiateurs de l'assimilation créative et véritablement contemporaine de l'héritage de Humboldt – et cela non seulement en Géorgie, mais aussi dans tout l'espace soviétique et hors de ses frontières. Voici ce qu'il écrivait à propos du problème mentionné:

La nouvelle orientation concernant la langue doit dénier «les recherches des soi-disant fonctions superficiellement évidentes», notamment, l'idée selon laquelle: 1. la fonction de la langue ne serait que celle d'enregistrer les résultats des perceptions auditives, ou 2. la langue ne serait qu'un miroir et un résultat des activités culturelles. Aucune de ces conceptions n'est erronée, mais elles ne sont pas parfaites, car ces fonctions ne montrent pas clairement pourquoi et à quel point la langue peut participer à la construction de la conscience concernant la perception d'objets. (4)

Il est clair que dans ce cas, comme dans tout l'espace néo-humboldtianiste, le problème de l'assimilation de la pensée humboldtienne est lié avec la constatation «de la force avec laquelle la langue participe à la construction de la conscience concernant la perception d'objets,» c'est-à-dire qu'il est lié au problème de la compréhension de la langue comme d'un phénomène créateur de l'image de l'univers.

Comme nous l'avons déjà noté, il est impossible de ne pas reconnaître l'importance fondamentale de l'aspect mentionné de la conception

humboldtienne. Mais cela signifie-t-il que la conception humboltienne ou énergéiste sera vue dans sa plénitude si l'on ne constate et ne souligne que la conscience concernant la perception d'objets d'une personne est formée par sa langue maternelle? Pour comprendre la pensée humboldtienne dans sa plénitude, il nous semble important de citer l'affirmation du linguiste géorgien à propos de la différence des fonctions externes et internes de la langue: «Il faut transporter notre attention des fonctions externes de la langue à ses fonctions internes, dont l'étude va révéler, d'un côté, les qualités perceptuelles de la langue et la placer dans le rang des phénomènes culturels, tandis que, de l'autre côté, elle va rendre plus évident le rôle de la linguistique dans l'argumentation scientifique de la culture humaine» (idem).

Il faut, bien sûr, accepter l'idée du linguiste géorgien selon laquelle l'assimilation créative et la réception adéquate de la pensée humboldtienne doivent, en effet, signifier la mise en relief des fonctions internes et, en général, de cette dimension immanente de la langue. Mais pourquoi la mise en relief de la dimension immanente de la langue ne devrait-elle vouloir dire que c'est «notre conscience concernant la perception d'objets» qui est formée par la langue? Comme l'a montré le dynamisme paradigmatique de la linguistique contemporaine, ce n'est pas seulement la formation de la conscience concernant la perception d'objets, mais aussi celle de la conscience communicative humaine qui est réalisée par la langue. Il est d'autant plus important de remarquer et de souligner le fait que, comme nous l'avons noté au début de notre ouvrage, chez Humboldt, la création linguistique est perçue non seulement du point de vue linguo-systémique, mais aussi communicatif.

Dans notre ouvrage, la réception complète de la conception de la langue humboldtienne est mise en lien avec le principe qui est à la base de tout le dynamisme paradigmatique de la linguistique contemporaine ou du principe anthropocentrique. Comme nous le savons, le paradigme anthropocentrique de la pensée linguistique a été créé par la nécessité de prendre en considération ce qu'on appelle «le facteur humain» en étudiant la langue en tant que phénomène:

Si, jusqu'à présent, les scientifiques n'étaient principalement intéressés que par la structure de la langue elle-même, aujourd'hui, les questions suivantes se posent: de quelle manière la langue est-elle liée avec le monde humain? À quel point l'homme dépend-il de la langue? De quelle manière la situation de communication peut-

elle déterminer le choix des moyens linguistiques par l'homme?
(ლეზანძე 5)

Mais comment devrions-nous comprendre le lien interne entre l'anthropocentrisme et la pensée humboldtienne? A notre avis, c'est la créativité de la langue qui représente, comme nous l'avons noté ci-dessus, l'essence de la conception humboldtienne, qui doit être considérée comme un «maillon de liaison». C'est justement la créativité de la langue qui, d'après Humboldt, doit être considérée comme un aspect fondamental de l'acte de langage ou de discours.

Dans l'ouvrage, nous traitons des trois dimensions principales de l'essence énergéiste et créative de la langue: a) la première dimension, c'est l'aspect de la conception énergéiste de Wilhelm von Humboldt qui met en valeur la nature créative du langage ou du discours; b) dans la deuxième dimension, ce qui intervient, c'est la vision de la créativité du discours à titre de phénomène linguistique, et sa définition, en nous référant aux conceptions et aux méthodes linguistiques contemporaines; c) et enfin, on procède à l'étude de la réalité textuelle où se révèle – d'une manière synthétique – tant l'adéquation de la conception humboldtienne que la constatation de cette adéquation avec sa forme empirique dans le discours.

Comme nous l'avons noté dès le début, la perception et l'analyse de la créativité du discours représentent l'objectif principal de nos recherches qui se réfèrent à la conception énergéiste de Humboldt. Étant donné que le texte doit être considéré comme la dimension linguistique de tout discours, c'est dans le texte qu'il est indispensable de rechercher «la trace» prouvant la créativité mentionnée. Mais il est impossible que cette orientation textocentriste embrasse à la fois toute la quantité de textes de tous les styles fonctionnels et de tous les genres possibles. C'est pourquoi, de ce point de vue, notre étude a une structure dynamique strictement déterminée qui se réalise sur les trois niveaux suivants:

a) Sur le premier niveau, nous essayons de montrer la créativité du discours en nous basant sur un type d'universaux linguistiques tel que la processualité, ce qui veut dire que la réalisation textuelle de ce type d'universaux implique l'intégration des éléments linguistiques qui le désignent. La processualité, en tant que catégorie langagière générale, a été analysée dans le cadre des paradigmes déjà mentionnés, notamment des paradigmes sémiotico-systémique, anthropocentrique et communicatif. Ceci étant admis, notre méthodologie d'étude de la processualité se présente en trois étapes: 1) l'étude de la processualité en nous basant sur le système de

la langue (au niveau du lexique); 2) l'étude de la processualité au niveau de la phrase; et 3) ce n'est qu'à la troisième étape que se pose la question: quel est le type de texte pouvant comprendre et exprimer la processualité?

Il est naturel de parler de la processualité dans le cadre du paradigme sémiotico-systémique en se basant sur le verbe, car il est reconnu que, dans le système de toutes les langues, y compris l'allemand, c'est le verbe qui, en premier lieu, représente l'unité exprimant la processualité. C'est de la manière suivante que W. Schmidt détermine l'essence du verbe: «Nous comprenons le verbe comme une des parties du discours, qui exprime, dans notre pensée, les actions, les processus et les états; tous ces contenus ont un trait commun: ils sont vus comme déterminés dans le temps, comme les processus qui se déroulent dans le temps... le verbe exprime le processus – l'action ou l'existence déterminée par le temps» (10).

Il est donc incontestable que le verbe joue un rôle décisif dans la structuration et la réalisation de la phrase et qu'il représente son centre structurel. Ainsi, si nous nous référons à la conception verbocentriste contemporaine de la phrase (où il s'agit de l'expansion de la notion de signe, c'est-à-dire de sa transposition du niveau du lexique aux niveaux de la syntaxe et du texte), nous verrons que c'est la coïncidence de la classification sémantique des verbes et celle de la phrase qui a lieu. «Ce n'est pas seulement du point de vue de son contenu que le verbe tient un rôle primordial dans la phrase, mais il influence aussi sa structure et détermine entièrement sa constitution» (Eppler 4).

Ainsi, il faut reconnaître que la notion de processualité peut être comprise d'une manière restreinte, basée uniquement sur le verbe et, d'une manière plus élargie, au niveau du texte, qui serait basée sur la typologie des formes compositionnelles langagières, notamment, sur la description dynamique.

b) Au deuxième niveau, la processualité comme un type d'universaux sémantiques est mis en lien avec un phénomène linguistique tel que la forme compositionnelle langagière d'une description dynamique. Nous supposons que ces deux phénomènes (universaux sémantiques et forme compositionnelle langagière) sont inséparables (l'existence de l'un sous-entend celle de l'autre) et que la formation du texte d'un contenu correspondant, comme d'une réalité linguistique, ne peut être effectuée qu'à la suite de leur actualisation simultanée. Comme nous le savons, n'importe quel texte peut contenir plusieurs formes compositionnelles langagières, c'est-à-dire qu'il peut représenter une succession des formes

compositionnelles langagières. Il est difficile de détecter au premier abord la forme compositionnelle langagière dominante qui représente le noyau et qui détermine la sémantique du texte. Mais, en même temps, le texte en tant qu'unité, a la tendance à coïncider à une des formes compositionnelles langagières, une seule forme qui aurait déterminé le texte et qui serait devenue son noyau et aurait soumis (réuni dans son «orbite») d'autres formes compositionnelles langagières.

La forme compositionnelle langagière – «la description» – représente l'objet de notre intérêt en tant que forme de la description dynamique et une version possible de la structuration de l'image germanophone du monde, c'est-à-dire, la manière dont se réalise la processualité, comme catégorie sémantique, dans la langue, ainsi que dans le discours (au niveau du texte), car, d'après Humboldt, ce qui est le plus important dans la langue, c'est sa créativité et la perception de la créativité linguistique, tandis que la compréhension de la créativité de la langue n'est possible que dans «le discours continu» («in der verbundenen Rede») ou dans un discours. C'est dans un texte que le discours à analyser et à interpréter est représenté.

c) A cette étape, on détermine le genre du langage dans le cadre duquel s'effectue l'actualisation la plus adéquate des concepts de processualité et de description dynamique.

Comme nous l'avons déjà noté, nous basons l'analyse énergéiste du discours et du texte sur le paradigme humboldtien de l'interprétation de la langue en tant que phénomène. Mais, en même temps, nous savons que nous effectuons la vérification de l'adéquation de nos réflexions théoriques en nous référant à un type de l'espace sémantique de texte tel que l'espace sémantique de la processualité. Par conséquent, il se pose une question: quel est ce genre auquel il faut attribuer le statut central ou prototypique dans le cas où nous souhaitons révéler la créativité immanente de discours et de texte en nous référant au type mentionné de l'espace sémantique? Le reportage journalistique se présente comme le genre qui actualise la processualité et l'espace d'un texte correspondant, car c'est l'actualisation de ses signes de genre qui crée la forme compositionnelle langagière telle que la description dynamique (il faut noter d'emblée que l'étude de la processualité représente pour nous le moyen et non pas l'objectif – notre objectif étant l'étude énergéiste du discours. Pour nous, il est important de constater et de faire la description analytique du phénomène linguo-immanent de discours et de texte, tandis que la processualité et les formes compositionnelles langagières qui y sont liées, ne servent à rien d'autre

qu'à atteindre cet objectif. C'est pourquoi nous pensons que le signe de la créativité qui caractérise n'importe quel processus doit révéler tout son potentiel dans ce type de discours pour lequel la créativité représente le trait caractéristique de construction).

A la suite de l'analyse de la réalité de genre et de texte, mentionnée ci-dessus, nous construisons le mécanisme interne de la créativité linguo-immanente ou linguistique de discours et de texte (l'énergéisme) et, par conséquent, le modèle représentant ce «mécanisme» qui comprend les trois composants suivants postulés théoriquement et prouvés empiriquement: a) le modèle qui doit postuler les trois dimensions linguistiques («dimension des trois» – «la trinité dimensionnelle»), dans le cadre duquel doit se révéler l'énergéisme linguo-immanent – le texte, la forme compositionnelle langagière, et le verbe; b) «le mécanisme» comportant l'unité «de trois» (la «trinité» mentionnée) est caractérisé par l'ensemble des traits suivants: «étapes», «hiérarchisation» et «dynamisme»; c) et enfin, le modèle de linguo-immanence doit indiquer deux pôles créatifs du discours – texte, c'est-à-dire la fusion inéluctable de la linguo-transcendance et de la linguo-immanence, et, en même temps, il doit révéler, dans le cadre du texte, le lieu de la genèse, de l'existence et du fonctionnement de linguo-immanence – «son «topos» textuel».

Dans la partie finale de l'ouvrage, nous avons essayé de déterminer la fusion de la créativité linguistique ou de l'énergéisme avec la créativité interne du sous-type de discours appelé «lyrique» dans la théorie de la littérature. Dans le processus de l'analyse humboldtienne ou énergéiste du discours et du texte, c'est la relation particulière avec la subjectivité et aussi le fait que la définition de la lyrique, comme d'un mode littéraire, soit liée à l'aspect de la langue, à savoir, à l'aspect des formes compositionnelles langagières qui permet de différencier la lyrique des autres modes littéraires: «la lyrique, en tant que mode littéraire, représente l'expression des capacités créatives littéraires qui comprend la création d'une œuvre, la structuration d'un objet esthétique, l'organisation des formes compositionnelles langagières» (Бройтман 109-110). À propos de l'importance tout à fait particulière de la lyrique et du texte lyrique: à la différence des œuvres épiques et dramatiques, l'interdépendance de l'auteur et du «moi» lyrique ne doit pas être comprise comme subjective et objective, mais comme subjective et subjective (ou autrement dit, comme une interdépendance dialogique). Mais si nous prenons en considération tout ce qui a été dit concernant la corrélation entre un texte lyrique et son aspect linguistique, nous pouvons

conclure avec détermination que, dans ce cas aussi le syncrétisme doit être interprété comme une corrélation subjective-subjective: à la différence d'un texte épique ou dramatique, dans un texte lyrique, la langue n'est pas présentée comme l'objet employé à la fois par le tandem de l'auteur et du «moi» – elle représente, elle-même, le sujet étant en rapport de dialogue avec le tandem mentionné.

En nous référant à l'ensemble des caractéristiques déjà existantes concernant la lyrique en tant que mode littéraire, nous essayons, en même temps, de prendre en considération les résultats obtenus lors des recherches effectuées au niveau des premières étapes de cet ouvrage. L'analyse énergéiste des textes littéraires nous montre que c'est l'intensité interne du texte qui opère une transformation sémantique des composants linguistiques du texte, et il en résulte que même les éléments linguistiques qui ne comportent pas le sème de processualité dans leurs données processuelles paradigmatiques, «servent» à produire l'expression d'une processualité.

Nous dégageons les trois principes exprimant la corrélation syncrétique du texte avec la langue représentant la base de la créativité linguistique de la lyrique: 1. le syncrétisme général du texte lyrique et de la langue; 2. le syncrétisme du texte, de l'auteur et du sujet lyrique et 3. le syncrétisme des sous-types internes de la forme compositionnelle langagière correspondante. Étant donné que, même au niveau d'étude, la processualité est vue comme un des universaux linguistiques de base, les œuvres de la poésie romantique sont utilisées comme l'objet de l'analyse. Ceci dit, nous montrons comment se produit, dans ce cas, le syncrétisme de la description des deux sous-types de la forme compositionnelle langagière (de la description statistique et dynamique).

Pour illustrer ce qui a été dit ci-dessus, nous procéderons à la présentation de l'analyse énergéiste des textes romantiques et lyriques. Le texte d'I. Eichendorf démontre les réflexions faites ci-dessus.

«Schöne Fremde»

Es rauschen die Wipfel und schauern, Hier hinter den Myrtenbäumen
 Als machten zu dieser Stund In heimlich dämmernder Pracht,
 Um die halbversunkenen Mauern Was sprichst du wirr wie in Träumen
 Die alten Götter die Rund. Zu mir, phantastische Nacht?

Es funkeln auf mich alle Sterne
 Mit glühendem Liebesblick,
 Es redet trunken die Ferne
 Wie von künftigem, großem Glück!

Dans cette citation d'Eichendorf, toute la réalité vue pendant la nuit, représente un grand processus à l'expression duquel participe non seulement le complexe verbal du texte, mais aussi l'ensemble des composants nominaux et adjectivaux. Pourtant, dans ce cas aussi, c'est le complexe verbal qui maintient le statut central du verbe.

Quant aux verbes et à leur ensemble conceptuel: cet ensemble a l'aspect suivant: le complexe des verbes que contient le texte, comprend (d'après leur ordre textuel et linéaire) les verbes suivants: rauschen rauschen; schauern schauern; machten machten; sprichst sprechen; funkeln funkeln; redet reden; C'est sous l'influence de ce contexte qu'ils acquièrent la processualité ostensible, qu'ils soient ou non porteurs de la processualité au niveau paradigmatique.

«Abendlied» de K. Brentano, un autre poète romantique.

«Abendlied»

Wie so leis die Blätter wehn
In dem lieben, stillen Hain;
Sonne will schon schlafen gehn,
Läßt ihr goldnes Hemdelein
Sinken auf den grünen Rasen,
Wo die schkanken Hirsche grasen
In dem roten Abendschein.
In der Quellen klarer Flut
Treibt kein Fischlein mehr sein Spiel;
Jedes suchet, wo es ruht,
Sein gewöhnlich Ort und Ziel
Und entschlummert überm Lauschen
Auf der Wellen leises Rauschen
Zwischen bunten Kieseln kühl.

Comme nous l'avons déjà remarqué, dans ce cas aussi, les verbes ayant une sémantique processuelle forment de nouveau le contexte sémantique dans lequel se produit l'intégration sémantique des verbes. Bien entendu, les verbes tels que «sinken» et «grasen», appartiennent eux-mêmes à la même classe sémantique, tandis que les verbes «suchen» et «rohen», sous l'influence de ce contexte, acquièrent réellement la processualité ostensible, ce qui ne leur est pas propre au niveau paradigmatique.

Le texte de Brentano nous révèle un fait qui nous semble important pour nos recherches: tout en concentrant notre attention sur la poésie romantique, nous constatons que les trois composants de notre ensemble

théorique et méthodologique – l'énergéisme humboldtien, la forme compositionnelle de description du langage, la processualité comme un type d'universaux linguistiques et sémantiques – se retrouvent dans un «focus» unique. Bien sûr, c'est la thèse humboldtienne mentionnée ci-dessus qui a guidé toutes nos recherches, et le fait que la processualité, c'est-à-dire la «description» soit devenue l'objet de cette analyse, pourrait être considéré comme «accident», mais dans le sens suivant de ce terme (accident): quel que soient les universaux linguistiques et sémantiques initiaux de nos recherches, on leur aurait trouvé une forme compositionnelle adéquate et l'analyse du texte donné nous aurait amenés aux mêmes conclusions. Mais, à notre avis, il fallait, dans tous les cas, maintenir le vecteur théorique et méthodologique de l'étude sans lequel nos recherches mêmes auraient perdu leur sens. Comme nous l'avons vu, cet ensemble doit impliquer l'ensemble mentionné ci-dessus et il est évident qu'il faut maintenir le même ordre des types de discours à étudier. Il est naturel que le choix de l'un de ces universaux dépendra entièrement de la question suivante: quelle est la forme compositionnelle qui pourra jouer le rôle de support analytique? Mais nous pensons qu'au cours d'une telle étude, c'est le texte littéraire qui aurait le dernier «mot», parce que c'est justement là où, au niveau du discours et du texte, la créativité linguistique deviendrait la plus tangible.

C'est le contenu principal de notre thèse au cours de laquelle nous avons essayé de répondre à l'objectif de nos recherches posé dans l'introduction de l'ouvrage et à l'actualité du problème. Nous voudrions souligner, une fois de plus, l'aspect suivant de l'étude effectuée: il est important de ne pas se focaliser uniquement sur l'aspect de la conception de Humboldt qui implique la perception créative du monde par la langue, mais aussi sur l'aspect qui tend à représenter la créativité immanente de la langue réalisée dans le cadre du discours. Quant à la question concernant les universaux sémantiques et la forme compositionnelle qui serviront de point de repère pour atteindre cet objectif, cela dépendra du choix du chercheur concret.

Bibliographie

- Eichendorff, Joseph von, 1988. *Gedichte: In chronologischer Folge* (insel taschenbuch).
- Gigl Claus. *Deutsch Prosa/Drama/lyrik*. Ernst Klett Verlag Stuttgart Duesseldorf. Leipzig, 2005.

Synthèse de thèse de doctorat

Humboldt, Wilhelm von, *Schriften zur Sprache*. Philipp Reclam Stuttgart, 1993.

Lösener, Hans, *Zweimal Sprache: Weisgerber und Humboldt*. Münster: Nodus

Publikationen, 2000.

Schmidt, Wilhelm, «*Grundfragen der Deutschen Grammatik*», Berlin, Volk und Wissen, 1967.

Weisgerber, Leo, «*Das Gesetz der Sprache*», Heidelberg, 1951.

ლებანიძე, გურამ, კომუნიკაციური ლინგვისტიკა, თბილისი, ენა და კულტურა, 1997.

Бондарко, Александр, *Язык как мирозидание* (Лингвофилософская концепция неогумбольдтианства), 2004.

Бройтман, Самсон, «Лирика», in *Поэтика, словарь актуальных терминов и понятий*; издательство Кулагиной, Intrada, 2008. (109-110).

Рамишвили, Гурам, «В.Ф. Гумбольдт», in *Избранные труды по языкознанию*. Москва, 1984.

**Nouvelles recherches dans le domaine
des Sciences humaines**

Gouram/Vakhtang LEBANIDZÉ
Professeur émérite
Université d'État Ilia, Tbilissi, Géorgie

La pensée scientifique de nos jours: sa «surface» et sa «profondeur»

L'interdisciplinarité en tant qu'une tendance paradigmatique de la pensée de nos jours est – sans aucun doute – le trait le plus patent de cette pensée, ce qui veut dire qu'elle devrait être aussi sa surface – mais une surface qui impliquerait une profondeur qui la fait naître. Et si nous voulons comprendre le phénomène d'interdisciplinarité (et ne faire que constater son existence), nous devrions faire une suite de pas successifs qui seraient – peut être – notre voie vers (ou même dans) cette profondeur. Essayons de faire ces pas:

1. Il faudrait, tout d'abord, saisir et définir le lien entre les deux aspects du paradigme d'interdisciplinarité – le lien entre la structure de l'espace humain auquel ce paradigme se rapporte et la structure temporelle du métaparadigme dont l'interdisciplinarité devrait faire partie (ou bien représenter l'une de ses étapes implicitement nécessaires). Quant à la structure de l'espace humain, nous nous la représentons comme l'inséparabilité de ses dimensions verticale et horizontale (la vision du vertical supposant – et offrant – un choix de principe: choix entre le vecteur dirigeant «d'en haut vers en bas» et celui dirigeant «d'en bas vers en haut»). Et c'est en partant de cette structure dimensionnelle qu'il faudrait définir tous les deux aspects du paradigme discuté: l'interdisciplinarité se rapporte à la dimension horizontale de l'espace humain, tandis que le paradigme qui l'a précédé dans le temps s'est rapporté à sa dimension verticale – notamment et en principe – à son vecteur «d'en bas vers en haut», ce qui signifiait la tendance d'une des disciplines d'embrasser et même d'«avalier» l'ensemble de toutes les autres: c'était, comme on le sait bien, l'époque où la psychanalyse prétendait pouvoir (et vouloir) représenter et exprimer tout l'homme et même toute la réalité humaine. C'est pourquoi, croyons-nous, on a le droit d'appeler cette étape du mouvement métaparadigmatique «paradigme

transdisciplinaire», accentuant ainsi la sémantique du préfixe «trans-». Mais comment pourrait-on se représenter l'avenir paradigmatique de notre pensée, l'avenir qui ne saurait être qu'une synthèse se basant sur l'opposition de l'«inter-» et du «trans-»? Puisqu'une synthèse devient inévitable, on pourrait (et l'on devrait peut-être) l'appeler «paradigme syndisciplinaire», accentuant ainsi le contenu toujours synthétique du préfixe «syn-». Mais il faudrait, cette fois-ci, se baser – au cours même de la synthèse – sur le vecteur «d'en haut vers en bas» du vertical, embrassant ainsi toute la structure dimensionnelle, faisant un Tout intégral de cette réalité.

C'est comme ça que l'on pourrait parler de la «Triade dynamiquement conçue de «trans-, d'inter et de syn-» comme d'un point de départ pour passer de la «surface» de la pensée humanitaire contemporaine vers sa «profondeur».

2. Mais l'on devrait croire aussi – si l'on n'oublie pas tout ce qui a été déjà dit – qu'aller vers la profondeur de n'importe quel phénomène veut dire aller vers ce phénomène en tant qu'un Tout. Mais il faudrait croire aussi qu'un Tout – s'il mérite vraiment d'être ainsi nommé – ne pourrait exister en tant qu'une réalité multidimensionnelle. Et si l'on veut s'assimiler cette multidimensionnalité, il faudrait aller à une synthèse d'un tout autre niveau (comme un pas de plus vers la profondeur que l'on a en vue): une synthèse de la logique propre au langage discursif et de celle propre à la vision symbolique. Et c'est pour cela qu'il faudrait recourir à l'image symbolique toujours présente – d'une façon plus ou moins latente ou patente – à notre conscience – à l'image de la Croix: les axes de la croix représentent, d'une manière déjà dynamique, les dimensions verticale et horizontale du tout de l'espace humain. Mais représenter une croix d'une manière dynamique, c'est la voir à travers le point où les axes se croisent, à travers le Centre qui fait changer la qualité même de notre vision (et de notre pensée): l'espace centré de la croix se fait penser non plus extensivement, mais déjà intensivement, transformant ainsi la profondeur (et, par conséquent, le tout) intensivement et incessamment croissante en une infinitude qui transcende l'opposition de l'espace et du temps.

3. Mais la vision de la Croix ainsi présentée ne serait pas pleine si l'on ne dit pas ce qui suit: tout ce qui existe intensivement (et avec une intensivité incessamment croissante) veut s'achever en une explosion. Et quant à la pulsation dont s'accompagne une telle existence, c'est l'attente d'une telle explosion.

On est tenté de penser à la «Triade de trans-, d'inter- et de syn-» comme à un phénomène qui se trouverait au cœur même de l'Histoire intégralement conçue – notre histoire existentielle, l'histoire humaine et l'histoire cosmique – et que l'on pourrait nommer «Loi de la Croix». L'explosion qui a donné naissance à l'univers cosmique et qui a suivi l'état de Singularité (comme une variété de pulsation?) et dont nous parle la cosmogonie physique, pourrait être comprise – peut-être – comme une allusion à l'existence d'une telle Loi (c'est le mérite de la cosmologie physique d'avoir découvert l'état de Singularité, mais c'est seulement la Pensée Intégrale ou, plutôt, la vision intégrale de l'Histoire basée sur la «Loi de Croix», celle-ci supportée par la «Triade de trans-, d'inter- et de syn-», qui puisse l'interpréter d'une façon adéquate).

Cycle de cours

Introduction à la philologie

Cours 5

Nous continuons notre réflexion métaphilologique et nous allons la réaliser, dans le cadre de ce cours, en trois étapes: 1. à la première étape de notre réflexion, nous allons nous intéresser à la «philologie» en tant que terme; ensuite – 2. à la deuxième étape, nous allons parler d'une façon plus générale du terme (des termes) en tant que phénomène logique; et, à la fin, – 3. à la troisième étape, nous allons mettre ce moment de généralisation en rapport avec une dimension de la réflexion philologique que représente son historicité.

1. «Philologie» comme terme (étape initiale de la réflexion terminologique)

Rappelons-nous que le terme représente une variété de mot (d'unité lexicale) et, par conséquent, il doit être doté d'une sémantique, ainsi que d'une fonction nominative. «Philologie» comme terme effectue la nomination d'un certain courant dans la pensée humanitaire – notamment, de celui qui porte ce «nom» (quant à la question: comment faudrait-il comprendre l'expression «la pensée humanitaire» – nous y répondrons plus tard, lorsque nous parlerons de la fonction nominative du terme «philologie», c'est-à-dire lorsque, de cette façon, nous aurons à concrétiser la définition – donnée ci-dessus – de la philologie comme courant de la pensée). «Philologie», elle-même, est un terme complexe et se compose de deux éléments: «philo» nous renvoie au mot grec *phileo* désignant «aimer», «logie» nous renvoie également au mot grec *logos* désignant «mot» («parole»), c'est-à-dire que «philologie» se traduit littéralement comme «amour du mot» (ou de la

parole). Si nous faisons mention de disciplines scientifiques plus «vastes», il nous faudra alors remarquer que nous avons l'élément *phileo* seulement en «philosophie». Quant à *logos*, nous avons cet élément dans des termes comme, par exemple, «psychologie», «géologie», etc. (comme nous le savons, dans «philosophie», *phileo* est lié à l'élément *sophie* – «sagesse» et, par conséquent, «philosophie» veut dire «amour de la sagesse»). Comme nous le voyons, du point de vue terminologique, il y a une certaine «parenté» entre philosophie et philologie: c'est seulement dans ces deux cas que nous utilisons le mot grec *phileo*. Quant aux termes «Biologie» et «géologie» – ce sont des termes qui nomment les disciplines scientifiques déterminées («*biologie*» est aussi un terme complexe, «*bios*» désignant «vie», et «*logos*» – comme nous le savons déjà – désignait initialement «mot, parole» et ce n'est que plus tard qu'il a acquis un sens supplémentaire, notamment, celui de «réflexion, loi ou conformité à la loi»). Par conséquent, «biologie» peut être interprétée comme «le mot (la parole) à propos de la vie»; ainsi, il en découle que «mot» (parole), dans ce cas-là, est en position de sujet, et «vie» – en position d'objet). Mais revenons à la philologie et on verra qu'ici, tout est «à l'envers»: «mot» (parole) exprime la position d'objet et «amour» – celle de sujet. Pour dire d'une façon plus précise (et peut-être même d'une façon plus compréhensible): dans le cas de la biologie, le biologiste est celui qui étudie la vie, et, par conséquent, le mot (ou la parole) dit par le biologiste à propos de la vie devient le sujet de recherche, tandis que la vie sera ce à propos de quoi ce mot est dit – c'est-à-dire l'objet de recherche. Dans le cas de la philologie, au contraire, c'est le mot lui-même qui est objet – notamment l'objet de l'amour dont le sujet est le philologue. Mais la philologie aussi est une science et tout ceci doit vouloir dire que *la philologie étudie le mot (la parole) avec amour (en l'aimant)* (nous reviendrons à cette question, lorsque nous étudierons plus particulièrement et plus profondément la structure sémantique de la «philologie» comme terme).

Comme nous venons de le dire, nous commençons à discuter, au niveau métaréflexif, de la réflexion de la philologie comme courant de la pensée, par une analyse d'abord sémantique, puis nominative du terme «philologie». Mais d'où et comment le terme – à son sens général – apparaît-il? Si nous obtenons une réponse à cette question, nous nous approcherons très près de la compréhension du terme qui nous importe tant.

2. Terme et termes (réflexion terminologique générale)

Toute langue existe et fonctionne sous deux formes: sous la forme d'un *système* linguistique que nous «portons» dans notre mémoire et sous forme d'une *parole* (d'un acte de parole) qui représente l'actualisation dudit système (lorsque nous parlons, par exemple en géorgien, nous effectuons l'actualisation de la langue géorgienne en tant que système). Mais, en même temps, nous savons également que l'actualisation du géorgien, tout comme de n'importe quelle autre langue, peut se faire (et se fait) dans différents domaines de la réalité humaine. Si l'on prend, par exemple, un article ou un livre scientifique quelconque, il est évident que, dans ce cas, le géorgien sera actualisé dans le domaine scientifique. Mais si nous parlons entre nous, par exemple, en dehors d'une salle d'études ou même dans une ambiance familiale, l'actualisation du géorgien s'effectuera – il sera logique de dire ainsi – dans le domaine de la quotidienneté. Toute langue fonctionne dans différents domaines de la réalité humaine, mais il est certain, également, que dans tous ces domaines se fait l'actualisation d'un *même* système de la langue. Mais – ce qui mérite aussi d'être noté – l'actualisation dudit système se fait différemment dans différents domaines de notre réalité – le lexique sera différent, ainsi que, d'une certaine façon, la grammaire. Pour dire autrement: du point de vue de la parole, c'est-à-dire, de l'actualisation de la langue, tout domaine de notre réalité se caractérise par un *style fonctionnel* qui lui est propre. Tout acte de parole, à chaque fois qu'il «a lieu», appartient toujours à un style fonctionnel d'une langue. Comme nous l'avons dit au premier cours, pour désigner la parole, c'est-à-dire la langue actualisée, on utilise, en linguistique contemporaine, le terme de «discours». Par conséquent, on peut dire (et on le dit) que tout style fonctionnel se caractérise par un discours spécifique qui lui est propre. C'est pourquoi le terme «discours» remplace souvent le terme «style fonctionnel» et nous disons, par conséquent: «discours quotidien», «discours littéraire», «discours scientifique», «discours journalistique», «discours philosophique», etc.

Nous avons déjà eu, dans l'orbite de notre attention, deux termes (et, par conséquent, deux notions que ces termes désignent) – «*texte*» et «*communication*». Pour la pensée philologique contemporaine, les deux notions-termes sont également importants, mais avec une interprétation différente: comme il découle de la définition traditionnelle de la philologie et, de ce fait, formulée déjà dans notre premier cours, c'est la notion de texte qui a toujours tenu (et tiens de nos jours aussi) une place centrale dans ce courant de la pensée (comme nous nous le rappelons bien, c'est justement

le texte qui est le phénomène reliant entre elles la langue, la littérature et la culture); mais, quant à la notion de communication, – et nous pouvons le dire résolument – elle n’acquiert la même importance considérable que dans la philologie *contemporaine* (c’est-à-dire dans la philologie du XX^{ème} et, aussi maintenant, du XXI^{ème} siècle). Il en découle ce qui suit: si nous voulons vraiment concrétiser la définition qui est déjà à notre disposition (ce qui, comme nous le savons, est l’objectif essentiel de nos cours), il est nécessaire de relier successivement ces deux notions – *texte* et *communication* – et les relier de la sorte que notre démarche signifie «établir un pont» entre les interprétations traditionnelle et contemporaine de la philologie. Mais il ne faudrait pas non plus oublier que si nous établissons ce «pont», il faut aussi passer là-dessus, parce que la pensée véritablement valable essaie toujours d’être une *synthèse* de la tradition et de la modernité (du passé et du présent), c’est-à-dire de les réunir dans un «espace» (unifié) de la pensée par une réflexion successivement réalisée.

Comment une *telle* liaison entre ces deux notions – texte et communication – devrait-elle se réaliser? Avant de répondre directement à cette question d’une telle importance pour la pensée philologique, il faudra poser, dans ce cours ainsi que dans les cours à suivre, deux questions liées entre elles: a) comment faudrait-il comprendre le sens des termes dans le domaine de la pensée humanitaire (et, plus particulièrement, en philologie)? et b) comment faudrait-il définir la pensée humanitaire, en général, et la pensée philologique, en particulier? Nous pensons que c’est seulement la réponse à ces questions qui nous permettra de lier d’une manière adéquate entre elles ces deux notions-termes – «texte» et «communication» – qui ont une importance majeure pour la philologie.

3. La réflexion terminologique et son rapport avec la dimension historique de la réflexion philologique

Pour répondre à la première des questions posées ci-dessus, rappelons-nous ce que nous avons souligné tout au début de nos cours: ce sont les *termes* (c’est-à-dire, des «moyens» langagiers) qui sont «porteurs» des notions; la signification véritable, on peut dire – *approfondie* – d’un terme doit être déterminée non seulement par la façon dont ce terme est compris dans un moment donné (quoique cette signification du terme doive être prise en considération nécessairement et inévitablement – autrement, on aurait simplement «tourné le dos» à la modernité et, par conséquent, nous

ne saurions pas trouver notre place dans le cadre de cette modernité). Il existe une certaine *analogie* (ressemblance qualitative) entre l'être humain lui-même et les phénomènes qui l'entourent d'une manière substantielle (et quant aux termes, ils sont, sans aucun doute, l'un de ces phénomènes), et c'est *l'historicité* que la pensée contemporaine considère comme un attribut (c'est-à-dire une qualité substantielle nécessaire de l'homme). Mais l'historicité devrait absolument être comprise de deux façons en fonction de notre compréhension du mot même – «histoire»: a) si nous comprenons l'histoire d'une façon traditionnelle, c'est-à-dire comme une succession dynamique des époques (comme une suite des époques), alors tout ce qui se passe dans le cadre d'une *société* donnée (et, dans ce cas, nous prenons le mot «société» au sens maximalement large – comme une unité humaine marquée par un trait commun existentiellement significatif, que ce soit une société donnée, une nation donnée ou même toute une civilisation donnée), doit absolument être en rapport avec le chemin parcouru par cette société; b) mais ce qui est caractéristique pour la modernité, c'est une deuxième conception de l'histoire, une conception *biographique en profondeur*: si nous voulons comprendre – non d'une façon superficielle, mais en profondeur – telle ou telle manifestation d'un être humain concret – que ce soit son avis, son sentiment, sa position et même son comportement dans l'ensemble – il est nécessaire de la mettre en rapport avec le *chemin* biographique qu'il a parcouru, ce qui veut dire: toute manifestation humaine personnellement individuelle doit devenir objet de réflexion, un facteur déterminant, en premier lieu, pour son historicité, sa signification (sa «sémantique», si on prend ce terme au sens suffisamment large), et plus encore – comme un moment de cette signification (de sa structure) existant inévitablement et étant en activité. C'est justement la prise en considération de *l'historicité* (au sens profondément biographique du terme) des manifestations humaines que sous-entend *l'analyse en profondeur* caractéristique de la pensée contemporaine (et le but de toute analyse en profondeur est ceci: voir «à travers» telle ou telle automanifestation de l'homme, c'est-à-dire, dans sa *profondeur* invisible pour nous «au premier abord», la racine et la source véritables de cette automanifestation). Nous remarquons d'emblée (et nous allons nous en assurer plus tard) que l'analyse en profondeur a une importance non moins considérable pour la réflexion philologique que pour les autres domaines de la pensée humanitaire (par exemple, pour la psychologie).

Alors, comment devrions-nous comprendre le sens des termes en nous appuyant sur ce que nous venons de dire et que l'on pourrait résumer de la sorte: le sens d'un terme est déterminé par les trois moments suivants: 1) en premier lieu, nous devons définir la sémantique immédiatement manifestée du terme donné – sa structure sémantique; 2) ensuite nous devons définir ce que veut dire son *histoire sémantique*, c'est-à-dire le chemin que le sens du terme a parcouru lors du processus de son fonctionnement dans tel ou tel domaine. Mais nous ne devons pas oublier: ce chemin commence à l'époque où le terme *n'était pas encore un terme*, c'est-à-dire, lorsqu'il fonctionnait seulement comme un mot «ordinaire» dans le domaine de la quotidienneté, c'est-à-dire qu'il appartenait seulement à la langue de la quotidienneté, comme son style fonctionnel. Ce chemin comprend également le moment de la transformation de ce mot «ordinaire» en terme (terminologisation) et, naturellement, tout cet ensemble de changements que la sémantique du terme a subi jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à ce moment historique, lorsqu'il «s'est retrouvé» dans l'espace de la pensée contemporaine; 3) comment (dans quel sens) le terme donné est-il compris dans l'espace de la pensée contemporaine? (pourtant, il faut dire, en même temps, ce qui suit: nous avons fait une ébauche d'un schéma de principe, que l'on devrait prendre généralement en considération, mais ceci ne veut pas dire que, dans le cadre de nos cours, nous puissions le suivre complètement: nous n'aurons ni le temps ni le lieu pour le faire – l'essentiel, c'est de ne pas l'oublier et suivre dans notre pensée la logique de son contenu).

Mais, avant d'utiliser le schéma donné ci-dessus par rapport aux termes concrets (c'est-à-dire, avant de passer de la formulation du schéma à sa «réalisation»), essayons de comprendre son sens d'une façon plus large (et peut-être même plus profonde). En disant ceci, nous avons en vue ce qui suit: comme nous le savons bien, il n'existe aucune pensée scientifique plus ou moins développée à n'importe quel niveau de la réflexion (nous avons en vue les niveaux des réflexions bien connus pour nous) sans les *termes* appropriés: la réflexion (si elle a lieu dans le cadre d'une science) doit commencer par la définition du phénomène qui l'intéresse, car c'est justement la définition qui nous fournit la notion d'un phénomène, et la notion est nommée par un terme (comme nous le savons, c'est ce qui est sa fonction nominative). Mais – et nous le savons également – la réflexion ne finit pas par la définition et «tend» à créer le concept du phénomène, c'est-à-dire arriver à sa *conceptualisation* maximale complète. Il est à souligner que tout le processus de cette conceptualisation est inévitablement

accompagné de l'acquisition de nouvelles et de nouvelles notions acquises par des définitions, ce qui ne serait possible que par la transformation des mots en termes (par leur terminologisation). Par conséquent, celui qui veut apprendre tel ou tel domaine de la science, doit accorder une grande importance à tous les moments liés à la terminologie. C'est comme ça en général, mais il faut dire: toutes les questions liées à la terminologie acquièrent une importance toute particulière dans le domaine de la pensée humanitaire, c'est-à-dire au moment où c'est l'être humain qui devient objet de la réflexion dans tel ou tel de ses aspects (quant à la définition de la pensée humanitaire, nous l'aurons dans nos cours suivants). Pourquoi? Mais parce que celui qui entreprend une telle réflexion (c'est-à-dire le sujet de réflexion) est, *lui-même*, aussi un être humain et, par conséquent, la pensée humanitaire («y compris» la philologie, bien sûr) est toujours, finalement, une tentative d'*autoréflexion* (autrement dit: dans ce cas, l'objet de réflexion coïncide avec le sujet de réflexion). Mais plus haut, dans le cadre de ce cours, nous avons déjà parlé de l'*historicité* de l'homme – de tout homme concret. Ce qui veut dire que toute notre automanifestation doit être interprétée à la base d'une réflexion en profondeur sur le chemin parcouru (on bien plus que ça: à parcourir) par nous-mêmes (quant à la question: comment faudrait-il comprendre le «chemin» et la «profondeur», nous en parlerons plus concrètement lorsque nous nous occuperons de la définition de l'humanitarisme et de la philologie).

Par rapport à ce qui vient d'être dit, une question d'une importance de principe se pose: comment devrions-nous comprendre le fait d'être philologue (et plus largement – humanitaire) – comme tout simplement l'appropriation des résultats de la pensée *déjà* existants ou bien comme la *coparticipation* à cette pensée? Si nous choisissons la coparticipation aussi, nous ne devons pas oublier: la pensée véritablement humanitaire (notamment, philologique), à la différence de la pensée non humanitaire (plus concrètement, de celle qui se réfère à l'histoire naturelle), comprend toujours ce qu'on pourrait appeler la «*dimension personnelle*» de cette pensée: chacun de nous rejoint le «cours» de la pensée déjà existant non pas d'une façon anonyme (c'est-à-dire, oubliant complètement son «moi» et son propre chemin), mais, au contraire, – en comprenant et en prenant en considération l'humanité comme phénomène en se référant à la connaissance de notre propre chemin qui est toujours unique.

Comment pourrions-nous joindre notre «*voix*» interprétée de cette façon au cours de la pensée déjà existant? Comme nous l'avons déjà dit, chacun

de nous – autant que nous sommes tous des êtres humains et des individus – se caractérise par l'attribut de l'historicité (rappelons-nous que le terme «attribut» désigne une qualité substantielle, c'est-à-dire *substantiellement nécessaire* pour tel ou tel phénomène, et l'historicité est exactement l'une de ces qualités), mais c'est cet attribut qui «se présente» différemment à chaque fois, ce qui veut dire que «l'enrichissement» de cet attribut en son contenu est toujours différent et même exceptionnel. De ce fait, il est naturel de constater qu'il n'existe pas une réponse complète et exhaustive à la question posée ci-dessus. La possibilité d'une telle réponse voudrait signifier le reniement de cette historicité individuelle et de l'unicité, qui sont à la base de la question même. Mais, en revanche, on a toutes les raisons d'affirmer ce qui suit: parfois (postérieurement), ce qui se passait, était une véritable synthèse – synthèse de ce qui avait déjà existé et de ce qui était uniquement nouveau, ce qui veut dire que l'on avait affaire à une créativité véritablement humanitaire et philologique. L'auteur d'une telle création (un savant pensant humanitairement, et notamment, philologiquement) s'est toujours caractérisé par une vision (un horizon) historique au sens sans bornes, une vision vraiment *synthétique*: il faisait la synthèse des deux espèces de l'historicité mentionnées ci-dessus (c'est-à-dire, une réunion organique dépourvue de tout «artifice»): il faisait de son historicité propre et unique en son genre une «propriété» de l'histoire de l'humanité et, inversement – l'histoire de l'humanité lui servait de fond nécessaire pour la perception, la compréhension et l'évaluation de sa propre histoire.

Nous avons déjà essayé de signaler qu'il est impossible de «planifier» un acte créatif par un schéma conçu d'avance. Mais nous pensons qu'il est possible (au moins en philologie où nous avons affaire à la parole) de signaler la voie capable de devenir une des conditions préliminaires de «l'historicité synthétique» mentionnée. Si nous regardons de plus près le schéma de la compréhension du sens des termes que nous avons proposé, nous verrons qu'il a non seulement une certaine structure (qui se compose de trois moments logiques): cette structure même implique intrinsèquement une certaine *orientation* (un certain *vecteur*) de notre réflexion à propos des termes (de notre réflexion terminologique). C'est l'orientation (le vecteur), dont le but est d'effectuer une synthèse du passé et de la modernité: nous commençons par la modernité (au sens relativement simple de ce terme), nous nous orientons de la modernité vers le passé et nous revenons de nouveau du passé à la modernité (mais déjà au sens plus complexe, plus «chargé» de ce terme). Mais nous ne devrions pas oublier que la modernité

veut dire non seulement ce qui existe déjà – chacun de nous aussi est, du fait de notre historicité unique en son genre, un des représentants à part entière de cette modernité, un de ses sujets.

Cours 6

Suivant le contenu des cours précédents, à l'étape donnée, le but essentiel de notre réflexion métaphilologique est de répondre à la question: qu'est-ce que le courant de la pensée et de la recherche humanitaires désigné par le terme «philologie», c'est-à-dire qu'est-ce que la philologie? Mais, en même temps, nous pensons que pour y donner une réponse adéquate, il faut formuler les conditions préalables (les questions préalables) suivantes:

Comment faudrait-il comprendre le terme «humanitaire» suivant le schéma de recherche de la sémantique des termes que nous avons présenté? Et quel est le rapport de ce terme au terme qui lui est «apparenté» du point de vue sémantique – le terme «anthropologique» (rappelons-nous que le mot latin *Homo* d'où vient l'adjectif «humanitaire», signifie «homme», de même que le grec *anthropos*)?

Essayons de concrétiser ces questions d'une importance fondamentale et, en même temps, d'y donner des réponses courtes, mais substantielles, à notre avis:

a) Si chaque discipline humanitaire s'occupe d'un tel ou tel *aspect pris à part* de l'être humain en tant qu'existant, alors comment devrait-on comprendre son rapport avec l'anthropologie théorique, c'est-à-dire avec la discipline qui étudie l'homme comme un *tout*? (nous devons comprendre par là que ni la perception d'un aspect quelconque pris à part de n'importe quel fait ou phénomène concret ni son étude ne peuvent être, finalement, adéquates, c'est-à-dire ayant un contenu véritable, si le lien avec le *tout* qui «fait naître» cet aspect et le dote d'un sens véritable, se perd). Par conséquent, la question suivante se pose: quel doit être le rapport de la discipline humanitaire donnée avec les qualités essentielles qui, selon l'anthropologie contemporaine, caractérisent l'homme? L'homme est un être parlant (*Homo loquens*) c'est-à-dire possédant la langue et la parole, c'est un individu, une personne (*Persona*), un être ayant son propre «moi»; c'est aussi *l'existence* et c'est justement cette notion d'existence qui indique cette profondeur intérieure que possède l'homme parmi d'autres êtres; et il est (du point de vue autant personnel qu'existential) un individu unique en son genre; et en tant qu'individu, il est – comme nous le savons déjà – toujours «en

chemin», c'est-à-dire un être marqué par une voie à parcourir («historicité» individuelle) – *Homo Viator* (par le terme «anthropologie théorique» nous entendons une vision synthétique des données de l'anthropologie philosophique et de l'anthropologie théologique contemporaines. La définition des notions données ci-dessus se fait en se basant sur une telle vision d'un homme en tant qu'être);

b) En quoi consiste cette différence fondamentale qui existe entre la pensée naturelle et la pensée humanitaire? (ceci veut dire que la réponse donnée à cette question par le penseur allemand Wilhelm Dilthei est valable de nos jours aussi: nous *expliquons* les événements naturels, c'est-à-dire nous essayons d'y voir le rapport réciproque entre les causes et les effets, alors que nous *comprendons* les événements liés à l'homme: nous comprenons ces événements directement, puisque, comme nous l'avons déjà dit, la pensée humanitaire, c'est l'*autoreflexion* de l'homme dans le cadre de la pensée humanitaire, où l'objet de réflexion coïncide avec le sujet de réflexion).

À la suite de ce qui vient d'être dit, nous pouvons adopter la définition générale suivante d'une discipline scientifique humanitaire (nous avons en vue n'importe quelle science humanitaire «comme telle»): *une discipline humanitaire/humaine est une discipline, dont le but est d'étudier et de comprendre un certain aspect de la réalité humaine en rapport intérieur avec des qualités fondamentales de l'homme en tant qu'être: le fait d'être un être parlant, une personne, une existence, un être toujours en «chemin».* Mais quelle doit être, après avoir donné une telle définition générale de l'humanitarisme (et à sa base), une définition préliminaire de la *philologie*, à concrétiser ultérieurement, mais une telle définition qui va nous signaler déjà son essence humanitaire et, en même temps, sa place dans l'espace commun de la pensée humanitaire?

La définition déjà réalisée de la structure sémantique du terme «philologie» nous permet de définir la philologie de la façon suivante: *la philologie est une discipline humanitaire, dont l'objet d'étude est en rapport direct et substantiel, en premier lieu, avec la qualité fondamentale de l'homme que représente sa faculté d'être un être parlant.* Mais quels sont le sens et la forme que cette qualité acquiert dans le cadre de la philologie comme science humanitaire/humaine (et non pas dans le cadre de l'anthropologie théorique même)? C'est la définition de l'*objet* de philologie et de sa *méthode* essentielle qui doit donner une réponse à cette question. Mais la définition de l'objet et de la méthode doit se faire aussi «pas à pas», c'est-à-dire par

la méthode de concrétisation constante et ininterrompue du sens de ces notions.

La définition de l'humanitaire et de la philologie donnée ci-dessus nécessite l'explication suivante:

a) En définissant la philologie, nous avons dit qu'elle (la philologie) «est en rapport, en premier lieu, ... avec la faculté de l'homme d'être un être parlant». Il est évident qu'il n'était pas du tout difficile de le dire (c'est-à-dire, de lier la philologie avec la parole, – par conséquent avec la faculté de l'homme d'être un être de parole), vu le fait que le terme de «philologie» lui-même témoigne de ce rapport avec la parole («philologie» signifiant «l'amour de la parole»). Mais ceci ne veut pas dire que d'autres notions déterminant l'homme (personne, existence, etc.) ont moins d'importance pour la pensée philologique: l'être humain comme phénomène est une entité substantiellement une et les notions nommées n'indiquent que des *dimensions* différentes de l'essence de cette entité. On peut dire que ces dimensions s'impliquent mutuellement et s'«interpénètrent». Mais, en même temps, vu l'expérience de la pensée humanitaire, nous pouvons dire: tout courant de cette pensée «pris à part», en effectuant la réflexion qui lui est propre (et l'objet de cette réflexion est tel ou tel aspect de l'être humain), prend (doit prendre) comme *point de départ* l'une des dimensions citées ci-dessus. Comment va «se comporter» de ce point de vue tel ou tel courant de la pensée humanitaire? Donner une réponse à cette question devra être considéré comme un des objectifs d'un tel courant;

b) Chaque dimension de l'homme en tant qu'être, que nous avons mentionnée, représente l'objet de réflexion de l'anthropologie théorique, mais il est évident que nous ne pourrions pas suivre cette réflexion dans sa possible totalité – étant donné que pour nous l'essentiel, c'est la réflexion *philologique*. Mais quelle est l'importance que les dimensions mentionnées peuvent avoir pour la réflexion philologique? C'est la question sans laquelle la réalisation successive de ce type de réflexion serait impossible;

c) Comme il est sûrement devenu évident, le rapport entre les niveaux théorico-anthropologique et humanitaire de la pensée que nous avons présenté se base sur trois points de vue:1) *linguo-sémantique* (nous avons en vue cette «parenté» sémantique intérieure et profonde qui existe entre les termes désignant les niveaux de la pensée mentionnés); 2) *logique* (comme nous le savons, la pensée existant sous la forme des disciplines humaines «a toujours affaire» à un tel ou tel *aspect* de l'homme pris à part, tandis que la pensée anthropologique – «a toujours affaire» à l'homme en tant qu'un *tout*;

mais la logique (même élémentaire) nous dit qu'il est impossible de voir et de comprendre convenablement n'importe quel aspect sans avoir recours au tout auquel il appartient et sans lequel il n'aurait pas pu exister; 3) *historique*. Le point de vue historique se base sur le concept de *voie*, mais la voie a sa «structure» et cette structure porte le caractère tant spatial que temporel: chaque passage parcouru de la voie – et le passage est une notion spatiale – appartient au passé, celui à parcourir – au futur, tandis que le présent est perçu comme le «point de rencontre» entre le passé et le futur et représente également la fusion du temps et de l'espace, car il répond à la question: *où est-ce que je me trouve maintenant?*

Pourquoi avons-nous eu besoin de nous arrêter une fois de plus sur le point de vue historique et, par conséquent, sur le concept de *voie*? Comme n'importe quel autre phénomène en rapport avec l'homme, la réflexion philologique aussi est un événement historique, c'est-à-dire que nous devons la voir comme un phénomène en *chemin* (en *voie*) en prenant en considération cette structure de la *voie* (du *chemin*) dont nous avons parlé dans l'alinéa précédent. Et, si c'est comme ça, alors comme devrions-nous comprendre l'essence et le but de la réflexion philologique *contemporaine*, si nous considérons cette réflexion comme une *rencontre* entre le passé et le futur? On peut dire que les cours précédents contenaient déjà une réponse à cette question sous formes d'allusions. Et si nous résumons ces allusions, le résumé sera le suivant: la réflexion philologique contemporaine doit signifier une telle *synthèse* de la tradition et de la modernité, dont l'objectif central serait la perception et la compréhension des rapports réciproques entre deux notions – du texte et de la communication.

Nous avons maintes fois utilisé l'expression «*espace réflexif de la modernité*» (et nous l'avons considérée comme un terme à structure complexe). Comment devrait-elle être comprise dans le cadre de l'objectif que nous avons formulé dans l'alinéa précédent? Que veut (ou devrait) dire «l'espace» mentionné du point de vue philologique? Nous allons essayer de répondre à cette question dans les cours suivants.

Cours 7

Comme nous l'avons déjà dit, à cette étape, nous voulons poser la question: comment faudrait-il comprendre le terme complexe «*espace réflexif de la modernité*»? Mais «l'espace» mentionné ne nous intéresse pas dans toute sa structure possible – pour nous, l'important, c'est la dimension

humaine (humanitaire) de cet espace (nous devons nous entendre: considérons «dimension» comme un tel «côté» («aspect») d'un tel ou tel phénomène en tant qu'un tout qui, dans le cadre du phénomène donné, se distingue par des qualités particulières qui lui sont propres. Citons un exemple: la linguistique contemporaine distingue, dans n'importe quelle énoncé linguistique, trois dimensions – *la syntactique*, qui montre quels sont les rapports réciproques entre les éléments de l'énoncé (ainsi par exemple, l'énoncé «l'enfant joue» comprend deux éléments typiques pour n'importe quelle proposition – le sujet et le prédicat – et, bien sûr, entre eux il existe un rapport qui n'est possible et caractéristique que pour les termes de cette proposition); *la sémantique*, qui montre ce que nous «dit» ou quel est le fait ou l'événement désigné par cet énoncé (ainsi, par exemple, le même énoncé – «l'enfant joue» – indique un certain fait ou une situation et c'est ce qui est la sémantique de cet énoncé – peu importe si ce fait existe réellement ou qu'il est le fruit de la fantaisie de l'auteur du texte) et *la pragmatique*, qui montre quel est le rapport du locuteur, c'est-à-dire de «l'auteur» de l'énoncé avec le fait exprimé dans cet énoncé ou son attitude envers ce même fait (ainsi, le rapport du sujet parlant (du locuteur) avec l'énoncé cité est le suivant: il fait l'assertion d'un certain fait – à la différences des cas où le sujet demande si ce fait a lieu ou non, ou bien, admettons, qu'il doute de son existence; pour ce qui est de l'attitude du locuteur envers le fait exprimé dans l'énoncé, cette attitude est neutre, pourtant, elle aurait pu être positive et négative aussi – «c'est bien que l'enfant joue» ou bien, «je ne veux pas que l'enfant joue». Tout ceci est l'exemple de la dimension pragmatique de l'énoncé). Ces dimensions s'impliquent mutuellement et ne pourraient pas exister l'une sans les autres, mais, en même temps, chacune d'elles garde, dans le cadre d'une entité langagière mentionnée, une certaine autonomie, c'est-à-dire, sa particularité structurelle. Et l'on pourrait dire la même chose de la structure dimensionnelle de n'importe quel autre phénomène et pas seulement d'un phénomène langagier. Par conséquent, l'espace réflexif de la modernité a sa *structure dimensionnelle* et la pensée humanitaire est l'un des composants de cette structure, sa «partie» inséparable.

Reprenons la question: que représente la dimension humaine/humanitaire contemporaine de l'espace réflexif? D'un certain point de vue, nous avons déjà répondu à cette question: nous avons donc dit que «la modernité se caractérise par une vision *communicationnelle* transversale de la réalité humaine». Mais comme dans tous les autres cas, il nous faut *concrétiser* cette question (ou bien son contenu).

Comment cette concrétisation devrait-elle se faire?

Nous allons essayer d'effectuer cette concrétisation et, par conséquent, répondre à cette question; mais, en même temps, nous pensons: après tout ce qui a été dit dans nos cours, le temps est venu (la nécessité se présente) d'approcher d'une façon plus *réfléchie* l'objectif fixé. «Plus réfléchie» veut dire: faire de lui (de cet objectif de concrétisation et de tous les autres objectifs similaires) objet d'une réflexion consécutive, c'est-à-dire scientifique (pour dire autrement, mettons de côté provisoirement – seulement provisoirement – la réalisation de la concrétisation réflexive de notre assertion liée à la vision contemporaine de la réalité humaine et fixons-nous un objectif plus général: posons-nous la question suivante: que devrait dire – dans n'importe quel cas – la *concrétisation* du contenu (du sens) donné sous la forme d'un texte? La réponse à cette question doit avoir une importance majeure pour nos cours et, en général, pour toute la pensée philologique).

Nous nous rappelons probablement par quoi commence toute réflexion – elle commence, pour dire d'une façon très générale, par la question: «*qu'est-ce que c'est?*» (Par le mot «ce» nous entendons le phénomène qui attire notre attention en ce moment). Mais qu'est-ce qui est à un moment donné le phénomène qui nous intéresse (les phénomènes peuvent bien être divers)? Il représente un *texte* d'un certain type: toute assertion (ou bien toute question) de n'importe quelle forme et de n'importe quel contenu exprimée par des mots est déjà un *texte* vu le fait qu'elle remplit la fonction de communication (dans le cas donné, par cette phrase-texte son «auteur» fournit une certaine information aux étudiants, c'est-à-dire, la transforme en un moyen de la mise en communication avec les étudiants. Quant à la question pour savoir comment faudrait-il comprendre en général le phénomène de communication, nous la poserons dans nos cours suivants). Cette phrase-texte possède naturellement les dimensions nécessaires à tout texte – une syntactique, une sémantique et une pragmatique. Mais, il faut dire aussi que dans ce cas, l'objet de notre réflexion, c'est-à-dire la proposition «la modernité se caractérise par une vision transversalement communicationnelle de la réalité humaine», représente, par sa *forme*, un texte de volume minimal – vu le fait qu'il se compose *seulement d'une* proposition, mais dans la plupart des cas, le texte se présente comme une succession des propositions liées entre elles du point de vue thématique et du contenu. C'est pourquoi, avant de constituer la phrase-texte donné (plus précisément, son contenu), comme nous l'avons déjà dit, en objet d'une réflexion directe, posons deux questions liées à cette réflexion, mais,

en même temps, formulées *métaréflexivement* (rappelons-nous que la métaréflexion est une réflexion à propos d'une réflexion même et elle pose les questions suivantes: *qu'est-ce que* la réflexion en général ou en particulier, c'est-à-dire dans le cas concret donné, et *comment* devrait-on l'effectuer)?

Nos deux questions métaréflexives dans le cas donné, c'est-à-dire, dans le cas où nous voulons faire d'un texte un objet de réflexion (nous le répétons: un texte de n'importe quelle forme et de n'importe quel contenu; bien que nous sachions déjà que l'objet prioritaire de la philologie c'est le texte littéraire – on pourra parler plus loin du rapport entre un texte littéraire et des textes d'autres types), peuvent être formulées de la façon suivante:

- a) *Que veut dire* la concrétisation d'un texte (de son contenu)?
- b) *Comment* ce processus de concrétisation devrait-il se dérouler?

Répondons à ces deux questions à tour de rôle:

a) L'objectif de la *concrétisation* du contenu d'un texte est le suivant: le (le texte donné) rendre *plus compréhensible*. Nous devons faire attention au fait suivant: dans cette expression («plus compréhensible») les deux mots qui le composent ont une même importance – autant «plus» que «compréhensible». D'une part, il est évident que la concrétisation du contenu du texte, comme un processus bien déterminé, aurait perdu tout sens au cas où, à la fin de ce processus, ce contenu ne serait pas devenu *plus* compréhensible qu'il ne l'était à son début; mais, d'autre part, il est également évident que le processus mentionné aurait été impossible (et dépourvu de sens) également dans le cas où le texte aurait été *complètement* incompréhensible dès le début; nous pouvons donc conclure: pour que nous ayons un intérêt pour le texte – l'intérêt qui fait naître en nous le désir de concrétiser son contenu – il est nécessaire qu'il existe «au moins» les deux conditions préalables suivantes:

1. Le contenu d'un texte doit être perçu à la fois comme compréhensible et comme incompréhensible, – il doit se trouver pour nous à la *limite* de la compréhension et de l'incompréhension (un texte peut être absolument incompréhensible dans deux cas différents: a) lorsqu'il est créé (écrit) dans la langue d'une civilisation quelconque inconnue pour nous, c'est-à-dire qu'il représente l'actualisation d'une langue inconnue, et b) lorsqu'il appartient également à une discipline scientifique inconnue pour nous, c'est-à-dire qu'il représente l'actualisation du style fonctionnel propre à cette science. Dans les

deux cas, le problème consiste tout d'abord non pas tant dans le texte que dans la langue dans laquelle ce texte est écrit; c'est-à-dire, dans ce cas, nous n'avons pas cette *limite* créée par l'inter-compatibilité de la compréhension et de l'incompréhension qui ferait naître la possibilité et la nécessité de la concrétisation du contenu du texte. C'est pourquoi, dans des cas pareils, on parle non pas autant de l'objectif de compréhension que de celui de *déchiffrement* d'un texte. L'objectif de la compréhension d'un texte peut se créer pour nous seulement au cas où la langue dont le texte représente l'actualisation – même hypothétiquement – nous est *déjà* connue. Nous répétons: nous avons en vue les cas où nous connaissons plus ou moins la langue dans laquelle le texte est produit, mais son contenu est accompagné du fait d'«être à la limite» (au sens déterminé ci-dessus).

2. L'aspect (le «côté») du texte qui est *compréhensible* pour nous, doit être en même temps *important* – important à un tel point que, de ce fait, c'est également l'aspect incompréhensible ou moins compréhensible qui doit acquérir une importance – autrement, le mot «compréhension» va perdre son sens véritable (c'est-à-dire humanitaire). Bien sûr, nous comprenons bien le sens de tels «textes» comme, par exemple, «deux fois deux font quatre», «en été, il fait chaud, et en hiver, il fait froid», mais c'est une compréhension qui ne dépasse pas la limite de la banalité (en effet, il est impossible que ce qui se fait d'une façon «automatique», ce qui n'exige aucun effort de notre part, ne soit pas banal).

Ce qui vient d'être dit, concerne directement notre rapport au texte du point de vue tant humanitaire en général que philologique: comme nous le savons déjà, nous devons considérer la *compréhension* comme une notion centrale de la réflexion humanitaire (rappelons-nous: «nous *expliquons* les événements naturels, mais quant aux événements en rapport avec les êtres humains, nous les *comprenons*»); pour ce qui est de *la compréhension d'un texte* (et tout ce qui conditionne, d'un tel ou tel point de vue, cette compréhension), nous devons la considérer comme une notion centrale de la philologie comme l'un des courants (pourtant, probablement, en même temps, courant fondamental de la pensée humanitaire.

En partant de ce qui vient d'être dit, et, en même temps, dans le but de mieux le formuler, essayons de rendre plus évident et plus «tangible» le *lien interne* qui existe, à notre avis, entre, d'une part, la philologie et l'anthropologie théorique, et, de l'autre, entre la philologie, la linguistique, les

études littéraires et la culturologie (science étudiant la culture). Autrement dit, faisons un pas vers la transformation en un *concept* de la notion à laquelle nous avons eu recours jusqu'à présent et considérons le lien interne de la philologie avec les disciplines scientifiques mentionnées comme sa *structure interne*.

a) Le lien interne avec *l'anthropologie théorique* deviendra plus évident, si nous lions l'idée de la possibilité et de la nécessité de la concrétisation du contenu du texte, avant tout, avec le texte littéraire et si nous l'exprimons de la façon suivante: le contenu du texte que nous avons reçu (perçu), est basé dans son ensemble sur ce que ce texte nous «dit» quelque chose d'important de nous-mêmes et de notre existence – des dimensions personnelle, existentielle ou historique concernant la voie parcourue de cette existence. Tout texte véritablement littéraire (si nous disons plus «traditionnellement»: toute œuvre littéraire d'un haut niveau (par exemple, tel ou tel poème d'un grand poète) nous attire par une force mystérieuse de son contenu exprimée en paroles: de ce contenu, se dirigent vers nous des *impulsions*, également mystérieuses, qui veulent dire quelque chose d'important pour notre passage dans ce monde (et peut-être non seulement dans ce monde). Du moment que cette attractivité existe, et que ces impulsions sont ressenties, nous ne pouvons pas dire que nous ne comprenons pas le texte. Il faut souligner: tout texte littéraire est créé non pas pour les philologues (tout comme les œuvres d'art ne sont pas créées pour les critiques d'art), mais pour l'homme en tant que homme, c'est-à-dire pour chacun de nous. Mais comment devrions-nous comprendre cette attractivité (et ces impulsions) *concrètement* – concrètement à un tel point que ce qui est dit dans le texte (ou par le texte) devienne «partie» intégrante des dimensions de notre existence mentionnées ci-dessus, de notre voie parcourue intérieurement? C'est justement cette façon de concrétiser le sens d'un texte qui deviendrait cette *analyse en profondeur* qui pourrait nous donner une réponse à la question posée (nous avons déjà parlé de l'analyse en profondeur comme méthode humanitaire générale assurant la compréhension en tant que phénomène général. Mais actuellement, nous essayons d'attribuer à une telle analyse le «statut» philologique, c'est-à-dire de la lier à l'objectif de la compréhension d'un texte).

b) Le lien interne de la philologie avec la *linguistique* deviendra plus évident, si nous exprimons la même idée de la façon suivante: le texte d'aucun autre style fonctionnel (d'aucun autre genre non littéraire) n'est porteur de la «force» et des «impulsions» dont nous venons de parler. De ce fait, d'une

part, la vérité de l'affirmation suivante ne doit susciter aucun doute: le texte littéraire n'annule pas du tout les principes généraux de la construction du texte qui «agissent» dans le cadre de n'importe quel style fonctionnel et qui sont étudiés par la linguistique contemporaine; mais, d'autre part, ce qui suit est incontestable: le texte littéraire (qui ne viole pas, comme nous venons de le dire, les principes langagiers généraux de la construction de texte) n'aurait pu acquérir les qualités soulignées ci-dessus sans la transformation *en profondeur* de sa structure langagière (de son «tissu» langagier) vue et révélée uniquement par la même *analyse en profondeur* de cette structure (comme nous le voyons, l'analyse philologique a acquis une deuxième dimension, liée directement non pas à l'anthropologie théorique, mais, cette fois-ci, à la linguistique). Quelle est l'origine, la «nature» de cette transformation en profondeur et comment s'est-elle reflétée dans les dimensions syntactique, sémantique et pragmatique du texte donné? Soulignons une fois de plus ce fait important pour la recherche philologique: le texte littéraire ne viole pas les principes généraux de la construction de texte. Ceci devrait signifier, en premier lieu, que ce texte – ainsi que tout autre texte – a (doit avoir) les dimensions mentionnées. Mais quel est ce *contenu intérieur* dont la littérarité les «remplit»? Que veulent dire la syntactique, la sémantique et la pragmatique dans le cadre d'un texte littéraire? Il n'y a que cette analyse en profondeur maintes fois mentionnée qui pourrait répondre à cette question.

c) Le lien de la philologie avec les études littéraires devient évident, si nous considérons toujours que c'est le texte littéraire qui représente l'«objet» central, essentiel de la réflexion philologique: la fonction nominative de deux termes – «texte littéraire» et «œuvre littéraire» – coïncident, ce qui ne veut pas encore dire que leurs sémantiques coïncident également (nous savons déjà ce que signifie la «sémantique» – c'est le contenu d'un mot ou de toute forme (unité) langagière auquel, dans notre mémoire, est lié le côté formel-sonore de cette unité. Ainsi, par exemple, dans notre conscience, le complexe de sons «table» est lié à une représentation générale à propos d'un certain objet et c'est justement cette représentation générale qui est la sémantique de ce complexe de sons. Et l'objet lui-même que ce complexe dénote conformément à sa sémantique, est son *dénoté*). C'est le fait suivant qui est important et à prendre en considération: les mots ou les groupes de mots ayant une sémantique différente peuvent avoir le même dénoté. Citons un simple exemple: les groupes de mots «la plus grande ville de Géorgie» et «la capitale de la Géorgie» ont, bien sûr, une sémantique différente, mais ils ont le même dénoté – la ville appelée «Tbilissi»). C'est pourquoi, nous

pouvons dire: les termes «le texte littéraire» et «l'œuvre littéraire» ont le même dénoté, mais une sémantique différente. Ainsi, il devient évident à quel point le lien intérieur entre la philologie et les études littéraires doit être intéressant et important.

d) Le lien intérieur de la philologie avec la *culturologie* deviendra également évident, si nous nous rappelons le moment suivant, souligné dans notre premier cours: il a été dit dès le début que la réflexion philologique voit et étudie le lien intérieur entre des phénomènes comme la langue, la littérature et la culture du point de vue de la révélation *textuelle* de ce lien, ce qui veut dire qu'au centre de la réflexion philologique se trouve toujours le texte, mais perçu (reçu) et compris du point de vue mentionné. De ce fait, la culture s'est présentée dès le début comme composant intégrant de ce complexe à trois termes, autrement, de la *triade* conceptuelle, dans le cadre duquel (de laquelle) «tourne» la réflexion philologique. Il en découle l'affirmation suivante: la réflexion philologique ne pourra pas se réaliser, au sens complet de ce mot, si elle ne s'appuie pas également sur les données de la réflexion tant linguistique et littéraire que culturologique.

Que pouvons-nous tirer de tous nos raisonnements? Comment répondrions-nous, à cette étape, aux deux questions posées ci-dessus:

- a) Que veut dire la concrétisation d'un texte (de son contenu)?
- b) Comment devrait se dérouler le processus de cette concrétisation?

En premier lieu, il faut dire ceci: les mots «à cette étape» ne doivent pas nous étonner. Il est vrai que la concrétisation comme un acte intellectuel orienté vers la compréhension plus profonde d'un texte, représente le thème direct des cours précédents et suivants, mais, en même temps, il faut dire avec précision – et, probablement, le savons-nous déjà – que notre cours de philologie est structuré en étapes, ce qui veut dire: chaque cours représente (en tous cas, devrait représenter) une certaine étape de concrétisation de la définition de la philologie donnée dans le premier cours. Mais il est également nécessaire de souligner que la construction du cours en étapes a une deuxième signification aussi, ayant un lien interne avec la première – comme il a été déjà dit, notre réflexion philologique doit être une *synthèse* du passé et de la modernité.

Pourquoi mettons-nous l'accent sur la synthèse et comment cette synthèse pourrait-elle déterminer la construction de notre cours en étapes? Dans un des cours précédents (notamment, dans le 5^e cours), nous avons parlé de deux interprétations de l'histoire (de l'historicité) – *histoire de*

Cycle de cours

l'humanité et histoire personnelle-individuelle. Le fait de s'appuyer sur le passé (c'est-à-dire seulement sur les notions et les méthodes proposées par la réflexion passée) signifierait que nous «tournons le dos» à l'expérience intellectuelle unique en son genre à laquelle nous appartenons et, en même temps, nous oublions ce qui suit: les notions et les méthodes qui nous sont parvenues existent uniquement parce que (et grâce à ce que) elles reflètent (dans leur structure sémantique) d'une façon concentrée l'expérience intellectuelle (et spirituelle) des époques révolues, ce qui veut dire qu'il y avait des personnalités, des penseurs humanitaires qui n'ont pas tourné le dos» à leur modernité et ont exprimé d'une façon concentrée leur expérience intellectuelle (et spirituelle). Et si c'est le cas, alors la synthèse conçue de cette façon doit être (et va être) une étape de concrétisation de tout ce qui a été dit jusqu'à nos jours.

Les cours suivants d'Introduction à la philologie seront publiés dans le troisième numéro de la revue.

Rédacteur en chef:

Gouram/Vakhtang Lebanidzé, linguiste
Université d'Etat Ilia, Tbilissi, Géorgie

Comité de rédaction:

Mzaro/Mzagvé Dokhtourichvili, Université d'Etat Ilia, Tbilissi, Géorgie
Ketevan Gabounia, Université d'Etat I. Djavakhishvili de Tbilissi, Géorgie
Ludmila Zbant, Université d'Etat de Moldova, Chisisnau, République de
Moldova

Relecture des textes:

Cécile Thomas
Mzaro/Mzagvé Dokhtourichvili

Comité scientifique international:

Carmen Alén-Garabato, Université Paul Valéry – Montpellier 3, France
Nathalie Auger, Université Paul Valéry – Montpellier 3, France
Eufrosinia Axenti, Université d'Etat de Moldova, Moldova
Heinz Bouillon, Université catholique de Louvain, Belgique
Henri Boyer, Université Paul Valéry – Montpellier 3, France
Claudine Brohy, Université de Fribourg, Suisse
Claude Chastagner, Université Paul Valéry – Montpellier 3, France
Cecilia Condei, Université de Craiova, Roumanie
Claire Despierres, Université de Bourgogne, France
Ksenija Djordjevic-Léonard, Université Paul Valéry – Montpellier 3, France
Jean-Louis Dufays, Université Catholique de Louvain, Belgique
Sabine Ehrhart, Université du Luxembourg
Daniela Frumusani, Université de Bucarest, Roumanie
Laurent Gautier, Université de Bourgogne, France
Kariné Grigoryan, Université d'Etat Linguistique Brusov, Arménie
Snezana Guduric, Université de Serbie
Georges Kleiber, Université de Strasbourg, France
Christian Lagarde, Université de Perpignan, France
Hélène Lenz, Université d'Orléans, France
Georgiana Lungu-Badea, Université de l'Ouest de Timisoara, Roumanie

Manfred Peters, *Université de Namur, Belgique*
Nino Pirtskhalava, *Université d'Etat Ilia,*
Marie-Christine Rochmann, *Université Paul Valéry – Montpellier 3, France*
Patrick Sériot, *Université de Lausanne, Suisse*
Pascal Vacher, *Université de Bourgogne, France*
Jolanta Zalac, *Université de Varsovie, Pologne*

Adresse

Université d'Etat Ilia
3/5, av. K. Cholokashvili
0162 Tbilissi, Géorgie
Courrier électronique: eish@iliauni.edu.ge
Site internet: <http://www.eish.iliauni.edu.ge>